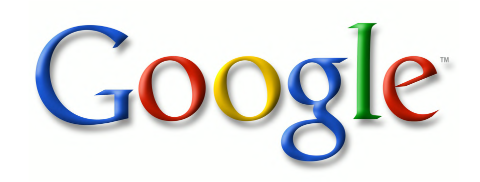
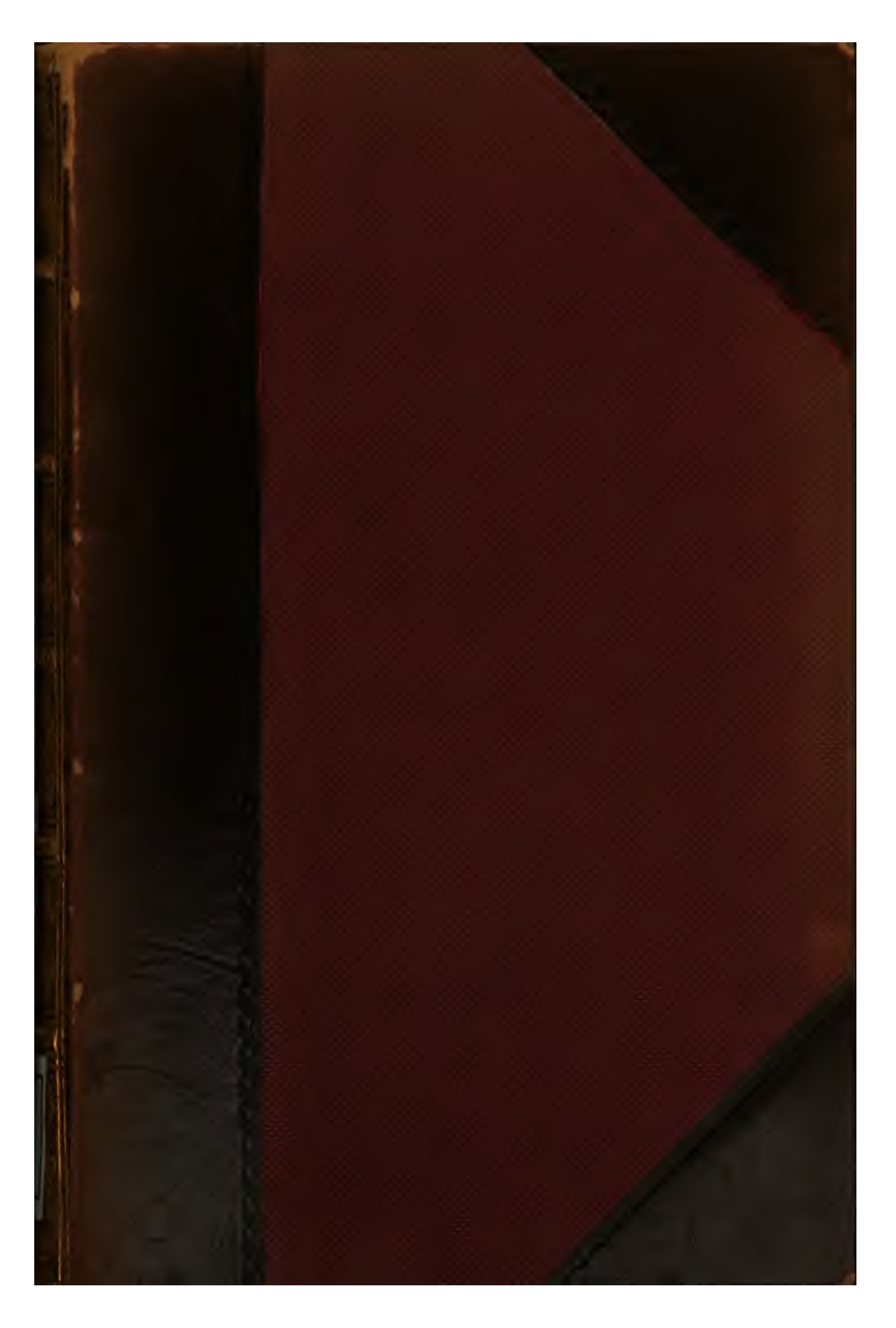
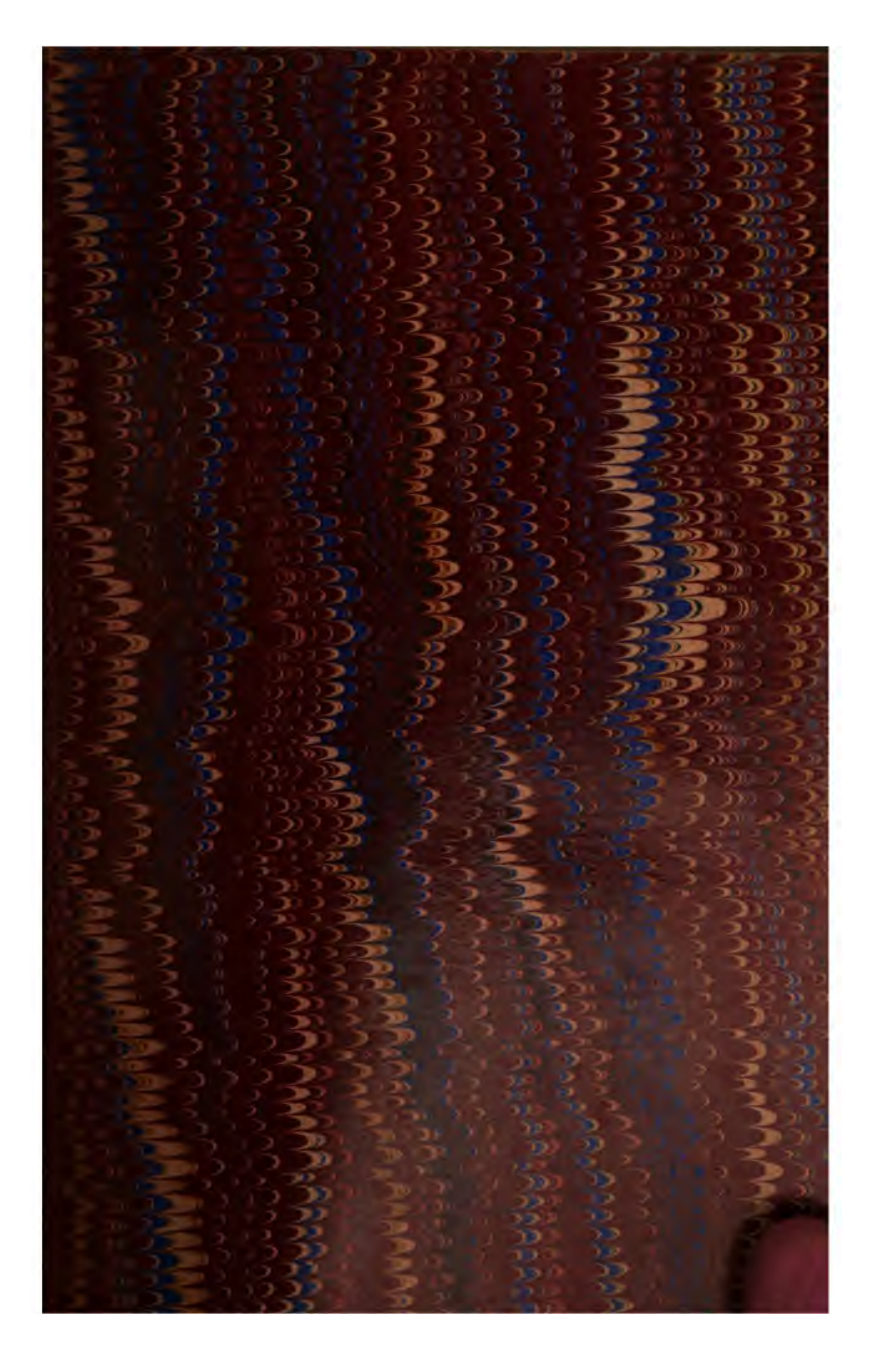






DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



# LAMARTINE

# SOUVENIRS

SUR

# LAMARTINE

PAR SON SECRÉTAIRE INTIME

CHARLES ALEXANDRE

« Dans une grande âme, tout est grand. »

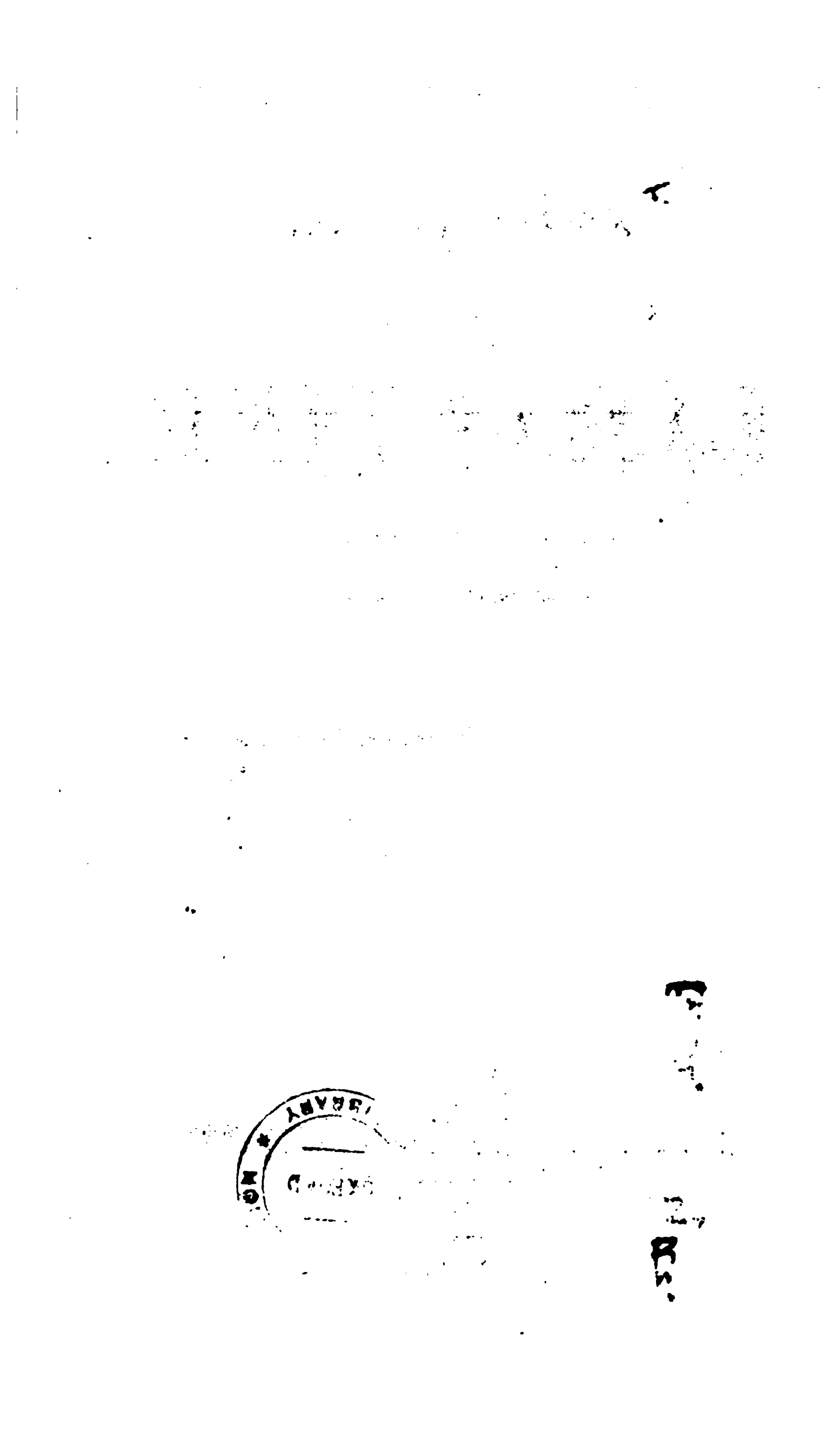
PASCAL.

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^ie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1884



*A Madame Valentine de Lamartine*

---

*A la fête des morts, au grand jour des douleurs,*
*Les vivants vont pleurer les chères hécatombes.*
*Le cimetière est plein d'étoiles et de fleurs,*
*L'amour en deuil parfume, illumine les tombes.*

*Les morts vivent en paix dans des foyers meilleurs,*
*Ils sentent nos baisers au fond des catacombes;*
*Leur immortalité luit à nos yeux en pleurs,*
*Nos espoirs vont au ciel comme un vol de colombes.*

*Et moi, je viens, fidèle au pieux rendez-vous,*
*Sous l'ogive funèbre où le mort me convie,*
*Sous le cierge, aux lueurs de l'éternelle vie;*

*Je viens m'agenouiller, en larmes, près de vous,*
*Loin du monde oublieux et froid qui le renie,*
*Déposer ma couronne au tombeau du génie.*

---

# PROLOGUE

Quand j'étais enfant, je voyais de mon berceau dans la chambre maternelle, mon père prendre, tous les soirs, un petit livre sur sa table, l'ouvrir avec un sourire, et le lire longtemps. Sa belle figure, fatiguée par les labeurs et les soucis du jour, se transfigurait par la lecture du soir. Elle se reposait peu à peu, et s'épanouissait dans un sourire de ravissement et de paix. Par moments, il suspendait sa lecture, fermait le livre, rêvait et laissait son regard monter au delà, vers les étoiles. Puis il rouvrait les pages, lisait encore, et parfois ses yeux s'humectaient de larmes. Je ne m'en attristais pas, mon instinct d'enfant me disait bien que c'était des larmes de bonheur, et que l'âme avait sa rosée comme la terre Enfin il fermait à regret le livre et les yeux ; le sommeil descendait sur sa tête recueillie, de beaux songes semblaient passer devant le rêveur endormi, comme des anges, et je l'entendais parfois murmurer un nom inconnu : Lamartine.....

Quel était ce mystérieux petit livre qui enchantait l'âme de mon père? J'étais avide de le savoir. Un jour, entraîné par mon ardente curiosité d'enfant, j'ouvris le livre en secret, mais, hélas! je ne savais pas lire encore ces signes noirs qui ne me disaient rien. Je tenais le petit livre tout tristement, quand, en feuilletant, mes doigts tournèrent des images. Des images! les yeux d'enfant savent les lire et les comprendre. Il y avait en tête une lyre suspendue à une croix, symboles du chant et de la prière; le petit livre chantait donc et priait. Puis, plus loin, un beau jeune homme triste, dans la nuit, la tête levée vers le ciel, où brillaient les lueurs mystérieuses de la lune; j'aimais déjà sa douce lumière; les belles images me ravirent, et mon imagination se glissa dans ce monde rêveur, sans savoir que je rêvais.

Je comprenais bien les images; mais ce beau jeune homme inconnu parlait aux étoiles. Que leur disait-il dans ces petites lignes qui passaient comme des nuages sur leur clarté, en se suivant d'un pas égal, deux à deux, terminées par le même signe? Je voulais savoir leur secret. Enfin, un beau jour, je sus lire, et je courus bientôt à ce cher petit livre que j'aimais déjà sans le connaître.

A la première page, en belles lettres gravées, je lus ce mot: *Premières Méditations!* Pas de nom sur le livre, mais j'avais surpris le nom mélodieux

de l'enchanteur sur les lèvres de mon père. Et je lus *l'Isolement!* je le sentis; car je m'isolais ainsi le long des grèves, devant la mer. *Le Soir* me charmait, parce que je regardais souvent le ciel dans les bois, en pensant à mes petits frères morts. *Le Lac* me ravissait, je croyais retrouver là mes promenades sur l'étang. *La Prière* me touchait le cœur, parce que je priais le soir avec ma mère.

Ainsi ce petit livre me rendait ma vie, mes premiers éveils d'imagination ; il me révélait la poésie à son aurore. Je pouvais dire comme Montaigne de La Boëtie : « Je l'aimais parce que c'était lui, parce que c'était moi ! » Il devint mon ami d'enfance.

L'enfance est la poésie de la vie humaine; elle vit dans l'Eden de l'innocence. Elle croit au merveilleux, elle croit à l'idéal, elle semble descendre du ciel dans la fraîcheur et la virginité de l'aurore. Je retrouvais le ciel dans le petit livre. Je sentis d'abord sa poésie extérieure, la nature, la scène ; l'imagination s'éveillait avant la pensée et la passion. Je ne pouvais sentir encore les poésies intérieures, l'esprit et l'âme du livre, les méditations d'amour et de philosophie ; *l'Homme*, *l'Immortalité*, *Dieu* et *Elvire*. Je les sentis plus tard, peu à peu, au jour levant de la jeunesse. A chaque lecture se révélait leur beauté toujours nouvelle, comme une mélodie souvent entendue qui rajeunit sans cesse, et

ouvre des chants inconnus. Je lus les *Nouvelles Méditations*, leurs sœurs sacrées, les *Harmonies*. Je les murmurais sans fin, dans ma captivité du collège, dans l'ennui des longues heures, et de ces poésies suaves j'enchantais ma mémoire.

Je me rappelle qu'un jour, au temps de ce *carcere duro* du collège, dans une promenade à travers les rues de Paris, au printemps de 1836, je vis luire, à une vitrine de libraire, sur une affiche jaune, ces mots magiques :

*JOCELYN,*

*Journal trouvé chez un curé de campagne,*

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Je fus tenté d'échapper des rangs, de m'élancer vers le poème défendu. Je rêvais de ce *Jocelyn*, je le créais par l'imagination. *Jocelyn,* c'était un nom breton, je le faisais semblable à un curé de campagne, à la belle figure triste, à la vie mystérieuse, que je voyais souvent, dans mon enfance, se promener sous une avenue de châtaigniers et de chênes. Et, pourtant, je ne savais pas encore que Laurence était née

Sur les bords orageux de la mer de Bretagne.

La poésie est une fée, elle pénétrait au col-

lège. Un cœur battait sous la robe noire des professeurs. L'un d'eux, un beau jour d'été, laissa là la leçon de rhétorique, jeta son bonnet par-dessus les moulins, fit la poésie buissonnière, et nous lut avec enthousiasme la méditation *Les Etoiles*. « C'est beau comme Racine, » cria-t-il dans un transport d'admiration. Or, pour lui, égaler Racine, c'était le comble du génie.

Un autre jour, notre grave proviseur nous fit apprendre par cœur *Milly ou la Terre natale*. Oh ! ce fut bien le cœur qui l'apprit ! Ce jour là, la leçon fut douce ! Nos cœurs s'attendrirent à ces souvenirs de père, de mère, de sœurs et de pays natal pleurés par leurs enfants exilés. Enfin un jeune suppléant de rhétorique, à la tête blonde, un vrai enfant de chœur, tous les jours, après les leçons arides, nous rafraichissait l'âme et nous récompensait par une lecture de *Jocelyn*.

Il lisait, d'un accent et d'un cœur si émus, le prologue, les funérailles du curé de Valneige, la première époque, la fête de village, les premières brises d'amour, le sacrifice du jeune homme, les adieux de *Jocelyn* à sa mère, que nous retrouvions là notre vie perdue, et nous nous prenions à pleurer.

En 1838, un dimanche d'été, j'étais libre, j'étais sorti de ma prison. J'errais sur les quais, lorsque je vis à un cabinet de lecture l'affiche du nouveau poème de Lamartine. J'entrai,

et lus de longues heures cette symphonie orientale de *la Chute d'un ange.* Mais l'ange préféré était *Jocelyn.*

Puis en 1839, les *Recueillements* entrèrent au collège, grâce à un complice de mon enthousiasme. J'étais trop jeune encore pour comprendre toutes ces grandes inspirations, pour embrasser tous ces larges coups d'ailes, ces essors lyriques vers une foi et une politique nouvelle, cette renaissance du génie, ce pèlerinage poignant au tombeau de David, ces cordes de la douleur. Mais *La Cloche de village* tintait bien à mon cœur, je pleurais avec le père son enfant perdue ; il me semblait dans ses strophes à pleine volée entendre le son lointain des cloches du pays natal, et la poésie en deuil me faisait pleurer mes morts :

> Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
> Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
> Chante ! des cœurs brisés le timbre est encor beau !
> Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
> Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
> Une mélodie au tombeau !...

Voilà le poète que j'admirais entre tous. Je disais sans cesse de ses vers dans les cours du collège, à haute voix, à mes camarades, pour lui conquérir des amis. Mais mon admiration allait plus loin, j'applaudissais aussi l'orateur. J'aimais cette poésie nouvelle, cette éloquence nouvelle, cette politique nouvelle qui s'inspirait de Dieu et

d'humanité, qui avait pitié des esclaves et des enfants trouvés, maudissait l'échafaud, et allait, comme le bon Samaritain, secourir les blessés du monde. Cette éloquence lyrique m'enivrait. On disait avec dédain que c'était de la politique de poète ! Tant mieux ! Cette politique avait des entrailles, un idéal, une étoile, et, quand ce grand rêveur daignait descendre dans l'arène, il perçait de sa lance les démons comme l'archange Raphaël.

Je connaissais les poésies, les discours, je voulais connaître l'homme. Quel était-il ? Je le rêvais beau et bon, je me plaisais à entendre mon meilleur ami de collège, qui a été la providence de mon âge mûr, me parler de lui. Il était de son pays. Je voulais le voir. Délivré du collège, je venais, chaque jour, devant son hôtel, et j'attendais vainement de longues heures. Enfin, un jour heureux, je vis un homme plein d'élégance et de grâce paraître sur le perron, et monter en voiture. C'était lui ! Je suivis, en courant, la voiture rapide, le long des quais, jusqu'à Passy. Là, épuisé, je m'arrêtai tout triste. Puis, un jour, j'appris la mort de son père, je pris le deuil, je voulais m'unir à ses douleurs comme à ses joies, surtout à ses douleurs. Oh ! les folles admirations de la jeunesse! *Honny soit qui mal y pense !*

Mais où sont les neiges d'antan! où sont ces

ivresses ! J'ai du moins gardé avec le vivant souvenir de mon père recueilli, le soir, dans sa poésie de chevet, le cher livre qui a fait mon âme et ma vie. Je le conserve toujours comme un bijou précieux, un diamant du cœur. Mon enthousiasme n'a pas fondu comme la neige ; il a vécu jusqu'à la mort du génie, et au delà de la mort.

Un jour, cette admiration fidèle fut récompensée. Un ami intime de Lamartine me conduisit à lui, et je devins son secrétaire et son ami aux jours de l'infortune. J'écrivais le soir les paroles du génie recueillies dans ma mémoire. Ce sont ces notes écrites à Paris, à Monceaux, à Saint-Point, près de lui, au courant du souvenir, toutes chaudes encore d'émotion, que je donne ici dans leur vérité pour faire aimer ce grand homme. C'est son intimité dévoilée. Il y a un Lamartine inconnu : les grands génies sont inaccessibles comme les hautes cimes. Les montagnes ont les neiges, les génies ont les mystères. Mais l'amitié sait en faire l'ascension et découvrir leur beauté secrète. On trouvera dans ces souvenirs son cœur. Pauvres fleurs séchées, puissent-elles avoir gardé quelque parfum !

---

# PREMIÈRE ÉPOQUE

## 1843 à 1847

---

### LES PREMIÈRES CONFIDENCES

1843.

Il est des jours de printemps tentateur, des aurores de fraîche lumière où l'oiseau s'envole du nid. Il est des heures où l'on s'ennuie au foyer, où le vent de la jeunesse se lève. L'esprit bercé par le chœur des génies, comme Obéron endormi, se réveille et veut atteindre ces charmeurs envolés. La vie alors semble une forêt enchantée. On s'y élance, on poursuit les divinités mystérieuses. J'ai fait ainsi, j'ai quitté ceux que j'aime, le vieux manoir, les bois, au bord de la mer où je lisais Jocelyn ; je veux connaître et aimer son poète.

J'ai vu son ami le plus intime, M. Dargaud. Il arrivait du Mâconnais, d'un long séjour d'automne au château de Monceaux, dans l'hospitalité du poète. Son amitié me présentera à Lamartine ; mais il attend une heure propice, il ne veut pas une rencontre banale. En attendant, il me parle de lui, et me lève à demi le voile de cette grande âme.

M. Dargaud est un charmant causeur. Son esprit allie le bon sens à la poésie. Sa tête brune, fiévreuse, au front large, ombragé de cheveux

noirs, aux yeux bruns, au nez ferme, aux lèvres fines et maîtresses de leur secret, a un caractère que Préault a bien saisi dans un médaillon. Le corps est fort, un peu trapu, comme les chênes bas de son pays, le Charollais. Il est de bonne heure tout à ses amis qui se plaisent à venir causer avec cet esprit matinal : Quinet, Michelet, Pelletan, Préault, Brian, Belloc. De jeunes inconnus aiment à s'asseoir à son modeste foyer, à l'entretenir sur l'art, la poésie, la philosophie, la politique ; il a le charme.

Je suis arrivé à Paris à un moment décisif de la vie de Lamartine. La politique a pris entière possession de son esprit. La poésie ne coule plus de son âme qu'à gouttes rares, et seulement pour aider aux œuvres de charité de sa femme. Les récentes strophes, *le Cheval*, *le Coquillage*, ont été faites dans cette intention. Il dédaigne, à cette heure, sa poésie, par une sorte de rancune, parce qu'on en a fait une arme contre sa politique. Il rêve, dit-on ! Oui, il rêve, il a eu le grand et le beau rêve d'une politique nouvelle faite de philosophie, d'humanité, de religion. Il veut mettre Dieu dans la politique, l'homme y est trop.

J'ai regardé les paysages de Milly et de Saint-Point dans le petit salon de Dargaud. Le poète ne veut pas être né à Mâcon, mais à Milly, son nid bien-aimé. C'est là qu'il retrouve la poésie. Il a raison ; son corps est né à Mâcon, mais son âme est née à Milly, sous l'amour et la prière de sa mère, sous les pins du petit jardin, murmurant du bruit de la mer, double image de sa poésie.

22 janvier 1843.

Lamartine va passer le Rubicon. Repoussant les faveurs offertes, un ministère, l'ambassade

de Londres ou de Vienne, il va aborder à la rive de l'opposition. Il n'a pas l'ambition des honneurs, mais des idées; il sacrifie sa fortune à sa conscience. Son entrée dans cette haute aventure sera solennelle. Il appuiera le ministère dans sa politique humaine du droit de visite, — droit de sauver les noirs sur les navires recruteurs d'esclaves de la côte d'Afrique; — mais il l'attaquera dans son système antilibéral à l'intérieur, antinational à l'extérieur. L'occasion sera la discussion de l'adresse. Il inaugurera sa troisième phase politique, qui n'est pas contraire aux premières, qui n'est que le développement harmonique de sa pensée. Quoi qu'en disent les langues légères, sa carrière politique est une. Il est toujours l'homme de la *politique rationnelle*, de sa brochure de 1831, dont, par une insouciance irrespectueuse de ses œuvres, il n'a plus un seul exemplaire. Il a déposé dans ce livre d'hier toutes ses pensées d'aujourd'hui, des prophéties qui s'accomplissent. Le fleuve est sinueux, mais il roule la même eau, et s'élargit seulement des sources recueillies dans sa course.

Aujourd'hui dans la rue, au bruit des voitures, Lamartine a exposé à son ami les idées du discours dans lequel il inaugure son opposition. Démosthènes allait préparer ses discours au bord de la mer, pour aguerrir son éloquence à ces flots tumultueux, image du peuple athénien. Lamartine n'a, hélas ! que le bruit prosaïque de la rue pour aguerrir sa parole. Si le discours de la tribune, me dit Dargaud, ressemble à celui de la rue, il sera magnifique.

Les trois premiers orateurs de la Chambre sont Guizot, Berryer, Lamartine. Guizot, avec sa tête sévère, son attitude hautaine, son geste impérieux, son accent grave, a le prestige de l'auto-

rité; Berryer a l'action, il est éloquent de la tête aux pieds, il a la voix sympathique, le geste passionné; sans pensée et sans style souvent, il a des frémissements oratoires ; c'est un acteur sublime.

Lamartine n'a pas sa chaleur dans le débit et le geste; mais il est plus noble, plus penseur; il a le style royal et l'abondance de l'inspiration. Berryer reconnaît bien cette supériorité de Lamartine. Un jour, dans un étonnement d'admiration, il lui disait : « Comment avez-vous pu prononcer qua-
» torze discours dans la discussion de la propriété
» littéraire! Lorsque j'ai fait un discours et une
» réplique, je m'estime heureux ! »

Lamartine conquerra une partie des qualités de Berryer. Aujourd'hui, il n'est pas assez contenu, il déborde trop d'idées et d'images. Il le dit lui-même, « mon style n'est pas assez gravé. » Le fleuve est trop large. Qu'importe, il a la force, la pénétration, et seul, entre tous les orateurs, il a le génie.

**Paris, 29 janvier 1843.**

Avant-hier, Dargaud a fait une longue promenade avec Lamartine. Que je l'envie!

Lamartine ne pensait pas prendre la parole ce jour-là: il avait en tête des soucis d'affaires domestiques, lourd boulet qu'il traîne toujours derrière lui. Il est allé à la Chambre. Quand il entra dans la salle, on discutait l'adresse; M. de Carné finissait son discours. Tocqueville allait monter à la tribune. Lamartine, trouvant l'heure opportune, demanda à M. de Tocqueville la cession de son tour de parole. M. de Tocqueville hésitait; Arago et Odilon Barrot le décidèrent à laisser combattre ce nouvel et puissant ami qui venait à l'opposition.

Lamartine, une fois à la tribune, a fait plus qu'un discours, mais un acte. Il a fait un adieu solennel, attristé et résolu au passé, il est entré avec un élan intrépide dans l'avenir. Ce discours est une prédiction. Son effet sera immense. Il a été salué par des applaudissements, Lamartine en a été heureux. Il l'eût prononcé, quand même, au milieu des huées, parce que ce discours était un devoir. De ses paroles, il n'a regretté qu'un mot accusateur lancé dans le feu du combat.

Guizot, accablé sous cette parole, non préparé à une réplique victorieuse, a sacrifié Villemain à son impuissance, et l'a jeté à la tribune. La parole spirituelle et élégante de Villemain n'a su trouver que de petites personnalités dont Lamartine a ri. Après sa réplique, Villemain, descendu de la tribune, a abordé Lamartine et lui a dit : « Vous ne voulez pas du pouvoir. — Non, lui a répondu son vainqueur. — Alors, vous marchez vers une place dictatoriale. »

Ce discours a ému le monde qui pense et vibre en France. Michelet a écrit à Dargaud dans un mouvement d'admiration : « Quelle jeunesse dans Lamartine ! que d'élan, que de puissance ! » Et Béranger lui a écrit : « Vous êtes un admirable révolutionnaire ! »

Molé est l'homme de la cour, Guizot l'homme du passé, Thiers l'homme de la guerre, Lamartine l'homme de la paix.

Ses anciens amis disent qu'il court aux aventures. Oui, aux grandes et nobles aventures. Pendant qu'ils s'oubliaient dans les délices de la Capoue orléaniste, lui se levait avant le jour, et courait droit aux progrès nouveaux. Une anecdote du moment le caractérisera.

Un de ces jours, un libraire éditeur alla visiter Cousin. Il avait besoin d'un article sur Jésus-

Christ, il comptait sur le talent de Cousin ; à son grand regret, le spirituel philosophe refusa. L'œuvre était délicate, difficile, périlleuse; l'éditeur avait compté sans la prudence du philosophe, plus ami de Platon que de la vérité. Il le supplia en vain, et se retirait désolé; il avait déjà descendu plusieurs marches de l'escalier, lorsque Cousin accourut, se pencha sur la rampe, rappela l'éditeur, et lui dit gaiement : « Allez voir Lamartine, il vous le fera, il brûle de se compromettre ! »

Le mot, charmant d'esprit, est à la gloire de Lamartine. Oui, il brûle de se compromettre. Oui, pendant que le philosophe dort dans son indifférence, Lamartine brûle de combattre pour la vérité, d'immoler son repos au devoir, de sacrifier sa vie aux grandes causes. Il peut dire la belle parole de Marie-Antoinette : « Mon devoir est mon plaisir. » Il n'y a que les grandes âmes qui brûlent de se compromettre. Vivent les grandes âmes !

Paris, 21 février 1843.

Je n'entends pas la voix encore, mais j'écoute l'écho. L'écho est vibrant et fidèle, c'est un cœur d'ami. Il m'ouvre la nature intime du poète.

Aujourd'hui M. Dargaud m'a parlé des lettres de Lamartine. Il écrit avec une grâce admirable, mais avec une bienveillance un peu légère. Il répond aux idées plus qu'aux personnes. Il prodigue les lettres charmantes, sans être inspiré par un attachement personnel. Il a écrit à des femmes trois lettres qui les rendront folles d'amour, bien qu'il n'ait pas voulu enivrer leur cœur. Il jette à pleines mains les roses. Il ne met rien de son cœur dans ces réponses aimables à

des âmes enthousiastes. C'est une politesse de poète, mais l'homme est très réservé. A propos de cette réserve, Dargaud me dit qu'un jour il le pria de le recommander personnellement, et sortit en lui disant : « Je crains l'oubli, malgré votre assurance donnée, à cause de vos nombreuses affaires. » Lamartine lui répondit en lui serrant la main : « J'ai beaucoup d'affaires dans la tête, mais peu dans le cœur. »

**Paris, 25 février 1843.**

Il y a quelques jours, séduit par le soleil, par les sourires précurseurs du printemps, le poète est monté à cheval, et s'est longtemps promené au bois de Boulogne. Après le travail du matin, il aime à se baigner dans l'air des bois, à jeter au vent, au galop du cheval, les soucis, les fièvres de sa vie. Il se promenait ainsi, bercé par la course rapide, lorsqu'au tournant d'une allée, lancé au galop, il arriva droit sur Villemain, qui se promenait à pied; il arrêta court son cheval frémissant devant l'orateur vaincu, qui, souriant, lui dit avec une bonne grâce spirituelle : « Vous voulez donc m'écraser toujours! Je me garderai de vous répondre dans la prochaine discussion. — J'en suis très content, riposta Lamartine avec une courtoisie flatteuse, parce que c'est vous que je crains le plus. »

« Qui attaquerez-vous? dit M. Villemain. — Le système. — Mais, c'est le roi! — Non, le système. » Et ils se sont quittés.

Son compagnon de promenade lui dit alors : « A » la tribune, on vous fera l'objection de Villemain. » si vous attaquez le roi, c'est absurde, insensé. « C'est vrai, » répondit Lamartine, puis après un moment de réflexion silencieuse, il reprit : « Il y a

» trois choses : la charte et le roi, je les respecte;
» le ministère, je l'aime; puis la tradition monar-
» chique qui s'est incarnée dans les ministères,
» et qui n'était tolérable que du temps de Casimir
» Périer..... Si Guizot m'attaque, je lui répondrai
» cruellement; je lui dirai : La coalition de 1839
» était odieuse, elle attaquait irrespectueusemeut
» la royauté, et votre politique cependant était
» humble..... *je vous défie de m'empêcher de vous*
» *plaindre.* »

Ce beau trait, magnifique de dédain et de grandeur, jaillit au cours d'un entretien intime. Il l'a gardé et noté dans sa mémoire comme une arme pour un jour de combat. Il est possible qu'il ne le produise pas à la tribune, ce noble cœur sacrifiera l'éloquence à la modération, un beau mot à une bonne action.

L'entretien du bois de Boulogne a eu son immédiate utilité. Lorsque Lamartine est entré à l'assemblée, M. Delessert lui a lancé la question perfide : Qu'entendez-vous par le *Système?* Tout frais encore de la conversation du bois, il a très bien répondu et paré le coup. C'était heureux, car M. Sébastiani l'aurait dit au château, si la réponse avait été suspecte.

Lamartine, dans sa gloire nouvelle d'orateur, attire le talent des artistes. Ils veulent le peindre et le sculpter; mais il s'y prête peu, il a horreur de poser. Pourtant il s'est résigné, il a choisi un modeste et grand artiste, un élève de la Grèce, Louis Brian. Il fait le buste antique de l'immortel génie. Lamartine désirerait un buste jeune, sans les rides de l'âge mûr. Son ami Dargaud a combattu son désir, le buste doit avoir selon lui, non la beauté en fleurs, mais la beauté mûre, et garder les traces des profondes inspirations et des nobles douleurs. Il lui faut la jeunesse éternelle

de l'idéal, le portrait du poète et de l'orateur, et non du rêveur de vingt ans.

C'est l'image que la ville d'Arles demande et veut lui élever dans son musée, en reconnaissance du chemin de fer, qu'en dépit de l'opposition de M. Dufaure, le grand orateur lui a donné. Arles, la fille de la Grèce, s'est souvenue qu'Athènes récompensait ses génies par des statues.

Lamartine, malgré tous ces hommages, est son juge le plus sévère. Il a des mots passionnés contre lui-même. Le souvenir de sa mère, cette femme charmante, bonne et supérieure, lui monte souvent au cœur, et alors il dit : « Je ne suis qu'un misérable auprès de ma mère. »

Paris, 4 mars 1843.

Le discours du 2 mars a été magnifique. Guizot a envoyé le lendemain M. Denis vers Lamartine pour lui exprimer son repentir d'avoir été trop loin, et lui dire qu'il était fatigué et le priait de ne pas l'accabler.

Thiers a dit à Lamartine : « J'ai un grand talent » parlementaire, plus que cela même ; mais je n'ai » pas votre profusion d'images, d'idées, de génie : » vous m'avez empêché de monter à la tribune, je » n'aurais pu qu'être faible après vous. »

Arago lui a dit : « Vous êtes le premier orateur » parlementaire qui ait paru en France. »

Les maîtres de la tribune ont salué le grand maître.

---

## LA PREMIÈRE RENCONTRE

Paris, 9 mars 1843.

Soirée de bonheur. J'ai entendu Lamartine. Mon désir s'est réalisé, un long désir de ma jeunesse. Le poète m'apparaissait comme une étoile lointaine que je n'atteindrais jamais. L'étoile est plus belle dans le lointain, me disait-on, le génie est plus beau à distance.

« De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien. »

Je n'ai pas cru les sceptiques, mon pressentiment avait raison.

Arrivé d'avance au rendez-vous, dans l'impatience du désir, au petit salon de mon ami Dargaud, étroit comme la maison de Socrate, j'ai regardé, en attendant, cette cellule d'artiste et d'écrivain. Elle est pleine de dons du grand ami. Mon regard alla droit à un portrait de Lamartine par Gérard, donné en mai 1842, après la mort d'un ami commun, F. Guillemardet. Sous l'impression de la douleur, le poète avait écrit, au bas du portrait, une strophe d'amitié touchante, tirée d'une poésie des *Recueillements* à son ami de Virieu, après la mort de leur ami, M. de Vignet :

« Aimons-nous, nos rangs s'éclaircissent,
» Chaque heure emporte un sentiment;
» Que nos âmes veuves s'unissent
» Et se serrent plus tendrement! »

Une Vierge d'Augustin Carrache, don du poète en 1841, sourit dans son cadre doré. Ici, là, des médaillons de bronze, creusés par la main fiévreuse de Préault, rappellent des figures d'amis; des tableaux épars, un portrait délicat de l'hôte,

crayonné par Amaury Duval ; un beau paysage de Milly, de Saint-Point, faits et donnés par M. Dalmeyras et M^me de Lamartine. L'amitié avait décoré cet intérieur. Le poète surtout s'y révélait par sa main généreuse. Quoique absent, il était là !

Peu à peu, les amis conviés sont venus : M. de Champeaux, Préault, le sculpteur romantique à la tête léonine, le disciple passionné du Puget, l'auteur de l'admirable Sibylle de la mort ; un modeste jeune homme qui essayait son talent aux revues, M. Mourier ; le sculpteur Brian, disciple de Phidias ; Eugène Pelletan, le poète de la critique, qui se voilait alors sous l'anonyme d'*un Inconnu* dans le journal *La Presse*, et dont j'admirais la belle figure juive inclinée sous les pensées et les rêves du XIX^e siècle.

On causa de l'évènement littéraire du moment, des *Burgraves*. Préault avait assisté à la première représentation, à côté de Frédéric Lemaître, près de Théophile Gautier. « C'est ennuyeux, dit-il tout bas à Gautier. — C'est plus, dit Gautier, c'est assommant. » J. Janin est sorti de sa loge en disant : « C'est détestable ! » — « Je voudrais les avoir écrits, mais non pensés, » dit Préault. Et la critique alla son train. « Il y a des lambeaux de pourpre, » dit Dargaud. Je me rappelais ces vers solides, durs, étincelants comme les armures des cavaliers du moyen âge, mais qui ne palpitent pas. Et l'on abandonna *Les Burgraves* à leur ennui.

La causerie coula de Hugo à Lamartine. On parla d'un drame de *Toussaint Louverture* que le poète écrivait pour la grande cause de l'abolition de l'esclavage, et dont il avait lu le premier acte à Dargaud, un jour d'automne, au château de Monceaux. Lamartine disait que c'était un drame « spectaculeux ». En effet, il y a plusieurs scènes

où les Noirs paraissent en foule; ce serait impossible à jouer, cependant ces Noirs feraient vogue.

La sonnette résonna. Nous tressaillîmes au bruit. Lamartine entra, tous se levèrent, et saluèrent. Pour moi, à son entrée, au premier son de sa voix, je frissonnai d'émotion, je tremblai d'enthousiasme, je sentis au cœur un amour indéfinissable pour le génie. J'eus peur un moment devant lui. Mais son charme de simplicité, sa noblesse et sa grâce me rassurèrent vite, et les regards, le cœur fixés sur lui, j'attendis.

Assis sur le divan, il garda le silence, il écouta. Préault, Brian, Pelletan attaquèrent l'intolérance, l'orthodoxie étroite du jury de peinture et de sculpture qui proscrivaient Préault, L. Boulanger, Flandrin, du Salon, et prièrent Lamartine d'appuyer une pétition de réforme du jury.

« Avec plaisir, répondit-il; mais il ne faut pas » seulement adresser une plainte, il faut adresser » aussi une idée. Lorsque vous aurez discuté entre » vous, je vous désignerai des députés à qui vous » exposerez votre plan de réforme. Cela est né» cessaire avant de déposer la pétition sur le » bureau, parce qu'alors chacun défendra son » œuvre à la tribune. Mais surtout, ayez une idée » mère, libérale, pratique; exposez vos griefs » d'abord, ensuite votre remède, parce qu'à la » Chambre on vous repousserait, comme venant » encore vous plaindre, demander le redressement » de griefs; on vous reprocherait de vouloir » substituer à un système protecteur, puisque vous » êtes jugés par vos pairs, une pensée moins bonne, » plus inefficace pour vous. Il faut demander quel» que chose de beaucoup plus libéral, afin qu'on » ne voie pas en vous des gens venant sans force, » et exposant la demande du désespoir !..... »

Lui aussi parla des *Burgraves*. « Selon moi, ce » sont les plus beaux vers que Hugo ait faits. Le » vers est pittoresque et grandiose, mais ce n'est pas vrai..... »

Le parfum du thé attira les convives autour des tasses de Chine à la vapeur embaumée. Il y a dans cette eau ambrée, transparente, à l'arome délicat, une senteur, un rêve, un esprit d'Orient. C'est un breuvage de poètes. Lamartine, en le goûtant, exalta le talent de George Sand, et exhala un hymne d'admiration à un article consacré par elle au poète des *Recueillements*. Il l'avait lu à Monceaux dans la *Revue Indépendante*. Il s'y trouvait quelques critiques sur les poésies d'album égarées là à côté des immortelles inspirations, sur cette dualité du grand seigneur, captif des salons, et du grand poète libre des idées nouvelles. Son gant le frappait avec la douceur d'une main de femme.

Puis au grand poète, E. Pelletan parla d'un poète nouveau qui se levait à l'horizon, un ami des forêts comme les druides, V. de Laprade. Il dit avec un accent d'admiration une strophe de *La mort d'un Chêne* recueillie par la *Revue Indépendante :*

« Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles,
» Poète, vêtu d'ombre et dans la paix rêvant,
» Je vis avec lenteur, triste et calme, et comme elles
» Je porte haut la tête et chante au moindre vent. »

Lamartine applaudit la grande strophe harmonieuse. Pelletan parlait debout, sa belle tête à la longue barbe, aux longs cheveux noirs, aux yeux doux sous l'arc de ses sourcils noirs, était inclinée dans l'attitude d'un disciple. Il semblait une figure

2

d'apôtre descendu d'une fresque de Flandrin. Il parla avec un tel accent, une telle éloquence, un tel lyrisme d'amitié de Laprade qu'il lui conquit un groupe d'amis. Puis, quand cette brise de poésie eut passé, la philosophie eut son tour. Pelletan exposa le système de P. Leroux, la royauté du prolétaire, et la métempsycose. Lamartine entra dans la critique du système. « Comme » les peuples meurent et revivent sans être les » mêmes corps, dit-il, ainsi les idées se succèdent, » se transmettent sous la filière de l'esprit ; il y a » des générations d'esprits. Ainsi de Fénelon on » peut remonter à des esprits qui ont de la pa- » renté avec lui..... »

Il aurait pu dire aussi qu'on pouvait descendre ; tous ses amis étaient frappés de la ressemblance de la figure et du génie de Fénelon avec Lamartine : c'était Fénelon ressuscité au XIX<sup>e</sup> siècle.

Laissant le système de Leroux, il s'éleva à la philosophie religieuse qu'il aimait. « Le plus petit être est aussi grand que le monde, que l'infini aux yeux de Dieu. » Reprenant le thème de l'ode à Byron, il développa le profond et beau vers familier à toutes les mémoires :

« L'insecte vaut un monde, ils ont autant coûté. »

J'écoutais dans l'ombre cette voix sonore, puissante, pleine de vie, cette grande voix d'un esprit né pour conduire l'humanité. Sa tête reflétait sa pensée, son regard brillait vif et doux, son noble geste s'étendait avec ampleur. Il était grand, quoique assis ; il restait simple, ne voulait pas éblouir, et tentait de retenir dans une causerie du coin du feu son éloquence involontaire. L'effort était vain ; il montait aux étoiles. Hélas, je ne pus l'y suivre, et ma mémoire n'a pu retrouver les paroles ailées.

J'étais dans l'ivresse de la fête. J'avais tant à admirer : ce corps souple et fort, aux élégances de gentilhomme ; ce génie éloquent dans la causerie comme dans le discours. Lamartine, en ce soir intime, m'apparut dans sa grandeur : un homme de tous les siècles, un type de prophète.

Il partit, et d'un essor naturel la causerie s'envola vers Homère. Pelletan l'attaqua, je ne sais par quel caprice de paradoxe. Préault le défendit, en sculpteur, en disant qu'Homère est plein de bas-reliefs, de statues vivantes. L'artiste vengea le poète.

Les paroles s'apaisèrent peu à peu et s'éteignirent enfin comme les derniers accords d'un concert. J'avais bien entendu un concert d'art, de poésie, de philosophie, une soirée de musique de chambre. Et dans ce quatuor de paroles, chacun tour à tour avait chanté, au milieu d'amis ignorés. La verve de Préault avait jailli, la sagesse de Dargaud avait apaisé, le lyrisme de Pelletan avait vibré, sous l'éloquence souveraine de Lamartine, qui avait fait le chant suprême.

Ainsi dans la *Symphonie pastorale*, tous les instruments se taisent pour entendre le chant du rossignol, et l'accompagnent de murmures d'extase.

Quand nous sortîmes, nos cœurs étaient pleins de joie, le ciel était plein d'étoiles.

**Paris, 12 mars 1843.**

Je suis désolé, j'apprends que Lamartine va partir bientôt pour Mâcon, et veut emmener son ami. Mes légers espoirs s'en vont à cette froide nouvelle, comme les fleurs de cerisiers à la bise du nord.

Dargaud et Lamartine se sont promenés au Palais-Royal. Ils oubliaient la politique; dans cette calme et élégante oasis, près du bassin, ils cau-

saient des belles choses de ce monde, lorsque Lamartine a aperçu des levrettes qui jouaient dans le jardin; il s'est arrêté devant elles, comme Léonard de Vinci devant les oiseaux prisonniers, au marché de Milan, et d'un sourire plein de grâce, il a dit ce mot de tendresse charmante : « Voilà nos amis ! »

---

## LE BANQUET DE PLATON

Paris, 20 mars 1843.

Grande date de ma vie. Je suis allé pour la première fois au foyer de Lamartine. Je venais de Bretagne en pèlerinage à ce génie bien-aimé, l'imagination enchantée, le cœur attendri, la mémoire vibrante de ses vers, l'âme toute baignée de sa poésie. Ce nom harmonieux de Lamartine me ravissait. « Ton nom est un parfum répandu, dit le Cantique des cantiques, voilà pourquoi les vierges t'aiment ! » J'avais rêvé, prié, aimé avec ses strophes. J'avais lu sur la grêve sa poésie, fille de la mer. J'étais jeune, j'avais vingt ans, j'arrivais dans la fleur de l'enthousiasme. J'allais là, comme un jeune Grec au banquet de Platon. A cet âge bienheureux de la jeunesse où tout est idéal, j'accourais à Lamartine comme à un rendez-vous d'amour.

J'arrivai conduit par mon ami Dargaud. Lamartine habitait un bel hôtel isolé entre une cour et des jardins, rue de l'Université, 82. Quatre domestiques en livrée se tenaient dans l'antichambre. Je traversai, sans les voir, plusieurs salons élevés.

On nous introduisit dans une pièce retirée, l'atelier de M$^{me}$ de Lamartine. Deux femmes à l'aspect anglais, assises dans des fauteuils, cau-

saient au coin du feu. L'une, à la noble et sérieuse figure, empreinte d'une grave tristesse, pénétrait de respect; c'était la femme du poète.

Dargaud me présenta; elle me fit un accueil d'une bonté contenue; on sentait une âme fermée, à l'hospitalité prudente, qui n'aimait que les amitiés trempées au feu de l'épreuve. Comme un flacon scellé, son cœur retenait son parfum.

Lamartine n'était pas là encore, et je n'attendais que lui seul. Inattentif à la causerie des femmes et de Dargaud, je regardais l'atelier. Le nid, c'est l'oiseau; le foyer, c'est l'homme. Mes yeux se fixèrent à la droite de la cheminée sur une énorme toile qui couvrait un pan de mur; c'était un grand portrait de Lamartine, assis sous un arbre, ses deux lévriers fidèles à ses pieds, peint par le talent mou de Decaisne. L'artiste digne de le peindre était mort. Seul Van Dyck, le peintre des princes et des gentilshommes, des nobles élégances, des transparences de teint aristocratiques, aurait pu réaliser cette figure royale de poète.

A gauche de la cheminée en marbre brun, des tableaux, œuvre de M^me^ de Lamartine, des portraits de famille, divers sujets d'art, une muse Uranie, la tête aux étoiles. Un beau paysage de Huet charmait les regards entre les fenêtres. Au-dessus, une statuette assise du poète, pleine d'élégance; la *Jeune Fille confiant son premier secret à Vénus*, ce ravissant chef-d'œuvre de Jouffroy, puis l'éternelle statue, la belle mutilée, la Vénus de Milo, faisait rayonner sa blancheur dans l'ombre.

Vis-à-vis de la cheminée, le portrait d'un ami intime, figure maladive et délicate, Félix Guillemardet, que Lamartine a immortalisé dans un des plus larges épanchements des *Recueillements poétiques;* un autre portrait du poète peint avec

amour par une main de femme. Près de la porte de l'atelier, un bureau tout chargé d'appels des pauvres, où M$^{me}$ de Lamartine écrivait ses lettres de charité; un chevalet où dormaient de beaux paysages; puis dans un coin retiré, un bénitier plein de grâce, œuvre de cette femme d'art et de vertu : une croix s'élançant au-dessus de trois vasques, entourée de trois enfants en prière. Cet atelier recueilli sur un jardin intérieur, consacré à la prière, à l'art et à la charité, ce *buen retiro* était bien l'image de cette femme artiste et religieuse. Son cœur était là.

Sur une table ronde étaient épars des journaux, des brochures, de petits volumes bleus ou jaunes, hommages de jeunes poètes. Les pieds reposaient doucement sur de grand tapis de Smyrne, vraie mousse de laine aux couleurs d'Orient. Point de luxe, du reste, malgré les bruits répandus. Ici et là, des canapés, de vieux fauteuils en désordre, dérangés par des visites récentes d'amis, des meubles vivants, non ces meubles rangés et morts des salons toujours vides des familles froides et sans amitiés. Les murs animés, colorés de tableaux, les statuettes brillant sur les couleurs sombres des toiles et des rideaux, le clair obscur du crépuscule, la cheminée illuminée des flammes de la bûche de Noël toujours allumée, le foyer chaud d'hospitalité, la poésie d'intérieur, tout charmait les yeux et le cœur; ce foyer avait une âme.

La porte s'ouvrit; je me retournai, avide. Un petit homme entra. Ce n'était pas *Lui*, c'était, hélas! un préfet, éminent administrateur du reste. Il causa avec Dargaud, l'hôte familier de la maison. Je n'écoutai pas, j'attendais toujours.

La porte s'ouvrit encore. Un homme de haute taille apparut. C'était *Lui*, le génie adoré, dans sa noblesse et sa grâce souveraines. Je le vis à travers

un éblouissement. Il rayonnait de l'auréole du génie, le front plein de grandeur sereine, vrai sanctuaire de l'inspiration. Il avait ce port de tête incomparable que Dieu ne donne qu'à ses élus, et il l'avait seul. Chateaubriand portait la tête avec orgueil, Lamartine avec noblesse; la figure de l'un était hautaine, la figure de l'autre était haute. Sa tête maigre, nerveuse, sculptée par le divin artiste, bien posée sur la longue tige du cou, aux yeux noirs perçants, au nez aquilin, à la bouche souriante, au menton à large base, au front élevé, à la pâleur transparente, se détachait sur un habit noir. Sa taille élancée se cambrait avec une sveltesse, une élégance suprêmes; il avait la démarche rhythmée, légère, le corps ailé, la beauté de l'Apollon antique. *Incessu patuit Deus!* Il était lyrique de la tête aux pieds. Son corps, fait de muscles et de nerfs, n'avait pas de chair. Léonard de Vinci, qui a révélé dans ses dessins les ressemblances étranges, les affinités mystérieuses de l'animal et de l'homme, aurait trouvé dans Lamartine la tête et les yeux de l'aigle, l'encolure et la noblesse du cygne. C'était bien l'homme de sa poésie, un poète gentilhomme, comme on disait au moyen âge, l'*émir Frangi*, comme l'appelaient les Arabes à son voyage en Orient, un poète d'attitude héroïque plus que rêveuse, un chêne et non un saule pleureur. Une bande de lévriers se pressait sur ses pas, les yeux levés vers le maître bien-aimé.

Il avait alors la beauté de l'automne; il entrait dans sa saison mûre; les teintes d'hiver n'avaient pas blanchi ses cheveux rares; les grandes douleurs n'avaient pas creusé leurs plis.

Il tendit sa longue et belle main au préfet et à Dargaud; puis venant à moi, tout tremblant devant lui, il me dit d'un ton plein de grâce :

— Je suis enchanté que vous ayez bien voulu accepter à dîner sans façon avec nous, en attendant que nous fassions connaissance plus intime; Dargaud m'a dit que vous aviez de la bienveillance pour moi.

— Ce n'est pas le mot vrai, répliqua Dargaud, c'est de l'amour enthousiaste.

Je bénis sans paroles, du cœur plus que de la voix, cette simplicité, cette grâce d'accueil qui tentait d'effacer la distance de l'homme plein de gloire au jeune inconnu.

— On ne peut éprouver que de la sympathie pour le poète, dit le préfet.

Ce mot tiède de sympathie, cette réserve du préfet qui sous-entendait une hostilité, blessèrent mon jeune enthousiasme.

— On peut être en désaccord avec l'homme politique, ajouta Dargaud, mais avec l'homme privé, jamais.

Pour moi, je ne jugeais pas, j'aimais.

On s'assit. On parla de la dernière soirée du poète, de l'excellente musique qui l'avait enchanté.

— Les grands artistes vous ont traité en grand artiste, dit Dargaud.

Puis, de ce souvenir musical, Lamartine monta à une comparaison du poète et du musicien.

— Je ne sais si le poète est au-dessus du compositeur. Sans doute l'idéal de la sensation est inférieur à l'idéal de l'intelligence, mais c'est plus vif, comme volupté de l'art. Je n'ai jamais rien ressenti de plus saisissant que la musique de Rossini.

— On la sent plus qu'on ne la comprend, dit Dargaud; la musique est inférieure à la poésie; je préfère *Jocelyn* au *Barbier de Séville*.

— Et vous ? me demanda Lamartine.

Je dis dans un cri d'admiration la supériorité suprême de *Jocelyn*.

— Je ne vous contrarierai pas, dit le poète en souriant.

Alors, la tête inclinée dans l'attitude de la réflexion, il discuta, comme l'œuvre d'un étranger, l'adorable poème.

— *Jocelyn* est effectivement beau dans plusieurs parties, et j'en ferais une œuvre charmante en la retouchant.

— Oui, en corrigeant quelques négligences, dit Dargaud, *Jocelyn* serait parfait.

On annonça M. Bois le Comte, ministre français à la Haye. Les yeux se détournèrent vite pour admirer une nièce de Mme de Lamartine qui entrait, une fleur de beauté anglaise. Et la causerie, avec la présence de M. Bois le Comte, descendit de la poésie et de la musique à la diplomatie.

— Si je n'avais pas pris la carrière politique, dit le grand orateur, j'aurais adopté la diplomatie. Le poste de ministre plénipotentiaire à Florence aurait été pour moi l'idéal du bonheur terrestre. C'est la grande route du monde, le salon de l'Europe. On ne fréquente que bonne compagnie.

Et il eut un retour d'enthousiasme pour sa vie poétique de diplomate en Italie. Il prit son vol vers les souvenirs, vers les années enchantées de Florence et de Naples, quand, après une dépêche diplomatique, il montait à cheval, et allait chanter ses Harmonies au bord de la mer, dans ce paradis du monde.

Recueillie sous la parole de son mari, Mme de Lamartine sortit de son silence à cette évocation des années heureuses. Un rayon du passé éclaira sa grave figure; elle eut un cri de regret vers le bonheur perdu.

De l'Italie, du pays du soleil, la causerie se

glissa aux Pays-Bas, sous les brumes du Nord.

— Je connais la Belgique, ce pays me plaît, dit Lamartine; la Hollande m'est inconnue, je voudrais la voir. C'est un pays calme, poétique. C'est la Chine de l'Europe.

J'écoutais comme une mélodie cette parole naturelle, tour à tour familière et lyrique, cette voix de basse sonore au timbre de bronze, cette éloquence de coin du feu, aux coups d'ailes, cet improvisateur qui déroulait les longs plis de sa parole comme Cicéron, et les fixait soudain dans un nœud éclatant comme Tacite, qui trouvait, en se jouant, sans effort, des bonnes fortunes d'expressions, illuminait sa pensée par l'éclair de l'image, peignait une ville, un pays, Florence, la Hollande, d'un coup de lumière, comme le soleil.

On annonça le dîner, et l'on passa à la salle à manger. Je restai le dernier. Lamartine avec un geste plein de grâce caressante, m'entoura la taille et me conduisit doucement. Ce qu'il y avait de bonté charmante, de poésie d'accueil dans ce geste d'amitié, je le sentis. Un geste, un accent, c'est le cœur !

On s'assit à table, dans une ample salle. Un grand paysage de mer de Gudin la décorait; la mer, image du génie de Lamartine. Quel était le dîner ? je ne sais. Je me rappelle une truite magnifique, parce qu'elle fut illustrée d'un badinage de Lamartine.

— Elle a été pêchée au lac de Genève, c'est Hubert Saladin qui me l'a donnée. Elle pesait 40 livres. On en pêche deux tous les ans de cette grosseur; l'une est envoyée au roi, l'autre à moi...

L'imagination du poète exaltait sa truite ; il était plus fier d'un poisson que d'une poésie. Il se plaît à ces badinages. Lamartine n'est pas au foyer le génie solennel que l'on croit. Simple, na-

turel, il aime non à rire, mais à sourire ; il détend l'arc sonore.

Et dans sa causerie de table, il maudit les dîners français, exalta les dîners russes. Le poète se glissait partout. « En Russie, dit-il, on place une corbeille de fleurs et de fruits sur la table, où l'on ne met que le dessert. On présente les viandes, on en prend, et on les fait disparaître. On n'a pas cette odeur désagréable des carcasses sanglantes, mais quelque chose de réjouissant, une fête des yeux......... Mangez de ce jambon de Saint-Point, il est délicieux. Si Chevet connaissait cette façon de le faire, il gagnerait des millions. J'ai eu l'idée de me faire marchand de jambons... »

On sourit de l'idée ; en effet, le jambon était délicieux et on l'arrosa de vin de Chypre.

Les chiens étaient du repas, comme les meilleurs amis du poète ; n'étaient-ils pas les plus fidèles? L'amitié de l'homme passe, l'amité du chien ne passe jamais. Lamartine mangeait à peine, et donnait tout à ses lévriers et au beau chien de Terre-Neuve posés près de lui. Il avait la sobriété de l'Arabe, ne goûtait que les légumes et les fruits comme l'Hindou ; il n'aimait pas la chair, mais la sève. C'était un Brahmane.

La causerie qui flottait sur la table avec le parfum des fleurs, s'évapora et s'envola à une sphère plus haute. On parla des malheurs des hommes publics.

— L'orateur est l'homme le plus exposé aux déboires...

Le préfet contesta et dit que c'était... le préfet.

On ne s'attendait pas à cette chute, on sourit. Lamartine, sans perdre sa courtoisie, écarta poliment la supériorité d'épreuves du préfet.

« La plus rude épreuve que l'amour-propre

humain ait à subir est, à la fin d'un discours, lorsque l'orateur voit les bras se lever, le mépris pleuvoir de toutes les lèvres; c'est terrible !... Les bons yeux sont-ils nécessaires à l'orateur ? oui, pour voir les objections, mais non, parce qu'il est distrait par les mouvements. J'ai la tête froide à la tribune. Mais à la fin d'un discours sur la proposition Ducos, je fus entraîné. »

Le dîner fini, Lamartine laissa passer ses convives, et me garda encore. M'interrogeant sur ma vie, il me demanda :

— Avez-vous un chien ?

— Oui, en Bretagne.

— Avez-vous le temps de faire de la littérature ?

— Je n'ai le temps que de vous lire, et vous seul.

On servit le café; M^me^ de Lamartine, qui n'oubliait jamais les pauvres, nous offrit des billets de loterie de charité. On causa en humant le parfum du café et de la parole du poète. Il parla du nord de la France, des souvenirs de sa vie politique.

— J'ai été maître des collèges d'Hazebrouck, Dunkerque et Bergues. Les habitants sont très faciles; ils ont un grand respect de l'autorité. Lorsque, jeune député, j'allais à Bergues, la garde nationale venait à une demi-lieue de la ville et m'introduisait au son de la musique ; je trouvais un dîner magnifique, et le soir des illuminations.

— On le faisait à vous, mais pas à d'autres, dit Dargaud.

— Pardon, à tous, à Staplande ; on le trouve sublime !

Et passant aux hommes politiques, il parla des orateurs du temps.

— Mauguin me plaît beaucoup; s'il avait de la

fermeté, il mènerait l'opposition; il a le courage.

Et faisant allusion à ses récents discours de rupture avec le roi de Juillet :

— Je n'attaque point les ministres, je les aime, je n'ai qu'à me louer d'eux. Guizot m'a répondu par des injures; j'ai été courtois, poli dans ma réponse.

Dargaud rappela son mot de pitié dédaigneuse: « Je vous défie de m'empêcher de vous plaindre. »

Le préfet releva la fin du premier discours comme n'étant pas courtoise.

— Je n'attaque que le système, dit Lamartine, Guizot a été maladroit dans sa réponse. Il y avait une façon plus haute de louer le gouvernement. Il y a deux faces dans la question; il faut les voir. J'aurais pu confondre Guizot en faisant l'histoire diplomatique, que je connais parfaitement, depuis le traité de décembre 1841. Thiers seul la connaît aussi, mais ce serait pour disputer. Je ne m'en servirai pas j'aime les ministres. Guizot m'a offert tout ce qui est possible : l'ambassade de Vienne pendant six mois. Villemain est charmant, plein d'esprit élégant; Teste a une belle tête, un beau langage; c'est le premier orateur de la Chambre, mais à la seconde phrase, il s'emporte. Guizot s'est aussi trop emporté dans sa réponse.

— Oui, il y avait de la colère, osai-je dire.

— Vous étiez là ! me dit Lamartine. Eh bien ! allez jeudi m'entendre, ce sera mon plus beau discours.

— Alphonse, ayez des billets pour cette séance, dit M$^{me}$ de Lamartine.

— Écris à Sauzet, Marianne, de ta belle main, et, à mon insu, il t'en donnera. Guizot ne doit pas me répondre, Villemain non plus. Eux seuls peuvent me répondre. Villemain a été admirable dans

un discours en réponse à un des miens sur la question d'Orient.

— Il vous a ménagé dernièrement, dit le préfet, pour défendre son ministre, que Lamartine n'attaquait pas et venait d'admirer.

— Non, il était pâle de colère.

La discussion s'animait, comme toujours en politique, lorsque entra M. Anselme Pétetin, un journaliste de talent, l'Émile Girardin lyonnais. On parla de Lyon. Lamartine peignit d'un mot cette ville « où la passion de l'or et la passion de la religion s'alliaient ».

Ainsi causait, au coin du feu, dans tout l'abandon et la liberté de l'impression, le grand orateur. Il parla peu, trop peu à mon gré, et laissa, dans sa courtoisie, dans son silence hospitalier, la parole à ses hôtes. Le préfet parla beaucoup. J'admirai l'accueil de Lamartine à la contradiction. Ce roi de l'esprit n'aimait pas les voix serviles des courtisans, mais les voix libres d'amis. Il écoutait avec l'intérêt et la grâce de l'homme supérieur, assis dans son fauteuil, en caressant son cher lévrier Fido, couché sur ses genoux. Seulement, quand une brise de l'esprit passait, il frémissait sous la secousse lyrique, il se levait, et tout en marchant, la parole s'envolait de ses lèvres inspirées. Il était orateur au foyer comme à la tribune. Son éloquence involontaire tentait d'éteindre son éclat; mais en dépit de l'effort, sa parole resplendissait.

Il parla de lui-même comme d'un étranger, s'admira et s'immola tour à tour, sans fausse modestie et sans faux orgueil, épancha l'admiration à ses adversaires, avec sa belle générosité pleine de justice charmante et prodigue.

Ce fut moins le poète que l'homme politique qui se révéla ce soir-là. Il était tout frémissant de la

lutte. Il commençait cette longue campagne d'éloquence, cette opposition féconde, cette évolution de progrès qui devait le conduire à l'*Histoire des Girondins*, aux journées héroïques de l'Hôtel de ville, aux tempêtes de l'impopularité. Il courait seul, comme un cheval arabe dans le désert, aux grands espaces, aux idées nouvelles, aux beaux rêves de la politique progressive, sociale et humaine, à l'abolition de l'esclavage, de la peine de mort, à la République idéale, avec une intrépidité sereine, l'élan de l'espérance sans peur de l'abîme. Son génie, dans l'ardeur et l'ivresse de l'action, avait la tentation du péril. Il ne pratiquait pas la sage devise de Léonard de Vinci : Fuir les orages!

Il fallut pourtant fuir l'enchantement : Dargaud et moi nous sortîmes. Je rentrai, l'âme ravie des paroles entendues. Je les notai le soir même, avec des cris d'admiration que je n'oserais redire. L'enthousiasme a sa pudeur.

Mais comment noter l'accent, le geste, le regard, la vie ? Je l'avais entendu à la tribune, dans un discours prophétique ; au foyer, j'avais eu l'heureuse fortune de l'entendre dans la liberté et la grâce de l'intimité. Je connaissais le grand poète, le grand orateur, le génie, l'homme public. L'homme privé s'était révélé à cette première entrevue, noble et bon comme sa poésie. C'est le cœur le plus facile, le plus grand et le plus intime, me disais-je au retour.

Quarante ans sont passés depuis cette fête de ma vie. Je la ranime dans ma mémoire pour tromper la douleur. Le génie est mort, sa sainte femme est morte, l'ami est dans la tombe. Souvenirs à la fois doux et amers, pareils à ces feux magiques qui montent au ciel en sillons de feu, illuminent les ténèbres de leurs gerbes d'étoiles,

puis retombent, s'éteignent et rendent plus profonde l'obscurité de la nuit.

Paris, du 24 mars au 3 avril 1843.

Lamartine a parlé hier contre la proposition de M. de Sade qui veut proscrire de l'assemblée les fonctionnaires publics. Il a parlé trop vite, il a été écouté froidement. « Vous avez, a-t-il dit à Dargaud, assisté à mon fiasco politique. »

Il lui a fait la confidence de deux poésies ; la première est très belle. Il a commencé un poème qui sera un souvenir de sa vie de jeunesse sur le golfe de Naples : *Les Pêcheurs*. Plusieurs fragments sont écrits. Il rêve de reprendre son poème à Saint-Point, pendant l'automne. A Saint-Point dans sa vieille tour, et sous le chêne de Jocelyn, il retrouve l'inspiration et la paix. A Paris, dans le bruit et la vie du monde, il est tout à l'action, à l'éloquence. L'hiver est la saison de l'orateur, l'automne la saison du poète.

Brian a achevé le buste de Lamartine. Il est vrai, c'est la figure de l'orateur philosophe, un buste de Cicéron grec. Il serait digne de briller au soleil de l'Attique, sur le forum d'Athènes.

Pelletan a fait un article d'admiration pour Lamartine. Il en a reçu un billet charmant dont j'ai retenu quelques mots : « Il y a plaisir à se serrer » la main, quand on a dans l'œil le même horizon, » dans la pensée le même idéal, dans le cœur le » même amour des hommes et de Dieu. »

Paris, le 17 avril 1843.

Encore une date heureuse ! J'ai revu Lamartine. On nous a, comme toujours, introduits dans l'atelier, Dargaud et moi. Lamartine s'est avancé, et

m'a tendu la main avec sa grâce d'amitié, en me disant : « Vous avez ici un compatriote, un poisson, un saumon. » Ce don de mon père venait de Bretagne.

M. de Carné et M. Janvier, députés tous deux, nous avaient précédés ; ils se tenaient debout, près de Mme de Lamartine, devant le nouveau buste du maître, sculpté par Brian. Le buste, empreint du style antique, brillait dans sa beauté sereine. Il semblait entré *dans son antiquité*, selon le beau mot de Bossuet. On était groupé devant le chef-d'œuvre. « C'est un trait de génie, dit Lamartine ; maintenant je puis mourir content, je laisse quelque chose après moi.. » Dans sa modestie oublieuse, il comptait ses œuvres pour rien.

« Le buste de David est un beau jeune homme rêveur ; il me ressemblait il y a quinze ans ; c'est une belle œuvre d'art..... J'aurai la biographie de Chapuis-Montlaville ; je vais me connaître ; c'est de la rhétorique bienveillante. Je lirai ma biographie aux champs. »

On ne s'attarda pas longtemps dans l'art. Comment éviter la politique avec des députés ! Ils causaient entre eux des questions et des hommes du jour, du chef timide de la gauche, d'Odilon-Barrot, qu'un journaliste appelait avec tant d'esprit : « Ministre au département de l'opposition. »

« Barrot, dit Lamartine, se laisse dominer par
» quelques morceaux de la démocratie américaine
» traduits par Tocqueville. Quand on n'exerce
» pas sa force, on se laisse dominer par ce qu'on
» devrait dominer; Barrot ne connaît pas sa force.
» Il s'use dans des propositions ; la minorité ne
» doit pas faire ce que doit faire la majorité.

» L'opposition doit faire des journaux, des dis-
» cours ; elle doit être l'esprit public. Faire des
» propositions, c'est niais, c'est donner ses armes
» pour les faire mettre en pièces. »

Au dîner, Lamartine causa peu et laissa M. de Carné et M. Janvier discuter à table, comme ils faisaient à la tribune. Ils étaient les meilleurs amis du monde, mais ils aimaient à se contredire. M. de Carné avec une certaine emphase, M. Janvier avec beaucoup de verve et d'esprit.

Lamartine était tout vibrant d'admiration pour un jeune poète inconnu, Ponsard, l'auteur de la tragédie de *Lucrèce*. Elle n'avait pas encore affronté l'épreuve du théâtre, on l'avait lue dans des salons. « Je l'ai entendue dans le salon de Mme d'Agoult, dit Lamartine. Le drame est d'un jeune homme, mais c'est la belle langue française; il joue avec son instrument, il ne se fatigue pas, ce n'est ni grec, ni romantique..... »

L'inévitable politique revint. Lamartine blâma l'enquête électorale. « C'est organiser des proconsuls dans les provinces, dominant l'élection, ce que n'a pas fait la Convention. » On agita la question du Fouriérisme. Lamartine parla de Considérant avec sympathie, de son journal *la Phalange*, fit des réserves sur le côté socialiste; mais le côté politique, dit-il, « est conservateur et admirable de bonté, de sagesse et de bon sens. »

Rentré à l'atelier, Lamartine causa de la Bretagne avec l'ami inconnu, puis son admiration généreuse reprit l'éloge de Ponsard : « Il a fait sa tragédie dans la solitude; il n'y a rien de ce genre; il est parfois supérieur à Corneille. » Son enthousiasme dépassait la mesure.... « Je ne ferai pas faire de lecture chez moi, ce serait mal agir envers Mme de Girardin et Hugo, mes amis. » La

causerie courut en zigzag de Ponsard à Louis Blanc. « Il est venu me voir hier pour causer avec moi. Il a fait quatre discours, quatre chefs-d'œuvre; il a parlé avec logique; tout est bien serré, bien déduit, élégant; je lui donnais la réplique. — C'était plus que la réplique, dit Mme de Lamartine en souriant. — Louis Blanc a essayé de me prouver qu'on s'était trompé en 1830, en ne déclarant pas la guerre, car on aurait organisé la république. Je lui ai dit qu'en faisant la guerre on nuisait à la république, et qu'en agissant comme on a fait, on rendait possible la république. Du reste, nous étions très près de nous entendre. En Juillet, j'étais attristé de la chute de la dynastie; que m'importe la monarchie!.. Louis Blanc, c'est le Dantonisme. Comme orateur il est supérieur. C'est un petit garçon qui parle d'une manière ravissante. Son histoire est une satire... »

La causerie alla à toutes les questions, à tous les horizons. On parla de l'Orient. M. de Carné attaqua Broglie, Thiers, Guizot, Molé : « ils nous perdront en Orient. » M. Janvier riposta. M. de Lamartine intervint entre eux : « Constantinople est aux Russes, c'est fait ; j'ai vu 25,000 Russes sous ses murs, et, pendant les fêtes, le sultan se glisser dans une barque. — C'est vrai, » dit Mme de Lamartine, qui témoignait toujours pour la vérité.

Une question de liberté religieuse (les poursuites de Senneville) fut exposée par Lamartine. « J'ai entendu les deux parties, Barrot et le pro-
» cureur du roi : celui-ci m'a dit que le jugement
» était condamnable au point de vue de la liberté
» religieuse. Je voudrais que la loi approuvât
» toutes les sectes... »

De la religion à la philosophie, il n'y a pas loin.

Lamartine effleura d'un mot le nouvel ouvrage de Lamennais, l'*Esquisse d'une philosophie* : « Je ne l'aime pas ; c'est commun. »

On annonca un poète, M. Laboulaye. Un jeune homme inconnu, d'une distinction et d'une modestie sympathiques, s'avança du pas hésitant d'un disciple ému devant le maître. Lamartine l'invita à s'asseoir auprès de lui : « J'ai lu vos poé-
» sies, dit-il, il y a deux sonnets qui sont supérieurs
» à tout ce que j'ai fait ; vous avez un succès de sa-
» lons, un succès d'intelligences élevées. — Je suis heureux de n'être pas resté au dehors, » répondit le jeune poète. Le grand poète lui dit, avec une bonté charmante, le mot de l'Évangile : « Il y a beaucoup de places dans la demeure de mon père ! »

N'est-ce pas charmant, quand on a une telle gloire, d'avoir les enthousiasmes d'un jeune homme, d'admirer, de saluer les talents nouveaux, d'acclamer Ponsard, Louis Blanc, quand on est Lamartine, et d'applaudir les petits, quand on est si grand !

---

## RES ANGUSTA DOMI. — LA MÈRE ET LE PÈRE

7 mai.

L'enquête électorale agite toujours la Chambre de ses stériles débats. Lamartine voulait y descendre aujourd'hui en y jetant quelques hautes paroles. Il devait finir ainsi par une saisissante image : « Votre enquête, c'est Venise ; mais, du
» moins, les gueules de bronze ne rejetaient
» pas au dehors les secrets qui s'y étaient engouf-
» frés. »

17 mai.

… est revenu dans l'enthousiasme du … Berryer sur la question des sucres. … jamais vu plus beau comme acteur, … m'étonne qu'il écume pour une question … »

19 mai.

… ite à Lamartine. Trop courte, hélas ! Il est … heure ardente, et dans l'élan de la lutte. … i qui planait dans les idées et *siégeait au plafond*, comme il disait, il veut descendre dans l'arène et combattre les hommes corps à corps. « Vous me verrez m'attaquer aux hommes. Je » voudrais qu'on en vînt à un langage plus sin- » cère, qu'on les démasquât, qu'on pût les désha- » biller tout nus en place publique, se livrer au » pugilat. » Même dans ces tentations de lutte passionnée si contraire à sa nature, il gardait la beauté de l'athlète antique.

24 mai.

Hier, il s'est promené avec Dargaud, il lui a montré au coin de la rue Belle-Chasse, à côté du Palais d'Orsay, un hôtel où il a lu ses premiers vers. Souvenirs de jeunesse, vous gardez la fraîcheur de l'aurore, vous êtes les plus doux !...

Il a préparé un grand discours pour le banquet dont on fêtera son retour à Mâcon. Il est parti ce matin.

8 juin.

M^me^ de Lamartine a donné des nouvelles du banquet et du discours. Elle si calme, si réservée, a de l'enthousiasme pour la fête. « Ç'a été, dit-elle un vrai *Husting*. »

18 juin.

Nouvelles tristes. Les dettes le torturent, c'est le vautour dévorant de toute sa vie. Cris de détresse. « Au secours, » dit-il. Il lui faudra vendre son berceau, Milly, et Saint-Point, son foyer.

25 et 27.

Lettre de Lamartine. Il est à Saint-Point, il a invité dans sa solitude ses amis de Bourgogne à dîner sous les arbres. « Quelle démagogie pastorale ! »

Souvenir de Dargaud. Un soir, à huit heures, dans un sentier creux de Saint-Point, ils se promenaient ensemble au crépuscule. Ils causaient de Diderot. « Je ne l'aime pas, dit le poète. — Vous ne l'avez pas lu, répondit l'ami. — *Si, si*, » et il continua sa critique du philosophe « athée ».

4 juillet.

Je ne suis plus à Paris, mon âme est envolée à Saint-Point près du grand absent. Il se repose de la politique dans ce foyer de paix. « Lecture » et méditation au coin du feu, mauvais temps, » voilà nos nouvelles. Que la Chambre est petite « du haut des montagnes ! »

C'est le cri du poète. Il ne lutte plus, il se souvient de son enfance, de sa mère, il a écrit deux chapitres d'un ouvrage intime : *Les Confidences*.

Du 7 au 10 août.

Lettre désespérée de Saint-Point. « Si je ne » trouve pas d'argent, je serai obligé de renoncer » à tout, de sortir de France pour aller vivre seul

» avec mes pensées, car j'aurai fait tout ce qui » est humainement possible pour mon pays... » Puis oubliant sa détresse pour penser à la gêne de son ami Dargaud, ce cœur toujours généreux, au milieu de ses tortures, était prêt à se sacrifier à l'amitié : « Si vous êtes gêné, écrit-il, je vendrai quelques beaux arbres. » Voilà l'homme.

Quand on parle du fils, on pense toujours à sa mère. Elle était parmi les femmes ce qu'il est parmi les hommes. Elle, c'est lui, lui c'est elle. Elle a laissé à son fils un journal de sa vie. Elle croyait au génie de son fils avec cette foi de la mère qui n'a pas besoin de la gloire. Son père n'y crut que lorsqu'un suffrage éclatant couronna son fils. Il se fit recevoir de l'Académie française pour contenter son père, qui ne l'aurait pas cru grand écrivain sans cela.

Son père était l'honneur fait homme. Il fut le défenseur volontaire du roi, de la reine, au 10 août 1792. Il fut blessé et sauvé par miracle. Le fils a raconté dans les *Confidences* la noble vie du père, Un seul vers de *Milly* la peint pour jamais :

« En racontant sa vie enseignait la vertu. »

Mais il n'a pas écrit une scène suprême de sa mort. Il l'a confiée à notre mémoire. La voici :

C'était en 1840, au mois d'août, à ce beau mois où l'on moissonne les épis mûrs. Le père du poète allait mourir ou plutôt passer dans l'autre vie ; il avait 88 ans, une saine et mâle vieillesse comme un vieux chêne ; Dieu allait moissonner cette vertu mûre pour le ciel. Deux jours avant la mort, le fils était debout près de son père. Le mourant, oublieux de lui-même, inquiet de la politique de son fils, le regard gravement fixé sur lui, lui demanda : « Quelle sera votre politique? Le fils répondit : — Je suis pour la paix. — C'est bien,

mon fils. J'ai toujours été pour la paix. Il n'y a que cela de beau et d'élevé ! » Cette exhortation solennelle de son père au lit de mort, ce vœu d'un mourant, qui allait à la paix éternelle, pour la paix de son pays, l'accent de cette voix à l'agonie, la grandeur religieuse de cette scène, le caractère sacré de ces dernières paroles, la consécration de la politique de paix du fils par le père, cette voix au bord de la tombe, tout cela fit sur Lamartine une impression profonde. Elle ne s'est jamais effacée.

---

## EN VILLÉGIATURE

14 août 1843.

Promenade au bois de Boulogne. Dargaud m'a montré l'allée favorite de Lamartine. Récit d'une conversation entre Lamartine et lui, sur Rousseau.

Lamartine attaquait Rousseau. « Vous calomniez Rousseau, dit Dargaud, il a été la confession de Dieu et de la liberté, la confession des deux infinis de la philosophie et de la politique ; vous lui devez. Et il vous est permis moins qu'à tout autre de le calomnier. »

M$^{me}$ de Lamartine, qui n'avait rien dit, sortit de son silence, et avec son équité supérieure, donna son témoignage : « Tout ce qu'a dit M. Dargaud est parfaitement juste. » Lamartine sourit et dit : « C'est vrai ! » M$^{me}$ de Lamartine attaqua l'abstention du docteur Circo qui n'avait rien dit : « Vous avez été lâche. »

20 août.

Lettre de Lamartine à son ami. Il devait faire un discours littéraire au collège de Mâcon, à la

distribution des prix; mais le recteur de Dijon s'y est opposé. « Mâcon est trop sonore; je ne suis sensible qu'au bien, insensible au mal. »

6 septembre.

Nous avons lu le hardi discours de Lamartine au conseil général de Saône-et-Loire, sur l'extension du droit électoral. Il y a deux belles parties. Lamartine sent que sa prose a besoin d'être contenue. Dargaud l'admire et le juge. *Les Laboureurs*, fragment épique de notre âge, beau comme Homère, et les *Novissima Verba*, sont, selon Dargaud, les deux chefs-d'œuvre de la poésie moderne.

La causerie a couru sur Guigniaut, le traducteur de la symbolique de Creutzer, sur Quinet et Michelet. Michelet a été mal vu la première année, chez Lamartine, à cause de sa subtilité.

La lettre de Lamartine sur son discours est l'écho des applaudissements: « Jamais je n'ai » improvisé ainsi; mon succès a été fabuleux... » Je ne serai plus président du conseil général; » J'ai donné ma démission honorablement, mais » irrévocablement. »

A Saint-Point, le charme de la nature et des souvenirs l'a ramené à sa jeunesse. Il écrit ses Mémoires intimes qui seront un parfum de jeunesse, de fraîcheur, de sentiment et de lilas, un Jocelyn en prose.

Dargaud, retenu à Paris pour une affaire littéraire de Lamartine près de Gosselin, m'a quitté pour retrouver son ami, et passer l'automne dans les délices de cette amitié.

Septembre 1843.

Je suis en Bretagne, dans ma ville natale, au bord de la mer, plein de délicieux souvenirs. Loin du génie, je vibre encore d'enthousiasme. J'ai emporté avec moi un religieux petit livre, l'*Explication familière des vérités de la religion*, destinée aux enfants, à ces jeunes pauvres ou abandonnées que M[me] de Lamartine abrite dans une maison de charité. Le livre ne porte pas son nom. Mais chaque page est signée de sa vertu, de sa piété, de son cœur. On sent que c'est une mère qui a écrit, une mère qui a perdu ses enfants, et qui se fait la mère des enfants des autres.

J'ai écrit avec piété un petit article dans le journal de ma ville natale; c'est mon début littéraire. Je l'ai consacré à une sainte femme.

Au moyen âge parut l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce saint panégyrique du Fils de Dieu, tout rempli d'amour, de charité et de foi ; qu'on croirait écrit par un des apôtres après la mort du Christ, tant il est imprégné de passion et de tristesse.

Le génie de Gerson avait éclairé l'homme, l'enfant était oublié. Cette lacune vient d'être comblée par le livre que nous annonçons (1).

C'est une de ces œuvres de dévouement, données avec une tendresse pieuse par ces âmes mystiques qui ont vécu dans l'Évangile, et qui viennent essayer de guider les faibles, d'apaiser les doutes aux temps des inquiétudes religieuses.

(1) *Explication familière des principales vérités de la religion, à l'usage des enfants*, ouvrage adopté par le Conseil royal de l'Instruction publique pour les écoles primaires, et approuvé par NN. SS. les Archevêques de Paris, de Bordeaux et d'Auch, et par Mgr l'Evêque d'Autun.

*Un vol. in-12. — Chez PERISSE Frères, à Paris.*

C'est à une femme que nous la devons! En publiant l'*Explication familière de la religion*, elle a écrit pour les enfants un commentaire pratique et attachant des vérités religieuses; une histoire de la doctrine chrétienne, pleine de simplicité, de clarté, d'intérêt et de charme. Ce livre (dont les divers mérites ont été appréciés ailleurs avec une exquise délicatesse de pensée et de style), c'est la religion catholique dépouillée de son caractère austère et solennel, puis revêtue d'amour, de grâce et de douceur; en un mot, c'est la Bible des enfants.

La destinée de cet humble volume sera grande, nous l'espérons et le désirons ardemment: il aura une influence sérieuse, une haute portée morale sur le peuple des cités et sur celui des champs.

Ce sera le vase d'huile bienfaisante versée sur les pieds meurtris des enfants de nos campagnes, par une femme inconnue; et aussi une douce lumière pour les yeux des vieillards mourants.

Ce manuel religieux deviendra donc le soutien des premiers pas de l'humanité dans les deux voies terrestre et céleste; le guide de l'enfance, ce rêve de la terre, et de la vieillesse, ce rêve du ciel!

Et maintenant qu'il nous soit permis à nous, qui avons passé cet âge auquel s'adresse l'auteur, de la remercier avec amour et respect, d'avoir fait une œuvre qui sera aussi pour nos âmes attristées par le doute, la moralisation, la consolation et l'espérance.

La sainte femme fut touchée de cet hommage d'effusion du jeune admirateur de son mari. Ce fut la source de cette amitié profonde qui a baigné nos deux âmes.

## 1844.

Paris, 28 janvier.

Revenu depuis peu de jours de Monceaux, Lamartine a fait un discours d'apaisement dans l'ardent débat de l'adresse; il est intervenu entre les légitimistes et les orléanistes, il a repoussé la flétrissure d'un parti, et il a fait la part de justice à tous, avec une conscience sereine. Il a

eu un succès. Il a dit qu'il fallait être citoyen avant d'être légitimiste ou libéral, aimer la patrie plus que son parti.

30 janvier.

Hier, Lamartine a été voir Royer-Collard. Ils ont eu un entretien politique. « Royer-Collard a le dédain de la démocratie, dit Lamartine. C'est un homme antique, profond, élevé! Chateaubriand n'est qu'une magnifique surface. »

3 février.

Lamartine exalte Voltaire et méprise Rousseau. Voltaire a eu le courage, Rousseau est plus éloquent. Il a lu cette année, à Monceaux, les dernières pages de l'*Émile* et les a trouvées ridicules. Rousseau, dit-il, est un cuistre. Il n'aime pas André Chénier; c'est un reflet de la Grèce, ce n'est pas un rayon. Il admire Mme de Staël comme orateur. D'après sa nature et son génie, on croit qu'il aime Rousseau et André Chénier, et déteste Voltaire. C'est le contraire. On s'est fait un Lamartine de fantaisie. Dans Voltaire, il aime la lumière. Je suis un peu troublé de ces apparents paradoxes, surtout pour André Chénier.

13 février.

Une grâce de souvenir. En allant au bois, Dargaud a montré mes fenêtres à Lamartine, elles ont vue sur le jardin de l'hôtel de la rue de l'Université, et la fenêtre de son cabinet. Il a prié Dargaud de me rappeler qu'il penserait à moi, en se mettant à sa fenêtre. Ce n'est rien, et c'est exquis d'amitié, je ne m'étonne plus qu'il ait enchanté les femmes.

Du 21 au 24 février.

Lamartine parlera, s'il est provoqué, contre la proposition de Rémusat sur les incompatibilités, cette proscription étroite, médiocre, des capacités de la Chambre. Lamartine désirerait l'union de Barrot et de Thiers : il deviendrait alors le chef de l'opposition. Il est indigné contre Thiers et Rémusat; il se ménage pour les combattre. Le ministère Guizot vaut mieux.

Il devait parler le 24, défendre les pétitions contre les fortifications de Paris. Lherbette l'a prié de lui céder son tour afin d'être entendu. Lamartine aurait battu le général Allard par son discours même. Allard lui a demandé s'il était devenu plus calme sur les fortifications de Paris. Lamartine lui a lancé ce mot de mépris : « C'est le crime le mieux fait que je connaisse. Et si j'avais l'honneur d'être ministre de mon pays, je ne choisirais pas d'autres officiers que vous pour les démolir. »

3 mars.

Lamartine rêve une réforme de son intérieur. Il pense à quitter son hôtel, à monter dans un modeste appartement. Il travaille à l'histoire des Girondins. Il écrit dans la matinée, à l'heure de la fraîche inspiration, avec son génie facile.

6 mars.

Visite de Lamartine et Dargaud à Béranger. Sa chambre est simple, elle n'a que deux statuettes et un médaillon donné par Lamartine. Il désirerait des tableaux, mais pauvre, il n'a pu se les donner. On a causé de cette affaire de Taïti, qui ne vaut

pas le bruit qu'on fait autour d'elle. Béranger dans son bon sens a jugé cette petite question, cette guerre d'opposition, comme Lamartine. Béranger est un curé de campagne goguenard. On l'a quitté pour aller au Bois.

16-19 mars.

Lamartine médite un discours sur les fonds secrets. Il durera deux heures, ce sera un discours gouvernemental. Après il se taira sur la politique, et ne parlera que dans les questions d'affaires.

Il a dit de Berryer : « Ce n'est pas un caractère, une volonté; c'est un beau talent. »

La vie parlementaire du jour ne prend pas tout Lamartine. Après avoir fait l'histoire du présent, il écrit l'histoire du passé. Il a fait un volume et demi de l'histoire des *Girondins*, un demi-volume des *Confidences*. C'est charmant, il excelle à écrire ce qui est jeune, les joies de la famille.

Lamartine a fait son discours, il a montré l'orage au loin dans le ciel bleu du gouvernement de Juillet. Il a été la vigie qui, du haut du mât, sonde l'horizon, pressent la tempête invisible en bas, pendant que l'équipage s'enivre sur le pont. — « Mon discours a été bon, excellent, dit-il, mais il a fait flasco devant la Chambre. » — Dargaud trouve que c'est son plus beau discours : « Dans deux ans, ce sera l'opinion de la France. »

---

## A LA TABLE DU POÈTE

25 avril.

Nouvelle fête ! j'ai dîné à la table de Lamartine. Venu de bonne heure, on nous a introduits dans

son cabinet austère, Dargaud et moi. Il est simple : deux paysages des foyers bien-aimés, Milly et Saint-Point, le portrait de sa mère, animent seuls le nid sacré. Puis, il nous conduit à M^me^ de Lamartine, à l'atelier où je découvre des choses nouvelles, deux cadres et des vers du poète, un dessin de Chassériau, donné à M^me^ de Lamartine. Je connais déjà l'atelier, ce salon intime, je l'ai décrit. On ne se tient jamais dans le grand salon, noble et pompeux comme un salon de Louis XIV, il est réservé aux soirs de grandes réceptions du samedi. Mais je ne veux pas m'attarder aux descriptions. Ce n'est pas l'atelier que je regarde, c'est le génie, *genius loci*, lui et lui seul...

... Le voilà, dans sa haute et noble taille, encore frémissant du combat de l'arène d'où il revient tendant sa main élégante aux conviés, donnant le sourire de ses yeux et de son âme à ses amis, marchant à grands pas, les mains dans les larges poches de son pantalon, homme d'action jusque dans son salon, et charmant dans son élégance souveraine.

Lamartine arrivait de la Chambre sous l'impression d'un discours qu'il venait d'entendre, dans la nouvelle loi sur les prisons, d'un député inconnu, M. de Peyramont. « C'est un magnifique
» procureur général, dit-il; son discours, c'est la
» loi romaine. J'ai découvert ce talent en 1842,
» dans la question des chemins de fer. Je regrette
» de n'avoir pas répondu, j'ai essayé trois phrases,
» j'étais épuisé. M. de Peyramont a fait un bon
» discours, c'est le côté païen, il y a le côté mo-
» ral, civilisateur, le côté chrétien. Il fallait par-
» ler triomphalement, ou ne pas parler. L'é-
» loquence de Peyramont est montée sur des
» échasses; elle n'a pas d'ailes, pas d'idées, il a tra-
» vaillé son discours pendant deux ans. L***, qui a

» parlé aussi, est un magnifique instrument pour
» faire retentir plus loin des bêtises ; c'est la pa-
» rodie de Mirabeau. »

Au dîner, Lamartine est revenu à son sujet. « La
» loi est compromise par Peyramont ; je n'appuie
» pas le projet comme Tocqueville et Beaumont.
» Il faut la déportation, la peine et la réhabilita-
» tion, pas plus de huit ans de cellule ; Tocqueville
» a parlé bien, Duchatel a mieux parlé ; Tocque-
» ville n'était pas préparé. Dupin a fait un dis-
» cours sage, des quolibets sur le doux régime des
» condamnés ; c'est un païen. »

La causerie a passé à Royer-Collard. « Royer-
» Collard est très malade. Eloge à faire. Sa nature
» ne m'est pas sympathique. C'est un spéculateur
» éternel. Sous la Révolution, il a été secrétaire
» de Danton, sous l'Empire conspirateur avoué et
» toléré ; le philosophe de la Restauration ; le
» juge malveillant de la révolution de Juillet. On
» lui a proposé souvent le ministère ; toujours
» indécis ; c'est un spéculateur éternel, a répété
» Lamartine avec plus d'accent. J'ai étudié ses
» discours, il y a cinq ans ; c'est une étude funeste
» pour l'orateur, bonne pour l'écrivain. Ce sont
» des sophismes, on ne peut rien tirer ; c'est une
» phraséologie réduite à l'algèbre, toujours
» l'axiome. — Il vous a aimé, a dit Dargaud. — Lui et
» Lainé m'ont fait recevoir à l'Académie, ce que je
» regrette maintenant. — Lainé par le cœur,
» Royer-Collard par une haute convenance, » a
ajouté Dargaud. Puis il l'a comparé comme orateur
à Vergniaud, comme poète à Racine.

On a parlé d'un concert dans un salon du faubourg Saint-Germain. « C'est là qu'on m'a fait se-
» crétaire d'ambassade. — Je vous aurais désiré à ce
concert, » dit M^me^ de Lamartine à son mari, et lui,
dans sa passion du moment, toute à la politique,

a eu un mot charmant : « J'aime mieux la commis-
» sion des chemins de fer. » Puis il est revenu à la grande figure, à Royer-Collard : « Son discours sur » la conversion, c'est beau, beau ; ce que c'est qu'un » avis, c'est une vie d'homme. Puis Dargaud : Il » a été le Siéyés de la Restauration. »

De Royer-Collard, la pensée est allée naturellement à la pairie. « C'est une émanation directe de » la royauté, a dit Lamartine, une royauté à cent » têtes, ou une souveraineté élective. Je préfère » la Convention. On pourrait avec une seule » Chambre promulguer les lois un an après. Il n'y » a que deux forces, la royauté et l'élection. La » théorie des trois pouvoirs est impossible ; c'est » la quadrature du cercle. L'accord de deux est » plus facile. En magistrature, la chambre d'appel » est bonne ; en politique, elle est inutile. » Une réplique vint aussitôt de M^me^ de Lamartine et Dargaud : « Il faudrait une chambre des pairs élective ou héréditaire, ce serait la réflexion, le » vieillard ; tout député est un jeune homme. » Lamartine leur a posé un dilemme et a dit : « La » puissance de l'action, c'est l'actualité, c'est la » soudaineté ; c'est de se retremper dans l'élément » électoral. On ne doit pas discuter dans la presse » des constitutions ; c'est bon dans un salon ; au » dehors, l'action... Je n'hésiterais pas à rayer la » chambre des pairs. »

1er mai.

Lamartine ne veut pas publier ses confidences de jeunesse. « Il ne faut pas, dit-il, montrer sa tête blonde dans une lutte politique. »

Il a fait dire par Vatout au roi qu'il n'irait pas le complimenter. « M. de Lamartine, a dit Louis-Philippe, ne me gâte pas. » Puis dans une compa-

raison malicieuse: « Je confonds toujours Lamartine avec Mermillod. » Quelqu'un lui a dit: « Sire, vous n'êtes pas physionomiste. »

7 mai.

Sous l'émotion de son discours sur les prisons, j'ai été le soir lui dire mon admiration. Seuls avec M^me de Lamartine, Dargaud et moi, nous lui avons dit le succès unanime; c'est son plus beau discours. Il a été lui-même. — « Vous y étiez, m'a dit » l'orateur, comment m'avez-vous trouvé?... La loi » était perdue par Larochejacquelein. J'ai jeté la » commission à l'eau pour sauver le navire. Le » tour a été bien joué... Mon ami Lagrange ne sait » jamais s'il doit me louer, s'il n'a pas vu ses col- » lègues. » Lamartine a de ces malices tempérées par un sourire. Cerfbeer, directeur des prisons, M. de Circourt, de Montreuil sont venus le féliciter, puis il s'est critiqué lui-même et loué comme s'il parlait d'un étranger : « Mon discours » était mal bâti, mal écrit, mais la péroraison » belle, faite de suite, est née d'une improvi- » sation... Je ferai un autre discours sur l'article » 22 de la loi. »

9 mai.

Il m'a confié un travail sur la déportation. Il faut qu'il soit prêt pour le lendemain : « Faites » une analyse avec votre intelligence, la fonda- » tion et les progrès de la déportation, un mor- » ceau gros d'évidence, les arguments, les statis- » tiques favorables... » Et dans sa hâte de nature, impatiente de vitesse, il m'a dit : « Sauvez-vous ! »

10 mai.

J'ai veillé, j'ai travaillé toute la nuit; le matin,

l'étude était prête. J'ai couru la porter à Lamartine. Il était dans son cabinet, lisant la Vie de Rancé de Chateaubriand. « Son ouvrage, dit-il, » c'est l'hôtel de Rambouillet et Mlle de Scudéri; » c'est de la rhétorique blasée. »

Son cher lévrier Fido était à ses genoux devant le feu, et dans son négligé du matin, Lamartine avait sa noblesse naturelle.

16 au 17 mai.

Lamartine a conseillé Pelletan : « Vous êtes » exubérant de poésie, d'éloquence, d'imagina- » tion. La jeunesse a trop de lyrisme, la vieillesse » pas assez. Vous faites de la critique avec de la » poésie, c'est un contre-sens. » Ils sont partis ensemble. La causerie a continué en voiture. Lamartine : « J'aime mieux une strophe de Byron ou » de Sapho que Molière, La Fontaine et Béranger. » Béranger, homme politique, dit : Attendons deux » ou trois siècles pour prendre un avis. »

Lamartine affirme, Béranger doute.

25 mai.

Le mal du pays m'a pris le cœur, je pars pour la Bretagne. J'ai été dire adieu à Lamartine. Lui qui a des paroles de banalité aimable à la surface, a eu pour son jeune ami des grâces d'amitié. Je suis sorti comme un enfant de chœur de l'église, tout parfumé d'encens.

PRÉAULT. DE SAINT-POINT A ISCHIA.

Paris, du 11 au 12 juillet.

Je reviens de Bretagne, je cours de suite chez Dargaud. Lamartine est parti pour la Bourgogne.

Mais à travers le nuage de son absence, un feu de sa présence rayonne par la causerie de Dargaud, pleine de ses pensées et de ses paroles, par les lettres de Lamartine. Notre souvenir est avec lui.

Dargaud nous montre un portrait de Lamartine, un dessin d'artiste inconnu. Celui de Chasseriau ne vaut pas celui-là. Du portrait on passe à l'homme : on parle de la bonté de Lamartine. Il y aurait des actes magnifiques, si on les dévoilait ; Dargaud fait aimer ce grand cœur.

Du 13 au 19 juillet.

Je vais chaque matin voir Dargaud, retrouver l'impression du grand absent. Des artistes, des poètes, des hommes supérieurs du temps y viennent aussi, Préault, Brian, Pelletan, Chasseriau, Michelet, Quinet, goûter le charme du causeur, ou savoir des nouvelles de Lamartine.

Préault vient tous les matins comme moi. Aujourd'hui 13, il est arrivé nerveux ; je le regarde assis dans un fauteuil, il fixe sur nous les yeux saillants de sa tête ronde, à la crinière léonine. Le corps est trapu, les épaules larges ; il nous prend la main entre ses deux mains, et la tient longtemps dans son ardente étreinte. La main fine et fébrile semble modeler le mot comme la terre. Il cause, et les mots pittoresques jaillissent. Ils font le tour des journaux. Préault a l'originalité du bon sens et de la fantaisie ; le fond est classique, la forme romantique. C'est un journaliste de parole.

Chasseriau forme un contraste ; il a l'élégance, la distinction d'un créole, d'un artiste de salon, d'un *cavalier*, à côté de cette *tête ronde* de l'art.

Canova est un perruquier de la sculpture, c'est de la pommade, des essences, dit Préault. On

passe à Chateaubriand. — Il a le génie de la plume et du faux, l'adoration du moi; c'est une vieille coquette, dit gravement Dargaud. — Préault parle de David, le sculpteur patriote, et de Voltaire par Houdon. — Houdon est aussi grand que Phidias. Watteau aussi grand que Raphaël, dit Chasseriau dans un hardi paradoxe. Que dirait Ingres, son maître, s'il entendait ce blasphème! Préault, qui rêve grand, dit qu'il faudrait doubler la tête de Voltaire. Et Chasseriau avec sa fine raillerie : — On ne peut faire ses rides, le faire grand comme le Monte-Cavallo. David a fait le buste de V. Hugo colossal, il croit l'avoir fait grand.

Dargaud a reçu une lettre de Lamartine, datée de Saint-Point... « J'écris chaque matin des pages nouvelles de mon histoire; je ferai ainsi toute l'année, *nulla dies sine lineâ*, mais vraiment ce sont des lignes...

» Je ne pense plus à la politique de la rue de Bourgogne. Le monde ne veut pas de moi, je m'en étonne sans m'en affliger. Notre monde est en nous et nous en Dieu. C'est à lui de faire ce qui lui plaît de ses outils; s'il veut qu'ils se rouillent, ou qu'ils taillent du marbre au lieu de pétrir de la boue, hosannah encore! »

Toujours le coup d'œil religieux enlève le génie du fond de l'abîme.

La causerie se recueille sur lui, Dargaud dit ses dons d'improvisation. Mirabeau écrivait ses discours; Lamartine n'écrit que des notes qu'il resserre et dont il fait ce qu'il appelle des *têtes d'idées*.

Du 1er août au 11 août.

Dargaud a reçu une bonne nouvelle de Saint-Point. Lamartine a vendu 500,000 fr. 10 volumes,

10,000 fr. de rente à lui, et 5,000 fr. après sa mort à sa femme ; 600,000 fr. la propriété de ses œuvres. Il va payer un million de dettes. Il va à Marseille et y restera jusqu'au 29, puis il ira le 5 septembre aux eaux de Néris. Il appelle Dargaud près de lui.

Cette heureuse nouvelle donnée en secret, Dargaud n'a pu la cacher aux amis avides. Il a violé le secret pour des amis. Il a écrit à Lamartine, qui avait refusé les faveurs du roi, l'ambassade de Londres : « Le prestige de l'or que votre conscience a sacrifié, votre génie l'a reconquis. »

L'an dernier, Lamartine, désespéré, voulait se retirer de la politique. Dargaud lui a redonné de l'espoir. Il excelle à remonter son ami du découragement à l'espérance. Sans bruit, il est l'ami de bon secours, il est habile aux négociations délicates, aux services d'argent, aux emprunts nécessaires à la fortune aux abois de Lamartine. Il a obtenu ainsi des succès; c'est un diplomate, et comme l'appelle Lamartine, un *Talleyrand d'âme.*

Il a repris son élan en écrivant l'histoire des Girondins. Il mettra haut Robespierre à cause de sa persévérance. On a écrit de lui que c'était un chat buvant du vinaigre. Bailly est un saint Saint-Just; un fanatique mathématique.

Pelletan répand la bonne nouvelle. « Thiers est vexé, dit-il, le prix de Lamartine est mieux, on espérait avec Thiers, ministre, avoir des places. Lamartine n'a dû le prix de ses œuvres qu'à son génie. »

Il est parti pour Ischia, l'île de sa jeunesse, avec toute sa famille. Il a invité Dargaud à ce beau voyage, et lui a offert 1,000 fr. A Ischia, il travaillera à l'histoire, après y avoir chanté la poésie. L'histoire est la poésie de l'âge mûr.

Lamartine est en pleine audace. Il a déchiré les faux concordats, les faux liens. Il est partisan

de la séparation de l'Église et de l'État. L'évêque d'Autun a été mécontent de ses visites à Lamartine, qui soutient l'abbé Thions, cet obscur curé de campagne, dans sa lutte contre l'évêque. Il a rompu le câble, il est parti pour la haute mer.

Dargaud le suit avec prudence dans ses hautes aventures. Il est assis, Lamartine est debout. Il veut la liberté religieuse, mais il met les sectes au-dessous de l'État; il a un idéal de l'État, représentant le Dieu de tous. Sa philosophie est dans le *Café de Surate*, qu'il vient de lire avec admiration.

Lamartine est révolutionnaire; il a été conservateur, homme de gouvernement contre la coalition de 1839, coalition immorale, pleine d'ambitions, vide d'idées. Aujourd'hui, il est homme de progrès; conservateur et révolutionnaire, il est le même au fond, il poursuit le même idéal. Il gravite autour de Dieu. Il est révolutionnaire à la façon des astres. Quand il apparaît dans la nuit parlementaire, comme une comète éclatante, il suit dans sa course lumineuse la même loi d'équilibre et d'harmonie.

Louis-Philippe n'a pas été reconnaissant à Lamartine, pour sa défense du gouvernement de Juillet et de la royauté contre la coalition. Il aurait dû lui donner la présidence de la Chambre des députés en 1841; il a été inhabile; Lamartine président de la Chambre en 1848, eût peut-être sauvé sa royauté. La présidence de Lamartine était toute une politique libérale et glorieuse. Il la donna à Sauzet, un homme mort et insignifiant, destiné à ne pas le défendre le 24 février 1848, et à s'évanouir sur son fauteuil.

Thiers a écrit une lettre à Lamartine, ces jours-ci; il redoute sa force pour l'avenir. Lamartine a

répondu. Mais ils ne pourront s'entendre. Thiers est l'homme des expédients et Lamartine l'homme des principes.

21 août.

La causerie de Dargaud est salutaire. Il m'a dit aujourd'hui : « Il faut lire et sentir jeune, il reste quelque chose, le souvenir du beau. J'aime le lent développement, l'homme dans la nature, le foyer, en Dieu. Le jeune homme doit ne pas se tenir à la voix intérieure, mais se tremper dans le monde, écouter les grandes voix, la Bible, Homère. Il doit respirer l'air comme l'arbre, l'air c'est la nature; les racines ne suffisent pas. Il faut un terrain. Avec trop, l'indigestion, avec peu, l'inanition. Dire bien, l'impression, surtout. Sentir, et, du reste, suivre son cœur. Pas d'imitation, traduction ou création, attendre. J.-J. Rousseau avait beaucoup travaillé. Lamartine a lu beaucoup les poètes ; ses premiers vers rappellent Parny et Bertin. »

5 octobre.

J'ai reçu un coup de foudre en pleine félicité. Mon jeune frère, officier de marine, est mort de la fièvre jaune, le 14 août, à Saint-Domingue, au moment où il allait revenir en France! Son cœur si bon, si plein de pitié pour les marins, allié à sa science, venait de trouver le moyen de prendre les ris dans les voiles, sans faire monter les matelots sur les vergues, pendant les tempêtes. Il leur épargnait un péril. Je pars aujourd'hui pour retrouver ma mère et mon père désolés, et pleurer avec eux. J'ai dit adieu à Dargaud, il m'a embrassé avec une étreinte de père. J'ai couru à un ami, il était absent, j'ai laissé ce mot: — Mon cœur est mort, j'ai perdu mon frère.

1845.

Je suis revenu à Paris, dire adieu à la vie de Paris, à mes amis, à Lamartine. Je fais ce sacrifice à ma mère, je vais vivre près d'elle, dans sa douleur et ma douleur. Je quitte une vie belle et charmante dans l'intimité des grands esprits du temps. Mais quoique loin d'eux, j'écouterai encore de ma Bretagne, du bord de la mer, la grande voix de Lamartine.

J'ai reçu une lettre de Dargaud :

« Vous avez dû être inquiet de Lamartine, que mille affaires ont empêché aussi de vous remercier et qui vous garde un souvenir de cœur.

» Vous avez lu son beau discours. Berryer prétend qu'il n'y a qu'un mot pour caractériser ce discours et que ce mot est *miraculeux*.

» Vous savez la susceptibilité tardive de Thiers, la foudroyante réplique de Lamartine, et le duel inévitable, à moins que Thiers ne retirât des expressions.

» Il les a retirées.

» Des vingt heures qui ont précédé l'accommodement, j'en ai passé quinze avec notre ami. Il était aussi calme qu'à l'ordinaire, calme comme un homme sûr de lui-même, mais sans forfanterie. Tout est maintenant terminé à son honneur. Le général Laidet me disait hier : Tous les généraux de la Chambre ont admiré le sang-froid de M. de Lamartine.

» Paris partage cette admiration. Moi qui ai vu toutes choses de près, je pense que l'opinion publique a raison. Le courage est aussi naturel à Lamartine que l'éloquence et la poésie...

» J. M. DARGAUD.

» Paris, le 11 mai 1845. »

Ce discours courageux et prophétique contre les deux dangers de l'armement des fortifications de Paris, finit sa campagne politique de 1845. Il s'était concentré, toute la session, dans des questions d'affaires, il avait parlé le 10 avril sur la contrefaçon des ouvrages publiés en Sardaigne ; le 15 avril, sur les caisses d'épargne ; le 21 avril, contre la conversion des rentes, le 3 mai ; pour la liberté des cultes ; enfin le 7 mai, contre les fortifications de Paris. Les ouvriers de Paris, émus de ce vaillant discours, et touchés de ce député qui, le premier, descendait dans les misères sociales, lui envoyèrent une députation de reconnaissance et d'enthousiasme. Il répondit par une généreuse et virile allocution. Et, dans son ardeur active, il continua sa campagne à Mâcon, au conseil général, dans un rapport de pitié pour les enfants trouvés. Dans un discours contre l'impôt barbare sur les chiens. « Il ne faut pas, dit-il, dans un mot charmant, renier ses amis. » Ce grand cœur aime les petits, et comme l'Hindou, il refuserait d'entrer dans le ciel, si Dieu lui demandait le sacrifice de son chien.

Je le suis dans sa vie lointaine, et j'ai les lettres de Dargaud pour me guider.

« Paris, le 5 juillet 1845.

« Je ne veux pas quitter Paris sans vous dire où je vais, où pourront me trouver votre pensée et vos lettres....

» J'irai passer deux mois aussi avec Lamartine. A propos de lui, je viens de chez Grevedon qui m'a offert un chef-d'œuvre. C'est le portrait de Lamartine à vingt ans, d'après un dessin de M^lle de Virieu.... »

« Monceaux, le 1er novembre 1845.

« ..... Lamartine continue *les Girondins*. Ce sera un très beau livre, une épopée nationale et même européenne. Il écrit maintenant le séjour de Louis XVI au Temple et la mort de ce pauvre roi pour qui la couronne a été si lourde jusqu'à l'échafaud.

» Vous me demandez ce que je fais en ce moment. J'ai parcouru avec ravissement tout le pays d'Autun, le plus intéressant que je connaisse. Il y a là des arbres de huit siècles et des pierres de deux mille ans. Il n'est pas rare de trouver à la porte d'une maison de paysan un seuil arraché à un tombeau romain. Et puis il n'y a pas que des rochers et des ruines, il y a de belles montagnes, des eaux vivantes et des bois druidiques toujours sacrés....

» Adieu, mon cher Charles, aimons-nous de loin en attendant que nous puissions nous aimer de près. M. de Lamartine et moi, nous vous prions de nous rappeler au souvenir de votre père.

» Adieu encore et tout à vous de cœur.

» J. M. DARGAUD. »

1846

J'ai eu la joie d'entendre Lamartine défendre la marine de la France, le 16 avril, et l'aliment des pauvres, à propos de l'impôt du sel. J'ai revécu aux belles fêtes d'éloquence. Et quelle éloquence bienfaisante, humaine, descendue des passions arides de la politique aux pitiés fécondes de l'économie sociale ! Sous ce simple mot de questions d'affaires, Lamartine a combattu, en tous sens, pour le salut des pauvres, des ouvriers, des marins et des opprimés. Suivez-le dans cette merveilleuse campagne de six mois, sans repos, sans

halte, sans lassitude, toujours au combat, toujours vainqueur. Comptez ces glorieuses journées. Le 12 janvier, il se lève, et abrite les travailleurs vieillis dans les caisses de retraite et de prévoyance pour les ouvriers. Le 5 février, il bondit à la tribune, au secours des peuples amis de Syrie, les Maronites massacrés et abandonnés. Le 10 février, il défend le vin du peuple, falsifié par les impôts écrasants. Le 22 février il décharge le bétail du pauvre du droit d'octroi aristocratique qui favorisait les grands éleveurs, fait substituer l'équitable droit au poids à l'injuste droit par tête, et il bat Berryer. Le 4 mars, il enlève dans une magnifique réplique et entraîne l'assemblée dans le courant de son éloquence, pour un projet hardi, améliorateur de la navigation de la Seine. Le 9 mars, le persévérant lutteur s'oppose, pour la sixième fois, à la conversion spoliatrice des rentes. Le 25 mars, il abat la monstrueuse association du bassin houiller de la Loire, et défend le charbon à bon marché, le feu du pauvre. Le 16 avril, il relève la marine abandonnée, cette gloire séculaire de la France. Le 22 avril, il allège le sel de l'impôt inhumain qui charge cette nourriture des pauvres gens. Le 30 mai, il sauve la pension de Baour Lormian, la vie du vieux poète; le 30 mai encore, il remonte à la tribune, il sauve le jeune art du théâtre, par la subvention de l'Odéon. Le 10 juin, il fait une harangue contre les folies de la conquête de l'Algérie. Le 16 juin, il remonte encore à l'assaut; il demande compte à Guizot de son abandon de la Syrie, il défend encore les peuples amis d'Orient, et achève sa laborieuse et féconde session par un triomphe d'humanité. Il surprend la France par ses aptitudes inconnues. Il se multiplie, il arrive toujours, partout, présent, inspiré, il livre coup sur coup de grandes batailles parlemen-

taires, il les gagne toutes. Il est jeune, fort, heureux, dans l'ivresse du génie, il précipite sa course héroïque, l'âme en avant; de tous côtés il fait face à l'ennemi et court de victoire en victoire. L'année 1846 est sa campagne d'Italie.

Une lettre de Dargaud est l'écho de ces succès :

« Paris, le 13 juillet 1846.

« ... Préault se porte bien et devient de plus en plus spirituel, Michelet aussi. Couture continue sa grande orgie romaine. Chasseriau qui arrive d'Afrique et qui m'a montré depuis deux jours quatre cartons pleins des plus curieux dessins, a repris son grand escalier du palais d'Orsay. Je travaille aussi un peu.

» M. de Lamartine m'écrit qu'il a été reçu avec enthousiasme, et que les électeurs de Mâcon sont unanimes dans leur sentiment pour lui. Malheureusement il est retenu à Monceaux par une seconde atteinte de rhumatisme. J'irai le voir au mois d'octobre... »

Dargaud perdit sa sœur en août, comme j'avais perdu mon frère ; je lui ai écrit.

« Paray, le 13 septembre 1846.

« Je vous remercie de votre lettre, mon cher Charles. Elle m'a fait du bien à l'âme. Vous avez souffert comme moi, et comme moi vous croyez et vous espérez. Nous saluons de loin dans nos cœurs l'immortel avenir et nous avons la ferme confiance de revoir dans un monde meilleur ceux que nous avons tant aimés et tant pleurés ici-bas. Que cette foi profonde qui nous est commune, fortifie et parfume encore notre amitié ! C'est un puissant lien de plus qu'une douleur semblable...

» J'ai bien souffert dans mon esprit et dans mon cœur. Mes amis ont été adorables, et si j'avais pu être consolé, je l'aurais été par eux. Vous et Robbles, et Préault et Michelet, vous avez été bien bons. Lamartine a été bien tendre, il a pleuré avec moi, et son âme a versé sur ma douleur toute sa rosée divine.

» Tout à vous.

» J. M. DARGAUD. »

« Paray, le 6 octobre 1846.

« ... J'irai à Monceaux, du 15 au 20 de ce mois. Il y a là un cœur d'ami qui m'attend et des bras ouverts dont l'étreinte me sera douce.

» J. M. DARGAUD. »

« Paray, sans date.

« Votre lettre m'est arrivée en plein Monceaux, mon cher Alexandre. Elle m'a fait un vrai plaisir de cœur; on m'a demandé qui m'écrivait de la Bretagne, et je vous ai nommé. M. de Lamartine ne vous oublie pas, et ses nièces, sa sœur, toute sa famille s'intéresse à vous, parce que nous vous aimons. J'avais besoin de ce grand mois de travail, de distraction, de recueillement, d'amitié tendre, de conversation, de promenades à cheval, de charmante et fraternelle hospitalité. On voulait me garder jusqu'au 1er janvier, mais j'ai résisté, je devais ce mois à ma mère. Je vis ici plus sévèrement au milieu de tous mes regrets et près d'une douleur mortelle; mais le travail et le courage me soutiennent. Souffrir pour moi est d'ailleurs une si longue habitude que je rentre dans ma douleur comme dans mon élément. Cette vie, même pour les privilégiés, n'est bonne qu'à faire penser

à une vie meilleure. Le mot de notre énigme est ailleurs. »

1847

LAMARTINE HISTORIEN. HISTOIRE DES GIRONDINS

Je ne suis plus près de lui, je ne puis plus noter le soir les impressions du jour; mais j'ai les lettres de Dargaud, ces précieux témoignages d'un intime témoin, du confident des pensées, des œuvres, des projets de Lamartine. Il a beaucoup grandi depuis la dernière session, il va grandir encore. Il se taira, il se recueille; mais le journal *le Bien public*, de Mâcon, créé par lui en 1843, rédigé par des amis, de jeunes hommes de fidélité et de valeur, Charles Rolland, Henri de Lacretelle, Hippolyte Boussin, publie des articles éminents de lui. Le journal complète la tribune. Lamartine s'est fait journaliste. Il traite les grandes questions, en 1843, *l'État, l'Église et l'Enseignement*; en 1844, *Du droit au travail*; en 1845, *Pourquoi M. de Lamartine est seul*, *Un principe et point de partis*, *Sur la réforme électorale*; en 1846, *Quel ministère faut-il au pays? De la crise des substances; Voulons-nous être Nation? voulons-nous être Dynastie?* Ces titres seuls sont des traits de lumière. Il accentue, il développe sa politique, il attaque de front tous les graves et ardents sujets parlementaires et populaires. En 1847, il ne monte plus à la tribune; cette année sera une année de silence politique. Mais ce sera le calme avant l'orage; de quel coup d'éclat il rompra ce grand silence, par l'*Histoire des Girondins*!

« Paris, le 1er février 1847.

« Pourquoi ne venez-vous pas à Paris cet hiver, mon cher ami? Est-ce que vous n'avez pas

ici une seconde famille, une seconde patrie ? Cette grande ville où nous vous aimons tous, n'est-elle pas une autre Bretagne ? Quoi qu'il en soit, ne nous oubliez pas, et croyez que parmi ceux qui vous regrettent, aucun ne vous regrette autant que moi.

» J'ai repris mes travaux.

» J'ai repris aussi mes promenades avec M. de Lamartine ; nous marchons quatre heures par jour et nous nous en trouvons bien. Hier nous avons parlé de vous avec une véritable affection. Les *Girondins* sont terminés. Le premier volume paraîtra le 15 mars et les autres suivront de dix jours en dix jours. C'est un livre qui, malgré ses défauts, fera en histoire la même impression que *les Méditations* en poésie. On sentira une grande conscience et on entendra une grande voix. Pour la première fois la révolution aura un historien et la France une épopée. M. de Lamartine aura donné à la révolution un cœur, une moralité et une langue dignes d'elle. Louis Blanc publie aussi un volume très académiquement montagnard et très faible sous sa rhétorique. Michelet imprime à l'heure qu'il est le premier volume de *l'Assemblée constituante*. Il aura son intérêt. Si un journal s'offre à moi et me prie un peu, je ferai peut-être un article sur *les Girondins*.

» Je vois souvent Béranger. Brian, Chassériau, Mourier, Robles vous remercient de votre souvenir. Pelletan à qui j'ai lu un paragraphe de votre lettre sur lui est très reconnaissant. Préault a un phosphore plus vif encore sur les ailes. Il sautille comme un colibri au soleil. Il se souvient de vous avec amitié. Je vais le marier très bien. Il a fait sculpter son christ en bois. Le curé de Saint-Paul n'en a pas voulu, et Préault jure qu'il n'a plus qu'à se faire curé. Un vicaire lui a dit : « Votre christ est

janséniste, » et il est accouru vers moi et m'a demandé : « Qu'est-ce qu'un Janséniste? Je n'en sais rien, quoique j'aie fait un christ janséniste. » Je lui ai répondu : « Le janséniste est le stoïcien du christianisme; le moliniste ou le jésuite en est l'intrigant. Par exemple, dans les mariages espagnols M. Guizot a été un moliniste, et Louis-Philippe n'a pas été un janséniste. » Préault s'est écrié qu'il comprenait pour toujours la théologie et que c'était encore cela qu'il me devait.

» Adieu, mon cher Alexandre. Je n'ai plus d'espace que pour me dire tout à vous de cœur.

» J. M. DARGAUD. »

Ses lettres se suivent avec la même grâce et m'entretiennent des écrivains et des artistes.

« Vous désireriez savoir qui est Daniel Stern. C'est tout simplement Mme d'Agoult, la Béatrix de Ronchaud, un jeune poète plein de candeur, de noblesse et d'élévation. Pelletan a fait une double faute en osant dire que la femme s'appelait au XVIIe siècle Sévigné, et au XIXe Daniel Stern. D'abord Daniel Stern est loin du génie de celle qui écrivait une lettre mieux que Voltaire; et de plus Mme de Girardin, qui a conservé de vifs ressentiments d'une liaison trop tendre de Daniel avec le fondateur de *la Presse*, Mme de Girardin, qui d'ailleurs se croit plus Sévigné que Mme d'Agoult, a foudroyé Pelletan de sa colère. Les choses en sont là et je les y laisse.

» Je vous aurais envoyé mon article sur *les Girondins* si votre père ne m'eût assuré que l'une de vos cousines abonnée à *la Semaine* vous le donnerait. Cet article est bien mutilé, réduit aux proportions d'un journal, tandis qu'il m'aurait fallu une revue. Sincèrement, comment le trou-

vez-vous dans sa dernière expression ? Lamartine en est ravi et s'écrie que jamais on ne révélera mieux l'âme de son livre et de la révolution...

» Couture est cette année *le lion* du salon. Il porte gaiement sa gloire. En venant me l'annoncer, il m'a aperçu à ma fenêtre et il s'est mis à danser dans ma cour. Il est en verve. Il désire faire deux portraits dont je ne le détournerai pas : M. de Lamartine et ma femme.

» Hier, au bois, Lamartine me demandait s'il vous serait possible de faire reprendre de *la Semaine* mon appréciation des *Girondins*. Vous avez un journal à Morlaix où il vous serait peut-être facile de transporter ces quelques lignes. Faites pour le mieux... ne m'oubliez pas sous l'arbre de vos fées d'Armorique. Moi, je vous aime et je suis tout à vous de cœur.

« J. M. DARGAUD. »

Paris, dimanche 26 mars 1847.

Je n'ai pas oublié le cher critique sous le pommier en fleurs de Merlin l'Enchanteur, et de Viviane. Je suis sorti de la forêt enchantée de Bretagne pour entrer dans la forêt sanglante de la révolution française. Je dévore *les Girondins* dans les chemins creux ; je lis un drame dans un paysage d'idylle. J'ai l'ivresse de ce grand livre, comme toute la France. Il enivre la jeunesse, les femmes, les hommes ; il passionne la France et le monde pour les idées et les héros de la révolution, il fait pleurer sur les victimes, il exalte pour les vérités. Il entraîne les imaginations comme *la Marseillaise*, à la frontière et à la Convention. Il fait aimer la révolution détestée. Elle était *la Terreur* pour notre Bretagne. L'enchanteur est venu, il a dévoilé derrière *la Terreur* tout un monde

de grandes âmes et de grandes idées; il a maudit les crimes, et chanté les héros. Ma mère, qui a du sang héroïque dans les veines, lit dans l'enthousiasme. Dans les foyers, *les Girondins* sont entrés; le livre a ressuscité les grands morts. Il popularise la révolution et son historien. Jamais livre n'a eu une telle victoire, une telle popularité, une telle action. On ne parle que de lui; les uns le déchirent, les autres le défendent; mais tous l'admirent dans leurs entretiens ardents. Il a mis le feu aux poudres. Lamartine qui a gardé le silence à la tribune est sorti de l'étroite enceinte parlementaire, il a fait entendre sa grande voix à tous les horizons. Le voilà sur la cime, au-dessus de ses rivaux; on pressent en lui l'homme d'une révolution future.

J'ai fait comme tous, j'ai vibré à l'*histoire des Girondins*, et j'ai écrit dans le journal de ma ville natale mon admiration. On a dit que l'*histoire des Girondins* est une magnifique improvisation en huit volumes. C'est une erreur. On n'improvise pas une histoire comme une poésie. Quelle masse de labeurs a coûté cette œuvre! Que de lectures de journaux des temps, de mémoires inédits, de lettres! Quelle enquête ardente, laborieuse, passionnée pour arracher son énigme au sphinx révolutionnaire! Quelles visites aux témoins vivants de 93! Que d'habiles questions, que de diplomatie pour enlever leurs secrets aux terroristes défiants! Chaque jour, Lamartine pénétrait avec Dargaud dans l'intérieur de ces révolutionnaires, près de M^me^ Lebas, cette tradition vivante de Robespierre, près de Souberbielle, qui disait de Fouquier-Tinville un mot à faire frissonner : « Il était toujours gai. »

Voilà pourquoi cette histoire est si vivante. Le Dante est descendu aux Enfers. Elle a le feu sacré

de la révolution. Si improvisation veut dire inspiration, certes ce livre est une improvisation; il est agité du *mens divinior* du génie. Outre l'impression électrique des témoins survivants, il a la seconde vue des choses et des hommes. Michelet si troublé par ce livre qui, tout à coup, éclipsait sa gloire, m'a dit que Lamartine avait le don de divination sans étude, témoin les portraits du duc d'Orléans, de Dumouriez, de Saint-Just. Son style a la grandeur du drame. Il s'est contenu, il s'est mûri; son beau style aux blondes carnations, il l'a bronzé. Son récit est tragique, et son jugement a le cri du chœur antique; c'est un Tacite lyrique. Il ne laisse pas se répandre et se perdre au delà de ses rêves sa parole d'historien, il l'endigue, et le courant se précipite comme l'action.

Voici un fragment de mon article sur *les Girondins*.

« Qu'on nous permettre de saluer à notre tour cette magnifique résurrection de l'idée, des hommes, du drame de la révolution. Nous l'avons lue avec respect et amour, *con amore*, avec l'admiration au cœur. C'est de l'histoire lyrique, de l'histoire faite d'inspiration, créée à la façon des prophètes, c'est la révolution racontée comme elle fut faite, avec la parole brûlante et le geste héroïque de Mirabeau. M. de Lamartine a renouvelé subitement son génie; il était poète, orateur, homme d'État; d'un bond le voilà historien.

» Mais à quoi bon ces images? *Les Girondins* sont mieux qu'un beau monument littéraire. Disons de suite que c'est le livre saint de la politique de la révolution, de nos idées, de nos devoirs et de nos espérances. Le jugement est tranquille et élevé comme la morale, il a toute la sérénité de la conscience. Le crime ne le fait pas faiblir, il le

maudit, il est plus fort que la tempête. Son amour est pour les victimes, pour la justice et pour le droit. C'est un livre de principes et non de partis, une histoire fraternelle. On la lit avec des larmes, on s'ouvre à l'héroïsme, à la passion des nobles œuvres, on est vaincu par ce grand cœur. Nous l'avons senti nous-même. Dans les chemins où, à l'écart, nous lisions ces pages émouvantes qui sont une prière pour les souffrants, de pauvres créatures pâles, amaigries passaient; nous leur donnions l'aumône sous l'émotion du livre.

» A cette heure, la France lit *les Girondins*. Confiante en M. de Lamartine, elle est avide de connaître l'histoire de son affranchissement, la vérité sur la révolution. Malgré son indifférence, ce pays a conservé du moins la religion du génie et un cœur jeune encore pour les grands souvenirs.

» Que tous se rendent à cette source : c'est la parole de vie... *Les Girondins* feront leur œuvre, ils régénéreront nos pensées. C'est une grande journée de plus de ce travail spiritualiste que M. de Lamartine poursuit au sein des âmes, et comme une sorte de coup d'État de son génie contre nos lassitudes morales. M. de Lamartine est le ministre des idées.

» Calomniée et non lue par un petit nombre, cette histoire est admirée, aimée et bénie par presque tous; mais, pourtant, au milieu de ce conflit de sympathies ardentes et d'aigres rancunes, nous avions besoin d'entendre une grave parole, un sérieux jugement.

» Cette critique décisive, M. Dargaud l'a écrite. L'œuvre entière lui est connue. Il a jugé dans son unité cette histoire qui s'ouvre à la mort de Mirabeau, le tyran de la tribune, le Luther de 89, et finit à la mort de Robespierre, ce Calvin de la

révolution. C'est une critique éloquente des *Girondins*. La pensée, l'émotion, la beauté, la hauteur morale, le caractère historique et prophétique de ce livre sont saisis en quelque pages pleines de concision, de finesse et d'autorité. C'est toujours cette condensation magnifique que nous avons louée en M. Dargaud. »

Dargaud m'a remercié, par une lettre que je ne peux redire, sauf quelques lignes :

« Paris, le 28 avril 1847.

« Je vous annonce un dîner au Palais-Royal de trois Bretons et de deux Bourguignons. Votre père, M. de Kératry, Souvestre, Lamartine et moi. Que n'êtes-vous des nôtres ? Au reste, nous nous sommes beaucoup occupés de vous, votre père et moi, lui en père, moi en frère aîné. »

J'ai retrouvé là, mon père dans sa jeunesse d'admiration, enthousiaste comme un jeune homme des artistes et des écrivains, large esprit ouvert à la fois aux affaires et aux arts, bourgeois éminent de la race des marchands de Florence, fêtant dans un beau repas le succès des *Girondins* et le génie de Lamartine.

C'est bien lui, fidèle à son culte, qui lisait le soir *les Méditations*, et aujourd'hui a l'ambition paternelle de me conquérir d'illustres amitiés.

« Le mois de juin a été bien triste pour moi et pour M. de Lamartine. Nous avons perdu un ami bien tendre. Sa vie avait été d'un philosophe, sa mort a été d'un sage (1). Il l'a regardée en face avec fermeté et douceur. Son courage était plein d'espérance et d'élan. Ses derniers jours ressemblent à une page du Phédon.

(1) Aimé Martin.

» Je vais passer quelques heures à Châteaudun dans la famille de ma femme, puis je resterai une semaine auprès de ma mère, à Paray. Je laisserai le grand banquet de Mâcon s'accomplir sans moi. Immédiatement après cette fête, je rejoindrai M. de Lamartine et nous ferons le voyage du Midi en Bohémiens. »

Lamartine, qui n'avait jamais parlé devant la mort, honora Aimé Martin d'une religieuse et touchante oraison funèbre, le 28 juin, au bord de sa tombe, au milieu de ses amis désolés.

Mais voici le banquet des Girondins ! Mâcon a voulu donner un immense banquet à Lamartine, en l'honneur de l'histoire des *Girondins* et de son triomphe. Il est lui-même le plus grand des Girondins. Le maire de Mâcon, Charles Rolland, a porté un toast éloquent au grand historien. Lamartine s'est levé au milieu d'un cirque de 300 convives, d'une foule de 6 à 7,000 auditeurs; un orage a éclaté alors, a déchiré la tente. Le grand orateur, impassible sous l'orage devant son auditoire impassible aussi, a prononcé un grand discours prophétique, précurseur de l'orage de 1848. Il a prédit la chute de la royauté de Juillet, dans ce fameux mot : La révolution du mépris. Il a prédit l'empire, par une seconde vue de voyant politique. « Une espèce de Capoue de la révolution, dans laquelle une nation glisse comme une prostituée des bras d'un pouvoir corrupteur aux bras d'un pouvoir despotique, et s'endort dans un bien-être matériel pour se réveiller dans l'invasion. »

Ces éclairs sur l'avenir ont frappé l'esprit public. Plein de confiance en ses idées et son génie, il court à l'action avec la foi, l'espérance et la charité. Captif jusque-là dans la cage de la Chambre des députés, l'aigle déploie ses grandes ailes dans

le forum populaire. Il a prouvé sa force, il aura la puissance d'entraîner les foules. Ce discours est un présage. Vienne une révolution, il sera prêt à calmer un peuple.

Après ce glorieux banquet, ces cris de: Vive l'auteur des Girondins ! il fuit les bruits de la foule, sur la plage de la Méditerranée. Il se réfugie dans une campagne du Midi, près de Marseille ; mais son repos est encore de l'action. On va le chercher, on l'amène à un grand meeting de liberté commerciale, on le supplie de parler ; il parle encore, le 24 août ; il improvise un discours pour le libre-échange, pour la vie à bon marché. L'académie de Marseille l'appelle, elle qui le reçut en 1832, à son voyage en Orient ; il y parle encore le 26 août, en poète digne de la Grèce, il chante Marseille, cette fille de l'Orient, cette *Athènes commerciale*, comme il la nomme : « Pour que l'illusion soit complète, dit-il, à qui il ne manque qu'un Parthénon. »

La scène a changé. Ce n'est plus l'arène agitée du banquet des Girondins, où il a fait sa symphonie héroïque ; c'est l'enceinte paisible, le jardin improvisé de la Société d'horticulture, où il a fait une adorable improvisation sur les jardins, le 20 septembre, un jour d'automne, sa symphonie pastorale.

Certes, il y a de grands orateurs à côté de lui, Berryer, Guizot, Thiers, mais des orateurs tout politiques. Ils sont toujours dans la rue, jamais dans la forêt. Aucun d'eux ne connaît comme lui, les retraites, les intimités de la nature. A la fougue de l'action a succédé la paix de la poésie. Comme il a dit dans Jocelyn :

« . . . . C'est la source d'eau bonne
Qu'on sait dans le rocher sans la dire à personne. »

Il l'a dite dans cet ineffable discours. Lui seul sait découvrir les enchantements cachés, les intimités de la nature. Lui seul sait faire éclore du sein mystérieux de l'âme, les fleurs d'émotion, de sensibilité, d'intime éloquence. Après d'abondantes variations sur ce thème des jardins, sur cette science qui ne peut se tromper longtemps sous les avertissements de la nature; sur la science horticole supérieure à la science politique : « Nous pouvons inventer les plus absurdes chimères et les donner longtemps au monde pour des vérités. Vous ne le pouvez pas, vous, agriculteurs ou horticulteurs ! Vos plus longues erreurs ne peuvent pas être plus d'une saison ; » après de riches développements sur le commerce fructueux des fleurs et des fruits ; après un charmant *adagio* sur le culte de tous les génies pour les jardins, depuis Homère, Horace, Cicéron, jusqu'à M^me^ de Sévigné, Voltaire, J.-J. Rousseau ; après un touchant *andante* sur l'égalité de jouissances des riches et des pauvres, par les jardins : « Soyez sûrs qu'il y avait autant de plaisir, autant d'intensité de jouissance, de sensibilité, de contemplation, d'attendrissement dans l'âme de Rousseau regardant coucher le soleil derrière le cep de vigne du petit enclos des Charmettes, que dans l'âme de Buffon regardant éclater le jour au-dessus des cèdres de son parc de Montbard ; » il a eu un *finale* d'attendrissement suave, *soave austero*, sur son jardin de Milly, sur le jardin de sa mère. On n'a plus applaudi, on a écouté tout ému, les femmes, les hommes attendris jusqu'aux larmes, dans un silence recueilli, cette confidence touchante, pleine de la mélancolie de l'action et de la tendresse du cœur. « Oui, c'est dans cette pauvre enceinte depuis longtemps déserte, vidée par la mort, c'est dans ces allées envahies par

les herbes, par la mousse et par les œillets des bordures ; c'est sous ces vieux troncs épuisés de sève, mais non de souvenirs; c'est sur ce sable mal ratissé que je cherche encore du regard les pas de ma mère, de mes sœurs, des anciens amis, des vieux serviteurs de la famille, et que je vais m'asseoir contre la clôture en face de la maison, qui s'ensevelit d'année en année davantage sous le lierre, aux rayons du soleil couchant, au bourdonnement des insectes, au bruit des lézards de la vieille muraille, que je crois reconnaître comme d'anciens hôtes du jardin, et avec lesquels il me semble que je pourrais encore m'entretenir d'autrefois !....

» Et maintenant, Messieurs, allons-nous-en, chacun à notre métier... Je retourne, moi, cultiver dans ce vieux et inculte jardin de mon père, ce que nous cultivons, nous, pauvres ouvriers de l'esprit, et souvent aussi fatigués que vous !... l'étude, les lettres, les livres, la philosophie, l'histoire, la politique, l'art de gouverner les hommes, d'améliorer les sociétés, d'adoucir la condition du peuple, de faire porter à la civilisation et à la liberté des fruits plus mûrs et plus parfaits ! Mais je retourne y cultiver surtout ces images des choses et des personnes aimées et perdues ! ces mémoires des tendresses évanouies, ces traces vivantes, saignantes souvent, d'une vie déjà à moitié écoulée !... J'hésite, Messieurs !... J'hésite, irai-je plus loin ! Non, je n'en dirai pas davantage : il y a des pudeurs sur tous les sentiments profonds : il ne faut pas arracher les derniers voiles de l'âme humaine ; il y a des larmes qui ne doivent tomber que dans le silence et le secret du cœur !... Je vais donc, vous disais-je, retrouver dans cet asile de mon enfance des charmes plus puissants pour moi, pour nous tous, que les plus riches et les

odorantes floraisons de vos expositions : le parfum des souvenirs, l'odeur du passé !... les voluptés mêmes de cette mélancolie qui est la fleur d'automne de la vie humaine, toutes choses qui sont pour nous comme des émanations de la terre, comme une senteur lointaine, comme un avant-goût de ces Elysées, de ces Edens, de ces jardins éternels où nous espérons tous retrouver dans le bonheur ceux que nous avons aimés et quittés dans les larmes !... toutes choses qui font désirer à l'homme de la nature, à quelque distance, dans quelque abîme ou à quelque hauteur que la fortune l'ait jeté, de revenir achever ses jours sur la terre qui l'a vu naître, et d'avoir au moins sa tombe dans le jardin où il eut son berceau ! »

J'ai emporté ces pages au jardin, au bois de mon manoir d'enfance pour les sentir à plein cœur.

Il est des heures où les poètes sont vraiment divins, tant ils sont humains, à l'image du Christ qui n'a jamais mieux prouvé sa divinité que par son humanité. Après de telles inspirations, on reste longtemps dans une extase attendrie. Mais Lamartine n'a pu rester longtemps dans cette contemplation paisible du passé. La politique l'a vite ressaisi dans ses serres. Il a écrit dans son journal *le Bien Public*, de Mâcon, une haute déclaration de principes. « Le gouvernement démocratique » sera le gouvernement éternel de l'avenir, telle » est notre foi. » Mais s'il est l'homme de la vérité absolue, il est aussi homme de gouvernement. Il n'est pas *un factieux d'idées*, dit-il, il admet les transitions et les définit dans une saisissante image : « Les transitions sont les arches du pont de l'esprit humain pour passer d'un ordre de chose à un autre sur l'abîme des révolutions sans y tomber. » Après ce tableau de la situation de la France à l'intérieur, il a examiné en trois articles la situation

de la France à l'extérieur, qui sont la condamnation du gouvernement de Juillet, l'humble empressement à rentrer dans le concert européen, l'humble alliance avec l'Angleterre par le droit de visite, la question d'Orient manquée par l'abandon de la Syrie et des Maronites, la politique ultra-dynastique et antinationale des mariages espagnols, le vertige des chutes de royauté. Puis de la stérile politique, Lamartine est allé aux misères sociales, au travail meurtrier des prisons qui tue le travail libre.

---

# SECONDE ÉPOQUE

## 1848 à 1851

---

### 1848

#### LA RÉVOLUTION, LA RÉPUBLIQUE, LE HÉROS

Les esprits frémissent comme les arbres aux brises avant-coureuses de l'orage. On sent dans l'air le souffle de l'agitation publique ; on pressent de graves événements. Lamartine, le 2 janvier, inaugure l'année nouvelle par un article d'un accent résolu sur le discours de la Couronne, résumé dans ce mot : « Allons combattre. »

Les débats de l'adresse s'ouvrent dans l'inquiétude. Lamartine combat la politique de Guizot en Italie. Le 29 janvier, dans un grand et habile discours, au point de vue du parti conservateur libéral, et non de l'indépendance révolutionnaire, il a jugé sa politique extérieure sans passion, avec une profonde connaissance de l'Italie, son expérience de chargé d'affaires, à Florence, à Naples, sa prévision des défaillances de Pie IX, comme émancipateur de l'Italie. A la fin, son émotion longtemps contenue sous le calme d'une discussion diplomatique, a éclaté. Il a flétri cette politique s'abaissant pour se faire pardonner l'ambition dynastique des mariages espagnols, autrichienne, en Suisse,

en Italie, *française nulle part, contre-révolutionnaire partout !*

Et dans une ardente péroraison, à la magnifique éloquence, toute vibrante d'amitié à l'Italie : « Et
» non seulement je vote avec la voix de mon pays
» tout entier, mais je vote avec la voix et le cœur
» de la Suisse trahie et de l'Italie menacée et tro-
» quée contre l'éventualité d'une couronne à Ma-
» drid ; je vote avec tous ceux qui, en Europe, ont
» dans le cœur et un soupir d'indépendance et de
» liberté et un souffle de sympathie pour les op-
» primés.
» ...Je désire que ces applaudissements disent
» à la nation italienne que, sous le gouvernement
» de la France, il y a la France elle-même... il y
» a la France libre dans ses sympathies, persé-
» vérante dans ses amitiés et dans ses principes et
» qui saluera toujours avec gloire et avec ivresse
» le jour de la résurrection de l'Italie. »

Le 11 février, l'accent devient plus sévère et plus passionné. Quoique absent des banquets, il défend la légitimité des banquets réformistes, après les scandales publics qu'il appela *les tragédies de la corruption ;* il défend le droit de réunion, contre ce ministère qui veut *mettre la main de la police sur la bouche du pays !* Ces mots brûlants enflamment la foule. L'accusation se presse rapide, en phrases courtes, en éclairs d'indignation, et finit par cette évocation menaçante : « Souvenez-vous du jeu de Paume... Or, qu'est-ce que c'était que le jeu de Paume ? Le jeu de Paume et le serment qui en sortit n'étaient que le droit de réunion disputé au pays. Oui, le jeu de Paume ne fut qu'un lieu de réunion politique fermé par les ministres imprudents et ouvert par la main de la nation à la représentation du pays ! »

Ces paroles de combat ont résonné comme le tocsin d'une révolution.

Le ministère a porté un défi à l'opposition. Il s'opposera par la force au banquet projeté. Le timide Odilon-Barrot recule devant cette menace. On se réunit une seconde fois. Devant les députés hésitants, Lamartine ne peut se résigner à l'humiliation d'un recul. Et dans une harangue de feu où il creuse l'abîme de la situation placée entre *une honte et un péril,* il conseille l'audace, et finit par ce mot de rendez-vous : « Ne délibérons plus, agissons. »

On ne le suivit pas. Le soir, Lamartine réunit chez lui sept ou huit députés et pairs de France, décidés comme lui à se rendre au banquet. Derrière l'orateur on sentait un héros. C'est là qu'il dit à ses amis, moins résolus que lui à marcher en avant, ce grand mot héroïque : « J'irai seul, suivi de mon ombre ! »

Le 24 février.

La gauche constitutionnelle a reculé, le banquet n'a pas eu lieu ; des paroles et pas d'action. Mais la garde nationale et le peuple de Paris s'agitent, remplissent les rues. On sent déjà courir sur cette ville de 1,500,000 âmes le souffle précurseur de l'insurrection.

Un dimanche, dans ma petite ville bretonne, à Morlaix, la foule aussi s'agitait et se concentrait en groupes murmurants sur la place de Viarmes près de la poste. Sur tous les visages, une expression inquiète, l'impatience des nouvelles, l'attente fiévreuse du courrier qui tardait. On savait déjà les troubles du 23 février, la descente de la jeunesse des écoles, des ouvriers sur les boulevards, le fatal coup de pistolet sur les troupes

massées devant le ministère des affaires étrangères, la décharge sur la foule sans armes, les premiers morts, la sinistre promenade des cadavres sanglants sur des tombereaux, la nuit, aux lueurs des torches, l'appel aux armes, les premières barricades, la chute de Guizot, le tocsin d'alarme sonné la nuit; qu'allait-il se passer le 24 février? On attendait dans l'angoisse.

Enfin la malle-poste arrive, un drapeau tricolore au flanc. On interroge le courrier. Du haut de son siège, il jette à la foule les nouvelles foudroyantes, l'abdication, la fuite du roi, la chute de la royauté, l'invasion de la Chambre des Députés, le gouvernement provisoire, les noms de ses membres. On court au bureau de la poste, on attend les journaux, on les arrache aux facteurs, on les dévore; dans les groupes frémissants on lit à haute voix les nouvelles de la révolution.

L'impression générale est le trouble, l'inquiétude. La république semblait morte avec 93, on n'avait d'elle en ce pays de Bretagne que les souvenirs de la Terreur. Et voilà qu'elle se dresse tout à coup de sa tombe! On aimait la paix, la douceur du gouvernement des d'Orléans. Cette ville de bourgeoisie avait prospéré sous ce règne, elle le regrettait, et elle avait peur de la république.

De rares groupes étaient moins troublés, et presque seuls dans cette foule, mes amis et moi, nous étions calmes. Le nom de Lamartine nous rassurait, moi surtout qui avais le secret de sa grande âme.

Il a déjà réalisé mes grandes espérances. J'ai été d'abord surpris que le défenseur de la régence de la duchesse d'Orléans en 1842, par une sorte de contradiction, l'ait combattue en 1848, le 24 février, et soit allé d'un bond à la république. Pourquoi? Il était trop tard. On avait prévu la

faute de la régence du duc de Nemours. Les vaines tentatives de Dupin et d'Odilon-Barrot, en timides et molles paroles pour la régence de la duchesse d'Orléans, ce rêve évanoui même à la Chambre des députés, était impossible. Un moment, Lamartine fut tenté par le touchant spectacle de cette noble et courageuse femme, de cette mère en deuil, serrant ses deux enfants, accompagnée du duc de Nemours, réfugiée au pied de la tribune et attendant le secours de l'éloquence de son défenseur d'autrefois. Il eût entraîné l'assemblée dans une harangue d'attendrissement, et ramené la duchesse d'Orléans aux Tuileries; c'était un beau rôle pour le poète. Lamartine, chevalier d'une mère royale, premier ministre de la Régence, quel rêve pour l'imagination ! Le cœur le poussait; mais la raison l'a arrêté. L'homme d'État eut vite compris, dans son instinct du peuple, dans sa profonde connaissance des partis populaires, dans sa raison patriotique, qu'un gouvernement révolutionnaire se serait dressé à l'hôtel de ville contre le gouvernement féminin des Tuileries; que pour satisfaire, maîtriser, apaiser le peuple soulevé, il fallait courir d'un élan jusqu'à la république et le suffrage pour tous. Il a osé ce que les républicains eux-mêmes croyaient impossible, dans leur entretien secret avec lui, deux heures avant cette séance tragique du 24 février. Il sent sa force, et il croit à Dieu dans ce jeu des révolutions. Il est né joueur, il aime à tenter l'inconnu, mais c'est un joueur religieux qui prie pour sa cause et se confie à l'étoile.

Plein de l'expérience des grandes scènes de la révolution qu'il venait de raconter, quand les gardes nationaux et les ouvriers veulent installer le nouveau gouvernement au palais du prési-

dent de la Chambre, il a dit : « *Non, non,* à l'hôtel de ville ! »

Il a compris qu'il fallait aller droit à la maison du peuple. Mais avant de l'atteindre, que de dangers ! quelle marche périlleuse, conjurée par l'audace habile de Lamartine ! On arrive devant la caserne du quai d'Orsay. Les dragons avaient fermé la grille, en signe d'hostilité. Lamartine va droit aux dragons ! « Soldats, dit-il, un verre de vin ! » Toute son escorte répète le mot. Les dragons apportent une bouteille et un verre, et versent le vin, Lamartine avec un à propos populaire : « Amis, voilà le banquet ! que peuples et soldats y fraternisent ensemble avec moi ! » Des bouches des dragons et du peuple jaillit le cri : « Vive Lamartine ! »

Lamartine poussait sa marche triomphale, à la tête de sa colonne. Vers le Pont-Royal, une jeune femme vêtue de l'uniforme d'un garde municipal mort, nouvelle Théroigne de Méricourt, court, le sabre à la main, à Lamartine et tente de l'embrasser ; il refuse, et lui donne une leçon sévère : « Les femmes ne combattent pas, dit-il, elles sont du parti de tous les blessés ; allez les relever et les porter sans distinction aux ambulances. »

Il franchit les barricades, arrive à la place de Grève ; à travers une foule houleuse, tachée de poussière et de sang, d'ouvriers défiants aux regards sombres, il atteint la grande porte de l'hôtel de ville, couronnée de la statue en bronze d'Henri IV ; au milieu d'une cour encombrée de morts, de blessés, de chevaux effarés, de coups de feu, il remonte un courant d'hommes armés ; puis saisi au bras par M. Flottard, employé de la préfecture, il est conduit dans un réduit caché. Ses collègues, séparés de lui, le rejoignent dans ce refuge, amenés par le même guide. Le gouver-

nement s'assoit à une petite table, gardée par de bons citoyens en armes, il commence sa tâche immense de réorganisation. Lamartine écrit au milieu des coups de fusils, des cris de la foule, des portes brisées, de la tempête, une proclamation de paix au peuple français, une proclamation à l'armée. Ces proclamations, jetées par les fenêtres, se répandent dans toute la France. Le Conseil, assailli d'ouvriers qui demandent de suite mille mesures de salut public, est écrasé. Il improvise des décrets d'urgence dans cette fournaise d'hommes.

Pendant qu'il rédige ces proclamations, quelques bons citoyens entrent, lui jettent leurs alarmes à ce peuple tumultueux de la place de Grève. Il se lève de la table, va à une fenêtre d'où l'on voyait tout l'horizon de la multitude. Il remarque, au milieu des ouvriers mûrs, un tourbillon d'enfants, de gamins de Paris, avides de désordre; il voit avec terreur le péril de cette jeunesse flottante, mobile, que la sédition amuse, dans une grande ville, sans armée; une illumination soudaine l'inspire, une pensée hardie de prévoyance, la création d'une jeune armée de l'ordre par ces enfants de désordre; il revient, propose leur enrôlement à ses collègues stupéfaits de cette audace de Lamartine, à faire des gamins de Paris des soldats conservateurs! Ils subissent plus qu'ils n'approuvent. Lamartine rédige le décret des 24 bataillons de garde mobile. Le soir même, les gamins de Paris, heureux de jouer au soldat, s'enrôlent. Lamartine, dans son apparente imprudence, a eu une suprême prudence. La garde mobile devait sauver Paris aux journées de juin!

Lamartine est sorti sept fois vers le soir, il a harangué des fenêtres, des corridors, des marches des escaliers, les insurgés en délire, abaissé les

armes, fait couler les larmes. Ce n'est pas fini, à un nouvel assaut, on l'appelle au secours, lui, toujours lui. Il sort encore, descend entre une haie d'hommes armés, les uns amis, les autres ennemis, le grand escalier de l'hôtel de ville, et arrive sur la place. Une masse irritée lui jette ses imprécations : Lamartine est un traître... « La tête, la tête de Lamartine ? » Il s'arrête, le sang-froid au front, le sourire dédaigneux aux lèvres, et leur lance ce mot d'ironie héroïque : « Ma tête, » citoyens ? plût à Dieu que vous l'eussiez vous, en ce » moment, sur vos épaules, vous seriez plus calmes » et plus sages, et l'œuvre de votre révolution se » ferait mieux ! » Le peuple de Paris, qui aime l'esprit et le courage, éclata de rire, applaudit, serra les mains de l'homme dont il voulait la tête.

Il remontait, il rentrait dans l'asile du gouvernement, lorsqu'une bande d'autres forcenés monte dans la salle Saint-Jean, enfonce une première porte à coups de crosses, menace la seconde porte barricadée qui ferme la chambre du Conseil. Lamartine, toujours au péril, se présente ; la bande le reconnaît, l'acclame, et le suit dans son contre-courant d'admiration. Il pénètre à grand'peine dans la salle Saint-Jean, battu des cris : « Vive Lamartine, à bas Lamartine ! » Il atteint une estrade. La salle était sombre, à peine visible dans son clair-obscur par les lueurs de lampes fumeuses, remplie d'une foule d'ombres humaines, armées de fusils, de sabres, de baïonnettes scintillant sous le feu des lampes. Une atmosphère chaude des haleines fiévreuses, répandait un brouillard sur toutes ces têtes noires de poudre. Des orateurs populaires, à gauche et à droite de l'estrade, disputaient la tribune à Lamartine. Enfin il écarte ces hommes qui redoutaient le puissant charmeur du peuple, reste seul sur l'es-

trade, se dresse dans sa haute taille, et, la figure sereine, au calme intrépide, domine la foule agitée qui murmure à ses pieds.

« Citoyens, cria-t-il de sa grande voix sonore, pourquoi m'avez-vous appelé ? — Pour savoir de quel droit vous vous érigiez en gouvernement du peuple... lui répondent des voix du fond de la salle. »

« De quel droit nous nous érigeons en gouvernement, » réplique soudain Lamartine, la poitrine en avant, l'attitude héroïque, inspiré de son dévouement. Il relève le mot populaire, et le renvoie en coups foudroyants : « Du droit du sang qui coule, de l'incendie qui dévore vos édifices, de la nation sans chef, du peuple sans guides, sans ordre, et demain peut-être sans pain ! Du droit des plus dévoués et des plus courageux ! Citoyens, puisqu'il faut vous le dire : du droit de ceux qui livrent les premiers leur âme aux soupçons, leur sang à l'échafaud, leur tête à la vengeance des peuples ou des rois pour sauver leur nation ! Nous l'enviez-vous ce droit ? Vous l'avez tous, prenez-le comme nous ! Nous ne vous le disputons pas, vous êtes tous dignes de vous dévouer au salut commun ; nous n'avons de titre que celui que nous prenons dans nos consciences et dans vos dangers ; mais il faut des chefs au peuple tombé d'un gouvernement dans un interrègne ! Les voix de ce peuple vainqueur et tremblant de sa victoire au foyer même du combat, nous ont désignés, nous ont appelés par nos noms, nous avons obéi... Voulez-vous donc prolonger un scrutin terrible et impossible au milieu du sang et du feu, vous en êtes les maîtres ; mais le sang et le feu retomberont sur vous, et la patrie vous maudira. »

« Non, non, non, » acclamèrent des voix déjà attendries par cette éloquence de dévouement. « Si, si, crièrent des voix rebelles encore ; ils n'ont pas le droit de nous gouverner, ils ne sont pas du peuple... Nous avons renversé la monarchie, nous avons conquis la république, que Lamartine s'explique, veut-il ou non nous donner la république ? »

A cette question jaillie de toutes les bouches, Lamartine sourit, comme d'un doute que le peuple soit digne de la république, et, la figure empreinte de gravité solennelle, dit avec une tristesse née du pressentiment de l'avenir : « La république ? Citoyens, savez-vous ce que vous demandez ? savez-vous ce que c'est que le gouvernement républicain ? — Dites-le, dites-le ! crie toute cette foule impatiente. — La république, savez-vous que c'est le gouvernement de la raison de tous, et vous sentez-vous assez mûrs pour n'avoir d'autres maîtres que vous-mêmes, et d'autre gouvernement que votre propre raison ? — Oui, oui, dit le peuple. — La république ? Savez-vous que c'est le gouvernement de la justice, et vous sentez-vous assez justes pour faire droit même à vos ennemis ? — Oui, oui, oui ! » crie la foule avec un accent de confiance en elle-même.

« La république ? savez-vous que c'est le gouvernement de la vertu, et vous sentez-vous assez vertueux, assez magnanimes, assez cléments pour vous immoler aux autres, pour oublier les injures, pour ne pas envier les heureux, pour faire grâce à vos ennemis, pour désarmer vos cœurs de ces arrêts de mort, de ces proscriptions, de ces échafauds, qui ont déshonoré ce nom sous la tyrannie populaire qu'on a appelée du faux nom de république il y a un demi-siècle, et pour réconcilier la France avec ce nom

aujourd'hui ? Interrogez-vous, sondez-vous, et prononcez vous-mêmes votre propre arrêt ou votre propre gloire ?... »

« Oui, oui, oui, nous nous sentons capables de toutes ces vertus, crièrent ces voix exaltées, dans un délire d'enthousiasme, ces âmes transportées au-dessus de leurs passions par le sublime orateur. — Vous le sentez, vous le jurez ? vous en attestez ce Dieu qui se manifeste dans les heures comme celle-ci par le cri et par l'instinct des peuples ? » dit, la tête levée au ciel, le religieux orateur, qui s'arrête dans l'attente de la réponse, le geste étendu vers la foule. Elle fait un serment d'acclamation comme le formidable chœur des *Huguenots*. « Eh bien ! dit Lamartine, c'est vous qui l'avez dit, vous serez république, si vous êtes aussi dignes de la conserver que vous avez été héroïques pour la conquérir. »

Les voûtes de la salle résonnent du coup de foudre des applaudissements.

« Mais entendons-nous, reprend Lamartine : nous et vous, nous voulons la république ; mais nous serions, vous et nous, indignes du nom de républicains, si nous prétendions commencer la liberté par la tyrannie ou dérober le gouvernement de la liberté, de l'égalité, de la justice, de la religion, de la vertu comme un larcin dans une nuit de sédition et de confusion comme celle-ci. Nous n'avons qu'un droit, celui de déclarer notre pensée, notre volonté à nous, peuple de Paris, celui de prendre la glorieuse initiative du gouvernement de liberté amené par les siècles, et de dire au pays et au monde que nous prenons sous notre responsabilité de proclamer la république provisoire comme gouvernement du pays, mais en laissant au pays, à ses trente-six millions d'âmes qui ne sont pas ici, qui ont le même droit

que nous de consentir, de préférer ou de répudier telle ou telle forme d'institution, en leur réservant, dis-je, ce qui leur appartient, comme notre préférence nous appartient à nous-mêmes, c'est-à-dire l'expression de leur volonté souveraine dans le suffrage universel, première vérité et seule base de toute république nationale.

— Oui, oui, c'est juste ! c'est juste ! répond le peuple, transfiguré par son magnanime enchanteur. — Vive la république, vive le gouvernement provisoire, vive Lamartine ! » crie le peuple dans l'enthousiasme. Lamartine descend de l'estrade, salué, béni par des salves d'applaudissements, agit d'action et de parole, ramène l'ordre, les postes, les sentinelles, les canons dans les cours de l'hôtel de ville, et remonte en triomphe à l'asile du gouvernement.

Grande journée, et grande nuit ! Scènes d'héroïsme et d'inspiration ! Lamartine est bien un chef de peuple. Il s'est révélé avec une soudaineté égale aux périls, tribun et homme d'État à la fois, ardent et sage, sans peur et sans reproche, improvisateur de parole et d'action, jamais surpris, jamais troublé, debout et noble au-dessus des foules, inspiré de Dieu, comme un juste d'Israël, habile à manier, à charmer, à apaiser, à élever un peuple, grand comme la tempête, jouant avec les lions, les couchant à ses pieds sous sa magique éloquence, et comme ces rois d'Assyrie à la force surhumaine des bas-reliefs de Ninive, étreignant sous leurs bras, dans leur sérénité auguste de demi-dieux, les monstres de la terre.

Mais cette image ne le contient pas tout entier ; il a eu à la fois la force et la grâce, il a réalisé la belle fable antique d'Orphée, charmant de sa lyre les lions et les tigres.

Après sa victoire, Lamartine quitta à minuit l'hôtel de ville, suivi de trois amis improvisés dans la lutte, trois jeunes citoyens intrépides. Il marcha à travers les postes, sous la nuit pluvieuse, chargée de nuages noirs; franchit les barricades aux lueurs des lampions posés sur leur cime, les feux des bivouacs au bruit des coups de fusil lointains. Près de sa demeure, il passa à travers des feux de peloton, changea à son foyer ses habits déchirés, dormit trois heures, et rentra vers quatre heures du matin dans l'hôtel de ville.

Dans le calme relatif de la nuit, il avait croisé des ombres suspectes, des hommes à voix basse, au pas rapide, et aperçu aux lueurs des feux allumés, des rubans et des cocardes rouges; ces signes présagaient la bataille de la journée.

25 février.

Le silence de l'hôtel de ville n'était troublé encore que par les râles de douleur des blessés et des mourants. Mais, vers l'aube, des bandes armées de piques, de fusils, de sabres, de poignards, dégorgeaient de toutes les rues sur la place de Grève, ou agitaient des drapeaux rouges, insultaient, repoussaient les groupes de bons ouvriers accourant des faubourgs, le drapeau tricolore en tête. C'était l'armée rouge.

Le gouvernement n'avait pour défenseurs que de rares élèves des écoles, des citoyens, quelques gardes nationaux. Lamartine les replia dans l'hôtel de ville, et demanda aux maires de Paris des volontaires au secours.

Pendant ce temps, une trombe de quarante mille hommes montait à l'assaut de l'hôtel de ville, se précipitait, se ruait par les jardins, les cours,

les escaliers, les corridors, aux hurlements de *la Marseillaise*, aux coups de feu tirés au hasard, refoulait sur les hauteurs des escaliers les défenseurs du gouvernement, aux cris de : « A bas le drapeau tricolore! Vive le drapeau rouge! »

Après de longs efforts de résistance, une colonne fit irruption dans la chambre du gouvernement. Un jeune ouvrier, choisi pour orateur, était en tête. Il parla, en faisant sonner sa carabine à terre, avec l'éloquence populaire. Le jeune fanatique demanda le gouvernement de la Terreur, les têtes et les biens. Crémieux, Marie, Garnier-Pagès, Marrast, Louis Blanc tentèrent en vain d'apaiser cet orateur de colère.

Lamartine, debout, écoutait en silence. Enfin, irrité, il marcha droit au jeune tribun, et d'un geste familier, en homme habitué à dompter les fauves, lui saisit le bras. Le jeune homme se retourna, comme fasciné sous l'étreinte, tenta de se dérober au prestige de Lamartine. « Laissez-moi, Lamartine, dit-il, en essayant de retirer son bras, je suis un homme simple, je ne sais pas me défendre par des paroles, mais je sais vouloir... Voilà une langue de feu, qui coupe tout, dit-il, en frappant sur le canon de sa carabine! »

Lamartine sourit, et dit : « Vous parlez bien,
» vous parlez mieux que moi... mais il ne suffit
» pas de bien parler, il faut entendre la langue
» de la raison que Dieu a donnée aux hommes de
» bonne foi et de bonne volonté pour s'expliquer
» entre eux, et pour s'entr'aider au lieu de s'entre-
» détruire. La parole sincère est la paix entre les
» hommes; le silence obstiné est la guerre. Vou-
» lez-vous la guerre et le sang? Nous l'acceptons,
» nos têtes sont dévouées, mais alors que la
» guerre et le sang retombent sur ceux qui n'ont
» voulu rien entendre! »

Puis il continua d'un accent pathétique. Il parla mieux que l'ouvrier. Pendant son discours, il voyait l'émotion progressive gagner, adoucir sa figure sauvage. Le jeune obstiné qui n'avait pas fléchi sous la parole impuissante des collègues de Lamartine, s'attendrit sous l'éloquence souveraine, laissa tomber sa carabine à terre, et pleura.

La colonne des insurgés l'entraîna, et porta au peuple dans l'attente sa confiance au gouvernement.

Les meneurs les insultèrent, et lancèrent à ce nouvel assaut de nouveaux torrents d'hommes. Le péril était suprême. Cinq fois Lamartine avait harangué cette armée furieuse, vaincue par sa parole et toujours renaissante ; il avait parlé tête nue, les vêtements en lambeaux, au milieu des cris d'insulte et d'admiration tour à tour; cinq fois menacé et embrassé, il avait abattu le drapeau rouge.

Il était midi. L'armée de la terreur avait grossi, elle s'élevait de 60 à 80,000 hommes. Les murmures montaient, des balles sifflaient au-dessus de la tête de Lamartine. Il voyait aux fenêtres de la place de Grève flotter une nuée de drapeaux rouges. On criait aux armes ! Le siège continuait. Une inondation d'hommes se précipitait sous les voûtes gothiques, vers la salle des mourants. L'hôtel de ville était en détresse. « Lamartine, Lamartine ! » crient des citoyens désespérés. On appelle le héros de bon secours, le sauveur.

Épuisé par une bataille de dix-huit heures, couché sur le parquet, il se relève, suivi de son jeune état-major de volontaires, descend jusqu'aux dernières marches du grand escalier, au milieu de séditieux en partie ivres et armés ; il montre au peuple sa figure déjà populaire, il parle comme il parlait toujours, il séduit, il touche encore la multitude

qui le salue d'acclamations. Quelques drapeaux rouges s'en vont, quelques drapeaux tricolores apparaissent aux fenêtres. Il remonte accompagné d'applaudissements, protégé contre les armes des groupes hostiles de l'escalier, des hommes sinistres qui lui crient : « traître ! »

Lamartine s'arrête fièrement, découvre sa poitrine, et les regarde avec un sourire de mépris : « Traîtres, nous, dit-il, frappez si vous le croyez ! mais vous ne le croyez pas, vous qui le dites, car avant de vous trahir, il faudrait nous trahir nous-mêmes ! Qui est-ce donc qui risque le plus de vous ou de nous ici ? Nous y avons engagé, nous, nos noms, notre mémoire et nos têtes, et vous n'y risquez, vous, que de la boue sur vos souliers ; car ce n'est pas votre nom à vous, qui a contre-signé la république, et, si la république succombe, ce n'est pas sur vous que tombera la vengeance de ses ennemis ! »

Entré dans la salle des blessés, après cette nouvelle victoire, une jeune femme l'appelle le sauveur de tous. C'est la femme de Flocon, le courageux journaliste, rapporté blessé de Vincennes. Lamartine lui serre la main et lui donne son amitié. Quand Lamartine eut appris qu'un parti calomniateur lui donnait cette femme pour maîtresse, il la vengea par cette noble parole : « Je n'ai jamais vu M^me^ Flocon qu'au chevet des blessés. »

Il était deux heures, une bande nouvelle de forcenés, excités par des meneurs, submerge la cour de l'hôtel de ville, les salles, renverse les défenseurs et s'enfonce en tirant des coups de fusil, aux cris de : « A mort, » sous un portique, près du réduit du gouvernement. Lamartine accourt, poussé, repoussé par cette houle humaine, acculé contre une porte, à l'ombre d'un drapeau rouge agité sur sa tête. Il monte sur une chaise de paille

en débris, tribune fragile, maintenue par des mains amies. Sa figure impassible impose à la foule attentive qui l'entoure. Il tente plusieurs fois de parler de la voix, du geste et du regard. Les clameurs s'apaisent devant cette noble figure et ce grand courage. Il calme d'abord la foule par une hymne à Dieu et un éloge aux hommes, humains dans la victoire. Ce peuple s'attendrit et pleure d'admiration pour lui-même, sous l'éloquence élogieuse et sacrée de Lamartine. Alors l'orateur évoque le contraste de la magnanimité du peuple de la veille avec sa fureur du lendemain : « Voilà ce qu'a vu le soleil d'hier, citoyens. Et que verrait le soleil d'aujourd'hui? Il verrait un autre peuple d'autant plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-dessus de lui; les contraindre dans leur liberté, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans leur autorité qui n'est pas la vôtre, substituer une révolution de vengeances et de supplices à une révolution d'unanimité et de fraternité, et commander à son gouvernement d'arborer, en signe de concorde, l'étendard de combat à mort entre les citoyens d'une même patrie! ce drapeau rouge qu'on a pu élever quelquefois, quand le sang coulait, comme un épouvantail contre des ennemis, qu'on doit abattre aussitôt après le combat en signification de réconciliation et de paix! J'aimerais mieux le drapeau noir qu'on fait flotter quelquefois dans une ville assiégée, comme un linceul, pour désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'humanité et dont le boulet et la bombe même des ennemis doivent s'écarter! Voulez-vous donc que le drapeau de votre république soit plus menaçant et plus sinistre que celui d'une ville bombardée? »

« Non, non, crient les uns; si, si, crient les autres;

c'est le nôtre, c'est celui du peuple.... » Alors Lamartine se redresse, et d'un élan suprême, d'un geste inflexible, d'un éclair d'inspiration, il abat le drapeau rouge. « Citoyens, vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France, si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une république de parti, un pavillon de terreur. Le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret! Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus que moi! Car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple en 91 et en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie! »

Une explosion d'enthousiasme jaillit de toutes les poitrines, à ce cri sublime, à cette glorieuse évocation ; toutes les mains se levèrent et se tendirent pour embrasser Lamartine dans leurs étreintes. Toutes les voix, dans le délire de l'admiration, crièrent : Vive Lamartine, vive le drapeau tricolore!

Cette harangue devint populaire, et comme le drapeau tricolore, fit le tour du monde.

Ce n'était pas fini. La foule conquise par Lamartine descendait le grand escalier, quand elle rencontra une colonne qui montait. Celle-ci, qui n'avait pas entendu Lamartine, escaladait l'escalier d'un élan furieux. C'était un dernier assaut plus résolu, plus acharné. Sous le porche, les deux colonnes se heurtèrent, voulant chacune entraîner l'autre, avec des cris féroces, des armes brandies sur les têtes. C'était une mêlée sinistre.

Lamartine se jette entre les deux colonnes. Il monte sur la chaise, debout, le dos contre la grande porte gothique. Sa vue exalte la fureur de la bande nouvelle. Des canons de fusil s'abaissent vers lui et le visent. Un groupe de vingt hommes aux figures bestiales agitaient au hasard dans leurs mains avinées des sabres nus, jusqu'à la figure de Lamartine. Il était en danger de mort.

Tout à coup, un homme colossal, demi-nu, aux vêtements déchirés, un géant aux yeux bleus et doux, affolé d'enthousiasme, taché de sang entre les yeux par l'effleurement d'une balle tirée d'en bas vers Lamartine, se précipite, les bras vers lui, l'embrasse, l'appelle le père, le dieu du peuple.

Le peuple, ému de cet amour d'un prolétaire sanglant pour Lamartine, l'écoute alors avec confiance. Et lui, s'emparant de cette impression : « Eh! quoi, citoyens, si on vous avait dit, il y a trois jours, que vous auriez renversé le trône, détruit l'oligarchie, obtenu le suffrage universel au nom du titre d'homme, conquis tous les droits du citoyen, fondé enfin la république !... Si l'on vous avait dit tout cela, il y a trois jours, vous auriez refusé de le croire ! Trois jours? auriez-vous dit, il faut trois siècles pour accomplir une œuvre pareille au profit de l'humanité.

« Eh bien ! ce que vous avez déclaré impossible est accompli ! Voilà notre œuvre, au milieu de ce tumulte, de ces armes, de ces cadavres de vos martyrs, et vous murmurez contre Dieu et contre nous? »

« Non, non, » crièrent quelques voix.

Puis, redoublant de glorification du progrès conquis, il enlève la confiance de la foule ébranlée, et lui ouvre sa politique : « Citoyens, je vous ai parlé en citoyen tout à l'heure, eh bien ! maintenant, écoutez en moi votre ministre des affaires

étrangères. Si vous m'enlevez la moitié de la force extérieure, le drapeau tricolore, sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France ! Car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires, c'est le drapeau de la république et de l'empire. En voyant le drapeau rouge, elle ne croira voir que le drapeau d'un parti ! C'est le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos armées victorieuses, c'est le drapeau de nos triomphes qu'il faut relever devant l'Europe. La France et le drapeau tricolore, c'est une même pensée, un même prestige, une même terreur, au besoin, pour nos ennemis. »

Puis, enlaçant de son bras droit, dans une étreinte fraternelle, le généreux prolétaire debout près de lui, montrant à la foule attendrie dans cet embrassement l'union du génie et du pauvre, il achève la victoire dans cette pathétique apostrophe : « O peuple souffrant et patient dans sa misère ! peuple qui viens de montrer par l'action de ce brave et indigent prolétaire, ce qu'il y a de désintéressement de ses propres blessures, de magnanimité et de raison dans ton âme ; ah ! oui, embrassons-nous, aimons-nous, fraternisons comme une seule famille de condition à condition, de classe à classe, d'opulence à indigence. Bien ingrat serait un gouvernement que vous fondez, qui oublierait que c'est aux plus malheureux qu'il doit sa première sollicitude. Quant à moi, je ne l'oublierai jamais. J'aime l'ordre, j'y dévoue, comme vous voyez, ma vie. J'exècre l'anarchie, parce qu'elle est le démembrement de la société civilisée. J'abhorre la démagogie, parce qu'elle est la honte du peuple et le scandale de la liberté. Mais quoique né dans une région sociale plus favorisée, plus heureuse que vous, mes amis ! que dis-je, peut-être parce que j'y suis né, parce que j'ai moins

travaillé, moins souffert que vous, parce qu'il m'est resté plus de loisir et de réflexion pour contempler vos détresses et pour y compatir de plus loin, j'ai toujours aspiré à un gouvernement plus fraternel, plus pénétré dans ses lois de cette charité qui nous associe, en ce moment, dans ces entretiens, dans ces larmes, dans ces embrassements d'amour dont vous me donnez de tels témoignages et dont je me sens inondé pour vous. »

A cette effusion d'un grand cœur, à cette étreinte du héros et du peuple, le peuple ému, fou d'enthousiasme, les yeux pleins de larmes d'allégresse, écarte les armes, se précipite aux genoux de Lamartine, et l'étreint dans ses mains. Les larmes et le sang coulaient à la fois sur la figure du noble prolétaire. Lamartine s'effaça devant lui et lui donna l'honneur d'avoir sauvé le drapeau tricolore et sauvé sa vie.

Les cris de : « Vive la république, vive Lamartine ! » descendirent de l'hôtel de ville à la place de Grève, annoncèrent le triomphe du gouvernement. Les bandes défaites s'enfuirent par toutes les rues, cent mille voix, avec la mobilité populaire, chantèrent *la Marseillaise*, en signe de paix, après l'avoir hurlée en signe de guerre. La place de Grève devint vide, et on ne vit plus que trois cents gardes nationaux debout devant les grilles de l'hôtel de ville.

Il était quatre heures. Le soleil brilla à travers les nuages, et éclaira le drapeau tricolore flottant au-dessus de la statue de Henri IV, et les drapeaux des fenêtres. L'espérance revint, le gouvernement ne se reposa pas. La victoire lui épanouit le cœur. Il avait résisté jusqu'ici, il voulait réhabiliter la république dans l'imagination, par sa clémence et sa générosité. Recueilli dans une pièce à l'écart, il eût l'inspiration des grandes

pensées. Coup sur coup, comme un volcan en éruption, il décréta l'abolition de l'esclavage, du cens électoral, qui donnait les droits du citoyen à l'argent et non à l'homme, la fraternité entre les peuples, des institutions d'assistance et de secours, la charité populaire. Des proclamations les annonçaient au peuple. Une imprimerie près du Conseil gravait sur l'heure les décrets libérateurs.

Les cœurs s'étaient élevés. Sous l'émotion religieuse, Lamartine, qui venait de réaliser l'abolition de l'esclavage, une des saintes pensées de sa vie, osa proposer avec hésitation, comme un progrès prématuré peut-être pour ses collègues, l'abolition de la peine de mort. Il avait abattu le drapeau rouge, il voulait abattre l'échafaud, séparer la république de 1848 de celle de 93, la république de clémence de la république de vengeance, effacer le souvenir, la crainte, le sang, la Terreur.

« Messieurs, les révolutions aussi ont un immense progrès à faire, un généreux tribut à apporter enfin à l'humanité. Je suis si convaincu que ce progrès est commandé par Dieu et serait compris et béni des hommes, que si j'étais seul dictateur et révélateur de cette révolution, je n'hésiterais pas à faire de ce décret le premier décret de la république. Et par ce seul décret, je lui conquerrais plus de cœurs libres en France et en Europe que des centaines de lois répressives, d'exil, de proscriptions, de confiscations et de supplices ne lui rattacheront jamais de fidélité forcée. J'abolirais la peine de mort.

« Je l'abolirais pour toute cause, car la société n'en a plus besoin; son exemple, en frappant de mort le criminel, pervertit plus qu'il n'intimide. Le sang appelle le sang. Le principe de l'inviolabilité de la vie humaine sera mieux défendu, quand la société elle-même reconnaîtra cette

inviolabilité de la vie, même dans le scélérat. Mais si ce grand progrès dans votre législation criminelle doit être réservé à l'assemblée nationale, seule maîtresse de ces lois sociales, je l'abolirais du moins immédiatement en politique. Je désarmerais ainsi le peuple d'une arme qu'il a sans cesse dans toutes les révolutions tournée contre lui-même ; je rassurerais les imaginations craintives qui redoutent dans la république l'ère de nouvelles proscriptions ; je mettrais le sang humain hors de cause. J'inaugurerais le règne de la démocratie par la plus divine amnistie et par la plus habile témérité de cœur qui ait jamais été proclamée par un peuple vainqueur, les pieds encore dans le sang. Je jetterais hardiment ce défi de générosité aux ennemis de la démocratie, et si jamais la république succombait, elle ne succomberait pas du moins par son propre crime, et elle renaîtrait bientôt de l'admiration qu'elle aurait inspirée au monde. »

Dieu l'inspirait. Après cette harangue d'humanité, après ces paroles à l'accent religieux, qui semblaient pressentir la mort et la renaissance de la république, Lamartine se retira, en laissant couver son humaine pensée à ses collègues, dans le silence et la paix de la nuit.

26 février.

La nuit, Lamartine ne se reposa pas. Il prévoyait toute la journée du lendemain 26 février, un retour des terroristes; il prévint ses amis, et fit prévenir la jeunesse qu'il aimait : les élèves de Saint-Cyr, de l'École polytechnique, de l'École normale, de l'École de droit et de médecine. Quand les bandes rouges arrivèrent le matin, elles trouvèrent cinq à six mille gardes volontaires autour

de l'hôtel de ville. Elles reculèrent, replièrent leurs drapeaux rouges, noyés dans une foule de bons citoyens. C'était le vraï peuple reprenant au faux peuple le champ de bataille.

Pendant ce temps, le gouvernement continuait à écrire ses décrets du salut public. Des chœurs populaires faisaient monter jusqu'à lui les chants de la patrie. Tout était à la paix et à l'allégresse.

Alors, sous l'impression de l'espérance, Louis Blanc rappela la magnanime proposition de Lamartine, en de nobles paroles. Lamartine lui serra la main, et avec une émotion sacrée, le Conseil vota l'abolition de la peine de mort. Lamartine trouva la rédaction digne de ce grand décret, Louis Blanc y ajouta une phrase magnifique. Les membres du Conseil, dans un élan d'enthousiasme, s'embrassèrent et descendirent, ceints de leurs écharpes tricolores, porter au peuple, assemblé sur la place, ce décret d'humanité.

Le plus digne de parler à cette heure solennelle, eut la mission d'annoncer la bonne nouvelle au peuple. Il monta sur une estrade, devant la grille. La foule se recueillit, les têtes se découvrirent comme pour un acte religieux. Alors, dans ce grand silence. Lamartine parla lentement, sa poitrine donnait tout son souffle à sa grande voix sonore, en accents prolongés sur cette mer humaine, pour atteindre les oreilles et les âmes lointaines. Il prépara le peuple à cet audacieux décret par des paroles de recueillement, d'émotion et de piété. Quand il eut ainsi élevé la foule à la hauteur de ce grand acte, il lut le préambule et le décret de clémence, devant le peuple et devant Dieu.

La foule battit des mains, lança à Lamartine des cris d'allégresse et bénit cette fête sacrée.

Le soir de ce grand jour, Lamartine, reconnu par quelques ouvriers, fut accompagné d'une co-

lonne qui voulut le faire entrer aux Tuileries comme pour y installer un nouveau roi. Lamartine se déroba à cette ovation royale avec une simplicité républicaine. « Les citoyens, dit-il, en qui le peuple place momentanément son pouvoir, ne doivent avoir d'autre palais que leur maison. » Puis, il renvoya une partie de son escorte, il fut conduit jusqu'à sa maison par l'autre partie qui, arrivée au seuil, se rangea devant lui. Lamartine consacra cette grande journée par ces paroles d'adieu :

« Vous avez montré aujourd'hui à Dieu et aux hommes qu'il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir d'un tel peuple, en s'adressant à ses vertus. Ce jour sera inscrit dans votre histoire au niveau des plus grandes journées de votre grandeur nationale, car la gloire que vous y avez conquise n'appellera pas sur vous les malédictions des victimes ou les ressentiments des peuples, mais les bénédictions de la postérité. Vous avez arraché le drapeau de la Terreur des mains de la seconde république ! Vous avez aboli l'échafaud ! C'est assez pour deux jours ! Allez rassurer vos femmes et vos enfants dans leurs demeures, et dites-leur que vous avez bien mérité non seulement de l'histoire, mais du cœur humain et de Dieu. »

Dans la nuit, Lamartine sortit seul, caché dans son manteau, pour remplir une mission secrète d'humanité. Il alla chez l'ami du roi, M. de Montalivet, lui offrir une somme de 50,000 francs pour le salut et la vie de la famille royale, pour protéger sa fuite. Il confia à M. de Lasteyrie et à ses amis Dargaud et de Champeaux cette mission de protection. Pendant qu'il apaisait les vainqueurs, il défendait les vaincus.

Il réalisait sa parole d'un discours de février 1834 : « Il serait si beau, si neuf et si rare de gouverner un peuple par ses vertus ! »

27 février.

Ce jour-là fut consacré à la proclamation de la république sur la place de la Bastille, et à la revue de la garde nationale. Le rendez-vous était pour deux heures. Mais auparavant, le gouvernement eut à subir encore un assaut, non des terroristes, mais des socialistes excités par Louis Blanc. Ils vinrent en masse demander pour Louis Blanc le ministère du Progrès. Leurs voix impérieuses harcelaient le gouvernement depuis cinq heures. Les membres n'avaient pu les fléchir. Enfin Lamartine vint encore à leur secours; il se plaça debout en face de ces ouvriers : « Citoyens, vous me mettriez à la bouche de ces pièces de canon, leur dit-il en étendant son bras vers les quatre pièces que d'autres ouvriers gardaient, que vous ne me feriez pas signer ces deux mots associés ensemble : organisation du travail.

» ...Je vais vous dire pourquoi je ne signerai jamais ce décret, j'ai pour cela deux raisons, citoyens! La première, c'est que je ne me crois pas ni plus ni moins intelligent qu'aucun autre homme de mon siècle et de mon pays, et que depuis vingt années de réflexions et d'études des conditions de la société industrielle, il m'a été impossible de comprendre ces deux mots réunis dont l'un exclut l'autre. Je ne signe pas ce que je ne comprends pas.

» La seconde, c'est que si nous vous promettions l'organisation du travail, nous vous promettrions ce qu'aucune puissance humaine ne pourrait vous tenir. Je ne signe que les engagements que je puis tenir au peuple. »

Lamartine ne se borna pas à cet énergique refus, à ce *non* absolu aux chimères populaires; il disait à ces ouvriers, touchés de sa fière

honnêteté, l'impossibilité de leur rêve : « Vous le voyez, dit-il, en demandant l'arbitraire de l'État sur le capital et sur le salaire, c'est l'anéantissement du capital, c'est-à-dire de la source de tout travail qu'on vous fait rêver. C'est votre faim, c'est votre soif, c'est la misère, et l'exténuation de vous, de vos femmes et de vos enfants que vous demandez ! Nous aurons le courage de vous refuser ces fléaux que vous prenez pour des vérités et qui ne sont jusqu'ici que des mirages de l'illusion et de la misère ! »

Après cette réfutation pathétique de leurs illusions, il les consola de leurs rêves perdus, en leur ouvrant la perspective des institutions bienfaisantes et secourables.

« Mais entendez-vous par organisation de travail, l'œil et la main de la république, ouverts sur la condition des ouvriers, pour l'élever, l'éclairer, l'améliorer, la moraliser sans cesse?... — Oui, oui ! — Entendez-vous des institutions d'enseignement professionnel, de noviciat, de secours intellectuel et matériel aux ouvriers ? d'éducation gratuite pour les enfants? de salubrité pour leurs travaux ? d'assistance pour leurs infirmes et pour leurs vieillards ? d'associations mutuelles favorisées par l'État, pour leur faire traverser les époques de chômage forcé et de crise, comme celle où nous sommes ?... — Oui, oui, » dirent avec plus de confiance les ouvriers. Ils acclamèrent le courageux orateur et l'accompagnèrent à la grande revue. Elle fut un triomphe. Un défilé de quatre heures fit passer 120,000 hommes devant le groupe du gouvernement provisoire acclamé. Lamartine, caché derrière le cortège, se déroba en vain dans la foule. Il fut reconnu, suivi, salué d'une ovation populaire. Le peuple aimait en lui le courage et l'éloquence, il aime les forts.

Arrivé à la place Royale il se réfugia dans la maison de Victor Hugo. Le génie donna l'hospitalité au génie. Puis il se jeta dans un cabriolet. Le cocher lui dit qu'il avait conduit, l'avant-veille, un ministre en fuite, hors de Paris. C'était Guizot. Étrange hasard, double leçon de l'histoire humaine, abritant dans la même voiture le vaincu contre sa défaite, le vainqueur contre sa gloire.

---

### LE MANIFESTE A L'EUROPE

La sécurité renaît. Les jours se suivent et donnent une surprise nouvelle de grandeur. Lamartine a fait le 6 mars son manifeste aux puissances étrangères. Nous le lisons dans l'admiration. D'un seul coup il s'est improvisé un grand ministre des affaires étrangères. Voilà notre politique étrangère relevée de son abaissement, remontée à la dignité. Quel noble et fier langage ! Il déclare la paix comme la guerre ! De suite, il écrase le parti de la propagande révolutionnaire qui tente de déborder sur l'Europe. Il se souvient de la faute des *Girondins*, en 1792, il calme la France vibrante encore à *la Marseillaise* et au *Chant du départ*.

Il s'est recueilli dans le court repos de ses nuits, et il a écrit ces nobles paroles : « La république française n'intentera la guerre à personne ; la république a traversé du premier pas l'ère des proscriptions et des dictatures. Elle est décidée à ne jamais violer la liberté au dedans. Elle est décidée également à ne jamais violer son principe démocratique au dehors. Elle ne laissera mettre la main de personne entre le rayonnement pacifique de sa liberté et le regard des peuples. »

Ce glorieux manifeste à l'Europe a conquis les sympathies unanimes. Il va rassurer, éblouir et entraîner les peuples, faire le tour du monde comme le drapeau tricolore. Cette parole de paix, plus puissante que la guerre, va souffler dans l'Europe la contagion de la liberté. Cette grande voix plus forte que la force, fera tomber les citadelles du despotisme, comme le clairon de Josué.

Le beau rêve de ma jeunesse s'accomplit. Trois jours sont passés, et déjà Lamartine a fait ces grandes œuvres, la république sans terreur, sans tache de sang, sans vengeance; un peuple converti à la clémence, embrasé d'humanité, la république sans échafaud, sans esclaves, la république de la paix, de la fraternité humaine, une philosophie en action, la république religieuse. Il descend des hauteurs pour assurer l'exécution de ses desseins, il encourage les clubs modérateurs pour neutraliser les clubs agitateurs, il réduit Caussidière à l'ordre, le poète crée une police personnelle pour découvrir l'action souterraine des sociétés secrètes; il fait décréter à l'appui de sa politique extérieure des armées d'observation aux frontières d'Espagne, des Alpes et du Rhin, 300 bataillons de garde mobile départementale. Il reçoit chaque jour des députations de corps de métiers, de villes, de clubs, d'étrangers, anglais, irlandais, hongrois, norvégiens, accourant féliciter la république de Lamartine. Il répond toujours avec ses dons de fermeté, d'à propos, de souplesse et de grâce. A une députation d'étudiants, venant lui rendre grâces d'avoir sauvé le drapeau de la France, et saluant en lui l'union des qualités du poète et des qualités de l'homme d'État, il relève ce mot de poète dans cette belle et charmante réplique : « Permettez que je vous embrasse, et que j'embrasse en vous cette noble jeu-

nesse! Quant à cette épithète de poète que mes ennemis peut-être ont lancée pour me nuire, je l'accepte, Messieurs, et si la Providence voulait que quelques rayons de gloire vinssent illuminer les dernières années de ma vie, je serais encore heureux de me reconnaître coupable du crime de poésie!

« Eh! que faisons-nous donc, Messieurs, que fait aujourd'hui notre pays, si ce n'est la plus sublime de toutes les poésies! »

C'était Athènes, c'était l'éloquence de Périclès revenue. Mais quelques jours après, des nuages voilaient cet azur de la politique. Une fatale circulaire jacobine de Ledru-Rollin, du 12 mars, déléguait des pouvoirs illimités aux commissaires des départements, excluait les républicains du lendemain, et ne voulait que des républicains de la veille dans l'assemblée nationale. Une députation du club républicain vint porter ses inquiétudes à l'hôtel de ville; Lamartine la rassura, demanda un conseil secret du gouvernement, et prépara la nuit, pour la lire le lendemain, 16 mars, une proclamation, énergique démenti de la circulaire de proscription du ministre de l'intérieur.

Lamartine arrive au Conseil, la figure sévère, empreinte de sa résolution, dans l'attitude d'un duel contre Ledru-Rollin. Il attaque ce ministre, toujours absent des périls de l'hôtel de ville, abandonnant à Lamartine seul le poids du jour, lui pourtant si populaire près des partis menaçant la la république. Il va droit à l'ennemi et le prend corps à corps. « Il faut qu'à l'heure même, ici, séance tenante, nous sachions si, en effet, il y a deux esprits dans le gouvernement. Et s'il y en a deux en effet, il faut que l'un ou l'autre l'emporte, afin que celui qui sera vaincu se retire et cède le gouvernement à celui qui sera vainqueur... La

politique qui a été impudemment manifestée dans la circulaire du ministre de l'intérieur soulève le sentiment public. Il faut qu'elle soit rectifiée ou commentée d'un concert commun, ou que nous nous divisions sans réconciliation possible. Voici la proclamation que je propose au gouvernement. »

Et il lut cette proclamation au libéralisme magnanime. Elle rassura et rendit l'espérance, mais elle dévoila la division secrète du gouvernement.

17 mars.

Le lendemain, 17 mars, toute l'armée des clubs, au nombre de 150,000 hommes, menée par des chefs pervers, défila des Champs-Élysées à la place de Grève, sans armes, en silence, dans un ordre menaçant, muette et formidable protestation contre la proclamation de la veille et contre Lamartine. A midi, Blanqui monta près du Conseil assemblé et demanda l'ajournement des élections et la dictature de Paris. Louis Blanc et Ledru-Rollin repoussèrent cette insolente sommation. Mais on en voulait à Lamartine, et malgré l'opposition de Sobrier, de Barbès, de Raspail et de Cabet, confiants dans Lamartine, les sectaires de Blanqui l'interpellèrent violemment. Il répondit avec une fière dignité, avec sa grandeur d'âme; il évoqua contre cette insurrection morale, dans une phrase magnifique, ce prestige de l'esprit contre la force du nombre : « Que pourrions-nous vous oposer ? Rien, qu'une seule chose, votre raison même! cette puissance de la raison générale qui se place seule ici entre vous et nous, qui nous inspire et qui vous arrête devant nous ! »

Les hommes des clubs modérés applaudirent, mais les autres gardèrent le silence; puis visant

Lamartine, lancèrent ces mots de défi : « Nous n'avons pas confiance dans tous les membres du gouvernement. — Si, si, dans tous! » crièrent Sobrier et Barbès. Le désordre ébranla les groupes, les chefs modérés délivrèrent le gouvernement, qui descendit recevoir au bas du grand escalier les acclamations des clubs. Mais les cris de : Vive Ledru-Rollin ! Vive Louis Blanc ! plus nombreux que de coutume, les cris plus rares de : Vive Lamartine! donnèrent à la manifestation sa signification menaçante. Depuis deux heures jusqu'à neuf heures du soir, l'armée des clubs défila dans les rues et sur les boulevards, toujours en silence, en ordre, sûre de sa force, tranquille dans la victoire, plus redoutable par le calme que par la violence, qui n'est souvent qu'une exaltation de la faiblesse.

Lamartine, invisible et perdu dans la nuit, vit avec inquiétude et tristesse ce défilé au silence sinistre. Il pressentit les dangers, il sonda l'abîme qui le séparait encore de l'assemblée nationale, et fit en secret, en s'assurant l'appui de l'armée du Nord, et par sa diplomatie populaire, près de Lamennais, Barbès, Sobrier, Blanqui, les plus habiles efforts pour l'atteindre.

Toute la France s'agite et se prépare au combat des élections. Une lettre de Lamartine m'appelle à l'assemblée nationale. Il désire réunir autour de lui les jeunes amis de sa république ; voici ma profession de foi et d'enthousiasme. Je la publie pour donner un exemple du prestige de Lamartine sur la jeunesse d'alors.

## AUX ÉLECTEURS DU FINISTÈRE

CITOYENS,

Je suis bien jeune et bien obscur. Derrière moi je n'ai nulle œuvre.

Voilà pourquoi hier encore je repoussais les désirs de mes amis.

Mais un appel impérieux m'est venu d'un homme aimé et vénéré. Je viens à vous aujourd'hui, conduit par M. de Lamartine.

Voici sa lettre :

« MONSIEUR,

» La France vient de briser sa monarchie. La république » sort des ruines du passé, toute brillante d'espérance et » d'avenir. A ce jeune monde politique et social, il faut des » hommes jeunes, courageux et purs.

» Vous, Monsieur, dont les instincts généreux me sont » connus, vous qui avez toujours eu l'amour du peuple, le » culte des idées et qui aviez salué d'avance la lumière des » jours nouveaux, présentez-vous avec confiance aux suf- » frages de vos concitoyens. Je vous suivrai de tous mes » vœux dans les élections. Car nul n'est plus digne que vous » par le dévouement, par le talent et par la conscience, de » défendre à l'assemblée nationale les droits que le peuple » a conquis au milieu des barricades.

» Adieu et tous mes souhaits.

» Paris, 21 mars 1848.

» LAMARTINE. »

Cette lettre est mon seul titre.

Pour moi, je ne suis rien. Je n'ai ni le goût ni le don de la parole. Voué de bonne heure aux études de l'histoire et de la politique, je n'ai rien fait encore. Une bonne volonté, une grande foi : voilà tout. Je n'ai que ma jeunesse.

Tort grave pour quelques-uns. Il faut, diront-ils, l'expérience et la sagesse dans la politique. Je crois qu'il faut surtout le cœur.

La jeunesse a une vertu originelle, elle est sympathique à tous. Elle n'a ni l'amertume, ni les lassitudes, ni les craintes des hommes vieillis dans l'action. La peur est mauvaise, la peur énerve.

La jeunesse apportera dans les luttes présentes l'élan de l'espérance, la force de la sécurité. Devant elles tomberont les défiances des classes. Venue de la bourgeoisie, elle dira aux ouvriers l'honnêteté de la bourgeoisie, ses travaux difficiles, sa fortune rudement gagnée. Elle enseignera le respect de la propriété et aussi l'affection pour les pauvres. Accueillie au foyer des ouvriers, elle dira à la bourgeoisie leurs vertus et leurs misères. C'est sa mission. Sur elle

repose la grande œuvre du temps : l'union de la bourgeoisie et des travailleurs.

Je ne dis rien de trop. Qui a rapproché dans le combat de février l'ouvrier et la garde nationale ? La jeunesse des écoles.

C'est dans ce juste équilibre que je veux tenir ma pensée.

Il faut respecter et aimer tous les citoyens. Ne chassons personne du foyer de la patrie. Propriétaires, industriels, philosophes, poètes, artistes, paysans, ouvriers : voilà le peuple.

Dans l'intérêt de tout ce peuple il faut d'abord défendre un principe sacré : l'ordre et la liberté.

Je veux l'ordre dans son sens profond et complet. L'ordre intérieur et extérieur, la paix dans la rue et aux frontières, l'ordre au sein des idées ; ainsi, il importe de guérir les esprits d'un idéal impossible, l'organisation du travail par l'Etat. Il y a là beaucoup d'illusions à détruire. Le bien-être des ouvriers, l'organisation du travail est l'œuvre progressive de la société et non de l'Etat.

Pour ce redressement des instincts beaucoup de prudence est nécessaire. Il faut ne pas trancher les difficultés, mais les dénouer.

Je veux la liberté pour tous les hommes et toutes les croyances. La liberté pour les jésuites comme pour les philosophes. Le temps de l'ostracisme est passé.

Je veux l'égalité des droits et des devoirs. Je veux la morale et la justice dans la politique, Dieu doit descendre dans l'action.

Je veux l'enseignement de la révolution. L'éducation politique est urgente. Hâtons-nous d'initier sans effort et sans secousse notre société, nos enfants à la république. L'instituteur doit être relevé, fortifié, soutenu ; il doit devenir le prêtre de la liberté.

Je veux la science, la vie morale pour tout le peuple, et aussi le bien-être. Je veux l'abolition des impôts sur la viande, le sel, le vin, le sucre. Qu'on élève la taxe sur l'alcool, qu'on frappe le poison et non l'aliment. J'ai une passion au cœur, le saint désir de Lamartine : *la vie à bon marché*.

Je demande encore des réformes protectrices pour les paysans et les ouvriers. L'usure détruite, le *crédit* appliqué à l'agriculture et à la petite industrie, mis à la portée des travailleurs, une banque populaire.

L'armée réduite ; la diminution de cet impôt stérile de 300 millions. Le soldat, ramené de la vie oisive des casernes à la vie saine et morale des campagnes.

Citoyens, telles sont mes croyances, mes aspirations politiques.

Si vous m'appelez à l'assemblée constituante, un homme sera mon guide, mon ange gardien dans l'action; Lamartine, l'homme d'État béni, le grand cœur, le saint de la liberté.

Je l'ai aimé de bonne heure. Je l'ai défendu avec passion quand on le niait.

Je le salue d'ici. Il a accompli une œuvre qui mérite les bénédictions du monde. Il a purifié la révolution, il a vaincu la terreur. Il a déchiré le drapeau rouge, aboli la peine de mort, voulu la paix. C'est le fondateur, le sauveur de la république, le Washington héroïque de la nouvelle révolution.

Cet homme est pour moi une religion.

Aussi, si le péril revenait pour lui, je le couvrirais; ma poitrine irait au-devant des balles.

Je finis d'un mot. Je repousse la république de la guerre ; je veux la république de la paix, de la concorde et de la sympathie.

Vous allez choisir bientôt vos représentants. Nommez les plus dignes; d'abord ce noble et grave esprit, cette âme d'élite qui sera un grand orateur, Emile Souvestre. Pour moi, si vos suffrages m'appellent dans l'arène de la vie publique, j'irai défendre par ma conscience Dieu et les hommes, l'indépendance et la religion; j'irai la foi au cœur, plein de fortes espérances, jeune volontaire de la liberté.

CH. ALEXANDRE.

Morlaix, le 24 mars 1848.

Lamartine est sans repos, il est toujours sur la brèche. Le flot des députations monte chaque jour à l'hôtel de ville. Ce sont des Polonais, des Irlandais qui demandent la guerre révolutionnaire; Lamartine maintient la politique pacifique de son manifeste, ce puissant propagateur de la liberté en Europe. Vienne, Berlin, Bruxelles font aussi leurs révolutions; l'Italie, la Suisse. Lamartine n'a que des triomphes. « Chaque fois qu'un courrier » m'arrive, dit-il au gouvernement, et que j'entre » ici pour vous entretenir de nos affaires exté- » rieures, je vous apporte un pan de l'Europe. »

Les députations se suivent; ce sont des Savoisiens, des Italiens, des Espagnols qui viennent rendre

hommage à la république; ce sont de généreux ouvriers, accourant lui porter une part de leurs salaires ; ce sont les blessés de février, demandant secours; c'est la grande légion des misères humaines invoquant le grand libérateur et le grand guérisseur.

On plante dans toute la France des arbres de la liberté. On m'a demandé un jeune chêne de nos bois pour la grande place de ma ville natale. Je n'aime pas ces fêtes puériles, plagiats de l'ancienne république, ces réveils de mauvais souvenirs, ces fausses fêtes pastorales, imitées de cette hyène de Robespierre, qui portait un bouquet de fleurs, à la fête de l'Être suprême.

Je ne vais pas à la plantation de l'arbre de la liberté, où pourtant des royalistes allèrent par peur. Mes amis et moi, nous supplions les ouvriers de ne pas chanter *la Marseillaise* aux oreilles des fils dont les pères ont monté à l'échafaud, au bruit de ce chant de la Terreur. On ne doit chanter *la Marseillaise* qu'aux frontières.

Sous ces fêtes pacifiques, sous ces arbres de la liberté, se cachait un grand complot, comme le poignard d'Harmodius sous les fleurs. Lamartine l'apprit par sa police secrète; les chefs des clubs tramaient une formidable insurrection, le renversement du gouvernement provisoire, l'expulsion de la majorité, la mort de Lamartine, la dictature des révolutionnaires de Paris, un comité de salut public.

Dans la séance de nuit du 14 avril, Louis Blanc et Albert avouèrent avec une douleur suspecte qu'une manifestation, sœur de celle du 17 mars, se préparait plus formidable, sous le prétexte de l'éloignement des élections, et éclaterait le dimanche 15 avril.

Le gouvernement le savait déjà par des ru-

meurs sourdes, ces murmures souterrains montant des sociétés secrètes avant les révolutions, comme ces bruits convulsifs des volcans avant l'éruption.

Lamartine conjura avec une énergique douleur ses collègues de la minorité d'agir sur les ouvriers du Luxembourg, sur cette partie du peuple enivrée par leurs chimères; le lendemain 15 avril, ils avouèrent la vanité de leurs efforts; ils s'étaient heurtés à une résolution inflexible. Lamartine se prépara à la bataille.

C'était une bataille que les chefs de clubs allaient livrer. Lamartine répandit dans la nuit une foule d'émissaires dans les faubourgs et la banlieue; il convoqua les officiers de la garde nationale, les jeunes gens des écoles, leur apprit le péril du lendemain, leur souffla l'ardeur du combat, et les lança pour avertir, assembler, armer, ramener les bons citoyens, au premier appel du tocsin.

Il venait de s'endormir, quand il fut soudain réveillé par des émissaires, accourus des clubs lui révéler les dernières nouvelles du complot.

Le 16 avril.

Dès l'aube, Lamartine vit, des fenêtres du ministère des affaires étrangères, passer sur le boulevard des groupes de quinze à vingt hommes, tambours et drapeaux rouges en tête, se rendant au Champ de Mars. Le rassemblement montait à trente mille vers onze heures. On lui avait caché le vrai but de la manifestation, aussi était-il hésitant. Les émissaires de Lamartine, et les ouvriers des ateliers nationaux poussés par Marie, les désagrégaient. Sobrier, gagné par Lamartine et ses amis, s'opposait à l'insurrection.

Lamartine se tenait dans l'attente des rensei-

gnements portés d'heure en heure, quand Ledru-Rollin entra. Il lui dit les nouvelles connues déjà, l'attaque de cent mille hommes, le siège projeté de l'hôtel de ville; puis il lui demanda : « Quel parti prendre? Je viens me concerter avec vous, parce que je sais que vous conservez le sang-froid dans la rue et que les extrémités ne vous troublent pas le cœur. »

« Ne perdons pas une minute, dit Lamartine en lui serrant la main, allez de ce pas donner ordre de faire lever les légions. Moi je vais faire lever les bataillons de la garde mobile... Je m'enfermerai dans l'hôtel de ville avec deux ou trois bataillons, j'y soutiendrai l'assaut de l'insurrection. De deux choses l'une : ou la garde nationale, encore invisible, ne répondra pas à ce rappel, et alors l'hôtel de ville sera emporté et je périrai à mon poste; ou bien le rappel et la fusillade feront voler la garde nationale au secours du gouvernement attaqué dans ma personne à l'hôtel de ville, et alors l'insurrection, prise entre deux feux, sera étouffée dans son sang, le gouvernement sera délivré, et une force organisée invincible sera enfin retrouvée pour la république! Je suis prêt pour les deux éventualités. » Après cet émouvant entretien d'où sortit le salut de la journée, Ledru-Rollin courut faire battre le rappel. Lamartine sortit à son tour, après avoir confié sa femme à ses amis, et veillé à sa sureté en cas de mort, avec le fils du général de Verdières, élève de Saint-Cyr, et le colonel Callier, son ami. Il alla à l'état-major de la garde mobile, avertit le général Duvivier, ce religieux serviteur du devoir, courut chercher des cartouches pour la garde mobile aux Tuileries. Il trouva, en rentrant à l'hôtel de ville, le général Changarnier, envoyé par M[me] de Lamartine. Lamartine, Chan-

garnier, Marrast arrêtèrent le plan de défense... Le commandement des troupes dans l'intérieur de l'hôtel de ville fut donné au général plein de sang-froid et d'élan militaire. « Si vous me répondez que nous tiendrons trois heures, dit Lamartine qui avait conçu et préparé déjà le plan de la bataille au dehors avec l'habileté d'un général, je vous réponds du réveil des bons citoyens et du succès définitif de la journée. — Je réponds de sept heures, » dit Changarnier. Déjà des volontaires des quartiers voisins et un bataillon de volontaires lyonnais arrivaient à l'hôtel de ville. Lamartine les harangua, leur souffla le feu sacré du salut de la république. Il conseille à Changarnier de préparer une sortie derrière le palais, pour saisir l'insurrection en queue par le quai, tandis que la garde nationale l'attaquerait en flanc, en débouchant du pont Saint-Michel. Les bataillons de la garde mobile arrivèrent et acclamèrent Lamartine; cette jeunesse du peuple adorait leur grand ami, leur créateur et leur défenseur. Les heures brûlaient.

Déjà s'avançait le long du quai de Chaillot l'immense armée des clubs. Lamartine guettait à l'horizon les bruits du rappel, sans l'entendre; il écoutait le silence dans l'angoisse. Inquiet, il alla à Changarnier et Marrast, décida de faire battre le rappel par le maire de Paris, devant cette apparente trahison de Ledru-Rollin. Pourtant, il le fit battre, mais le rappel tarda par des contre-ordres et des hésitations de l'état-major de la garde nationale, après le départ de Lamartine des Tuileries.

Lamartine se multipliait; il donna, sur la certitude du rappel et du ralliement de Ledru-Rollin, malgré ses défiances, pour mot d'ordre dans toutes ses harangues, aux troupes accourues au

secours, l'unité du gouvernement. Une colonne de volontaires armés commandée par le brave et beau Chateaurenaud, ce géant blond, appela Lamartine. Il descendit avec Payer, son secrétaire, et dit :

« Citoyens, on avait annoncé aujourd'hui au gouvernement provisoire un jour de danger pour la république ; nous étions sûrs d'avance que ce jour de danger serait un jour de triomphe pour la république et pour l'ordre...

» A l'époque de la première république, il y eut un mot fatal qui perdit tout, et qui conduisit les meilleurs citoyens à s'entre-déchirer en se méconnaissant les uns les autres. Ce mot c'était la défiance...

» Aujourd'hui que la république est acceptée partout sans opposition à l'intérieur, et promet à tous propriété, sécurité, liberté, il n'y a qu'un seul mot qui corresponde à cette situation, et ce mot, c'est confiance !...

» Cette confiance que je vous recommande, citoyens, c'est le cri, c'est le sentiment que j'ai entendu sortir tous les jours du combat, ici même, sur cet escalier, dans ces cours, de la bouche des blessés pendant la lutte du peuple et du trône d'où pouvait sortir l'anarchie du peuple ! Oui, je l'ai entendu sortir de la bouche de ceux qui expiraient ici pour la république, et qui semblaient vouloir nous léguer ainsi dans cette recommandation suprême le mot sauveur de la république nouvelle et de la patrie. » A ces paroles pathétiques de patriotisme, répondirent des acclamations. Tout l'hôtel de ville résonna des cris d'enthousiasme; c'était l'hymne du dévouement. Pendant deux heures, l'éloquence de Lamartine enflamma les cœurs des volontaires, des gardes mobiles, des ouvriers, des jeunes soldats des

écoles qui arrivaient au secours. Lamartine, dans son activité infatigable, fit des prodiges d'inspiration. Il harangua trente ou quarante fois les colonnes de défenseurs se succédant sur la place de Grève. On ne voyait, on ne voulait, on n'admirait que lui, dans cette crise suprême. Il était tout-puissant ce jour-là ; il n'avait qu'un mot à dire, la foule lui aurait donné une dictature d'enthousiasme. Il n'en voulut pas, il conjura la guerre civile, il était tout à la patrie.

Il regardait des fenêtres de l'hôtel de ville, lorsqu'une colonne de l'armée du Champ de Mars, drapeaux rouges en tête, arriva du quai sur la place de Grève. Tout à coup, au bout du pont Saint-Michel, apparut une armée de trente ou quarante mille hommes de garde nationale, les baïonnettes brillant au soleil ; elle se précipita au pas de charge sur la place de Grève, au cri de : « Vive la république, vive le gouvernement ! » Elle coupa la colonne des insurgés, qui s'arrêta terrifiée, prise entre les deux armées de la garde nationale, de la rive gauche et de la rive droite, étouffée à l'angle de la place de Grève. Les légions de la rive gauche se mirent en bataille sur la place, tandis que par toutes les rues et les quais accouraient, au pas de charge, les légions de la rive droite. Tout Paris armé était là. La patrie était sauvée.

Alors Lamartine, dans l'allégresse de la victoire, harangua les vainqueurs, des fenêtres, dans les cours et les escaliers. Puis les deux cent mille hommes de la garde nationale défilèrent devant l'hôtel de ville aux cris de : « Vive Lamartine ! à bas les communistes ! »

Après le défilé triomphal, une députation d'ouvriers du Champ de Mars osa se présenter à l'hôtel de ville. Lamartine ne la reçut pas, il écri-

10.

vait des ordres pour la sécurité de la nuit. Ses collègues Louis Blanc et Albert entrèrent, il ne les salua pas. Ils murmurèrent contre ceux qui avaient fait battre le rappel. Lamartine, ému d'indignation, retourna sa figure irritée, jeta vivement sa plume, se leva, et debout, en face d'eux, leur parla avec hauteur et un accent sourd de colère. Les deux membres se retirèrent confus, en se plaignant.

Lamartine sortit par une porte secrète pour se dérober à l'ovation qui l'attendait. Caché sous son manteau, il se perdit dans le labyrinthe des rues obscures et vides, derrière l'hôtel de ville. Il vit du fond de sa voiture les colonnes de la garde nationale qui marchaient en cadence dans les rues, aux cris passionnés de : « Vive la république, vive Lamartine, à bas les communistes! »

Le soir, des légions attardées, absentes au grand défilé devant l'hôtel de ville, vinrent défiler à leur tour, aux lueurs de flambeaux. Des légions, bien avant dans la nuit, immense patrouille de vingt-cinq à trente mille hommes, parcoururent les rues, aux mêmes cris. Des enfants, cet âge est sans pitié, allèrent crier sous les fenêtres d'un chef de communistes : « Vive Lamartine, à bas Cabet ! » Lamartine fit disperser ces enfants, et offrit à Cabet menacé un refuge dans son propre foyer. Lamartine eut toutes les générosités.

On ne se borna pas à cette magnifique victoire, à cette grande bataille gagnée par Lamartine. Le peuple demandait une revue. Le gouvernement voulut s'assurer de la fidélité de l'armée de l'ordre et décida une revue générale de toutes les gardes nationales de Paris, de la banlieue, des villes voisines, de la garde mobile, et des régiments d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie proches de Paris, qu'il désirait faire rentrer dans Paris à la

faveur de cette grande revue populaire. Le 21 avril, le gouvernement monta les gradins d'une estrade appuyée à l'arc de triomphe de l'Étoile. A huit heures du matin, aux rayons d'un soleil de printemps, apparut dans l'avenue des Champs-Élysées toute une armée, tout un fleuve de baïonnettes, de cuirasses, de casques, de canons étincelants au soleil; il passa tout le jour, aux roulements des tambours et aux fanfares des musiques militaires, devant l'estrade du gouvernement. Les membres du gouvernement les saluaient debout, et remettaient les drapeaux de la république. Les légions défilaient entre une haie immense de curieux enivrés par ce beau spectacle, suivies par des vieillards, des femmes, des enfants; puis se séparaient en deux courants devant l'estrade et descendaient, les uns par les quais jusqu'à Bercy, les autres par les boulevards jusqu'à la Bastille. Toutes les baïonnettes étaient ceintes de rameaux verts et de lilas en signe de paix et de fête. On eût dit une forêt en marche comme l'armée de Macbeth. Puis les soldats, les femmes, les enfants, à leur passage devant l'estrade, jetaient ces feuilles et ces fleurs sur les têtes des membres du gouvernement. Les figures rayonnaient de bonheur. Le cri de : *Vive Lamartine!* s'élevait comme un chant continu accompagné par la basse immense des cris de : Vive la république, vive l'armée. Une députation de jeunes filles en robes blanches s'avança vers le héros du jour; une belle jeune fille se détacha du groupe, monta vers Lamartine, et inclina son front sous le baiser du grand homme adoré.

Des légions de pauvres gens, de femmes, d'enfants, de pauvres en haillons, avec une confiance touchante, lançaient les cris les plus enthousiastes à leur sauveur. C'était bien la fête de la concorde, la revue de la fraternité.

Le défilé, commencé le matin, se prolongea jusqu'à onze heures de la nuit, aux lueurs des torches. Trois cent cinquante mille hommes passèrent sous les regards du gouvernement, et n'épuisèrent pas la revue. Le surlendemain, 18 avril, deux légions qui n'avaient pu acclamer le gouvernement défilèrent devant le ministère de la justice, sur la place Vendôme, au cri dominant de : Vive Lamartine! C'était presque le seul cri. On l'acclamait d'enthousiasme, les mains frémissantes touchaient ses mains, ses vêtements, comme autrefois, au moyen âge, les pèlerins le saint du pays. Les voix le suppliaient d'accepter la dictature, lui donnaient la couronne populaire, le faisaient roi du peuple.

Pendant cette orgie de popularité, Lamartine, à l'écart, sur le balcon, montré par ses collègues aux légions, était descendu sur la place. Salué, béni, embrassé comme un être sacré, il était remonté songeur, sans ivresse du fanatisme populaire. Il était sans illusions sur sa durée ; quelque temps auparavant, il avait dit à sa sainte femme et à son ami intime Dargaud : « Vous voyez ce que me coûte d'efforts l'assemblée nationale et la restitution du pouvoir régulier à la nation ? Eh bien, quand la nation aura retrouvé son propre empire et que l'assemblée nationale sera ici, ce peuple sauvé se retirera de moi et me mettra peut-être en accusation comme ayant conspiré contre l'assemblée mon unique pensée. » Il disait vrai.

Il a réussi. Grâce à ses efforts héroïques, l'assemblée nationale est nommée. La première épreuve du suffrage universel s'est accomplie comme un acte religieux. En Bretagne, les paysans ont marché au scrutin, les prêtres, les maires, les instituteurs en tête. Il a justifié la confiance de son fondateur, il a été la grande voix du pays.

Le dimanche, Lamartine entra dans une église à l'heure des vêpres. Plein de joie, il s'agenouilla à l'ombre des arceaux, se recueillit au milieu de la foule en prière, aux sons de l'orgue qui accompagnait les psaumes de David, et éleva sa reconnaissance à Dieu. Il dit là des paroles d'action de grâces, son cantique de Siméon.

Il apprit son élection dans dix départements : les Bouches-du-Rhône, la Côte-d'Or, la Dordogne, le Finistère, la Gironde, l'Ille-et-Vilaine, le Nord, la Seine-et-Oise, la Seine, la Seine-Inférieure. Il fut l'élu de 2,300,000 voix. Mon département, le Finistère, eut l'honneur de le nommer. Mes amis et moi nous prîmes l'initiative du choix glorieux.

Enfin, le 4 mai, l'assemblée nationale ouvrit sa première séance. Le gouvernement provisoire, précédé de l'état-major de la garde nationale, se rendit par les boulevards, entre une double haie de gardes nationaux, applaudi par le peuple ému, salué à l'heure de son abdication comme à l'heure de son triomphe. Ce groupe d'hommes en habits noirs, dans leur simplicité républicaine, passa dans les respects et les acclamations populaires. A son entrée dans l'assemblée, les neuf cents représentants se levèrent devant lui, et la salle nouvelle retentit à son baptême d'inauguration, du cri de : Vive la république! Le président du gouvernement, le vénérable Dupont de l'Eure, monta à la tribune, et en quelques dignes paroles, d'une simplicité antique, déposa le pouvoir provisoire du gouvernement devant le pouvoir souverain de la nation, et cria : Vive la république!

Toute la place de la Concorde résonna comme un vaste écho, du même cri poussé par trois cent mille voix. Les canons des Invalides jetèrent leurs salves dans l'espace. Dupont de l'Eure, au pied

de la tribune, se jeta, attendri, dans les bras de Béranger.

Le 7 mai, Lamartine monta à la tribune, et au nom du président du gouvernement provisoire, il fit le compte rendu général des actes du gouvernement. Il rendit témoignage à cette république si nouvelle dans l'histoire, éclose sans une violation de liberté, de propriété, sans la captivité, la proscription d'un seul citoyen, sans une goutte de sang. Il s'effaça avec une dignité simple, une modestie religieuse, reporta l'honneur des grands actes de la république au peuple et à Dieu, et il finit par ce généreux appel à l'histoire :

« Puisse l'histoire inscrire avec indulgence au-dessous, et bien loin des grandes choses faites par la France, le récit de ces trois mois passés sur le vide entre une monarchie écroulée et une république à asseoir, et puisse-t-elle, au lieu des noms obscurs et oubliés des hommes qui se sont dévoués au salut commun, inscrire dans ses pages deux noms seulement : le nom du peuple, qui a tout sauvé, et le nom de Dieu qui a tout béni sur les fondements de la république ! »

Ces magnanimes paroles s'éteignirent sous les applaudissements des représentants et des tribunes. Quand Lamartine descendit de la tribune et passa devant l'assemblée nationale, l'assemblée tout entière, émue de respect et d'admiration, se leva devant ce grand citoyen. Il se leva à son tour de son banc, salua, et se leva trois fois devant l'ovation prolongée des représentants.

Le lendemain, 8 mai, il remonta à la tribune et fit le rapport victorieux des affaires étrangères, le magnifique récit des conquêtes morales de la république; comme il le dit, ce fut le manifeste en action.

Il compara la politique étrangère du gouverne-

ment de Juillet à celle de la république. D'un côté l'abaissement et l'isolement, de l'autre la dignité et l'amitié de l'Europe. La paix républicaine a donné la liberté à toute l'Europe, la paix monarchique l'avait comprimée. Jamais sous Richelieu, sous Colbert, sous Vergennes, sous les ministres de la première république, la politique étrangère de la France n'eut une telle grandeur. Jamais plus grand ministre des affaires extérieures ne parla un si haut, un si noble langage. Son verbe a été une puissance. Il a gouverné à l'intérieur et à l'extérieur, avec la parole. C'est la première fois qu'une république spiritualiste a paru dans le monde.

Pendant son discours, l'assemblée a écouté avec une émotion de fierté et d'admiration ce récit de victoires. Aussi, à la fin, elle écoutait toute frémissante, impatiente d'applaudir, quand Lamartine prononça ces glorieuses paroles :

« Le bonheur ou la gloire de cette situation sont tout entiers à la république. Nous en acceptons seulement la responsabilité, et nous nous féliciterons toujours d'avoir paru devant la représentation du pays en lui remettant la paix, en lui assurant la grandeur, les mains pleines d'alliances et pures de sang humain. »

Alors l'enthousiasme éclata ; une explosion d'applaudissements jaillit de toute l'assemblée, les mains battirent d'allégresse. On fit à ce patriotique rapport l'honneur de l'impression et de l'envoi à tous les départements et aux puissances étrangères ; l'assemblée reconnaissante vota que le gouvernement provisoire avait bien mérité de la patrie.

Ce furent les plus beaux jours de la vie politique de Lamartine, après les journées du drapeau rouge et du 16 avril. Grand poète, grand orateur,

grand historien, il avait conquis une gloire plus haute ; il était devenu un grand citoyen. Il était grand homme avant la mort. Il était sur le faîte de la popularité, il allait en descendre.

Il commença cette descente le 9 mai. Il fallait un pouvoir légal intérimaire jusqu'à la constitution. Quel serait-il? Cela dépendrait de lui. Il avait trois partis à prendre.

Le plus doux, la retraite. S'effacer devant l'assemblée, se retirer de la lutte pendant quelque temps. Lui laisser toutes les difficultés menaçantes, garder à l'écart sa popularité, grandir à distance, puis revenir après un rappel triomphal. Mais c'était la désertion dans le combat, avant la victoire ou la défaite ; c'était une lâcheté.

Le plus beau, le pouvoir unique. L'assemblée, la France, l'Europe l'y adjuraient. Tout le monde ne voulait que lui. Il était maître de son œuvre ; il devenait le fondateur d'une république, et bientôt tout le pays lui donnait la présidence. C'était la grande figure couronnée de gloire.

Mais il fallait exclure ses compagnons de lutte, satisfaire les passions réactionnaires de l'assemblée. Il comprenait, et il était presque seul à le comprendre en ce moment, le péril du pouvoir unique, seul vrai dans l'avenir. Il prévoyait une bataille prochaine. Il sentait que la minorité du gouvernement provisoire rejetée, proscrite du pouvoir, se vengerait, porterait toute sa force à une insurrection, et la rendrait victorieuse.

Le plus patriotique, le pouvoir collectif. Il le choisit sans illusions, sachant bien que c'était un pouvoir fragile, un pont de bois pour traverser l'abîme de la révolution à la constitution. Mais il conjurait la guerre civile, empêchait son triomphe, tournait contre elle le parti révolutionnaire avec Ledru-Rollin maintenu au pouvoir. Dès lors, il

renonça à la tentation du pouvoir unique, refusa le couronnement de l'ambition; il s'immola à la paix de la patrie, il jeta sa popularité dans le gouffre, il eut l'héroïsme du sacrifice. Il perdit sa gloire devant les hommes et devint plus grand devant Dieu.

Puis, après avoir roulé toutes ces pensées pendant plusieurs nuits, il descendit résolu, le 9 mai, du ministère des affaires étrangères. En passant sur la place de la Concorde, il fut accosté par un groupe de représentants républicains; ils le supplièrent d'accepter le pouvoir pour lui seul.

« Non, leur dit-il, j'ai bien réfléchi. Il y a un abîme entre l'assemblée nationale et le jour où la république sera armée. Il faut un Decius pour le combler. Je m'engloutis, mais je vous sauve. »

Le débat sur la commission exécutive s'ouvrit. Après un discours habile de Jules Favre, un religieux discours, un appel à la concorde de Lacordaire, un discours contraire d'Odilon-Barrot, il se décida à parler. Il le fit avec un sentiment de tristesse, sachant bien qu'il allait combattre l'avis presque unanime de l'assemblée. Dans un grave et noble discours, il tenta de rassurer l'assemblée, au delà de sa pensée même, mais il l'avertit du danger : « Tous les droits, souvenez-vous-en, donnent toutes les forces; quand vous laissez en dehors du gouvernement des droits, des souffrances, des exigences légitimes, tremblez alors... » Son discours ne persuada pas l'assemblée et la mécontenta. Elle subit à contre-cœur cet expédient mauvais, mais nécessaire de la Commission exécutive. Elle s'irrita de la violence faite à son désir. Elle le fit sentir à Lamartine, en le rejetant au quatrième rang. La veille, elle l'avait acclamé, le lendemain, elle l'abandonna; la réaction vint vite; elle commit une faute et une ingratitude; elle

affaiblit Lamartine qu'elle aurait dû fortifier pour la bataille.

Le 15 mai.

Nous sommes consternés. Encore une insurrection, une invasion de l'assemblée par des revenants de 93. Nous lisons avec colère les diverses scènes du 15 mai. Lamartine, dans sa prévision d'alarme, avait pourtant ordonné les diverses précautions militaires pour la défense de l'assemblée. Mais la colonne de ces insurgés avait forcé le pont, par la faiblesse du général Courtais qui toléra leur passage. La grille du palais fut envahie,. Lamartine se retira sur la porte de la seconde cour gardée par des mobiles. Il espérait, quand il vit les gardes mobiles replier leurs baïonnettes; pour la première fois il désespéra, et cria: « Tout est perdu ! »

A peine entré dans la salle, il en sort, s'élance dans la salle des colonnes, vers un groupe de chefs de clubs, Louis Blanc et Albert entre eux, et suivi d'autres hommes. Il étend ses bras comme une barrière : « Citoyens, vous ne passerez pas, ou vous ne passerez que sur mon corps. » Ils lui jettent, sans violence d'action, des mots d'ironie. Le groupe se retire dans la salle des pas perdus.

Lamartine regagne l'assemblée; alors une trombe d'hommes en blouses, en haillons, un torrent échappé des égouts populaires, glisse le long des colonnes, descend dans la salle devant les représentants impassibles. L'orgie révolutionnaire se rue dans la salle violée, salit la tribune, étale ses débauches de cris, de motions insensées comme aux plus mauvais jours de la Convention.

Lamartine ne tente pas dans cette mêlée une lutte de parole impuissante. Il court à l'action, lance par des amis affidés l'ordre de battre le rap-

pel. Il rencontre des groupes hésitants amenés là, sans connaître le but secret de l'insurrection : « Parlez-nous, conseillez-nous. » Lamartine les harangue avec indignation. Il est partout, il donne un assaut de parole dans la salle des conférences, à d'autres groupes. Ils se retirent. Mais la garde nationale n'arrivait pas.

Lamartine tendait l'oreille dans le silence, lorsque tout à coup le bruit cadencé d'un pas de charge arrive des deux quais de la Seine. Un bataillon de garde mobile captif dans le jardin s'élance aux armes. Lamartine descend de son observatoire, court aux troupes de secours, rentre dans la salle violée, et chasse des salles, des cours, des jardins les factions épouvantées. Il monte à la tribune, jette quelques brèves paroles de reconnaissance à la délivrance de l'assemblée, et court à l'hôtel de ville. Il descend au milieu d'acclamations passionnées, des baïonnettes dressées vers la tribune comme une haie de défense, va droit à Ledru-Rollin : « Marchons à l'hôtel de ville, lui dit-il ; on a porté votre nom sur la liste du gouvernement, donnez le démenti aux factions en marchant avec moi contre eux ! »

Lamartine n'écoute pas des conseils d'attente imprudente ; il s'élance avec sa colonne faible encore, mais accrue dans sa marche, se souvient de l'histoire du 9 Thermidor, de Barras accourant à l'hôtel de ville, sait le prix du temps gagné, donne au général Bedeau le commandement des troupes sans généraux, fait venir quatre pièces de canon pour assiéger et forcer l'hôtel de ville. Des mains de femmes, d'hommes, d'enfants, applaudissent l'héroïque colonne.

Des dragons annoncent le péril d'attaque contre l'hôtel de ville armé de canons ; Lamartine improvise une seconde attaque, avertit le général

de lancer une seconde colonne par les rues opposées dégorgeant sur la place de Grève, renouvelle la manœuvre que lui a apprise l'histoire, la marche de Bourdon de l'Oise sur Robespierre à l'hôtel de ville, par les mêmes rues, tandis que par le quai accourait Barras. Lamartine à cheval, visible par sa haute taille, exposé aux balles de l'hôtel de ville, traverse la place. On le supplie de descendre de cheval, de se dérober aux coups de feu des insurgés : « Non, non ; si quelqu'un doit tomber le premier pour la cause de l'assemblée nationale, c'est moi ! »

Pas une balle ne part de l'hôtel de ville. Les gardes nationaux, les gardes mobiles escaladent les escaliers, saisissent Barbès sans une goutte de sang. Lamartine, dans l'exaltation de la défaite de l'insurrection, lance ces paroles martiales à la foule qui dresse les mains et les armes vers son éternel libérateur : « Citoyens, la première tribune du monde, c'est la selle d'un cheval, quand on rentre ainsi dans le palais du peuple, entouré de ce cortège de bons citoyens armés pour y étouffer les factions démagogiques et pour y réinstaller la vraie république et la représentation nationale avec vous. »

Les chefs des conjurés saisis ne sont conduits à Vincennes que la nuit, par humanité, pour les dérober à la vengeance de la foule exaspérée contre ces éternels conspirateurs.

Lamartine retourne vite par les quais annoncer à l'assemblée la prise de l'hôtel de ville, retardé par des groupes populaires pressés autour de son cheval, enivrés de reconnaissance au grand citoyen. Les gardes nationaux, les dragons, le peuple, tous l'applaudissaient, serraient ses mains. Dans les rues, sur les ponts, le long des quais, hommes, femmes, enfants, vieil-

lards agitaient leurs mains, leurs mouchoirs, lançaient des fleurs à son cheval, à son vaillant compagnon de combat. Un cri sans fin, prolongé sur toute sa route, courait sur ce peuple enivré, saluait à son passage le héros populaire : « Vive la république ! Vive l'assemblée nationale ! Vive Lamartine ! » La popularité perdue dans l'assemblée lui restait encore fidèle dans une partie du peuple. C'est le splendide bouquet de ce grand feu d'artifice de popularité près de s'éteindre comme toutes les fêtes humaines.

De retour à l'assemblée, il monte à la tribune annoncer la victoire ; il associe justement Ledru-Rollin à l'honneur, puisqu'il a été à la peine. Il justifie ainsi sa généreuse et prévoyante politique d'avoir imposé à l'assemblée un collègue dont elle se défiait.

Le lendemain, 16 mai, devant l'abstention coupable du préfet de police, Caussidière, pendant que le général Bedeau cerne cette citadelle des *Montagnards*, il obtient de Caussidière sa démission, et dénoue ce nœud gordien sans effusion de sang.

On ne le laisse pas reposer. Le 23 mai, on l'assaille d'une interpellation inutile sur les affaires de Pologne et d'Italie ; il prouve une fois de plus la sagesse et le succès de sa politique étrangère, et sa suprême éloquence.

La malheureuse journée du 15 mai soulève les récriminations : l'assemblée manifeste sa défiance contre la Commission exécutive qui avait pourtant donné tous les ordres, rassemblé la garde nationale, la garde mobile sur la place de la Concorde, et devant le palais pour la garde de l'assemblée, compromise par l'hésitation du général Courtais, la mollesse des généraux, les troupes sans commandement. Lamartine s'était impro-

visé général d'inspiration dans l'insurrection du 15 mai. Eh bien ! l'assemblée n'a pas confiance, et elle veut le 30 mai confier sa défense, par une disposition de MM. Billaut et Dufaure, au président de l'assemblée. Lamartine montre les dangers de conflit, reconnaissant le droit au président, mais sans enlever au pouvoir exécutif le devoir, le droit d'exécution de la préservation de l'assemblée et du pays.

Lamartine y veille, l'assemblée ignore ses efforts de chaque jour, dans les réunions de la commission exécutive. Déjà, avant le 30 mai, il avait préparé à la fois la dissolution des ateliers nationaux, cette assistance de la misère, devenus un immense club fainéant de cent mille hommes, et la défense de Paris en prévision d'une bataille. Il voulait par le rachat des chemins de fer donner du travail dans toute la France, disperser les ouvriers dans leurs départements, leur donner des défrichements en Algérie ; le 12 mai, on avait adopté son plan. Le 20 mai, il avait fait adopter l'élévation de la garnison de Paris à cinquante-quatre mille six cents hommes, le commandement d'urgence au général Cavaignac, ministre de la guerre, en cas de péril, son rapport quotidien sur l'exécution de ces diverses mesures militaires. Le 1er juin, il obtient la création de trois cents bataillons de garde mobile, le 8 juin, un camp de vingt mille hommes à Paris. Chaque jour il excite la lenteur du général Cavaignac, il le harcèle sans cesse. Il s'inquiète de la faction bonapartiste qui embauchait des ouvriers aux ateliers nationaux. Et l'assemblée doutait de lui, le croyait complice de Ledru-Rollin dans de ténébreuses conspirations !

Le mystère, l'inconnu, c'est l'anxiété de l'assemblée et du pays. Le 12 juin, on discute un projet de décret du général Bedeau, une proposition de

crédit de 100,000 francs par mois à la commission exécutive. Le débat déchire les voiles, on dépose au grand jour les défiances, les soupçons contre la Commission exécutive, on l'accuse de divisions secrètes, de n'avoir que l'apparence de l'accord, non la réalité.

Lamartine, visé par ce débat, monte à la tribune; il aborde de front l'angoisse publique, et d'un mot saisissant, va au cœur de l'accusation: « Ce qui manque à l'assemblée nationale, ce qui manque au pays tout entier, en ce moment, ce n'est pas la force, c'est la lumière. »

Il la fait sur tout, et pour tous. Il fait l'histoire de la révolution et de la république de 1848 avec la fierté de la grandeur et de la sincérité, il devance la justice de la postérité. Il a dit la vérité à l'assemblée, et sur l'assemblée, sur les partis implacables qui: « *couvrent d'ignominie* ces hommes » que l'histoire approuvera un jour, et qui se sont » dévoués quand la place était vacante, et quand » le pouvoir suprême n'était que le suprême » danger. »

Quelle justification dans cette raison suprême! Il ne faut pas provoquer cette éloquence, car elle est terrible et décharge la foudre sur les ennemis. Il a suspendu son discours. Il le reprend par un incident qui justifie le décret proposé à l'assemblée. Un coup de feu a été tiré au cri de: Vive l'Empereur! Il saisit cet incident de guerre civile, et demande à l'assemblée l'expulsion de Louis-Napoléon Bonaparte. On l'acclame, et l'assemblée se lève au cri de: Vive la république!

Puis il reprend sa défense de la république, du peuple de février et de lui-même. On l'accuse chaque jour, avec la méchanceté et la bêtise des partis, d'avoir conspiré avec Sobrier, Blanqui; et il jette sa justification au front de ses accusateurs

dans cette superbe et foudroyante image: « Oui, j'ai conspiré avec Sobrier, j'ai conspiré avec Blanqui, j'ai conspiré avec plusieurs autres. Savez-vous comment j'ai conspiré? J'ai conspiré comme le paratonnerre conspire avec la foudre... »

Puis avec quel fier mépris il foule ces accusations, et s'en fait honneur! Avec quelle hauteur il se dresse et s'en couronne pour l'histoire et la postérité!

« C'est la récompense historique de tous les hommes qui, dans des circonstances plus grandes qu'eux-mêmes, ont eu le bonheur, et quelquefois le malheur de rendre les plus immenses services à la société et à leur pays! Il manque quelque chose à la satisfaction de leur conscience, il manque quelque chose à leur mémoire tant que le sceau de la calomnie, de l'ingratitude et de l'injustice n'est pas posé sur les humbles services qu'ils ont rendus! »

Moi aussi, je regrettais son silence dans la Commission exécutive, son effacement, le mystère, parce que je ne savais que répondre aux hommes qui l'attaquaient. Je le disais à Dargaud, son confident, et j'appelais la lumière.

Il m'a écrit :

« MON CHER AMI,

» Je ne vous écris pas, mais je vous aime. Je n'ai pas un instant à moi. Au moment où je vous adresse ces mots, Lamartine donne sa démission et il fait bien.

» La Chambre a commis une grande faute en admettant Louis Bonaparte; s'il est nommé président, il n'y a plus de république. Il n'y a plus qu'un vulgaire et sanglant plagiat de l'empire

» M. de Lamartine, mon cher ami, n'a démérité ni de la France, ni de l'Europe, ni de la posté-

rité. Si je pouvais vous développer en une heure toutes ses intentions, tous ses plans, toute sa politique, vous seriez de mon avis. Lisez son dernier discours dans le *Moniteur*, c'est un document incomplet, mais vous devinerez le reste.

» Je suis à la campagne, et je me suis remis les matins à Marie Stuart. Tout le jour se passe en affaires, et le soir je retrouve M. de Lamartine à Madrid, à dix minutes de mon appartement du Bois de Boulogne.

» Quand vous reverrai-je ? Je le désire de cœur. En attendant, je vous aime et je me rappelle au souvenir affectueux de votre père.

» Bien à vous.

» J. M. DARGAUD.

» Paris, le 14 juin 1848. »

L'assemblée a été folle, elle a admis l'homme jugé ridicule et impuissant, et n'a pas cru au prestige du nom. Elle a cru faire de la générosité sans péril. Mais Lamartine, dans sa précoce prévision d'homme d'État, en 1831, dans sa *politique rationnelle*, son discours de mai 1840 sur le retour des cendres de Napoléon, a vu dans le retour de Louis-Napoléon un danger de mort pour la république.

L'assemblée a des faiblesses et des violences, elle précipite la dissolution des ateliers nationaux, malgré la prudence de Lamartine. Elle court à une bataille.

Il a eu tort de retirer sa démission, par abnégation généreuse; il a voulu, dans sa folie de sacrifice, ne pas abandonner le champ de bataille à la veille du combat.

Dimanche, 25 juin; voici les premières nouvelles, les attroupements le soir du 22 juin, le palais du Luxembourg menacé par des bandes, aux cris de : « A bas Marie, à bas Lamartine ! Le

réveil des rassemblements de huit à dix mille hommes, à sept heures du matin, le 23, sur la place du Panthéon. Leur dispersion par la 11e légion commandée par Edgar Quinet, et par la parole d'Arago. Puis la descente des ateliers nationaux aux barrières, menés par leurs chefs. Paris sans troupes encore vers dix heures. Le rappel battu en vain. La garde nationale sourde à l'appel aux armes. Son arrivée tardive. Les troupes rares, malgré les appels réitérés, les ordres suppliants de Lamartine au général Cavaignac. Ses lenteurs alarmantes. Enfin l'occupation de l'hôtel de ville par quinze ou seize bataillons de garde mobile, sous le général Duvivier. Le général Damesme sur la rive gauche, barrant les quartiers populeux de la Seine au Panthéon, puis sur la rive droite, Lamoricière, avec d'insuffisants bataillons, défendant la ville, du Château-d'Eau à la Madeleine.

Les premières barricades, l'assaut d'un bataillon de la 2e légion à la barricade de la Porte-Saint-Denis, les premiers morts, les premières victimes!

Vers midi, on placarde un appel du général Cavaignac sur les murs de l'hôtel de ville. Il demande les gardes nationales des départements au secours de Paris. La bataille est donc incertaine, on s'alarme. Ce n'est pas la Commission exécutive qui a signé, c'est le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif. Lamartine est donc renversé! Je suis consterné, je pressens une catastrophe.

On répand l'appel dans les campagnes, les volontaires accourent; toute la ville est dans l'inquiétude, le trouble, la terreur. Les mères en larmes poussent cependant leurs fils au devoir. Je cours m'inscrire à l'hôtel de ville, je suis le premier. Mes amis et moi nous improvisons notre départ. On partira le soir, par le bateau à vapeur

du Havre, *le Morlaisien*, frété pour ce patriotique voyage.

Vers dix heures du soir, par le quai de Léon, sous le drapeau tricolore sauvé par Lamartine, la compagnie des jeunes volontaires se mit en marche, en chantant comme ses pères, la *Marseillaise* et le *Chant du départ*. Les mères aux fenêtres regardaient passer leurs fils aux lueurs des torches, entre une haie d'enfants, d'hommes et de femmes en larmes. Les sanglots se mêlaient aux chants héroïques. L'émotion de la guerre civile serrait les cœurs. Ce départ de nuit était funèbre. Ce convoi défilant dans les ténèbres, aux lueurs de sang des torches, semblait aller à la mort.

On fit halte devant le bateau. La vapeur grondait comme un bruit précurseur de combat. La foule suivit d'un regard morne chaque jeune soldat qui descendait sur un pont de planches dans le bateau sombre. On eût dit une descente dans l'abîme. Quand le défilé eut fini, que le bateau se détacha du bord, alors toute la foule envoya à la jeunesse, debout sur le pont, ses cris et ses gestes d'adieu, lui jeta son cœur.

Le départ fut sinistre. Le bateau noir descendit la rivière, par un chenal sinueux, en soulevant sous les ailes de ses roues les lueurs du phosphore. Il allait comme le dragon des légendes, en soufflant la fumée et la flamme. L'Océan était sombre, la nuit sans étoiles. Seuls, quelques phares rayonnaient sur les écueils. La jeunesse insouciante, couchée sur le pont, regardait les étoiles des mers, ou dormait tranquille, bercée par la houle, tandis que leurs mères et leurs sœurs priaient dans l'angoisse, et suivaient sur l'abîme ces frères et ces fils qu'elles voyaient voués à la mort.

Le matin, on a passé en vue de Guernesey, l'île anglaise, tout émue et inquiète de ces gardes na-

tionaux assemblés sur le pont du bateau à vapeur. On voit les habits rouges s'agiter sur les rochers.

On aborde au Havre dans l'après-midi. Là, nous apprenons les funèbres nouvelles des 23, 24 et 25 juin, la bataille des trois journées, plus longue, plus sanglante que les grandes batailles de l'empire. Les généraux morts, l'héroïsme de la garde mobile, si bien prévu par Lamartine, sa chute soudaine, au moment où il combattait aux barricades, le complot tramé par le parti républicain du *National* pour le renverser. Nous dévorons les journaux, nous frissonnons aux horreurs de cette guerre civile soudoyée par le parti bonapartiste et les chefs des ateliers nationaux ; guerre politique et sociale à la fois. Je lis avec une admiration triste le dévouement méconnu de Lamartine, son héroïsme, le 23 juin au soir, son assaut aux barricades du pont Saint-Michel et de la rue Saint-Séverin, à la tête des troupes.

Je lis avec stupéfaction le manque de troupes le 23, les lenteurs de Cavaignac, les prodiges de Duvivier, de Damesme, de Lamoricière, leurs victoires avec leurs faibles forces, leurs appels à des renforts qui n'arrivaient pas. J'admire le magnifique courage de Lamoricière, son entrain au feu, son visage noir de poudre, courant à cheval, son cigare à la bouche, le rire héroïque de Kléber au visage, enflammant ses soldats.

J'admire Lamartine après les succès du 23, infatigable, refusant le repos au général Cavaignac, continuant le combat : « Nous avons encore quatre heures de jour, dit-il, et toute une longue nuit ; ne les laissons pas à l'insurrection..... Si les troupes nous manquent, enlevons par notre exemple la garde nationale qui flotte et qui tarde, formons avec le peu de bataillons groupés autour de l'assemblée une dernière colonne d'attaque, et

conduisons-la nous-mêmes à l'assaut des barricades du faubourg du Temple, position la plus forte et la plus décisive des insurgés. »

Cavaignac, entraîné par Lamartine, part. Lamartine monte à cheval, sur sa *Saphyr*, sa jument noire à la tête étoilée, prête son autre cheval à Pierre Bonaparte. L'intrépide Duclerc les accompagne, le beau Chateaurenaud, suivi de pelotons de garde mobile. Un représentant breton, le noble et brave M. de Treveneuc, se joint à Lamartine. Une colonne de 2,000 hommes suit Lamartine. Elle arrive à la barricade du boulevard du Temple. Lamartine les lance à l'assaut sous un orage d'été, sous les éclairs et la foudre, et sous l'orage de balles et de boulets des insurgés. L'assaut, renouvelé, repris avec une *furia francese* pendant trois quarts d'heure, est enfin victorieux. La barricade est emportée. Lamartine s'élance trois fois au pied de la barricade, cherche la mort, en avant de cette jeunesse héroïque, désespéré de la bataille, de cet orage de sang, où va se noyer la république, son rêve, sa grande œuvre de paix et de liberté. Son cheval est blessé, son autre cheval monté par Pierre Bonaparte est tué. Quatre cents jeunes héros tombent blessés ou morts. La mort ne voulait pas de lui.

Dans son audace intrépide, il s'avance jusqu'aux avant-postes des insurgés, accompagné de Duclerc et d'un brave garde national, Lassaut. La foule l'accueille, l'acclame avec des larmes. Il parle à cette foule, du haut de son cheval. Cette intrépide confiance enthousiasme les insurgés mêmes. Ils lui disent leur défiance de l'assemblée, leur confiance en lui, leur grand ami, leurs misères. « Gouvernez-nous vous-même ! Sauvez-nous ! Commandez-nous ! Nous vous aimons, vous ! nous vous connaissons ; nous désarmerons nos frères ! »

Ces pauvres égarés serrent les mains, touchent les habits de Lamartine, lancent des fleurs sur la tête de son cheval, aux cris de : Vive Lamartine! Ce fut le dernier rayon, le soleil couchant de sa popularité.

Lamartine revient vers Cavaignac, il lui ordonne l'appel en masse des troupes hors Paris. La nuit arrive, les gardes nationaux des villes voisines entraient par toutes les barrières. La victoire devenait certaine, grâce à la Commission exécutive.

Mais on voulait la renverser. Le 24, à huit heures du matin, un groupe de représentants entre dans la chambre du Conseil, veut violenter la Commission, lui arracher sa démission. Elle a hâte de rendre le pouvoir à l'assemblée ingrate. Mais elle ne veut pas déserter au milieu de la bataille. A dix heures, l'assemblée nomme Cavaignac chef du pouvoir exécutif, le général qui avait si mal exécuté jusque-là les ordres de la Commission exécutive. Elle fait son coup d'État d'ingratitude contre Lamartine, son créateur et son sauveur. O justice des assemblées!

Lamartine a écrit au nom de ses collègues cette noble lettre :

« Citoyens représentants,

» La Commission du pouvoir exécutif aurait manqué à la fois à ses devoirs et à son honneur en se retirant devant une sédition et devant un péril public. Elle se retire seulement devant un vote de l'assemblée. En vous remettant le pouvoir dont vous l'aviez investie, elle rentre dans les rangs de l'assemblée nationale pour se dévouer avec vous au danger commun et au salut de la république. »

Lamartine est allé au général Cavaignac, et lui a dit : « Je ne suis pas de ceux qui se réfugient

dans l'opposition en tombant du pouvoir, mais de ceux qui soutiennent le pouvoir républicain dans les mains de leur successeurs comme dans leurs propres mains. Comptez sur moi demain comme aujourd'hui. »

Quel noble adieu au pouvoir ! Je suis navré, voilà donc la récompense de l'assemblée à ce grand citoyen. Ah ! le peuple insurgé a été plus juste, quand il le saluait et l'acclamait une dernière fois aux avant-postes, dans son touchant adieu de popularité.

Et moi, je suis enivré comme le peuple, mais je n'oublierai pas comme lui. Que n'ai-je été son témoin et son serviteur comme la jeunesse des écoles ! Où donc a-t-il pris ce don d'éloquence religieuse et populaire, ce coup de foudre au cœur du peuple ! Ni Démosthènes, ni Cicéron n'ont eu à lutter ainsi contre le peuple, au forum d'Athènes et de Rome ; ni Mirabeau, à la Constituante, ni Vergniaud, ni Danton, à la Convention. Ils parlaient à une assemblée en discours médités. Lamartine seul et le premier, hors d'une assemblée, sur les places publiques, a combattu une armée populaire ; seul, acculé à des difficultés soudaines, à des périls imprévus, il a improvisé une politique, une action, une éloquence. Seul, il a fait jaillir de l'orage le courant électrique de l'inspiration. Seul, il s'est trouvé face à face avec les lions.

Quel spectacle de sublimité tragique dans ces journées de l'hôtel de ville, le 24 février, le 25, dans les huit assauts du drapeau rouge, le 26 dans l'abolition de la peine de mort, de la Terreur, le 27 dans le mâle refus de l'organisation du travail, le 4 mars, dans le magnifique manifeste à l'Europe, le 17 mars, dans sa harangue victorieuse de la dictature des terroristes, le 16 avril, dans la victoire pacifique sur le peuple de Blanqui, et chaque

jour, dans ses allocutions aux ouvriers, aux étrangers, aux députations des villes ! des prodiges d'inspiration! des miracles d'éloquence, de courage et de sagesse! les travaux d'Hercule !

Oui, c'est un spectacle sinistre et sublime, ces foules ivres de vengeance, ces bêtes fauves humaines se ruant par tous les vomitoires dans ce cirque de la place de Grève et de l'hôtel de ville, tendu de drapeaux rouges, et là, seul, debout, le front nu, un homme de haute taille, à la figure pâle, à l'âme intrépide, au sourire héroïque, la tête froide et le cœur chaud, le gladiateur de la patrie, sans arme que sa parole, combattant de sa voix grave et sonore une armée de cent mille hommes, affamés de licence, aux hurlements sauvages, aux cris de mort, aux armes menaçantes, calmant ce peuple en délire, apaisant cette tempête d'hommes qui expire en larmes et en embrassements à ses pieds.

Ce charmeur héroïque se plaisait à jouer avec les fauves, à passer sa main dans leur crinière, à les calmer du geste, du regard et de la voix.

J'ai vu sur les grèves l'image de ce peuple et de cet homme, la lutte de la force et de l'esprit. C'était une tempête au crépuscule. Une marée d'équinoxe montait, poussée par le vent. Tout l'horizon n'était qu'une mer houleuse. Du large, dans un golfe, un cirque de la mer, accouraient de hautes lames avec des bruits sinistres, elles se lançaient à l'assaut d'un îlot, elles battaient les flancs d'une haute et frêle tour, l'ébranlaient en vain, puis descendaient vaincues dans l'abîme. Des vagues plus hautes, plus limoneuses, revenaient au combat, sous un vent de fureur, se ruaient sur la tour, la couvraient de leur écume souillée, puis retombaient impuissantes. La grande mer, dans sa haine aveugle, remontait toujours, et tentait

d'éteindre la petite lumière du phare. Mais sur la houle, la lumière du phare rayonnait tranquille et éclairait leur route aux navires en détresse.

J'ai agité toutes ces pensées dans ma nuit du Havre. Nous partons vers midi, parqués comme un bétail dans les wagons de bois découverts. Vers la banlieue de Paris, nous traversons les ouvriers des ateliers nationaux, aux figures hostiles, et nous arrivons enfin à Paris par la gare du Havre.

Nous campons dans la gare, tout noirs et souillés de poussière. On me détache avec des amis pour aller annoncer notre arrivée à nos députés à la place de la Concorde; nous sommes saisis de douleur. Ce n'est qu'un camp de paille fangeuse, piétinée par les chevaux d'un régiment de cuirassiers qui couvre l'assemblée, des flaques de sang. Je passe près d'un jeune officier, à cheval; on vient de tirer sur lui. Sa belle et pâle figure, à l'ombre de son casque, exprime la tristesse de la guerre civile, et me rappelle la statue de Michel-Ange, *Il Penseroso*.

Le soir, on nous envoie à Maisons-Laffitte, à la garde du pont qu'on devait attaquer ce soir-là.

Notre quartier général est place Notre-Dame-des-Victoires. Là, chaque matin, est notre rendez-vous, d'où l'on nous expédie dans divers quartiers de Paris. La bataille est finie. On désarme. Nous assurons le désarmement dans le quartier Saint-Sulpice.

Un autre jour, nous défilons sur les boulevards jusqu'à la place de la Bastille. Nous voyons en passant, à une maison trouée de boulets, une jeune fille qui nous regarde et agite son mouchoir. Elle est belle ! Alors, au milieu de ces ruines, malgré le sang et le deuil, nous nous mettons à chanter avec la galanterie et la grâce de la jeu-

nesse française, les yeux levés vers la jeune fille, ces vers du *Chant du départ :*

> Un Français doit vivre pour elle,
> Pour elle un Français doit mourir.

Je mets à profit mes heures libres ; je cours à mes amis, à Dargaud. Nous nous embrassons tristement. Il me conduit à Lamartine. J'en avais hâte. Nous sommes venus le soir. J'entrai tout ému d'admiration et de tristesse. On causait à peine, à voix basse, comme dans une chambre funèbre. Il était là, dans l'atelier si connu, presque seul, en famille et en amitié, avec sa femme désolée, un neveu et une nièce, M. et M^me^ de Senevier, deux ou trois amis, abandonné du peuple. Quel revoir après deux ans ! Il était calme, recueilli dans un noble silence, assis dans un fauteuil, contenant son désespoir sous sa sérénité. Je le revoyais, après tant de grandes journées, le grand vaincu, grandi encore par l'infortune, sacré par l'épreuve. C'était la grande figure tragique de la République, comme Coligny au retour des guerres religieuses. La soirée était morne, il semblait las de la vie. Je lui serrai la main, mon long regard triste fixé sur lui, mettant dans mes yeux tout mon cœur.

Je ne l'ai pas revu, trop désespéré moi-même. J'ai visité Michelet, accompagné de mon ami G. Lejean. Son noble gendre, Alfred Dumesnil, était près de lui, sa fille ardente, M. Guéroult qui revenait de l'étranger. Il nous dit toute l'admiration de l'Europe pour Lamartine, le sauveur de la paix.

Nous causions au jardin. Michelet, pâle et ému des terribles combats autour du Panthéon, nous racontait les scènes de la guerre civile. Les insurgés avaient défendu les barricades de la rue des Postes aux cris de : Vive Napoléon ! Les barricades étaient encore debout. Nous sortîmes ; à chaque

pas, les pavés épars, les taches de sang mal effacées nous saisissaient d'horreur. Nous visitâmes tout ce quartier sanglant du Panthéon, la grande église. Un boulet avait troué la porte de bronze, traversé la nef, en abattant les têtes des statues de la France et de la liberté. Symbole des journées de juin. Quatre cercueils étaient encore dans la nef et dégouttaient de sang; deux d'entre eux contenaient les corps du général Bréa et son aide de camp, assassinés à la barrière de Fontainebleau. Nous faisions ce funèbre pèlerinage, l'âme en deuil et désespérée. Nous rencontrions, à tous moments, les jeunes sauveurs de Paris, créés par Lamartine, les gardes mobiles. Nous les fêtions, c'étaient les héros du jour, les femmes les adoraient. Popularité légère comme l'amour, qui les oublia vite avec l'assemblée ingrate et qui les sacrifia comme Lamartine.

Je suis revenu désespéré. Voilà le grand homme à terre ! C'est le moment de la curée. La meute des partis se jette sur lui et le déchire, comme les Ménades déchiraient Orphée.

C'est une orgie d'insultes; l'imbécillité, l'ingratitude, la méchanceté humaine s'acharne sur le grand citoyen. Un torrent de calomnies roule sur son nom comme les égouts après l'orage. Dans toute la France, c'est une saturnale d'insulteurs; partout, dans les journaux, dans les lieux publics, surtout dans ce monde élégant des eaux, dans cette société aristocratique qu'il a sauvée, on entend une insanité de calomnies. Il a été faible, il a pactisé avec le communisme, il a enivré le peuple d'illusions, en lui promettant l'organisation du travail. Il a retardé les élections pour prolonger son pouvoir dictatorial. Il a été complice de la manifestation du 17 mars. Il a été indécis, et n'a point pris de mesures dans la journée du

16 avril. Il a refusé par faiblesse le pouvoir pour lui seul. Il a été complice de Ledru-Rollin. Il a détourné 1,200,000, fr. ou 2,000,000 le 24 février, du trésor public. Il a payé ses dettes, et acheté des terres en France, des maisons à Londres. Il a eu des rapports avec Sobrier, Blanqui, Raspail, Barbès, de Flotte. Il n'a pas prévu les journées de juin, ni préparé les forces de la répression. Voilà les crimes de Lamartine.

On rougit pour son pays de cette folie de mensonges ; il les a confondus dans une noble lettre publiée le 25 août, écrite aux dix départements qui l'ont nommé. Il y a un passage curieux sur un fait de sa vie privée qu'on ignorait. Quelque temps avant la révolution de février, il avait vendu ses œuvres littéraires 540,000 francs. Survient la révolution ! C'était une crise de mort pour ses éditeurs ; il déchira le traité. Il fit un sacrifice à la république. Elle lui a coûté une fortune.

Il faut lire cette lettre pour savoir à quel abîme de calomnies peut descendre un pays, et comment la France traite ses grands hommes.

« Voilà les révolutions !... dit Lamartine, sans amertume, avec une magnanime philosophie ; leurs plus grands phénomènes ne sont pas leurs crimes, ce sont leurs erreurs ! Je n'en accuse personne, car personne n'est coupable de l'obscurité, à l'heure où il fait nuit sur tout le monde. »

---

## LA CONSTITUTION

Le grand débat de la constitution s'est ouvert. Lamartine n'est pas resté enseveli dans le sang des journées de juin ; le 6 septembre, il s'est redressé, il est venu défendre son œuvre et dire,

comme le soldat de Virgile : *Me, me adsum qui feci.* On contestait à la république le droit d'écrire ce préambule de hautes vérités en présence de Dieu et du peuple français, d'arborer le spiritualisme de cette république, en face du matérialisme des sectes et des partis. On a voulu amoindrir ainsi l'acte de février. Lamartine a mis haut sa double idée politique et sociale. Il a voulu, comme il l'a dit dans son religieux discours, que « la politique de la république fût indivisible de la philosophie religieuse ».

On a été surpris de le voir remonter sitôt à la tribune en face de cette assemblée hostile. Il l'a fait par devoir, non par plaisir, comme Coligny, qui ne défendait jamais mieux la liberté religieuse qu'après ses défaites. Puis ce génie a une élasticité merveilleuse, quand il touche terre, il rebondit au ciel. Il a la souplesse, la trempe et l'éclat de l'acier.

Mais il combat sans espoir. Il n'a plus d'illusions sur le peuple. A la fin de son discours, il le dit avec tristesse : « Où en sommes-nous venus, Messieurs ? Qu'il y a loin de nous aujourd'hui, de ce peuple d'aujourd'hui, à ce peuple généreux, magnanime, qui nous apportait gratuitement ses bras, son obole, les gouttes de ses sueurs à l'hôtel de ville, en offrande à la patrie, à la république, en garantie à la propriété !... Pas un mot de spiritualisme, pas un mot qui dénote une de ces aspirations généreuses au-dessus des questions purement alimentaires !... C'est là un grossier et abject matérialisme qui ne fera jamais produire les grandes choses, les grands dévouements à une nation !... Non, non ! c'est assez de matérialisme comme cela ! Revenons au noble élan du peuple de février, et de nous-mêmes. Je crois à la divinité de l'âme française !... »

Il reprit sa force dans ce beau cri. Sa péroraison fut un coup d'aile, l'aigle s'était relevé de terre.

Le 14 septembre, il osa aborder la question sociale, les légitimes aspirations de Février, à propos du droit au travail. Il avait repoussé au péril de sa vie l'organisation du travail par l'Etat; mais il défendit le droit de vivre, le droit à l'existence, le droit de ne pas mourir de faim, les lois de secours aux enfants trouvés, d'assistance aux vieillards, de taxe des pauvres comme en Angleterre, sa loi de salut des révolutions sociales. Il a dit que les ateliers nationaux n'étaient pas un système, mais un expédient, une improvisation d'assistance dans une révolution. Certes, il ne veut pas le duel du capital et du travail, mais l'union; il ne veut pas l'indifférence égoïste du laisser faire, du laisser passer. Il ne veut pas le *statu quo*. Il a montré la propriété progressive dans l'histoire, la propriété de l'esclave détruite, la propriété de l'enfant par le père effacée, la propriété de mainmorte par les cadets abolie, la propriété du droit d'aînesse, la propriété des privilèges éteinte, les corrections, les améliorations de la propriété, la propriété plus juste, plus humaine, d'autant plus forte et plus consacrée.

Et de son regard d'aigle, il a embrassé tout l'horizon du problème social, l'énigme du sphinx. « Eh bien, la vérité dans tout ceci, c'est la souffrance des masses, c'est l'urgence de les assister, non pas seulement comme hommes, comme peuple chrétien, mais comme législateurs prévoyants, ayant tout le pays et tout l'ensemble, tout l'horizon de nos populations devant les yeux...

« Ayez l'audace de vos bonnes pensées... » Et alors, reprenant le mot de Danton dans une crise de la patrie, il a fini par ce grand mot : « Du cœur,

citoyens! du cœur, et toujours du cœur pour le peuple! et le peuple donnera le sien à vous et à la république! »

Dans le feu de ces grands débats, il écrit à ses amis. Il n'oublie pas les plus obscurs. J'ai reçu cette belle et grave lettre de lui :

« 21 septembre 1848.

« MONSIEUR ET AMI,

» Votre lettre est un hymne de l'amitié et non de la justice. Comme la coupe penche vers l'injustice, vous la faites déborder de bienveillance, en la redressant. Je vous aime trop pour vous remercier, je veux vous dire seulement : j'ai lu, j'ai senti, j'ai joui de me savoir dans de jeunes âmes un miroir magique de sympathie et de dévouement; quand je dis dévouement, je n'en usurpe rien pour moi, j'entends la consécration au bien que nous recherchons tous.

» Notre ami Dargaud est en Écosse. Je l'attends bientôt pour lui parler de vous et lui communiquer ces belles pages.

» La république est dans les vagissements de l'enfance la plus périlleuse. Serait-elle née avant terme? Il dépend de nous de la fortifier et de la léguer à nos enfants. Mais le peuple de Paris, si admirable sous ma main pendant quatre mois, est devenu bien fort et bien turbulent depuis qu'il a un souverain légitime dans la représentation nationale. Je ne crois plus, pour le sauver de ses folies, qu'à la Providence, cette politique infaillible qui corrige nos faiblesses, répare nos fautes et nous pousse au salut par la rude main des difficultés extrêmes.

» J'ai vu M. votre père. J'ai été touché et convaincu par une de ses conversations. »

Cette lettre est pleine de pressentiments tristes. Le doute sur la république est né : « Serait-elle née avant terme ? » Il a beau se réfugier dans la sagesse des bons citoyens, il n'a plus d'espérance, plus d'illusions sur le peuple, si sage hier, aujourd'hui si fou, il ne croit qu'en Dieu sauveur. Le précurseur désenchanté est près de dire le mot sévère qu'il dira plus tard sur lui-même, après son expiation d'épreuves, à sa fille adoptive : « J'ai été trop vite, Dieu m'a puni ! »

Ce débat de la constitution a continué le 27 septembre. Lamartine a attaqué la question d'une ou deux Chambres. Il a avoué son anxiété d'intelligence ; dans quatre ans peut-être, il admettrait deux Chambres, mais dans la période révolutionnaire, une seule Chambre peut conjurer avec plus de souveraineté et de force les périls.

Il sait tous les dangers de l'unité des assemblées, mais il sait aussi que leur dualité a enfanté les mêmes dangers. La Convention, les conseils des Cinq-Cents et des Anciens ont eu les mêmes convulsions. Il comprend la dualité aux États-Unis et en Angleterre, il ne la comprend pas en France, qui n'a plus d'aristocratie et qui n'a pas de fédération. La France est une démocratie. Une seconde Chambre serait, comme il l'a dit dans un mot spirituel et profond, *un péril conservateur*. Il faut une Chambre unique à une démocratie nouvelle, agitée, inquiète ; il faut concentrer les forces du pouvoir devant un peuple concentré, avoir une résistance soudaine à une soudaine insurrection. Cette force, la Chambre unique la donne seule ; aux journées de juin, les lenteurs d'action de deux Chambres donnaient la victoire aux insurgés. Il l'a dit dans une raison foudroyante d'évidence : « Les idées désespérées seraient vingt fois sur les barricades pendant que vos trois corps, pondérés l'un

par l'autre, tâcheraient de se concilier et de s'entendre pour les combattre et sauver la patrie des patries, la société et la civilisation.

Et dans une argumentation passionnée, vivante, il a montré toutes les faiblesses, toutes les impuissances, toutes les impossibilités d'une seconde Chambre. Dans un temps de dictature populaire, où des masses obéissent à des chefs secrets, il faut la dictature d'une assemblée souveraine au nom de la nation, ou un homme. Et il y a deux hommes à qui il ne faut jamais confier de dictature : « Ces deux noms, citoyens, c'est le nom de Monk en Angleterre, et en France, c'est le nom de Bonaparte. »

Puis à la fin de cet examen entraînant, lui qui hésitait au début, n'hésite plus, et conquiert les représentants à une seule assemblée.

Ce grand débat de la constitution digne de l'ancienne assemblée constituante va s'achever. Il reste la question maîtresse : y aura-t-il une Convention concentrant tous les pouvoirs, ou un président ? Sera-t-il nommé par l'assemblée nationale ou par le pays ?

Le 6 octobre, après quelques orateurs médiocres et inécoutés, un débat languissant, Lamartine gravit lentement les marches de la tribune, la tête inclinée sous le poids des pensées, comme une urne trop pleine. Aussitôt les représentants accourent à leurs places, se recueillent, font silence, la tête dressée vers leur plus grand orateur.

Après quelques paroles sur le péril et les difficultés de la discussion, il aborde virilement le débat, et tranche d'un coup d'éloquence « le nœud d'un gouvernement d'assemblée, d'un gouvernement à plusieurs têtes, une Convention. Si vous le voulez, alors rappelez-vous de votre vrai nom, appelez-vous la Terreur ! »

Et il entre d'un pas résolu dans la question, après avoir vaincu cette forme de gouvernement à la fois violente et faible. « Les époques énergiques ne veulent pas de moyenne de gouvernement, elles veulent un pouvoir à leur image. »

Les mots présagent déjà sa pensée, il court au fond de la question, la nomination du président de la république. Il écarte vite, en phrases saisissantes, les exemples de présidents évoqués de l'histoire des républiques fédératives des États-Unis, de Suisse, de Hollande, inapplicables à la France : « Les États-Unis avaient fait alliance avec l'Océan, la Suisse avec ses montagnes, la Hollande avec ses marais, un pouvoir fort leur était moins nécessaire. »

Et alors, après justice faite de ces exemples historiques, scientifiques, de tout ce mécanisme mort, il frappe aux entrailles du débat, avec une audace de sincérité née de l'accord de sa pensée avec les consciences de l'assemblée; il parle, comme il dit, *cœur à cœur*, il interroge les passions, les jalousies, les inquiétudes de la France, l'énigme de ce sphinx de la démocratie, et il la devine. Que lui faut-il? « Lui donner largement, amplement, sincèrement, sans lui rien retenir, son droit tout entier. » Il creuse d'une pensée hardie toutes les profondeurs de cette démocratie nouvelle, les nouvelles sources du pouvoir. « Le pouvoir dans les républiques est dans la popularité, ou il n'est nulle part. »

Mais si cette popularité se retire de l'assemblée, que deviendra le président élu par elle? Et il sonde tous les périls de cette impopularité pour le président qui est *le favori du parlement au lieu d'être l'élu du peuple*. « Le pouvoir exécutif serait atteint de la même impopularité; tout périrait ou du moins tout s'éclipserait à la fois dans

le prestige des deux pouvoirs, trop enchaînés l'un à l'autre, puisque l'un sortirait de l'autre. »

On applaudit avec une émotion profonde presque chaque parole de cette invincible argumentation; ces raisons vivantes de la nécessité d'un pouvoir exécutif distinct de l'assemblée, l'impuissance du *favori*, son élu, qui n'en sera, selon cette image saisissante : *qu'une aiguille destinée seulement à marquer l'heure de vos volontés ou de vos caprices sur le cadran de votre constitution.*

N'est-ce pas l'histoire prophétique d'aujourd'hui ?

Et devant cet accord de l'assemblée avec lui, il se demande quelle est la raison secrète de son hésitation à confier au pays la nomination du président de la république ?

Ici le discours brûle, il passe des cimes froides et sereines des principes à la question de feu des personnes.

Après avoir dissipé la crainte de l'élection par le peuple, l'appréhension des candidatures du comte de Chambord ou des d'Orléans à la présidence de la république, il interroge l'assemblée agitée. « Vous pensez donc à une autre ?... osez le dire, dites tout ; le pays doit tout entendre; c'est l'esprit de la république, elle n'a peur de rien. »

L'anxiété oppresse l'assemblée. Il rappelle sa demande prévoyante, à un autre moment, l'éloignement d'une famille menaçante par sa gloire pour une république naissante, le refus de l'assemblée, et découvre le danger d'une candidature d'un *fanatisme posthume;* puis affectant une sécurité apparente qu'il n'a pas au fond du cœur, parce qu'il sait bien, pour l'avoir pratiquée trois mois, avec sa profonde intimité et connaissance

des foules, les mystères, les caprices, les imprévus d'imbécillité populaire, il dit : « Pour arriver à un 18 Brumaire, dans le temps où nous sommes, il faut deux choses : de longues années de terreur en arrière et des Marengo, des victoires en avant...»

Toutes les têtes s'agitent... et frémissent sous la parole intrépide, qui ose déchirer le secret des cœurs. Il va plus avant, et pose la question redoutable : « Quel est le vrai danger de la république ? »

« Ce danger, c'est un manque de foi, c'est une certaine indifférence par défaut de foi, c'est une certaine désaffection aussi de la république, à cause des difficultés mêmes qu'un gouvernement si beau, si grand, impose au peuple qui a voulu se le conquérir... »

Et il dit toute la vérité, avec une audace de sincérité, il dévoile les nudités de la république, et de sa parole d'acier, il déchire comme d'un scalpel les plaies secrètes de la république. « La république n'a été, en vérité, qu'une grande et merveilleuse surprise du temps. Tous les esprits n'y étaient pas encore suffisamment préparés. Je ne dirai pas comme mes collègues, que la France n'était pas républicaine. » Et ici, il dévoile avec sa profondeur d'analyse la dualité de la nature de la France : « J'ai la conviction que la France, si elle n'est pas républicaine par ses faiblesses, si elle n'est pas républicaine par ses habitudes, si elle est monarchique par ses vices de caractère, est républicaine par ses idées. »

Et dans un examen de conscience des causes de cette désaffection, il dit les torts, les impatiences, les calomnies des partis ; il se demande tout haut si c'est opportun, habile et possible, d'enlever à cette France désaffectionnée sa part de souveraineté, si ce n'est pas la blesser, et s'il n'est pas

plus habile, plus sage de lui laisser le libre choix du chef de la république, de lui donner son droit, de la faire consacrer par son président comme elle a été déjà consacrée par l'assemblée. Et avec une abondance d'arguments, une expérience des susceptibilités nationales, un courant d'inspiration qui entraîne l'assemblée et l'agite d'applaudissements, à chaque parole de cet orateur souverain, il lui fait acclamer le droit du peuple.

Puis, en face de ce président, élu de la France, il met ce système étroit d'un président élu de l'assemblée, sans prestige, sorti d'intrigues parlementaires, suspect, soupçonné, désavoué par le pays, né de la corruption. Et avec une verve d'ironie familière, comme Cromwell au Parlement, il flétrit chaque vote corrompu qui s'est donné à ce président d'une faction

Mais on craint un pouvoir trop fort, usurpateur, et on abandonne les principes pour les expédients. La force du pouvoir, si près de la chute d'un trône! Et par toutes les raisons les plus puissantes et les plus hardies, il veut créer l'impossibilité de l'attentat à la république en condamnant le président à l'honnêteté par la grandeur même de son élection, qui rendrait plus grand et plus odieux son crime d'attentat en donnant à chaque citoyen le droit et le devoir de la vengeance de sa république violée!

On sent dans cette abondance d'efforts de l'orateur à défendre son œuvre, l'inquiétude, le pressentiment de l'avenir, la défiance du président dont on murmure le nom, la défiance aussi de la France, par cet appel suprême au devoir, à la grandeur, à la gloire de la fidélité à la république.

L'émotion de l'assemblée a grandi. La conviction est faite. L'orateur a tout dit, il a vaincu.

Les principes sont sauvés. Mais l'homme a

encore à dire un mot suprême. Il est à une heure d'angoisse mortelle. Son pays ne trahira-t-il pas son œuvre? Écoutera-t-il encore ce guide inspiré des grands jours?

Voici ses dernières paroles. Sa voix devient solennelle, intime, vibrante de tristesse. Écoutez: « Je sais bien qu'il y a des moments d'aberration dans les multitudes; qu'il y a des noms qui entraînent les foules comme le mirage les troupeaux, comme le lambeau de pourpre attire les animaux privés de raison. (Longue sensation.)

» Je le sais, je le redoute plus que personne, car aucun citoyen n'a mis peut-être plus de son âme, de sa vie, de sa sueur, de sa responsabilité et de sa mémoire dans le succès de la république.

» Si elle se fonde, j'ai gagné ma partie humaine contre la destinée? Si elle échoue, ou dans l'anarchie, ou dans une réminiscence de despotisme, mon nom, ma responsabilité, ma mémoire échouent avec elle et sont à jamais répudiés par mes contemporains! (Bravos prolongés, interruptions.)

» Eh bien! malgré cette redoutable responsabilité personnelle dans les dangers que peuvent courir nos institutions problématiques, bien que les dangers de la république, bien que ses dangers soient mes dangers, et leur perte mon ostracisme et mon deuil éternel, si j'y survivais, je n'hésite pas à me prononcer en faveur de ce qui vous semble le plus dangereux, l'élection du président par le peuple. (Mouvement prolongé, interruption.)

» Oui, quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance, mal éclairée peut-être, redouterait de lui voir choisir, n'importe: *alea jacta est!* Que Dieu et le peuple prononcent! Il faut laisser quelque chose à la Providence! Elle est la lumière de ceux qui, comme nous, ne peuvent

pas lire dans les ténèbres de l'avenir ! (Très bien, très bien !)

» Invoquons-la, prions-la d'éclairer le peuple, et soumettons-nous à son décret. (Nouvelle sensation.) Peut-être périrons-nous à l'œuvre, nous? (Non, non.) Non, non, en effet, et il serait même beau de périr en initiant son pays à la liberté. (Bravo !)

» Eh bien ! si le peuple se trompe, s'il se laisse aveugler par un éblouissement de sa propre gloire passée ; s'il se retire de sa propre souveraineté après le premier pas, comme effrayé de la grandeur de l'édifice que nous lui avons ouvert dans sa république et des difficultés de ses institutions ; s'il veut abdiquer sa sûreté, sa dignité, sa liberté entre les mains d'une réminiscence d'empire ; s'il dit : Ramenez-moi aux carrières de la vieille monarchie (sensation) ; s'il nous désavoue et se désavoue lui-même (non ! non !) eh bien ! tant pis pour le peuple ! Ce ne sera pas nous, ce sera lui qui aura manqué de persévérance et de courage. (Mouvement prolongé.)

» Je le répète, nous pourrons périr à l'œuvre par sa faute, nous, mais la perte de la république ne nous sera pas imputée. Oui, quelque chose qui arrive, il sera beau, dans l'histoire, d'avoir tenté la république, la république telle que nous l'avons proclamée, conçue, ébauchée quatre mois ; la république d'enthousiasme, de modération, de fraternité, de paix, de protection à la société, à la propriété, à la religion, à la famille ; la république de Washington. (Applaudissements.) Ce sera un rêve, si vous voulez ; mais elle aura été un beau rêve pour la France et pour le genre humain ! Mais ce rêve, ne l'oublions pas, il a été l'acte du peuple de Février pendant ses premiers mois ! Nous le retrouverons ! »

Ce dernier mot semblait une seconde vue, un pressentiment de l'avenir, d'une renaissance de la république après la défaite du présent. Puis, il reprit avec plus d'émotion dans l'accent, comme un grand homme qui parle déjà pour l'histoire et la postérité :

« Mais enfin, si ce peuple s'abandonne lui-même; s'il venait à se jouer avec le fruit de son propre sang, répandu si généreusement pour la république en février et en juin; s'il disait ce mot fatal; s'il voulait déserter la cause gagnée de la liberté et des progrès de l'esprit humain pour courir après je ne sais quel météore qui brûlerait ses mains... (Sensation.)

» Qu'il le dise! (Mouvement.)

» Mais nous, citoyens, ne le disons pas du moins d'avance pour lui! (Nouveau mouvement.)

» Si ce malheur arrive, disons-nous, au contraire, le mot des vaincus de Pharsale : *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni!* (Sensation.)

» Et que cette protestation contre l'erreur ou la faiblesse de ce peuple soit son accusation devant lui-même, et soit notre absolution à nous devant la postérité! » (Très bien, très bien, longs applaudissements.)

Jamais la tribune n'avait entendu de tels accents. De tous les bancs de la salle, les représentants se levèrent, soulevés par l'enthousiasme, et montèrent sur toutes les marches de la tribune faire une ovation triomphale à l'orateur. Après cette protestation sans espoir, cette mâle résignation, cette tragique et religieuse péroraison, cette noble tristesse d'un précurseur abandonné, cette magnifique oraison funèbre de la république, le grand homme descendit et passa dans l'assemblée, suivi d'un long sillage d'admiration.

On suspendit la séance sous l'émotion, elle ne

fut pas reprise. Personne n'osa monter à la tribune après cette grande voix. Lamartine venait de remporter sa plus éclatante victoire d'éloquence. Une assemblée est plus difficile à convaincre qu'un peuple. On entraîne des passions, non des intrigues. L'assemblée retirée de lui lui revint comme aux jours de la popularité ; elle avait senti encore la puissance du génie. Elle resta saisie par la puissance, la grandeur, la profondeur, l'habileté, la magnificence, la sublimité, la grande âme de ce discours d'État. Lamartine venait de manifester une fois de plus, dans cette pathétique improvisation, son inspiration surhumaine de l'Hôtel de ville. Jamais, ni dans l'antiquité ni dans les temps modernes, ni au forum, ni à la Constituante, ni à la Convention, une telle éloquence n'avait vibré. L'inspiration, la voix, l'accent, le geste, l'action, la figure, l'homme, tout avait été sublime. Ce fut le mot unanime de la presse. L'enthousiasme des grands jours était revenu. On croyait à un retour de sa popularité. Si le peuple de l'Hôtel de ville et de la France l'avait entendu, si l'on avait voté sur l'heure, peut-être eût-il acclamé Lamartine président de la république !

Mais il n'avait pas d'illusions. Au dehors, l'intrigue, les partis, le nom de Napoléon faisaient leur œuvre sur l'imagination populaire. Ce gros vin enivrait le peuple, les ouvriers et les paysans. Un courant invincible entraînait déjà la France à sa perte. Il dit le mot du hasard, mais du hasard conduit par Dieu, il jeta le cri désespéré : *Alea jacta est !* Et le grand et religieux joueur confia tout à la Providence.

---

## LE RETOUR

Il est revenu à son pays natal, il est revenu se reposer de l'agitation de Paris, dans la paix de la campagne. Il est venu oublier la popularité légère du peuple et de l'assemblée nationale dans la popularité fidèle de l'amitié et du pays. Le 17 octobre, il traversait la ville de Mâcon; la foule le reconnaît, des ouvriers, des gardes nationaux, des femmes, des hommes de tous les quartiers de la ville, le maire en tête, l'accompagnent le long de la route. Des vignerons se joignent à cette ovation improvisée. Ce convoi d'amis l'escorte jusqu'au château de Monceaux. On monte l'avenue de vieux noyers et des jeunes platanes; on se groupe sur la grande terrasse bordée de roses du Bengale, le maire adresse une allocution au héros de retour. Il est la voix éloquente de cette foule de compatriotes.

Le grand homme aimé du pays, monte alors l'escalier de pierre aux rampes de fer rouillé et de buis, et sur le perron du balcon, de cette tribune rustique, en face de cette foule d'amis, des vignes dorées, des montagnes, de la Bresse étendue comme une mer à l'horizon, il renvoie à Dieu et au peuple le baptême de gloire que le maire lui a porté au nom de son pays natal. « Je n'accepte ici d'autre baptême que celui de votre affection.

« C'est un beau jour, c'est le premier moment de repos et de jouissance privée pour moi, depuis la fondation de la république... Oui, c'est là un beau jour, le plus beau ou du moins le plus doux de mon année... »

L'allocution devient une confidence... C'est toute une éloquence familière, cordiale, intime,

cœur à cœur avec son pays. Il leur conte sa causerie, à l'approche de sa ville natale, à sa femme, *à la compagne de ses voyages et de sa vie.* Voilà un simple citoyen qui peut serrer les mains laborieuses de l'ouvrier, du vigneron, de tous, et s'endormir ensuite paisiblement sous son toit, sans qu'une famille puisse lui demander compte d'une larme ! d'une spoliation ! d'un emprisonnement ! d'une violence ! d'un simple abus de pouvoir ! sans que le souvenir d'une goutte de sang versée par son ordre ou par sa faute, tache ses mains devant Dieu et devant le peuple. Et il caractérise la révolution de 1848 d'un beau mot qui sera celui de l'histoire : « Je vous rapporte une révolution innocente. »

Puis, après cet épanchement, ces paroles données au contentement, il avertit cette foule et lui conseille la politique vraie du peuple. « Il y a le mal de l'inquiétude, c'est à vous de rassurer... Ceux qui divisent la république la perdent en voulant en faire le monopole d'une seule opinion. Notre république à nous, c'est la France libre ! Ce n'est pas seulement nous et nos amis au pouvoir ! »

C'était la prophétie de la république de nos jours.

A la fin, l'accent s'est ému. Et, dans une touchante péroraison, il a rendu grâces à la justice de sa ville natale, il a rappelé son espoir en leur fidélité, pendant que la honte de la calomnie montait sur son nom. Et le regard sur le drapeau tricolore flottant sur sa demeure, en déployant sa belle devise : Liberté, Égalité, Fraternité, il a dit à ses compatriotes fidèles qu'il faudrait ajouter au drapeau ce mot : *constance*, « la devise de votre générosité pour moi et de mes sentiments pour vous ! »

Les députations se suivent et font leur patriotique pèlerinage au château de Monceaux. Le

23 octobre, la garde nationale de Cluny, la ville monacale de la grande abbaye du moyen âge, vint avec des délégués du conseil municipal, porter ses hommages d'admiration à l'hôte glorieux du pays.

Il y a dans sa réponse une définition tendre et charmante de la patrie : « Ah ! si l'on n'était pas patriote, on le deviendrait au spectacle que vous me donnez ici en ce moment, et qui se renouvelle tous les jours dans ce jardin, dans ce Champ-des-Fleurs, comme on appelle le forum à Rome, dans ce Champ-de-Mars pacifique, sur lequel j'ai passé tant de revues d'amis. Qui n'aimerait pas une patrie si indulgente, si tendre, si généreuse pour ses enfants ? La patrie, citoyens, ce n'est pas ce ciel, ces montagnes, ces coteaux que nous habitons, ce fleuve, ce soleil dont les rayons favorables semblent se prolonger exprès au delà de la saison pour nos fêtes ! Tout cela est mort sans l'homme ; tout cela est froid sans le cœur ; tout cela est inanimé sans le citoyen ! La patrie, c'est vous ! Ce sont les habitants, les cultivateurs, les voisins, les frères, les amis ! »

Le 25 octobre, ces voisins, ces frères, ces amis des campagnes arrivent à Monceaux. Il vit monter par l'avenue toute une foule de gardes nationaux des communes, des vallées et des montagnes voisines, de Prissé, Davayé, Bussières, Vergisson, Solutré, leurs maires et leurs commandants en tête. Des drapeaux tricolores flottaient à l'ombre des vieux noyers et s'avançaient sous un ciel nuageux. L'automne était déjà sombre.

Le commandant lui adresse les félicitations, et lui fait hommage des drapeaux des communes qu'il a si bien mérités. Il répond comme toujours avec sa grâce. Lui qui savait parler si bien aux ouvriers, comme il sait parler leur langue aux

paysans ! Il est revenu désillusionné du peuple de Paris, si généreux pendant trois mois, et qui a fini par la guerre civile. Il ne veut pas d'une république monopole des ouvriers ; il veut aussi une république secourable aux paysans, au peuple des campagnes. Il y a les ouvriers des champs. Comme il les défend bien dans cette éloquence cordiale inspirée par la nature ! Comme il mêle avec bonheur la poésie à la politique ! « Je suis né parmi les pasteurs ! » avait-il dit dans *les Méditations*. Comme il les aime, ses amis des champs !

« Il y a ce vaste métier préparé, étendu par Dieu, qu'on appelle le sol ; c'est ce métier, c'est ce chantier qui produit les ouvriers comme vous, les agriculteurs, les vignerons, les *paysans*, car leur nom se confond avec le nom du *pays* lui-même.... Ces hommes qui sont patients et sobres ; ces hommes qui aiment leur clocher natal, parce que leur clocher est pour eux le signe de leur double patrie : une ici-bas ! l'autre là-haut dans le ciel. »

Ils ont senti cette éloquence qui les enchante et les élève. Ils applaudissent à son bon sens spirituel et familier qui leur apprend que la république ne consiste pas à pérorer toute la journée contre les conditions du travail, contre les riches, contre les commerçants, contre les magistrats, contre les citoyens, à la porte des clubs anarchiques ou dans les places publiques,... à élever des barricades, ou à tirer des coups de fusil sur ses concitoyens ou sur ses frères !..

Comme il leur dit bien que sa république préférée est la république agricole, la république d'Helvétie ! Comme il repousse leur vœu pour leur grand ami, de la présidence de la république ! Comme il leur dit avec un sourire sceptique de la

reconnaissance populaire : « Je ne suis pas menacé, tant s'en faut, de ce poids de la confiance publique. » Comme il leur confie son vœu à lui, sa noble et simple ambition de retraite : « Après avoir été un des fondateurs, un des conseillers, un des modérateurs de la république, de vivre et de mourir, comme un humble disciple de Cincinnatus ou de Washington, dans le champ que j'ai défriché, et sous l'arbre que j'ai planté avec vous. »

Comme il sait varier son éloquence selon son auditoire ! quel contraste l'an dernier entre son ardent discours au banquet des *Girondins* et son ineffable improvisation sur les jardins ! Le contraste, cette année 1848, est plus saisissant encore entre ses harangues héroïques à l'Hôtel de ville et ses allocutions domestiques au balcon de Monceaux. Elles ont un charme de familiarité, d'intimité, de grâces rustiques ; les images jaillissent du sol comme les sources vives. Ces allocutions pastorales, ces discours de village ont la douceur des raisins mûrs, la saveur des fruits d'automne.

Il est allé à Saint-Point, et même dans cette haute retraite, la politique le poursuit encore. Il a été contraint d'écrire au *Journal des Débats*, le 26 octobre, une lettre qui fixe sa noble attitude dans les candidatures de la présidence : « Briguer la présidence serait ridicule, la désirer serait téméraire, la refuser serait manquer à la république et à son pays. Je suis incapable de cette ambition, mais incapable aussi de cette lâcheté. »

Le 29 octobre, il revient à Mâcon rendre sa visite à la garde nationale qui est venue lui faire une ovation à Monceaux. « Vous passez la revue du patriotisme ; je viens passer la revue de l'amitié. »

Et là, sur la Place d'armes et dans la cour du Palais de Justice, il réveille ses souvenirs d'enfance, les légions de volontaires, la terreur de la

république de 1793, et la comparaison avec la république sans terreur de 1848.

Le 13 novembre, une députation d'ouvriers et de gardes nationaux vient le convier à un banquet de concorde républicaine, et lui faire hommage d'un drapeau où se trouve inscrite par un délicat souvenir ce mot de *constance* qu'il avait demandé dans sa réponse à leur première ovation, pour devise de leur drapeau. Il accepte le drapeau et refuse le banquet. On y verrait un manifeste pour sa présidence, il ne veut pas d'agitation ni de discorde.

Le lendemain, une autre ovation arrive; un convoi de voitures découvertes chargées de gardes nationaux de la Chapelle de Guinchay, monte et réjouit l'avenue de Monceaux, conduit par son jeune ami, Charles Rolland, représentant du peuple. Il réhabilite sa politique de modération, devant cette garde nationale de vignerons.

Le 15 novembre, il va à Mâcon porter un toast à cette armée des Alpes, qu'il a formée pour la défense de sa fière et pacifique politique étrangère. Là, son héroïque éloquence vibre comme un clairon de paix.

Le 19 novembre, il illustre la cérémonie de l'inauguration de la constitution. La cérémonie si banale ailleurs, faite sans respect dans ma petite ville, a une solennité religieuse. Il l'a inaugurée comme un pontife, dans un discours solennel au peuple. Il a consacré la constitution en la mettant sous la protection de Dieu. Il a dit ! « Peuple, Dieu seul est souverain, parce que seul il est créateur ! parce que seul il est infaillible, seul juste ! seul bon ! seul parfait !

» La raison humaine est la réverbération de Dieu sur le genre humain.

» La raison humaine, émanée de Dieu, inspirée

de Dieu, ministre de Dieu en nous, est donc la seule souveraineté légitime des nations...

» Le règne de Dieu, par la raison de tous, s'appelle la république... »

Il élève la république à un haut idéal. Et il tâche d'y élever le peuple. Et il finit par un hymne à Dieu ce *Sursùm corda* d'éloquence, ce discours en versets sacrés comme un psaume.

Le gardien-né de cette constitution, le président-né de la république, c'est Lamartine. Le grand scrutin du 10 décembre a donné 6,000,000 de voix à Bonaparte, 17,000 voix à Lamartine. Voilà la récompense de cette année d'héroïsme, d'inspiration, de dévouement ! O Dieu, pardonnez au peuple, car il ne sait ce qu'il fait.

Revenons à l'amitié. Dargaud m'a écrit.

« La politique est triste. Il y avait sur les rangs pour la présidence un fétiche et un dieu. Le peuple a choisi le fétiche. Nous voilà relancés dans l'inconnu...

» Aimons-nous. C'est la meilleure des consolations...

» Tout à vous de cœur,

» J. M. DARGAUD.

» 19 décembre 1848. »

---

## 1849

### DÉFENSE DE LA RÉPUBLIQUE. LES DISCOURS

« Gloire aux bons, aux forts, aux sages, aux persévérants, » a-t-il dit dans son discours au peuple à l'inauguration de la constitution. Il a bien gagné cette gloire. Il va persévérer sans espoir, il va défendre sa grande œuvre, la république, contre l'a-

bandon du peuple et de l'assemblée, et la trahison du président.

Il a commencé déjà le 8 janvier, dans une courte et décisive réplique à M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, à une attaque contre la loyauté de la diplomatie du gouvernement provisoire.

Il a continué les 29 janvier et 6 février dans ses discours sur la proposition Rateau pour la dissolution de l'assemblée nationale. Il a relevé avec une fière et religieuse grandeur le reproche à son fameux mot : *alea jacta est.* « Je ne m'en repens pas, je le répéterais encore aujourd'hui, s'il fallait le répéter ; je suis de ceux, sachez-le bien, qui ne craindront jamais de jouer avec le sort, quand c'est la France qui tiendra le dé et quand c'est Dieu qui tiendra le sort. »

Il a montré les trois périls de la situation, le désaccord de l'assemblée avec elle-même, le désaccord du pouvoir législatif avec le pouvoir exécutif, le désaccord de l'assemblée avec le pays, la nécessité de la retraite. Il l'a adjurée de ne pas s'attarder aux lois organiques, et de sauver la république.

« Sauvons-la en nous sauvant, » ont dit quelques plaisants. Et l'orateur qui a donné lui-même l'exemple, en mai, en rendant au pays sa souveraineté, réplique avec le sens profond de l'histoire : « Il y a, sachez-le bien, des retraites qui gagnent des victoires. »

Il a persévéré encore, le 8 mars, dans son grand discours sur les affaires d'Italie, et sa réplique au général Cavaignac. Il a défendu sa glorieuse politique du manifeste abandonnée depuis par Cavaignac et Bonaparte, dans les événements d'Italie, la fuite du pape à Gaëte, et la république à Rome, à Florence. Il a caractérisé cette différence entre

leur politique et la sienne, dans une frappante image : « Il y a l'épaisseur des Alpes. »

Il a persévéré, le 10 mars, en repoussant l'amendement de Bastiat sur les incompatibilités, toujours fidèle à sa pensée d'autrefois. Il l'a étreint sous les serres d'un dilemme ; il a montré que l'incompatibilité du mandat de représentant et des fonctions de ministre, condamnerait l'assemblée ou les ministres aux médiocrités.

Il a persévéré le 26 avril et le 8 mai, dans ses deux discours contre la diminution des budgets de la marine et de la guerre, si dangereuse dans la crise de l'Europe.

L'Europe est plus reconnaissante que la France. Le 8 avril, une députation d'Anglais lui apporte une adresse des habitants de Westminster. Sa réponse est un remerciement pour l'Angleterre et une leçon pour la France. « La justice vient toujours de loin. »

L'heure des élections de l'assemblée législative arrive, on use des armes empoisonnées contre lui. On lui reproche ses orgies épicuriennes à l'Hôtel de ville. Il répond au journal *la Presse* ces paroles d'une noble ironie :

« Jamais ni M. Dupont de l'Eure, ni moi, ni je crois aucun des membres du gouvernement, n'a pris un seul repas à l'Hôtel de ville. Je me trompe, il y a eu en effet un rafraîchissement pris debout par moi et par ceux qui étaient avec moi pendant la permanence des trois journées et des trois nuits de la révolution.

» Ce repas consistait en six bouchées de pain *bis* et rassis de trois jours, dont nous avions à rompre les morceaux, et en une bouteille de mauvais vin bu sans verre, dans un tesson de faïence cassée, trouvée parmi les débris de la pré-

fecture de Paris. C'est ainsi que nous retrempâmes nos forces, et que nous soutînmes nos voix épuisées par soixante-douze heures de paroles et de luttes avec la multitude.

» Voilà la seule orgie que j'aie sur la conscience, et le seul repas que je doive à la république.

» Et voilà justement comme on écrit l'histoire !

» LAMARTINE,
» Représentant du peuple. »

Paris, 4 mai 1849.

L'histoire, il l'écrit lui-même dans le silence et le recueillement de son cabinet austère, sur sa table de bois noir, assez près des événements pour en rendre la vie, assez loin pour en dégager la vérité. Il écrit l'histoire de 1848, en parlant de lui comme d'un étranger, à la façon impersonnelle des historiens antiques. Il écrit ses commentaires comme César.

Il ne se contente pas de la tribune et du livre, il fait un journal. Il sait que le peuple ne lit que le journal. Deux hommes sont venus lui proposer d'écrire un journal populaire, à 6 francs par an, deux Juifs d'initiative, MM. Millaud et Mirès. Ils lui donnent 2,000 francs par mois. C'est *le Conseiller du peuple*. Il s'est fait journaliste pour guider le peuple, et sauver sa république.

L'assemblée législative est nommée le 18 mai 1849. L'élu de dix départements en 1848, n'est pas l'élu d'un seul en 1849, pas même de son pays natal ! Tant pis pour son pays ! Mâcon, qui avait inscrit sur son drapeau la belle devise de *constance*, a la honte de l'infidélité et de l'abandon. Elle a préféré une tourbe de démagogues au grand citoyen.

Le département du Loiret eut l'honneur de réparer cette faute, le 13 juillet, et peu de temps

après, Mâcon, pris de remords et de repentir, le nomma à l'assemblée. Malade, il n'a pu y siéger cette année, il a été condamné au silence. Silence fécond, et tout rempli d'œuvres, *le Conseiller du peuple*, *Le passé*, *le présent*, *l'avenir* de la république, et ses souvenirs du passé pour se consoler des tristesses du présent, *Les Confidences*, *Raphaël*, les pages de la vie intime, qu'il se résigne à publier pour sauver ses dieux lares, ses foyers de famille.

La république lui a coûté une fortune. Il n'épargne aucun effort à réparer sa perte. Il publie ses œuvres choisies, ses œuvres anciennes en 14 volumes illustrés de commentaires, de poésies inédites. Mon père, mes amis et moi nous y souscrivons avec joie et reconnaissance, avec tristesse aussi. Voilà comme la république l'a enrichi ! Les dettes le dévorent. Ces pages intimes, *les Confidences*, *Raphaël*, écrites en 1843, 1844, 1847, dans le recueillement du foyer à Monceaux, à Saint-Point, ces souvenirs d'enfance et de jeunesse, attisés lentement comme le feu d'automne, non improvisés au pas de course sous l'éperon de la nécessité, gardés secrets longtemps et qu'il voudrait retenir, les voilà jetés en pâture dans un feuilleton de journal, au public indifférent ou hostile. Shyloch est là, il lui faut livrer son cœur.

---

## LES CONFIDENCES, RAPHAEL

*Les Confidences* depuis le dernier mois de 1848 paraissent dans *la Presse*. La main opulente et généreuse de M. de Girardin a cueilli à prix d'or, à 40,000 fr. pour les convives de son journal, la primeur des *Confidences*. Un jour d'été, 1844, à

Ischia, Lamartine revenu pour écrire son *Histoire des Girondins*, l'abandonna. Là, près de l'île de Graziella, dans la fraîcheur des souvenirs, sa jeunesse lui remonta au cœur. Il venait d'écrire quelques pages sur ses genoux, quand Eugène Pelletan parut. Lamartine lui lut ces pages chaudes encore d'émotion. Pelletan fut ému. De retour à Paris, il dit son ravissement à Mme de Girardin. Dès lors, Mme de Girardin voulut *les Confidences*. Ce que femme veut, poète le veut !

*Les Confidences* arrivent bien; après les tragiques émotions, après les tempêtes sur la haute mer des révolutions, on aime à se reposer dans les impressions paisibles, à revenir au rivage, à jeter l'ancre dans une anse abritée, à l'ombre des bois.

Je lis *les Confidences*, ces suaves souvenirs du matin de sa vie. Je lis l'intérieur de Milly, et l'églogue marine de Graziella, dans un horizon en harmonie, au manoir de famille, sous les bois, dans les chemins creux de la côte, près d'un village de pècheurs, en face de la mer. Deux figures se détachent et me suivent partout, me charment et m'attendrissent le cœur. Dans l'allée du jardin de Milly, à l'écart de ses enfants, la mère en prière au soleil couchant, puis la fille du pêcheur, la ravissante Graziella.

Mais l'enchantement solitaire ne satisfait pas. J'ai besoin de faire aussi ma confidence, de donner mon bonheur à d'autres cœurs.

Il y a sur une colline de Morlaix, dans le pauvre faubourg de Bourret aux maisons lépreuses, près d'un noir et infect porche, qu'on appelle en breton *Porz en Ivern*, Portail de l'Enfer, un petit jardin en terrasse. Un pavillon le couronne, une treille serpente le long des murs. Du jardin on domine la ville, on plonge sur les jardins étagés, sur les toits ardoisés groupés dans un désordre pit-

toresque, sur les vallons, sur les couvents des ursulines et des carmélites, recueillis sur les hauteurs, au-dessus des bruits de la ville, et des passions humaines, dans l'oraison et la vie intérieure, à l'appel des clochettes argentines qui lancent leurs tintements clairs au ciel.

Au pied du pavillon, aux heures tièdes de l'après-midi, aux premiers rayons du printemps, une femme pâle, à la figure douce et souffrante, semblable au portrait de la religieuse du divin Champaigne, vient s'asseoir ; deux jeunes filles sont près d'elle, les yeux sur leur mère, l'aiguille à la main. L'une, l'aînée, à la figure sérieuse, aux bandeaux plats, arrangés sans art, sans désir de plaire, figure de renoncement au bonheur, à l'esprit charmant, veille sur la chère malade. Serrée près d'elle, une jeune sœur, aux yeux bleus rieurs, aux boucles blondes sur sa figure rose, sourit aux saillies de sa sœur aînée ; l'une a le souvenir, l'autre a l'espérance.

Un jeune homme arrive, un journal à la main, et s'assoit près d'elle. Il lit à haute voix les pages des *Confidences*. Ces souvenirs du printemps de la vie s'épanouissent bien dans les printemps de la nature. Il lit les jeux d'enfance à Milly, l'air libre, la vie de piété et de charité de la mère, le paradis de famille. Quand il fut arrivé à la scène où la mère va prier seule dans une allée déserte, au soleil couchant, la tête nue, ses cheveux noirs à demi dénoués, les regards au ciel, aux premières étoiles, le pas tantôt rapide ou lent, l'âme soulevée par l'enthousiasme, son accent s'attendrit sous l'émotion, sa voix se recueillit dans ce pauvre jardin comme dans une église, devant la Vierge, devant cette suave et sainte femme ressuscitée par l'amour et le génie. Les deux jeunes filles se tournèrent vers leur mère qui, à l'exemple de la

sainte de Milly, priait pour ses enfants, et leurs regards attendris semblaient dire : Ce pauvre jardin de Milly, c'est notre jardin, et cette mère est notre mère !

Et quelles émotions sur leurs visages, à la séparation du fils et de la mère, commandée par le grand oncle, sa sortie de l'Eden de famille, son entrée au collège, sa fuite, sa vie religieuse à Belley, ses ferveurs, ses enthousiasmes solitaires à l'église chantés dans *Jocelyn*, son retour à Milly, à sa mère, sa vie libre, ses premières ivresses de lecture, sa passion pour Ossian, mère de la mélancolie des *Méditations*. Son premier crépuscule d'amour avec Lucy, les vers échangés, l'amour né dans les neiges et les brouillards d'Ossian, fondu et évaporé comme eux, toute cette poésie du Nord, qui devait s'évanouir sous la poésie du midi, aux rayons des yeux de Graziella.

L'attention recueillie comme l'intérieur de Milly, s'anima soudain avec Graziella. Le jeune lecteur lisait de sa voix sonore et vibrante pour faire passer son émotion dans ces trois âmes attentives, la tempête du soir, l'abordage à l'île de Procida, l'apparition ravissante de Graziella, tête nue, ses cheveux noirs dénoués, fouettés du vent, entre les volets ouverts par son bras blanc et nu, aux lueurs des torches ; le désespoir de la famille le matin devant la vieille barque brisée, la joie et la danse devant la barque neuve donnée par les deux amis de France, la touchante hospitalité du vieux pêcheur, l'intérieur de la pauvre maison, l'émotion passionnée de Graziella à la lecture de *Paul et Virginie* par le jeune et charmant lecteur, costumé en pêcheur napolitain, l'éclosion de son jeune amour, la danse ardente de Graziella sur la terrasse, en face de la mer, les jeux, les élans de cette délicieuse jeune fille, frémissante de passion

et de tendresse, de liberté et d'innocence, d'ardeur et de candeur, fleur de mer éclose à l'air libre et au soleil, enfant italienne née pour l'amour; les ivresses de la vie de pêcheurs, les heureux jours d'automne, le retour à la *Margellina*, la visite de Graziella à son jeune ami malade, la petite médaille suspendue aux rideaux du lit pour sa guérison; leur visite ensemble, à l'église, le dimanche; la beauté de Graziella sous son costume de Procitane, le progrès naïf de son amour, excité par la demande de son cousin Cecco; sa fuite, sa recherche par l'ami qui la retrouve dans la chambre de Procida; l'aveu de son amour devant la madone aux lueurs de la lampe, ses beaux cheveux coupés donnés en sacrifice à la madone pour protéger son amour, la nuit de tendresse ardente et pure, l'arrivée joyeuse de la famille à Graziella retrouvée, la vie en commun à la Margellina, les charmantes leçons données par l'ami à Graziella en jouant avec les boucles de ses cheveux noirs, l'élève impatiente d'écrire le nom bien-aimé, l'épanouissement de sa beauté, ses premiers rêves, ses premières inquiétudes devant la mer, vers la terre lointaine, sa première déception à la surprise et au regret de l'ami devant Graziella déguisée en demoiselle de Paris, elle, plus belle dans sa robe de Procitane, ses premières larmes, la séparation, l'adieu désespéré, le dernier baiser, les lettres d'amour, la mort de Graziella. Les trois femmes écoutaient dans l'émotion; une expression de ravissement, de tristesse passait tour à tour en nuances diverses sur les trois figures, comme l'ombre ou le soleil sur leurs fronts. Sous l'impression, les aiguilles étaient tombées des mains. La mère, affaissée, avait rajeuni, la sœur aînée palpitait d'enthousiasme, de pitié et de tristesse, tandis que la jeune sœur ne souriait plus, pâlissait sous l'émo-

tion, et appuyait sur l'épaule de l'aînée sa tête lourde de douleur; le lecteur, la mère et les filles pleuraient.

Le lecteur se leva, serra les mains des trois amies ; on se sépara en silence.

Dans ce touchant récit, le jeune pêcheur s'était noirci d'indifférence et de légèreté pour mettre en pleine lumière Graziella, la faire aimer et pleurer davantage. Le poète avait calomnié à dessein l'amoureux, dans son généreux souvenir, pour donner tout l'intérêt à la jeune fille. Il l'aima plus qu'il ne l'a dit; des accents sincères, échappés à l'émotion, trahissent la vérité. Ce premier amour lui resta au cœur, et pleure dans la suave et triste élégie : *le Premier Regret.*

« Je pleure dans mon cœur tant d'étoiles éteintes ;
Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur. »

Je ne pus lire au delà ; j'étais trop triste. Cette image de jeune fille m'avait saisi. Son charme m'avait séduit, son amour mortel m'avait pris le cœur. Elle n'était plus, et j'aimais Graziella après sa mort.

Aussi, ne puis-je lire que d'une âme distraite, toujours hantée par le fantôme de Graziella, par cette jeune madone de l'amour, la suite des *Confidences*, ses amitiés. L'amitié est froide après l'amour.

Après *les Confidences*, j'ai lu *Raphaël*, mais je l'ai lu seul; je n'ai pu lire, à haute voix, ces pages d'amour à des jeunes filles. Ce feu de midi aurait brûlé ces âmes fraîches, baignées de l'aurore. J'ai emporté ce récit de la grande passion du poète, sous les bois, au bord de la mer. Il animait cette solitude; son souffle ardent courait sur les arbres, sur les eaux, et transfigurait la nature même. Le phosphore flottait sur la mer comme la

15

flamme de l'amour sur le lac. Il me semblait errer, monter, descendre les montagnes de la Savoie, sur les collines de Bretagne, glisser avec les deux amants sur le golfe comme sur le lac, d'enchantement en enchantement, dans cette fête de l'amour.

O puissance du génie qui crée des illusions, fait aimer ce qu'il aime, et donne à des inconnus son bonheur même ! Je lisais, ou plutôt je vivais dans l'ivresse ce poème de l'amour idéal, ce Cantique des cantiques de la passion moderne; je m'enivrais à cette langue de myrrhe et d'encens, à la magnificence de ce beau style, reflet de la beauté de la créole adorée. Je suivais Raphaël et Julie dans tous leurs pas, dans toutes leurs paroles, dans leur première rencontre; le salut de Raphaël, les yeux baissés, à Julie assise sous la treille, la tempête du Lac, la nuit à Haute-Combe, le retour, la scène du soir immortalisée par la poésie du Lac, cet amour d'été dans la saison mourante de l'automne, présage de leur courte félicité.

Je ne les quittais pas dans leurs adieux, je les suivais aux Charmettes, j'écoutais Raphaël réhabiliter M^me^ de Warens et la venger des souillures de Rousseau ; je courais, comme lui, après la voiture de Julie ; j'allais, le soir, en secret, sur le quai Conti, la contempler à son balcon ; je revenais à Milly, je retournais à Paris, j'enlevais Julie à son salon de vieillards, je l'amenais au bois de Saint-Cloud, j'entendais avec bonheur son cri de foi en Dieu, sous le chêne, sous l'arbre de l'adoration ; j'espérais, au printemps, la guérison, la renaissance de l'amante atteinte au cœur ; j'allais à son rendez-vous au Lac, et je tombais foudroyé de sa mort.

Tout était-il vrai dans cette histoire d'amour ?

Cette confidence n'était pas une confession. Le souvenir a sa pudeur. Il aime à se voiler et à se laisser voir à la fois, sous les draperies transparentes de la statue grecque. Raphaël ne veut pas trop laisser voir la femme qu'il aime, et son style oriental semble parfois vêtir Julie de pourpre et d'or, elle qui portait une robe blanche, et alourdir sa grâce de créole. Le poète n'osait pas avouer le beau péché de l'amour de l'amant. Cet amour semblait sans baiser. Il se condamnait au sacrifice par une folie idéale ; il se purifiait, s'idéalisait dans le récit, comme le Cantique des cantiques sanctifié par l'Église. Mais dans *le Lac*, cet hymne d'amour, il avait tout dit. Ces deux strophes ardentes effacées après la mort, on les a retrouvées dans des feuillets cachés, datés d'Aix-les-Bains, 1817.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité ;
Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient : Eternité !

Ces lettres, que Raphaël dit avoir brûlées, elles existent, recueillies près du manuscrit de sa mère, dans un tiroir secret de la table du cabinet de Saint-Point. Cette charmille que Raphaël fait vendre à sa mère, elle ombrage encore la solitude et les souvenirs de Milly, et ce n'est pas au bord du Lac que Raphaël reçut le coup de foudre de la mort de Julie, c'est à Milly, en 1817, que le poète reçut en plein cœur cette douleur. Sa sœur me l'a dit, il erra trois jours, loin du foyer, loin de sa mère, dans la folie du désespoir.

La réalité est souvent plus touchante que l'imagination. Le *Raphaël* réel fut encore plus désespéré qu'il ne l'a dit. On a attaqué bien des paroles de lui aux diverses scènes du livre, on les a trouvées invraisemblables d'exaltation, trop splen-

dides de passion. Peut-être sa mémoire impuissante à retrouver les paroles du moment, les a-t-il imaginées après l'heure. Mais le vrai Raphaël a une éloquence naturelle qui a dû resplendir encore sous l'amour, sous les beaux yeux de Julie. Il est né à la fois simple et éclatant, comme il apparaît dans le livre. Je le retrouve là, comme je l'ai entendu.

Du livre, j'aime mieux les scènes de la Savoie, la poésie du Lac, l'idéale réalité, que les scènes de Paris, la prose du salon de Julie, la vérité familière. Il y a des pages de finesse et d'esprit dans la scène où Didot lui refuse d'imprimer *les Méditations*. Julie revit dans sa beauté enchanteresse, sa langueur maladive, sa grâce de créole et sa religion naturelle du XVIII^e^ siècle, attendrie et transfigurée par la foi de son amant. Vers la fin, elle parle trop comme Raphël, avec une solennité et une exaltation inspirée par sa mort prochaine. Le lyrisme déborde de ses lèvres comme à la contagion de son amant.

C'est son grand amour, la passion qui a pris sa vie, qui, après sa mère, a fait sa poésie et son âme. Les *Méditations*, *Jocelyn*, sont pleins de souvenirs de ce suprême amour : *l'Isolement*, *à Elvire*, *l'Immortalité*, *le Lac*. Raphaël en extase dans la nuit devant Julie à sa fenêtre a inspiré la scène de *Jocelyn* caché sous le balcon de Laurence. Le nouvel épilogue de *Jocelyn*, cette assomption au-dessus du Lac, est une apothéose de Raphaël et de Julie. Cette passion prolongée au delà du tombeau, cet amour immortel, il l'a consacré en donnant à sa fille le nom de Julia ; cet amour, il lui donne sa piété fidèle, en allant, chaque année, à l'anniversaire de la mort de Julie, se souvenir, prier, et aimer encore, à une messe funèbre, dans l'église qui abrita son cercueil.

Les livres sont les enchanteurs de la jeunesse. *Raphaël* m'enivrait le cœur, mais je préférais *Graziella*. Elle me semblait plus naturelle que *Julie*, cette fille de la mer. Je me pris à l'aimer. Je rêvais une églogue dans cette île, comme *Paul et Virginie* ou *Graziella*. Je partis en pèlerinage de poésie pour le pays où tous ces beaux livres étaient nés.

---

## HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848

A Tours, je vis briller à la vitrine d'un libraire deux volumes nouveaux de Lamartine : l'*Histoire de la Révolution de 1848*. Je les achetai, et les lus en voyage, avide de lire l'histoire vraie de mon cher génie calomnié, de retrouver les grandes émotions de 1848, et de revoir son héros.

Cette histoire, conçue à la manière antique, parlait de Lamartine à la troisième personne. Elle disait la vérité avec la sérénité d'un homme déjà disparu dans la postérité. Elle rendait justice à tous, elle jugeait son héros avec sévérité; elle racontait sans amertume l'impopularité. Elle était la voix d'un grand homme sur lui-même, elle faisait revivre les grandes journées, l'idéal entrevu.

Le style rappelait la concision éclatante de Tacite ; par un singulier caprice, l'écrivain supprimait les virgules, et multipliait les points.

En juin, j'étais à Paris. Il y avait un an que je ne l'avais revu, aux journées sanglantes.

Lamartine n'y était plus. Proscrit de l'assemblée législative, il s'était retiré à Castel-Madrid, au bois de Boulogne. Je m'y rendis avec Dargaud et mon père, qui poursuivait une réforme de la législation féodale des boissons. Le salon était plein de

monde. Je ne pus le voir seul à seul; découragé de la France, il songeait, tout bas, à quitter son pays, à finir comme les grands hommes antiques, à se réfugier en Orient, en Asie-Mineure, dans l'hospitalité du Sultan.

---

## LE PÈLERINAGE

Octobre 1849.

Je suis venu en Bourgogne, pour un pèlerinage à Saint-Point où me conduit mon ami Dargaud. La route est pittoresque, elle passe sous les chênes de la forêt de Charolles, où Quinet, comme Merlin, a été charmé par la fée Viviane de la nature.

Arrivés au carrefour de la Valhouse, au confluent des vallées de Saint-Point et de Cluny, nous hésitions entre la route de Monceaux et le chemin de Saint-Point, quand nous vîmes venir un homme maigre, à grands pas. C'était le vieil ami, le voisin de Lamartine, le fidèle entre les fidèles, M. Dubois de Cluny. Il arrivait à propos, il nous tira d'embarras, et nous dit qu'il venait de Saint-Point où se trouvait Lamartine.

Nous entrâmes dans la vallée. Le chemin longeait, dans ses courbes, des prés bordés de haies où de grands bœufs se couchaient au crépuscule. Une file de peupliers, d'aulnes, de vernes, trahissaient par leur fraîcheur le cours du ruisseau de la Valhouse. A droite, des collines nues, aux pentes labourées; à gauche, des montagnes ombreuses ondulaient sous des bois de châtaigniers, cachaient dans leurs plis des chaumières rares enfouies sous les arbres; une fumée bleue montait entre les branches et flottait comme l'encens du paysage. Le chemin glissait au creux de la vallée et ser-

pentait entre les montagnes. Point de bruit, c'était déjà la paix du soir.

Au tournant du promontoire de Bourg-Vilain, le bien nommé, mon ami me montra au fond de la vallée, sur un mamelon brisé, deux tours jaunes à mes yeux avides. C'était le château de Saint-Point. Le cheval, las de la longue course, nous traînait lentement, et répondait mal à mon impatience.

Enfin, à une croix de pierre tachetée de lichens noirs, la voiture entra dans un petit chemin rocailleux, à droite, traversa un pont sur la Valhouse, monta un chemin rocheux, raviné, bordé d'une double haie de charmes et de chênes noueux, pareil à nos chemins creux de Bretagne. La barrière gothique était ouverte, présage d'hospitalité, une mare d'eau vive, à l'ombre de grands saules pleureurs, miroitait aux dernières lueurs. La voiture entra, par une allée tournante, dans le parc ombragé de vieux arbres, et s'arrêta au seuil d'un porche gothique anglais, devant des murs jaunes voilés de glycines, et de vigne vierge aux feuilles rouges, à gauche d'une tour arabe, saluée par les aboiements joyeux des chiens qui semblaient annoncer des amis. Tout était hospitalier, même les animaux. De beaux paons erraient en paix sur l'herbe. Ce château pastoral donnait une impression de douceur, de sérénité et d'accueil ; ce foyer avait l'âme de son hôte.

On nous fit monter par un grand escalier tournant en pierre aux marches basses, traverser une grande salle de billard, ornée de tableaux, de portraits d'amis. On nous annonça. J'entrai avec un battement de cœur. J'aurais voulu qu'on tût mon nom dans ce foyer où le nom de Lamartine devait résonner seul.

Le salon était plein de monde. Lamartine se

leva, nous accueillit avec son beau sourire, nous serra la main et nous dit des paroles de bienvenue. Ébloui, je vis à peine les figures des femmes assises dans les fauteuils. Mme de Lamartine vint à nous avec sa bonté grave. La femme était digne de l'homme.

Je me remis peu à peu, et je regardai. Un beau feu de sarments illuminait la cheminée de ses flammes vibrantes, et jetait ses lueurs sur les figures. Une statuette de bronze à la tête étoilée se dressait sur une pendule, comme la muse de la poésie. Une lampe veillait sur une table ronde couverte de livres. Un grand piano à queue, anglais, s'allongeait au coin du salon. Une cage d'oiseaux posée sur le piano faisait silence. Sur un buffet renaissance, le buste en marbre du poète, par Brian, rayonnait comme un génie antique; des porcelaines de vases de Chine détachaient leurs joyeuses couleurs sur une tenture bleue aux trèfles gothiques. De beaux portraits de famille et d'amis semblaient vous regarder. De vieux fauteuils bas, aux membres soutenus par des attelles de fer, invitaient à s'asseoir. Je regardais les choses avant les figures, n'osant les fixer encore sous les regards curieux des femmes arrêtés sur le jeune Breton.

Les lévriers familiers étaient là, comme toujours, hospitaliers tels que leur maître; ils sautaient sur les genoux, sûrs d'être caressés. Lamartine, assis au coin du feu, jouait avec ses amis sans parole, Mme de Lamartine se recueillait dans sa grave tristesse. Sa figure portait l'impression des grandes épreuves de 1848. Près d'elle, la sœur de Lamartine, Mme de Cessiat, de grande taille, mère féconde, au grand air de noblesse aimable, souriait à la fois de malice et de bonté. A côté, une grande femme aux beaux yeux pleins de vie, illuminés de la

flamme de l'esprit, au nez accentué, causait à haute voix près du secrétaire de Lamartine, à la tête dédaigneuse, M. Paul de Saint-Victor. Elle était veuve d'un mari adoré. Je connaissais déjà son âme par ses lettres d'abondance, débordantes d'imagination et d'esprit, que mon ami m'avait fait lire. C'était M^me^ la comtesse de Pierreclos, la vivante et séduisante Alix. Elle avait la passion de plaire et elle plaisait.

Une enfant, une délicieuse petite fille aux yeux de sa mère, aux boucles de cheveux châtains flottantes, se serrait contre les genoux maternels, égayait tout de sa jeune vie.

A l'écart, une grande et belle jeune fille, à la figure pâle, aux beaux yeux noirs recueillis, aux bandeaux de cheveux soyeux châtain noir, gardait le silence. Sa tête baissée, indifférente à la causerie, semblait écouter une voix intérieure. Parfois, elle fixait sur Lamartine des regards où couvait la tendresse. Puis elle inclinait encore sa tête, son encolure de statue, reprenait son attitude pensive, appuyait sa figure sur sa main accoudée, et rentrait dans sa rêverie. C'était M^lle^ Valentine. Son attitude contenue, son silence contrastait avec l'expansion, le mouvement, la vie de sa sœur aînée. Ce groupe de femmes de haute taille, au large sein, à la noble beauté, révélait une grande race.

M. Cerfbeer, préfet de Saône-et-Loire, entra. On annonça le dîner. On descendit à une salle basse voûtée, un caveau gothique. Dargaud excitait la causerie, M^me^ de Pierreclos faisait pétiller le champagne de son esprit. Lamartine laissait parler les convives, mangeait à peine, donnait tout à ses lévriers. Hôte prodigue, il servait au dessert les plus beaux fruits de son jardin, dont il avait la vanité plus que de ses œuvres.

La soirée fut triste, on sentait une grande in-

fortune dans ce lutteur silencieux en proie aux détresses domestiques. Son génie menait l'âpre chasse de l'or. Dès le matin, au travail, dans son cabinet solitaire, il poursuivait sa proie. Aussi ne prolongeait-il pas la veillée. Il se retira de bonne heure, pour se lever dès l'aube, comme le paysan, et creuser son sillon d'automne. Sa femme se leva, ouvrit la grande porte vitrée sur le balcon gothique, et me montra la vallée tout étoilée des lueurs des chaumières, la montagne ondulant sur le ciel comme une haute muraille noire. Le paysage dormait sous la paix de la nuit.

On quitta le salon, on prit sur une table, à la salle de billard, les larges bougeoirs, et par le grand escalier de pierre, les hôtes montèrent, les lumières à la main. Les choses les plus simples prennent un charme dans un vieux château de montagnes. Le jeu des lueurs dans le vieil escalier sombre, les figures illuminées des femmes montant les marches en spirale, le tournoiement des robes, cette pittoresque ascension du soir, puis ces figures arrêtées sur le seuil de leurs chambres, et se retournant avec un sourire, les serrements de mains du soir, les souhaits de bonne nuit, et la belle jeune fille dans l'auréole du clair obscur, s'en allant par le grand corridor, recueillie dans sa tristesse. Tout a une poésie d'intérieur que Rembrandt le magicien a su découvrir.

J'ouvris ma fenêtre pour respirer le charme nocturne du paysage. La vallée était si sonore, que j'entendais les moindres bruissements vibrer en notes claires. Quelques étoiles brillaient entre les nuages d'automne, submergées et découvertes tour à tour, sous la houle des vagues du ciel. Je m'endormis, la tête pleine de rêves, à un feu clair de sarments, dans la douce et chaude hospitalité.

Je me levai dès l'aurore, impatient de voir la

vallée au jour, de me promener dans le parc, de voir le château, de m'incliner devant le tombeau de la mère et de la fille, de faire les diverses stations de mon pèlerinage. Je dessinai deux vues du château, et je cueillis des feuilles sur la tombe.

Je m'assis à la table de pierre rapportée de Cluny, où Abeilard s'était assis; cette grande journée du 10 octobre, j'en recueillis l'émotion dans des vers. L'événement fut une lecture de Lamartine. Sous forme de préface aux *Harmonies* pour l'édition choisie, ce poignant poème était une lettre à un ami anonyme. La femme du poète le supplia de la dédier à son ami personnel, M. d'Esgrigny.

---

## UNE LECTURE A SAINT-POINT

A ***

10 octobre 1849.

Je t'écris tout ému de mon pèlerinage
Au foyer du poète aimé, dès mon jeune âge.
J'y suis depuis hier, et je repars demain,
Conduit par un doux guide au cœur comme à la main.
  J'ai vu, dès le matin, ce château de montagne,
Entre des bois plus doux, moins sombres qu'en Bretagne,
Des peupliers jaunis, des noyers, des sapins,
Sur un mamelon vert un foyer aux murs peints,
Deux tours jaunes aux flancs, au long balcon moresque,
Au cadre de verdure, au charme pittoresque,
Sur les bois d'une gorge où fumaient des chalets ;
Un cottage gothique enclos d'un parc anglais,
Voilà toute la scène... Et les brumes d'automne
Estompaient l'or des bois de leur gris monotone.
Paysage obscurci d'où s'est enfui l'été,
Comme du maître aussi la popularité.
C'était le Mount-Vernon d'un Washington poète,
D'un grand homme désert dans sa maison muette,
Sans récompense, après avoir bien combattu,
Héros calomnié pour prix de sa vertu.

Nous causions au salon, vers midi, dans l'attente...
Soudain le maître entra comme un scheik sous sa tente,
Souriant, des feuillets et des poires en mains,
Des fruits pour les oiseaux, et nous, oiseaux humains.
Il vint, d'un pas rythmé, la marche cadencée.
Il portait haut le front, l'arche de la pensée;
Puis, d'un geste lyrique, il ouvrit son sillon.
Il avait éloigné sa femme du salon,
Pour ne pas l'attendrir des sanglots du poète,
Comme on met sous le pont l'enfant dans la tempête.
Il lut, avec l'accent d'airain que nous aimons,
Une course d'automne, à cheval, par les monts,
Un récit de douleur, une immense harmonie
D'une âme sous le vent chantant son agonie,
Son ascension triste à ses deux vieux foyers,
Au-dessus des ravins et sous les châtaigniers,
Sa montée à Milly, l'église de famille,
Sous le mur de l'enclos, du berceau de charmille,
Sa figure cachée au marchand qui criait
Dans le jardin en deuil où sa mère priait.
Dès qu'il eut, dans sa halte au cœur des solitudes,
Salué sous ses pieds les monts, les multitudes.
Les Alpes ondulant et se dressant aux cieux,
Contemplé des hauteurs cette fête des yeux,
Et montant dans l'éther aux rafales sonores,
A l'air chaud du Midi dilaté tous ses pores,
Rajeuni son cœur las, prêt de se déchirer,
Au vent inspirateur qui faisait tout vibrer,
Soulevait des accords des rocs, des murs, des marbres,
Des herbes, des sapins, ces poètes des arbres,
Et, faisant palpiter la terre comme nous,
Tirait de tout un chant à tomber à genoux;
Cet air chargé des bruits des mers, des voix lointaines,
Des baisers, des sanglots d'autres races humaines,
Cet hymne dans le ciel d'un monde tout entier,
Du poète à cheval, seul, au seuil d'un sentier;
Quand, au tournant d'un cap, sans buisson, sans défense,
Reconnaissant le toit, les prés de leur enfance,
Le cheval, l'homme émus s'élancèrent tous deux
Vers leur demeure vide, en bas, en face d'eux,
Et qu'enfin, abattu, seul, à genoux dans l'herbe,
Devant son foyer mort courbant son front superbe
Il eut jeté vers Dieu, de sa grande âme en pleur,
Ce cri : « Le génie est une grande douleur ! »
Il ne nous lisait plus, il revivait la scène,
Nous vivions avec lui de cette brise saine,

Nous respirions aussi de l'âme, à pleins poumons,
L'incorruptible éther, l'air salubre des monts.
Sa voix semblait la brise aux mâles violences,
Aux rafales de deuil, puis aux soudains silences
De la nature émue au passage de Dieu,
Le poursuivant aux bois de longs sanglots d'adieu.
Il nous emportait tous, du salon dans l'espace,
A ce grand vent d'automne, ange triste qui passe
En nous jetant au cœur les voix des chers absents.
Nous écoutions gémir dans ses rythmes puissants
Tout ce qui souffle, luit, chante, vole, ruisselle,
Cette ample symphonie à vie universelle,
Ce Baobab humain agitant ses rameaux,
Ce génie indien, ami des animaux;
Poète rédempteur, ici-bas, de tout être,
Croyant pour toute mort un ciel vivant peut-être,
Seul, avec son cheval et ses chiens pour amis,
Réveillant sur ce mont tous ses morts endormis;
Cet enchanteur humain évoquant sa famille,
Dans l'espace, au soleil, du nid de la charmille,
Et créant, en chantant, leur résurrection,
L'illusion de tous de son illusion.
Ce mirage sonore enivrait l'auditoire.
Il écoutait, sans bruit, sur le haut promontoire
Ce grand homme cachant son sanglot dans l'accord;
Et les femmes pleuraient, les hommes pas encor.
  Mais quand, sur le revers du mont et de la vie,
On entendit, au soir, d'une oreille ravie,
Causer le vieil aveugle et le héros blessé,
Heureux par cette voix d'entendre son passé,
Que l'on vit au couchant, seul et lassé, descendre,
De son faîte de gloire écroulé dans la cendre,
Revenir du Forum à son foyer fermé,
Ce tribun lapidé qu'un peuple avait aimé,
Il commençait à peine, à ce vent d'harmonie,
Cette descente au soir, et ce ranz du génie,
Au souffle tout humain qui semblait l'embraser,
S'envoler des vivants, des morts, comme un baiser,
Et s'exhalant tout chaud des lèvres de sa mère,
Guérir son fils blessé de sa descente amère,
Tous faisaient avec lui, sous son verbe enchanté,
Ce beau rêve de vie et d'immortalité.
  Quand plein d'illusions comme lui, l'âme avide,
On entra sur ses pas dans sa demeure vide,
Et seul à sa rencontre, on ne vit s'approcher
Qu'un vieux chien invalide accouru le lécher,

Pendant que le cheval, plus heureux que le maître,
Retrouvait au verger où l'on courait le mettre,
Les chevaux hennissant de joie à son retour;
Quand de son triste enclos, il eut bien fait le tour,
Que, dans son abandon, cette grande hécatombe
Chercha ces cœurs vivants dans les morts de la tombe,
Où la mère et l'enfant l'avaient si tôt quitté,
Pour s'envoler ensemble à l'immortalité;
Que de l'espoir trompeur perdant la mélodie,
Il entendit soudain la triste psalmodie
D'un vieux prêtre guidant une enfant au cercuei
Accompagné du père et de la mère en deuil,
Dès qu'il eut épuisé la gamme tout entière,
Du chant de la montagne au chant du cimetière,
Que le rêve de vie eut sombré dans la mort,
Chaque femme et chaque homme enfin pleurait d'accord.
La lecture finit comme la vie humaine,
Dans les pleurs généreux que le génie amène;
Lui seul ne pleurait pas. Calme comme un mont Blanc,
Au-dessus de l'orage échappé à son flanc,
Pudeur de la douleur du héros sous les armes,
Retenant pour Dieu seul l'épanchement des larmes.
Chacun dans le salon, seul, à l'écart, gémit,
Moi, sous l'émotion, j'embrassai mon ami,
Pour appuyer sur lui ma pauvre âme en déroute,
Que troublait tant de peine, à moitié de la route,
Mal ignorante encor du pauvre drame humain,
Du drame domestique entr'ouvert par la main,
De ce génie en croix suçant l'éponge amère,
S'immolant pour sauver le foyer de sa mère.

---

## DE SAINT-POINT A PARAY-LE-MONIAL

11 octobre 1849.

Les fêtes sont courtes! nous avons dit adieu à Saint-Point; mais mon âme y est restée.

J'ai assisté là à un grand spectacle domestique. J'ai vu Lamartine intime, affranchi des banalités du salon parisien, un génie d'intérieur. Cette poignante lecture m'a révélé une douleur à nu; non

plus le mélancolique *isolement* de la première *Méditation* de la jeunesse, mais l'isolement tragique de l'âge mûr, de la dernière préface des *Harmonies*, une harmonie non plus lyrique, mais en action; un grand homme à cheval, abandonné d'un peuple, réfugié dans l'amitié de la nature, des êtres, rentrant seul, avec ses chiens, dans son foyer désert.

Un an auparavant, il avait fait l'oraison funèbre de la république ; aujourd'hui, c'était la funèbre harmonie de l'homme.

Au retour, une surprise douloureuse nous attendait. La mère malade de Dargaud touchait à l'agonie. Il était près de son lit, devant ce cher visage qui rappelait le sien; c'était bien le fils de sa mère. Il lisait les Psaumes, tous ces jours tristes, ces Psaumes qu'il avait traduits, lui servaient de consolateurs. Abattu, sans force, il me pria d'écrire la mort de sa mère à ses amis, Lamartine et Béranger.

Lamartine m'écrivit le 15 octobre :

« Je reçois le messager. C'est un bonheur. Le coup est moins cruel que l'éternelle menace. Le ciel est un saint et brillant asile où il reverra mieux sa mère que dans cette agonie . . . . . .

» Revenez avec lui après les premiers contrecoups. Dieu vous avait envoyé là évidemment pour être la main entre le cœur et la mort.

» LAMARTINE. »

Je jouis à Paray de la double hospitalité d'Aubert et de Dargaud, dans une retraite d'amitié. Je me promène chaque jour avec Dargaud. Les entretiens ne tarissent pas sur Lamartine; nous les menons, à l'ombre des grands arbres de l'avenue. C'est le

bois sacré de Paray, au seuil de la petite ville. Nous y restons des heures à pas lents, comme les philosophes antiques, dans le culte de la nature, des idées et du grand poète, les yeux sur la belle église romane, le couvent de la Visitation, et le grand jardin des visions du Sacré Cœur. L'horizon est doux, tranquille, recueilli ; on y respire l'âme mystique du passé, la piété tendre de Mme de Chantal, les langueurs, les amours, les grâces de cette dévotion de femmes au Dieu bien-aimé.

J'ai rencontré un ami favori de Lamartine, Hippolyte Boussin. L'amitié fut vite éclose sous la flamme de notre commune admiration. Il m'amena à son cottage de Cormatin, dans sa charmante hospitalité, à de nouvelles amitiés : Henri de Lacretelle, un poète, Charles Labor, un artiste qui habitaient près de lui. Je retrouvais dans leurs causeries Lamartine toujours présent à ces âmes jeunes. Mon enthousiasme me gagnait l'amitié de ses disciples.

Mon hôte m'a conduit à Cluny. C'est le grand débris religieux du moyen âge. C'est plus qu'un paysage, c'est un homme ; c'est le vivant souvenir du philosophe breton, Abeilard. Il vint se réfugier sous l'abbaye hospitalière, dans l'amitié de Pierre le Vénérable. Ce fut son Paraclet. Il se reposa là, et il y mourut.

J'ai salué dans le jardin des moines le vieux et doux tilleul, l'arbre des cloîtres, planté par Abeilard. J'aime cet arbre et le sentiment qu'il raconte. Il y a plus d'âme dans cette œuvre simple d'Abeilard que dans toutes ses lettres ; c'est sa meilleure pensée, son poème de la fin du jour. Il a écrit dans cet arbre l'impression d'ombre, de paix et de recueillement qui descendait sur lui du haut des montagnes, des bois et des murs de Cluny ; ce tilleul, c'est Abeilard au soleil couchant. Il

avait créé pour son âme orageuse et désolée une ombre de rafraîchissement, comme dit Lamartine. Cette ombre vivra plus que ses lettres. On ne les lit plus; mais des générations de femmes, de jeunes gens, de vieillards sont venues, viennent et viendront rêver et s'asseoir sous l'arbre qu'il a planté.

---

## MILLY

1er novembre 1849.

J'ai fait mon pèlerinage à Milly, le jour de la fête des Saints, à ce foyer d'une mère sainte et pleine de grâce comme la Vierge. Une vieille femme, gardienne de la maison, m'a ouvert le salon de famille aux vieux meubles d'autrefois, vide de ses hôtes. Les souvenirs de *Milly*, des *Harmonies* et des *Confidences* sont les meilleurs guides. La maison, le jardin sont bien tels que le fils les a peints dans sa description fidèle des *Confidences*. On reconnaît tout. Voici le vieux lierre enveloppant les murs, comme le souvenir les figures du foyer. Voici le jardin aride, le berceau de charmille, le bouquet d'arbres, près de la citerne rocheuse, l'allée de la prière au couchant où se recueillait sa mère, la montagne couverte de buis, les quatre pins toujours vibrants du bruit de la mer, dont les harmonies bercèrent l'enfant, le firent poète. Aujourd'hui elles répandent leurs murmures de tristesse sur le foyer mort.

La vieille gardienne, comme la servante de *Jocelyn*, nous raconte le cœur de son maître. Elle ne sait pas que c'est un grand de la terre, mais elle sait bien son amour des pauvres gens.

Elle a connu Lamartine enfant, et elle le sert quand il revient sous le toit de famille.

— Votre maître est-il aimé de vous ?

— Oh ! oui, notre monsieur, c'est notre bon Dieu ; il nous dit, comme ça, que puisque Dieu lui a ôté ses enfants, il faut bien que les vignerons soient ses enfants. »

J'ai cueilli une petite branche de pin. Mon nouvel ami, sa femme et moi, nous visitons ce foyer désert et sombre, tout enveloppé de lierre, de souvenirs et de silence, nid du cœur dans la montagne, pauvre maison en deuil, touchante et sacrée comme un sanctuaire, à l'ombre de son bouquet de sycomores, de sapins, de pins et de tilleuls, dans son petit jardin triste comme un cimetière. Nous faisons notre pèlerinage, la veille de la fête des Morts, à cette saison d'automne où les souvenirs tristes tombent dans les cœurs comme les feuilles dans les vallées. Nous étions trois, un jeune homme, cœur de poète et de citoyen, sa jeune et vivante femme, et moi. Nous sommes entrés avec respect dans le petit enclos, nous avons suivi, en pleurant, à pas lents, les allées de sable rouge à demi effacées par les mousses et les herbes qui étouffaient le bruit, nous avons respecté, comme Lamartine, l'allée sainte où sa mère allait s'entretenir seule avec Dieu, au soleil couchant ; nous nous sommes assis sous le vieux berceau de charmille, nous sommes entrés dans les salles vides et les chambres désertes, nous avons foulé le perron à demi brisé, recueillis, causant à voix basse, de peur de faire envoler les souvenirs, l'âme du lieu.

Mon ami, ému et vibrant aux souvenirs du foyer, comme les pins aux brises d'automne, se retira sous le berceau de charmille, s'assit sur le banc de pierre. Tout frémissant sous une brise de

poésie, tenté par le génie du lieu, il tira des pages blanches d'un livre, et se mit à écrire au crayon des vers, d'après nature. Je le laissai seul à sa méditation poétique et me retirai avec sa femme. Je montai à mi-côte de la montagne, en face de la maison, et là, sur mon album, je dessinai une vue de Milly, l'église du village, la maison, cette autre église. Le soleil couchant éclairait les murs, les arbres, comme le génie de l'enfant. Le soleil et le génie sont frères, ils ont le don de la vie.

Quand je revins, le jeune poète avait improvisé des vers charmants et mélancoliques, tout baignés des larmes d'automne, comme les feuilles jaunies tombées à terre. Son crayon avait été plus éloquent que le mien. Ce duo d'art et de poésie m'a rappelé cette belle aventure du *Voyage en Orient*, ce duel poétique de Lamartine et d'un poète arabe célébrant à l'envi une belle jeune fille, dans un jardin de Syrie.

Au retour, nous passons devant la maison de Lucy. On me montre la terrasse, mais pas la tourelle haute et le torrent des *Confidences*. Le torrent n'est qu'un ruisseau, et la tourelle est absente. Le poète les a pris dans son imagination, pour romancer la scène et lui donner une poésie ossianesque. Il a idéalisé la maison banale de Lucy. A Milly, il a été vrai, la vérité est la plus belle poésie; il n'a pas eu besoin d'idéaliser sa mère.

L'hiver approchait; déjà tombaient les premières neiges, c'était l'heure de partir, de dire adieu à ce pays, aux amis de Bourgogne. Je ne pouvais m'y résigner, je reculais toujours mon départ, un charme me retenait, un génie, une jeune fille. Je le sentais, en ce pays devait se nouer ma destinée.

Enfin, la veille de Noël, je fus à Monceau

adieu à Lamartine. Il me retint, il me dit que son secrétaire, M. Paul de Saint-Victor, venait de partir pour Paris. Il m'offrit, avec une gracieuse insistance, de rester avec lui; j'acceptai avec bonheur. Vivre près de lui, c'était le rêve de ma jeunesse.

J'en ai le pressentiment, j'entre dans les plus belles années de ma vie. Dès le matin, je descends à la grande galerie, je m'asseois à une petite table dans l'embrasure d'une fenêtre. J'ai devant moi un beau paysage, la terrasse, l'avenue, les vignes sur les coteaux, la vallée de Prissé, les montagnes, puis le pittoresque château de Saint-Léger, un manoir à la Walter Scott sur son promontoire de bois, une échappée sur la plaine, le *Bocage* de la Bresse. Dans sa nudité et son austérité d'automne, c'est un horizon inspirateur.

Je lis les lettres d'admiration ou d'injures à l'homme de 1848. Il y en a de médiocres et de belles, de jeunes gens, de jeunes femmes et d'hommes. Les impressions de la France et du monde viennent battre son âme de leurs vagues. C'est la nature humaine étalée sur la table. Il y a de beaux cris de poésie de jeunes inconnus. Un surtout m'a saisi, plein de vers éloquents, où il compare le généreux Lamartine à Camille :

. . . . Quand Camille s'élance
Confiant sa vengeance à l'équité des dieux.

Je tente de répondre. J'ai souvent du trouble et de l'inquiétude. Il me faut m'incarner dans Lamartine, deviner, refléter son impression, son langage; il faut que le disciple s'improvise le maître, l'écho de sa voix. Quelle tâche : écrire pour Lamartine !

Il est au travail avant moi. Dès le chant du coq, il chante aussi ; il écrit dans son grand cabinet,

près du mail des marronniers, devant son feu de sarments, sur ses genoux, son poème en prose de *la Servante*, un roman populaire. Il répond lui-même aux lettres d'amis, aux lettres intimes ou d'élite.

On déjeune dans la grande salle basse, ornée d'un beau dressoir aux colonnes torses enroulées de ceps de vigne, un débris de l'abbaye de Cluny; sur le drap rouge rayonnent les beaux plats de fleurs, de fruits, d'enfants peints par M^me^ de Lamartine. Deux buffets s'élèvent aux deux côtés de la porte. Là, à la grande table d'acajou, nous déjeunons. Le déjeuner est simple, composé de légumes et de fruits, peu de viande; il la donne à ses lévriers. Comme l'Hindou, le maître n'aime pas la chair, c'est un déjeuner pastoral. Il y a, chaque jour, de belles pommes de terre dorées dans une terrine d'argent, un gâteau savoureux de courge. Nous sommes trois, il n'y a de convives que les lévriers. Ils mangent, ils se promènent et dorment avec lui.

Après le déjeuner, nous promenons, à pied ou en voiture, Lamartine et moi seul, sa femme quelquefois, quand le soleil lui sourit et l'invite. Nous allons, par tous les sentiers de la vallée et des montagnes. Je jouis bien de son génie familier, de sa muse pédestre. Que de causeries sur la poésie, sur la politique, sur les affaires cruelles ! Les paroles d'abondance tombent de ses lèvres, belles, éclatantes comme les feuilles des noyers tombées à terre. La tête couverte d'un chapeau gris, même en hiver, la taille serrée dans sa longue redingote noire, ses lévriers autour de lui, il promène, cause avec ses vignerons, entre dans les maisons pauvres, visite les paysans, les vieilles femmes malades ou infirmes, fait des dons d'une main secrète, m'arrête sur le seuil dans sa pudeur de charité, relève

les blessés du sillon, et mène la vie du Samaritain de l'Evangile.

Nous sommes dans un cloître de neige, dans la plus complète solitude. La vie est sévère et douce. Je suis en pleine intimité de ce cher génie. Personne ne vient troubler notre paix, c'est la paix de l'hiver, comme dans la symphonie recueillie des *Saisons* d'Haydn où l'on entend le grand silence. Je crains cet abandon pour Lamartine ; je sais bien que la neige arrête, mais aussi l'oubli, cette neige du cœur.

---

## LES PÈLERINS, LA VIE D'INTÉRIEUR

Monceaux, 1850.

J'ai dessiné le 20 janvier, sur mon album, un petit pavillon de chaume, au bout de l'enclos de Monceaux, dont la fenêtre a vue sur un paysage de montagnes, et qui a déjà une gloire. C'est là que Lamartine, retiré comme en une cellule, a écrit *les Girondins*.

Il est venu ces jours-ci un trio de jeunes gens, au nom de la jeunesse de Lyon. Le grand oublié de 1848 a reçu, dans la galerie, ces jeunes députés de l'admiration, du souvenir et de la fidélité. L'un d'eux s'est avancé, et d'une voix émue, avec l'éloquence vibrante de l'enthousiasme, a dit la reconnaissance de la jeunesse.

Aujourd'hui, 23 janvier 1850, par un après-midi de soleil, nous avons monté en voiture à Milly. Il m'a montré le four banal où il jouait enfant, le salon maternel, les chambres, sa haute chambre de jeune homme. J'ai trouvé là un Pétrarque ; je

l'ai ouvert, et sur la première page j'ai lu, écrit de sa main, ce quatrain de mélancolie :

Hélas ! sur tant d'objets autrefois égarée,
Toute mon âme aimante en moi-même est rentrée.
Ces êtres que j'aimais, en qui j'ai répandu
Ce cœur qui débordait, hélas ! me l'ont rendu.

---

Paray, le 25 janvier 1850.

« MON CHER AMI,

» Vous me donnez une bonne nouvelle en m'apprenant que M. de Lamartine s'est souvenu de la nourrice de Norfolk. Indépendamment de l'honneur qu'il me fait dans le présent et dans l'avenir, cette citation dans l'admirable et familier poème de *la Servante* me vaudra mille annonces. Quelle œuvre simple et touchante ce doit être que ce petit roman populaire ! Et comme Lamartine était bien fait pour l'écrire ! réjouissons-nous. Il y a encore du génie et de l'inspiration en Israël.

» Hélas ! j'ai cherché mon trésor et je ne l'ai pas trouvé. Sérieusement l'avis que l'on m'avait donné était bon. Représentez-vous un mur de six pieds d'épaisseur et un espace vide au milieu, un espace à contenir des tonneaux. Dans les guerres de religion, il y a eu certainement là quelque chose d'enfoui. J'ai été trompé dans mon désir plutôt que dans mon espérance. Le rêve est oublié et le mal réparé.

» ...Vous êtes devenu un Breton de Bourgogne. On se souvient ici de vous tendrement.

» Tout à vous.

» J. M. DARGAUD. »

« Vive le Sultan ! »

Le Sultan avait donné à Lamartine une vallée

en Asie-Mineure, quand son propre pays l'abandonnait.

Je suis toujours inquiet comme secrétaire, malgré les éloges. Mais une heureuse surprise m'est venue de Bretagne par mon père, à qui Dargaud a adressé deux lettres reçues de M. et Mme de Lamartine. Je les donne comme deux charmants témoignages de bonté pour le jeune secrétaire.

« J'ai le bonheur d'avoir A. qui est une *providence* tout entière dans notre *Sibérie* morale. Providence est son nom. Il en a la douceur, la fidélité, la main active et douce. Vous lui avez soufflé votre âme. Il est aussi supérieur de goût et d'esprit. Il me fait le secrétaire le plus accompli... »

Puis la lettre de Mme de Lamartine.

« Valentine me dit qu'elle va écrire à Mme Dargaud. Je saisis l'occasion de vous envoyer un simple bonjour pour vous dire surtout qu'il est impossible d'avoir un plus parfait secrétaire et un hôte de la solitude plus excellent que votre ami.

» Il est infatigable; tout est fait sans bruit, sans retard, sans embarras, sans effort. Il a autant de talent et de style que d'autres que vous connaissez. Et il a des qualités de caractère pour la vie de tous les jours auxquelles les autres ne prétendent même pas.

» Il a un jugement et un goût sûr; du moins, je dois le croire, car il juge comme moi et confirme ma pensée lorsque je l'appelle en aide pour rédactions, corrections, etc., et il n'est pas possible d'y mettre plus de complaisance et plus d'égalité d'humeur. Il n'a pas trop l'air de s'ennuyer avec nous, et cependant ce n'est pas gai ici, il faut l'avouer; mais je pense que le sentiment d'être si utile et si agréable à des ermites comme nous

le soutient dans cette épreuve de solitude. Je regrette que M. de L. ne l'ait pas connu il y a longtemps, lorsqu'il aurait pu se l'attacher. Vous avez bien raison dans l'estime que vous avez de lui.

» Je ne sais quand nous partirons; si M. de L. y était disposé, voici un dégel qui faciliterait le voyage. Mais il est toujours tiraillé. Maintenant il ne songe qu'à la concession (1). Rolland est ici, les têtes se montent. Il voudrait à tout prix trouver des capitaux pour l'exploitation. Je tremble, tout en étant bien disposée, comme vous le savez, à tout ce qu'il voudra. Le fait est que l'affaire est très belle, mais il n'y a point de belle affaire, lorsqu'il faut emprunter pour la faire. Bonsoir, mille choses, et au revoir à Paris, je l'espère, avec sincère amitié. »

Cette lettre, c'est tout Mme de Lamartine, le bon sens, la raison prudente à côté de l'imagination aventureuse du génie, l'abnégation, le sacrifice, le dévouement, la grave et sincère amitié. Elle me l'a donnée pour la vie, dans cette intimité de chaque jour, à ma table de secrétaire. Chaque matin, elle arrive peindre à côté de moi, me porter les pages nouvelles de son mari, me soumettre les épreuves. Nous lisons, nous sentons, nous jugeons ensemble, nous osons même corriger parfois; elle, avec son tact et sa crainte du public, moi, avec mon respect attendri pour cette âme supérieure, qui veille sur le génie.

Le curé de Prissé monte, chaque dimanche, dire la messe à la chapelle du château. Près de l'autel sont déposés les drapeaux de 1848, donnés au retour de Lamartine de la guerre, par les gardes nationales des campagnes. Il assiste à la messe, près

(1) En Asie-Mineure.

de sa femme. Quelle que soit sa foi sur le mystère de la présence réelle dans l'hostie, il sait que Dieu est présent partout, que la messe est le poème sacré du sacrifice, qu'elle est vraie comme la nature où tout vit de la mort. Lui aussi sait par lui-même que la vie est un sacrifice, et puis la messe est une grande prière, et il prie avec tous, avec sa femme, avec ses serviteurs, pour les morts et les vivants, pour la famille et la patrie.

Un dimanche, il est arrivé le dernier, il a paru dans un vêtement que je ne lui connaissais pas; il avait pris au porte-manteau ma redingote bleue; ce vêtement si lourd sur moi s'était transfiguré sur sa taille, il avait pris son élégance.

Charles Rolland, son intime ambassadeur d'Orient, est venu ; c'est un jeune homme, grand, maigre; on l'appelait à l'assemblée le lévrier de Lamartine. Il est fin, pratique, agréable; on cause de l'Orient, du voyage de Lamartine. Il est en train de badinages. Il sait qu'il faut parler aux yeux des Orientaux, il a imaginé de leur apparaître avec un turban splendide, décoré de sa croix de la Légion d'honneur. Ces soirées souriantes sont rares à Monceaux, et les hôtes rares aussi.

---

## TOUSSAINT LOUVERTURE

Un soir de janvier 1850, par un hiver de neige, deux hommes jeunes entrèrent dans la galerie de Monceaux. Ils arrivaient de Cormatin. L'un, à la longue taille un peu inclinée, à la démarche hésitante, à la distinction aristocratique, la tête chauve, aux cheveux grisonnants, aux yeux myopes, avait une expression indécise, naïve et aimable. Il s'avança vers Lamartine, et lui tendit sa main trem-

blante. Son langage littéraire, élégant, distingué, avait l'accent solennel. Il évitait la simplicité comme une vulgarité; il parlait lentement, et aimait l'écho à sa voix. Ame bienveillante, imagination étrange, poète de talent, républicain de rêves, aristocrate de goûts, il rappelait le marquis révolutionnaire, Saint-Huruge. Il aimait à accueillir les poètes, les artistes amis dans son château, il ouvrait à deux battants sa porte à l'hospitalité.

L'autre avait une figure sympathique, aux yeux bleus, au profil de médaille, aux épais cheveux blonds, à l'aimable sourire. Le corps grossi avant l'âge avait alourdi son pas, mais son esprit avait des ailes. Esprit charmant, plein de verve et de grâce, à la gaieté inspirée, poète indolent qui exhalait en se jouant des bouffées de poésie comme la fumée du narghilé, âme généreuse, ami de bon secours, qui charmait Lamartine en ses ennuis, et le faisait sourire aux plus sombres tristesses; nature douée de tous les dons de l'esprit et du cœur, qui improvisait sans efforts un article politique, une poésie dans le jardin de Milly, où se trouvait ce vers suave :

Vos vieux arbres aussi m'ont fait leurs confidences.

Et, médecin populaire, relevait comme le bon Samaritain les blessés de son village. Ces deux amis du poète, MM. Henry de Lacretelle, et Hippolyte Boussin accouraient à son appel. Il avait reçu une mauvaise nouvelle, il invoquait leur secours.

La mauvaise nouvelle eût été une nouvelle heureuse pour tout autre. On allait jouer son drame de *Toussaint Louverture*. Son éditeur, Michel Lévy, avait vendu le droit de représentation; il allait venir avec le grand acteur populaire, Fré-

déric Lemaître. Il fallait remanier le drame, changer ce discours en action pour l'abolition de l'esclavage ; l'assouplir aux exigences du théâtre. Lemaître devait guider le poète de son expérience scénique. C'était un travail de revision. Lamartine en avait horreur d'avance. Aussi avait-il appelé à son aide ses deux poètes amis. Ils l'aidèrent si bien, avec une telle souplesse et un tel reflet de talent du maître, qu'il est difficile de distinguer les vers des disciples, au 2e acte, tant leur couleur s'est fondue avec la couleur lamartinienne, comme dans les tableaux de Rubens achevés par ses élèves.

Frédéric Lemaître arriva avec son fils Charles, et Michel Lévy. Il portait l'habit à longues basques, la chemise à jabot de dentelles, des chaussons de lisière. C'était Robert Macaire visitant Lamartine. La vie a de ces rencontres sublimes et grotesques. Ce grand bohémien du théâtre à côté de ce génie royal. Sa tête puissante avait grisonné; drapé dans son élégance vulgaire de comédien, il avait le geste emphatique. Il était toujours en scène.

Assis à une table, il déclamait les vers de Lamartine avec l'accent du mélodrame. Il brisait, il hachait les vers, sa bouche édentée avait des lacunes, on perdait la moitié des syllabes. C'était comique et douloureux. Il massacrait cette poésie aux belles carnations, comme un Noir déchirant le beau corps blanc d'une créole. Ces vers harmonieux sortaient en pièces de sa bouche ; mais il les dramatisait ; il les jouait bien, s'il les disait mal ; il y mettait sa puissante vie.

Tout le quatrième acte ancien, shakespearien par le mouvement, la vie sauvage, une vraie kermesse de Noirs, fut supprimé, puis remplacé par un quatrième acte nouveau, dont Frédéric Lemaître fit l'action et Lamartine les vers. Lemaître

fit un acte banal, vulgaire, détestable, un vieux truc de mélodrame, indigne même de l'*Ambigu*. Lamartine y jeta sa poudre d'or.

Je me souviens encore de ces journées. Le poète se retirait dans une chambre à côté de la galerie pour broder le canevas de l'acteur. Il s'y recueillait, et revenait quelques instants après, en tenant à la main de grandes pages in-folio couvertes de son écriture lyrique, sans ratures, où les vers magnifiques étaient jetés comme les pièces d'or par la main du joueur. Frédéric Lemaître était émerveillé d'une telle soudaineté d'inspiration. C'est ainsi qu'il écrivit la *Marseillaise des Noirs* au premier acte, et le grand finale. J'ai gardé ces beaux manuscrits.

Le soir, l'acteur nous amusait de sa verve pittoresque. Il nous contait ses souvenirs de théâtre. Il avait commencé par l'humble rôle de flot dans une tempête. Lamartine le supplia de jouer quelques scènes de Robert Macaire. Il refusa obstinément. Sans doute, il craignait de s'abaisser devant Lamartine. Il voulait garder sa dignité d'acteur devant la dignité du poète; ce roi du théâtre voulait rester roi devant ce roi de la poésie. Mais il se dérobait en vain, il jouait sans cesse, à son insu, son fameux rôle. Dans sa toilette de comédien, dans son habit à larges basques, dans sa parole à l'emphase comique, dans sa grandeur vulgaire, c'était toujours Robert Macaire.

Frédéric Lemaître retourna à Paris monter *Toussaint Louverture* à la Porte-Saint-Martin. Lamartine quitta Monceaux en février, mécontent de cette épreuve du théâtre. Je fus le rejoindre à Paris par le pays druidique d'Autun. Mais avant de partir, je fis un pèlerinage à sa maison natale, au berceau du poète.

L'humble maison où il est né est située dans la

rue étroite et sombre des Ursulines, étroite et sombre elle-même, en face du couvent transformé en caserne. Une plaque de marbre placée au-dessus d'une porte gothique, porte cette inscription:

ICI EST NÉ
ALPHONSE-MARIE-LOUIS
DE LAMARTINE,
*le 21 octobre 1790.*

Cette petite maison modeste faisait partie des dépendances de la maison principale du grand hôtel de la famille. C'est là que sa mère le mit au monde ; c'est dans le couvent, changé en prison, que son père fut enfermé pendant la Terreur. Le fils a raconté cet épisode dans des pages charmantes des *Confidences*. Sur la porte gothique est placé un écusson, deux étoiles y brillent au-dessus d'une gerbe de flammes, armes parlantes du poète, image de sa poésie qui monta comme une flamme aux étoiles.

---

## RÉPLIQUE A THIERS

Paris, 23 février 1850.

Quel merveilleux improvisateur ! Ce discours si court et si grand, quel jet d'inspiration soudaine ! Thiers venait d'appeler funestes les journées de février. Lamartine a bondi à la tribune, et à la veille même de l'anniversaire, il a vengé la révolution de février. Avec quelle haute et dédaigneuse ironie il a dit à Thiers : « J'ai regretté qu'on ait ressassé ces épigrammes sans péril.... » Lui seul a ces bonnes fortunes de mots. Et plus loin, cette leçon de politique à Thiers : « Les

hommes d'esprit font des épigrammes, les peuples font des révolutions. »

Et cette fin foudroyante du haut de la générosité populaire : « Savez-vous pourquoi j'appelle
» le lendemain de ces journées glorieux pour le
» peuple ? C'est qu'après avoir remporté une vic-
» toire, ce peuple a couvert le lendemain ceux
» qu'il regardait la veille comme ses ennemis, de
» sa force et de sa magnanimité. »

A cette apothéose de la révolution débonnaire et clémente de 1848, à ce pardon grandiose, les bravos éclatèrent. Tout le discours fut coupé d'acclamations. La droite resta écrasée, et tous les membres de la gauche se dressèrent, tous debout, soulevés d'enthousiasme par l'électrique orateur, et crièrent trois fois : Vive la République !

---

## PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE *TOUSSAINT LOUVERTURE*.

6 avril 1850.

En mars, *Toussaint Louverture* était prêt. Je fus à une répétition. La scène dans sa nudité obscure, dépouillée de lumières, sans éclat, sans prestige, ôtait toute illusion. Les acteurs, les actrices en négligé, aux figures terreuses, à la pâleur blafarde, dans leurs vêtements flétris, sans leurs brillants costumes, jouaient familièrement, en riant. Seul le puissant artiste, Frédéric Lemaître, dirigeait, animait, excitait, jouait tous les rôles tour à tour, mettait le feu au drame.

Au second acte, dans la scène solennelle entre le père Antoine et Toussaint, quand le moine l'excite au sacrifice par ces vers :

Si tu perds tes enfants, un peuple les remplace,
A ta vaste famille, aveugle, ouvre tes bras !

et que Toussaint hésitant répond :

Je suis père avant tout!

Quand le moine tirant un crucifix de sa robe élève devant Toussaint l'image du divin Fils immolé par son Père au salut du monde, et sort, en jetant ce cri sublime :

Dieu ne l'était-il pas?

L'acteur qui faisait le moine, ayant mal dit, et manqué sa sortie, Frédéric Lemaître, furieux, calotta l'acteur, le repoussa, et se transfigurant soudain en moine dans ses longues basques de Robert Macaire, saisit le crucifix, le dressa devant l'acteur interdit, lui lança le beau vers, et sortit dans un mouvement magnifique.

Enfin, le 6 avril 1850, *Toussaint Louverture* fut joué au désespoir de Lamartine. La salle était comble, la foule frémissante, dans l'attente du drame. Un autre drame allait se jouer en même temps. On sentait à cette heure solennelle qu'à côté du héros noir *Toussaint Louverture*, il y avait, caché au fond d'une loge, le vrai héros, le libérateur des esclaves, le grand cœur qui avait aboli leur martyre le 27 février 1848, précipité depuis dans l'abîme de l'impopularité. Il y avait là, dans l'ombre, le grand homme que les petits politiques traitaient dédaigneusement de rêveur et qui avait réalisé ses grands rêves, l'émancipation des esclaves et l'abolition de la peine de mort, une république sans terreur. Ses ennemis étaient là. Ses amis étaient dans l'angoisse. Une chute ou un triomphe, c'était plus que le poète vainqueur ou vaincu; c'était le grand homme sifflé ou applaudi. Le rideau se leva avec une lenteur émouvante. Le premier acte, enchanté de la poésie des Tropiques, ravit les yeux, et la *Marseillaise des*

*Noirs* chantée par des enfants, attendrit les cœurs. Près de moi, une loge, remplie de la famille Arago, applaudissait ardemment le poète du drame et le héros de la république. Nos inquiétudes passèrent, on sentait déjà le succès. Au second acte, un acte d'intérieur, Toussaint recueilli dans sa tour, en cette veillée d'angoisse avant l'action qui agite tous les grands hommes, l'entrevue du moine et de Toussaint, la scène finale où, par une parabole en action, il rassure les Noirs épouvantés de l'arrivée de la flotte française; tout cet acte émouvant grandit le succès.

Les autres actes suivirent dans un courant de bravos. Le troisième acte, où Toussaint déguisé en mendiant aveugle, guidé par sa fille adoptive, surprend les secrets du conseil des généraux français, par sa ruse, où interrogé il révèle les instincts confus, le chaos de l'âme du Noir, cet acte original et nouveau, fit battre les cœurs et les mains par ses coups de scène et son foudroyant dénouement, la mort du traître Moïse, poignardé par Toussaint bondissant comme un tigre et s'élançant dans la mer.

Le troisième acte finit sur cette scène de mort, dans une explosion d'applaudissements. La salle était remuée, le succès était sûr. Le plaisir, l'émotion couraient sur toutes les têtes. Cet acte charmant et tragique, tour à tour, le plus beau du drame, avait conquis l'admiration. Dans cette mêlée pittoresque de noirs et de blancs, dans cette symphonie dramatique, plaisante aux yeux, sensible au cœur, il y avait un amour. Une idylle traversait le drame; à la force de l'héroïsme, l'amour mêlait sa grâce. Il y avait l'éternelle et triste chanson humaine, une jeune fille qui aime toujours, un jeune homme qui n'aime plus. La fille adoptive de Toussaint, touchante comme la Mignon de Goëthe, jouée par la charmante Lia Félix, sœur de

Rachel, était négligée par le fils aîné de Toussaint pour la femme du général Leclerc. La beauté noire était vaincue par la beauté blanche, par la belle Pauline, sœur de Bonaparte :

C'est la grâce des blancs dont il est le génie.

Le quatrième acte, ridicule, œuvre de l'acteur, enfermé dans le banal souterrain des mélodrames, fut pardonné grâce aux vers d'une beauté charmante qui voilèrent de leurs lianes cet acte vide.

Enfin le cinquième acte s'ouvrit. Dans son camp éclairé de la lune mourante et du crépuscule naissant du matin, Toussaint harangue les Noirs avec une éloquence sauvage et les enflamme au combat. Les scènes tragiques se pressent l'une contre l'autre comme les vagues sur la plage du morne. Un parlementaire blanc arrive, avec les deux fils de Toussaint revenus de France. Si Toussaint accepte la paix, on lui rend ses fils ; il les perd, s'il veut la guerre. Il va céder, quand le moine accourt, lui montre le piège et le péril. La fille adoptive entend les pas sourds des soldats blancs se glissant sous les mornes, court au péril, arbore le drapeau noir, le signal du combat, et tombe frappée.

La toile s'abaissa sur la victoire conquise. Quand le grand acteur jeta à la foule le glorieux nom de l'auteur, des salves de bravos acclamèrent Lamartine.

Victoire politique plus que dramatique. Toussaint Louverture eut un succès de réaction en faveur de la grande victime de 1848.

9 avril 1850.

J'ai entendu Lamartine à l'assemblée. Il a fait un grand et puissant discours sur le chemin de

fer de Paris à Avignon. Il a eu comme toujours le bonheur de rendre sa pensée en vivantes images, il a appelé cette grande ligne *le Détroit des Dardanelles, le Bosphore des chemins de fer européens*. Plus loin il a réhabilité le crédit incarné dans les hommes, les grandes puissances financières du passé et du présent, Médicis, Jacques Cœur, Laffitte, Rothschild. Il a défendu ces réservoirs de l'argent, dans une saisissante image : « Quand » vous voulez de la pluie, il faut vouloir des nuées. » (Mouvement général). Les réservoirs de l'indus- » trie sont précisément au crédit et à l'argent ce que » les nuées sont à la pluie qui féconde la terre. »

Toute l'assemblée a eu un frémissement comme au souffle d'une vérité. M. Achille Fould, ministre des finances, tous les banquiers, les hommes d'argent, tous les Juifs ont applaudi de leurs bancs par des signes de tête et des gestes le généreux orateur qui accourait à leur secours, qui les avait déjà secourus en 1848, mais qu'ils n'avaient pas secouru dans sa détresse. Sans rancune contre eux, il les défendait, mais il le faisait pour la république. Il est descendu de son haut principe, la création des chemins de fer par l'État, parce que l'État pauvre en 1850 ne pouvait plus les construire, et il a défendu le système mixte, pratique du concours de l'État et des Compagnies, attaqué par M. Grévy. Il a montré sa souplesse de raison, la variété de ses dons. Puis des rails du chemin de fer, il s'est élevé à l'horizon de la république. Après la discussion financière il a dit sa grande pensée politique, la nécessité du travail à la misère, à la paix, au soldat de la république. « Un peuple occupé est toujours un peuple raisonnable. »

Profonde maxime d'homme d'État, qu'il a gravée dans un dernier mot, un mot de triomphe pour la loi : « Par ce généreux sacrifice des sys-

» tèmes, nous aurons remporté la victoire sur
» l'oisiveté et la misère; sachez-le bien, c'est
» aussi la victoire sur les factions. » L'assemblée tout entière a applaudi l'orateur souverain, comme on applaudissait autrefois Mirabeau quand il descendait des hauteurs de la révolution et versait son fleuve d'éloquence sur une question de mines. C'était Mirabeau ressuscité ! Lamartine a prouvé une fois de plus sa supériorité sur M. Thiers. On les a souvent comparés et on a jugé que Lamartine était un poète en politique, et Thiers un homme d'État. Ce jugement fut ébranlé en 1848, où Thiers perdit la tête le 24 février, où Lamartine la garda. La lanterne sourde de Thiers s'éteignit, le phare de Lamartine brilla sur la tempête.

Bien avant déjà, Lamartine avait révélé sa supériorité de politique pratique, oui pratique, en 1838 et en 1842, dans la question des chemins de fer; le bon public croyait que Lamartine ne l'aurait jamais comprise qu'en poète, et Thiers en homme d'affaires. Le bon public se trompait. C'est Lamartine qui devina, découvrit, prédit l'utilité, l'avenir des chemins de fer, contre la fausse science d'Arago et le faux bon sens de Thiers qui les nia. L'homme d'État fut Lamartine, et Thiers le rêveur ! Et voilà comme M. Prudhomme écrit l'histoire !

16 avril 1850.

Le travail, Lamartine l'a défendu encore dans sa charmante allocution pour la subvention du théâtre Italien. Contre le béotien M. Raudot, l'athénien Lamartine a relevé le grand mot d'aristocratie reproché par le bon sens grossier, au nom des campagnes. Il a glorifié la France républicaine

d'avoir une aristocratie, l'aristocratie du travail, des arts, l'aristocratie du génie.

Il y a de la grâce et du cœur dans ce ravissant et généreux petit discours ! Comme il a raconté le patriotisme des artistes en 1848, réhabilité le luxe de la vie! Comme l'homme d'État populaire a le sens divin, le *mens divinior* de l'art! Il comprend que la France républicaine est toujours femme, et qu'il faut la charmer. « Ne faites pas mau-
» dire la liberté par les arts. Soyons la répu-
» blique de tous les talents et de tous les travaux.
» Les théâtres font partie du patriotisme de la
» France et de son importance à l'étranger. »
Puis vient le finale entraînant, l'air de bravoure à la Ronconi, lancé au campagnard M. Raudot, l'ennemi du théâtre, dans ce dernier cri : Et pour répondre au dernier argument de M. Raudot, j'y réponds par un seul mot (Mouvement), j'y réponds en le bravant. « Oui, j'y réponds en le bravant,
» cet argument, comme j'espère que vous le bra-
» verez avec moi vous-mêmes au plein jour de la
» publicité.

» Nous ne voulons pas, nous disent M. Raudot
» et ses amis, faire payer par les provinces les
» plaisirs de Paris, et faire payer par les pauvres
» les luxes du riche!

» Eh bien! Messieurs, le bon sens ici répond
» pour moi : Les plaisirs de Paris sont le travail et
» la consommation des départements ; et les luxes
» du riche sont le salaire et le pain de deux cent
» mille ouvriers... C'est à eux que vous donnerez
ces 60,000 francs! » (Très bien, très bien, marques nombreuses d'approbation. Une vive agitation succède à ce discours.

Par reconnaissance de ce discours qui sauva le directeur des Italiens, Ronconi, le grand chanteur bouffe et tragique, envoyait, chaque fois, une loge

à Lamartine. Il en profitait peu ; enfin un soir, il fut tenté, on chantait *le Mariage secret*, de Cimarosa. Il m'emmena avec lui. Nous étions seuls. Cachés dans une loge profonde, nous écoutions ce délicieux opéra comme d'une grotte au bord de la mer de Naples. L'ouverture a la douceur, la grâce, l'azur des mélodies de l'Italie. Les murmures joyeux des violons traversés de soupirs de flûte, semblent des gazouillements d'oiseaux et des voix de femmes cachées sous des bois d'orangers.

Sur cette aimable comédie d'intérieur, d'action tempérée, d'amour heureux, écrite dans cette langue italienne qui est, à elle seule, une musique, court, jaillit une musique jeune, riante, pétillante de gaîté, fraîche comme l'aurore dans la joie de la vie. Tout rit en elle. Ce feu d'artifice musical lance ses fusées de mélodies rieuses et tendres, puis s'épanouit dans le ciel bleu de l'amour et de l'Italie, en gerbes d'étoiles sonores.

C'est un merveilleux chanteur, ce Lablache ! un génie de verve, de *brio*, d'entrain, de bonne humeur ! Il animait tout, il ravissait la salle de sa vie joyeuse ; ses lazzi italiens mêlés de lazzi français amusaient, enivraient l'auditoire ! Lamartine, qui ne laisse pas courir sur sa noble figure, sereine comme la beauté des statues grecques, les plis du rire, souriait de plaisir, s'amusait à la verve magnifique de Lablache dans le rôle de *Géromino* : *Udite, tutti, udite*, cet air bouffe, au rire fou. Il ne jouait pas son rôle, il le vivait. *Géromino*, c'était lui. Et le *trio* exquis des trois femmes, où chaque caractère vit dans le chant, quel esprit et quelle grâce ! Et la prière tendre du ténor suppliant la fiancée du mariage secret de fuir avec lui, et le *duo* suave de la fuite au clair de la lune !

Au retour, Lamartine, aux fibres frémissantes comme un instrument à cordes, vibrait encore sous la musique de Cimarosa. Cette musique, si jeune, l'avait rajeuni. Elle lui avait fait oublier ses infortunes et ses douleurs ; elle le faisait revivre à ses beaux jours d'Italie, aux suaves souvenirs, aux amours, aux fêtes, au paradis de sa jeunesse. Son passé lui chantait au cœur. Il me chanta dans la nuit, de sa belle voix sonore, des airs du *Mariage secret*, écho des airs populaires qu'il avait entendus autrefois chanter par les pêcheurs napolitains, dans ses courses en mer avec Graziella. Il préférait la musique joyeuse à la musique triste, la mélodie du plaisir, du charme et de la joie à l'harmonie de l'idéal, de l'émotion et de la tristesse. Les génies tristes ont besoin d'oublier leur vie.

Comme il l'a dit dans un commentaire : « J'allais » au théâtre assoupir mon âme, et laisser ravir » mes sens aux sons de la poésie de Rossini, ce » cantique sans paroles dont une seule note vaut » tous nos vers. » Il cherchait dans la musique bouffe un plaisir de l'oreille, une volupté de l'imagination. Elle lui détendait les nerfs. Il aimait dans la musique italienne la sirène de l'oubli. Il redoutait dans la musique allemande la fée de la tristesse. Comme il me dit ce soir-là : « Elle me pince les nerfs par ses notes douloureuses. » Puis, comme je la défendais, il craignit de me laisser une impression d'injustice envers elle, et l'exalta à son tour. Je fis silence. Là, au fond de sa voiture, sous cette belle nuit étincelante d'étoiles, sous ce profond azur, image de l'idéale tristesse, il eut un accès d'inspiration. Il monta à la voie lactée de la musique, aux profondeurs enchantées, aux étoiles lointaines de l'infini sonore. Il fit un voyage à plein vol dans ce pays mystérieux, il

m'emporta avec lui, sur ses ailes. Jamais sa parole n'eut un ressort plus lyrique. Je crus entendre ce divin *andante* du 15e quatuor de Beethoven, ce cantique d'action de grâces après une maladie, cet hymne d'instruments à cordes en plein ciel. Sa parole fut une musique nouvelle. J'eus l'illusion d'une symphonie d'étoiles. Je le quittai tout ému. Le soir, en rentrant, sous cette impression d'infini, je n'osai noter ce chant sublime. Le matin, il était trop tard. Mon réveil n'avait plus mémoire du rêve de la nuit. Je ne pus me rappeler aucune note de cette musique de la parole humaine évanouie, et ne gardai que l'impression d'un hymne du ciel infini dans l'espace et qu'on n'entendra plus.

---

## ANNIVERSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE

22 avril 1850.

Quelle peine j'ai éprouvée hier et aujourd'hui à cette grande voix méconnue, raillée, brisée par l'assemblée malveillante, dans ses suppliants appels à la pitié pour les condamnés à la déportation. Il n'a pas eu un mot de colère et d'indignation. Il a répondu avec une noble douceur et une calme résignation aux insultes. A une insolente provocation lancée par un député, il n'a pas voulu combattre. Il l'eût foudroyé sans peine. Il l'a couvert de sa généreuse magnanimité. Il semble fatigué de la lutte. On sent en lui la lassitude du combat, l'écœurement de la politique, le dégoût des hommes. Dans tous ses discours, dans tous ses efforts pour sauver la république, on voit une persévérance sans espoir.

Le soir, quand il m'a demandé mon impression,

ma jeunesse blessée, irritée, qui eût aimé une vengeance contre l'insolence du député à ce grand homme humain et doux, a dit : « Vous avez été trop généreux ! »

Paris, 3 mai 1850.

J'ai revu Lamartine, c'est un beau jour, le ciel est bleu. Son cabinet long, étroit, négligé, est une cellule de poète, loin de la rue, ouvert sur des jardins, des bouquets d'arbres et de lilas.

Il m'invite avec une grâce charmante à promener au Bois de Boulogne, avec lui, sa femme, Dargaud, sa levrette qu'il caresse et qui se réjouit. Au dîner, la politique remplit la causerie. Il court mille bruits de coups d'État. Les hommes de la majorité sont fous, ils se perdent et inquiètent le pays. L'assemblée flotte incertaine. On consulte Lamartine, c'est la prudence de la république pour ses ennemis comme pour ses amis. Il ne croit pas à des choses sérieuses, c'est une agitation sans action, sans audace.

La causerie se replia sur lui. « J'ai incarné la catastrophe des monarchies et la renaissance des démocraties, » dit-il. Puis, parlant de ses collègues au gouvernement provisoire, il les grava en quelques traits :

« Ledru-Rollin, un scélérat par vanité ; Louis
» Blanc, frénétique de système, mais parfois moral ;
» Flocon, le courage de ce parti ; Marrast, spiri-
» tuel, griffonnant bien un décret. Pagès, puéril,
» mais dévoué, pur, saint, agréable à Dieu ; Marie,
» avocat, a le plus résisté, dit-on, à l'abolition de
» la peine de mort. »

Le soir, pendant que Lamartine parlait, son bulbul enfermé dans la chambre de Mme de Lamartine, semblait l'accompagner de sa voix qui tombait en gouttes de mélodie limpide, douce et suave.

4 mai 1850.

Le soleil est au ciel aujourd'hui, jour de l'anniversaire de la république, le ciel est bleu comme en Orient. Il éclaire la place orientale de la Concorde, l'obélisque sur son piédestal de porphyre avec ses sphynx et ses rois égyptiens. Le peuple est calme, modéré, ouvert, décent, plein de dignité, fidèle à l'ordre dans la république. C'est un 16 avril muet.

Lamartine l'apprend le soir avec bonheur. Il est couché sur son divan, caressant sa levrette. Il souffre toujours de l'estomac. Que Dieu le délivre de ses douleurs!

La fête est magnifique, le feu d'artifice illumine et resplendit. Les fontaines de la place de la Concorde jettent leurs eaux à travers des guirlandes de fleurs et de feuilles et sous la lumière des guirlandes de globes blancs qui semblent des colliers de perles lumineuses. La lumière est douce et humide, l'eau transparente reflète mille couleurs suaves. Ce sont les fontaines de l'Alhambra, les palais des Mille et une nuits; c'est une féerie orientale. La promenade du soir est belle. Nous rencontrons, Mme Dargaud et moi, des jeunes filles, des femmes rêveuses, aux regards amoureux, aux bras de leurs époux et de leurs fiancés. Que n'ai-je ce bonheur!

5 mai 1850.

Lamartine a fait des vers pour une belle créole, Mme Hubert Delisle, des vers d'apothéose:

Quand cette enfant de l'Inde abandonna ses ondes,
Les étoiles des nuits pleurèrent sur ses mâts,
Et le ciel glorieux la fit voir aux deux mondes
Pour que l'hymne des yeux jaillit de deux climats.

Dîné chez Lamartine. — Il cause de sa réponse

au roi Louis-Philippe, qui l'avait attaqué sous un » pseudonyme. J'ai répondu avec une page de » l'*Imitation de Jésus-Christ* à une page de vitriol. Ma mère m'a toujours dit qu'il fallait toujours être bon, qu'on ne se repentait jamais » d'avoir été trop bon. » Lamartine a un accent touchant, pieux et tendre, quand il parle de sa mère. Il l'invoque toujours, c'est son ange gardien.

Il écrit en ce moment *Geneviève*, roman populaire pour les foyers du peuple. A propos de *Geneviève* : « On regardait en haut vers les classes supérieures et lettrées ; j'ai regardé en bas, vers les classes inférieures et illettrées. »

A table, se trouvait un homme de cœur, simple, naïf, recueilli, dévorant les paroles de Lamartine, le regard attendri et doux. C'est M. Beaune. Il est venu offrir 20,000 francs à Lamartine ; c'est par reconnaissance, il lui a écrit dans une lettre touchante qu'il lui devait tous ses bons sentiments.

Au salon, la parole de Lamartine décrivit le Bosphore : « Une rue d'eau de quatorze lieues contre » les montagnes à pic, une marge de terre de » quelques pas, des anses, des maisons sur les » bords, les navires passent et accrochent leurs » vergues dans les arbres de la rive. »

---

## LES NOUVELLES CONFIDENCES

## PROMENADE AU BOIS DE BOULOGNE

## LE LIVRE D'UN AMI

10 mai 1850.

Lecture des *Nouvelles Confidences*. Une parole m'a touché comme une religion. C'est son acte de douceur sainte. « Je ne voudrais pas même qu'un

mot réfléchi, hostile à quelqu'un, restât après moi contre les hommes qui me survivront un jour. La postérité n'est pas l'égout de nos passions ; elle est l'urne de nos souvenirs, elle ne doit conserver que des parfums. »

Je lis avec émotion et piété le récit de la vie de sa mère, les paroles de sa mère, le matin près de son lit, la sortie de l'église, le groupe de famille sous le porche élevé où apparaît sa mère, l'ange maternel entouré de ses cinq filles, belles et pieuses, aux regards émus de son fils, dans l'auréole des vierges. Il l'a placée là comme sur un piédestal sacré ; c'est son apothéose à l'ombre de l'église. Cette Niobé chrétienne reste dans le souvenir comme la Vierge dans l'Assomption. Il l'a peinte avec la grâce et la sainteté de l'adoration. C'est une fresque touchante d'un Raphaël filial.

Revu Lamartine. Il a parlé de Napoléon. Il le déteste. « A dix-huit ans, je fis un discours dans un
» banquet contre Napoléon. — Quelles que soient
» mes destinées nationales, je ne regretterai
» jamais ce jour. Exemple de despotisme : je vou-
» lais apprendre l'anglais, le préfet communiqua
» un ordre de l'Empereur qui défendait de
» prendre des leçons d'anglais ; l'anglais était l'es-
» prit libéral. L'empire c'est la police. Quand il
» tomba, je sentis un poids de trente atmosphères
» de moins sur le corps et la pensée. Napoléon a été
» un meurtrier d'idées, un saccageur de vérités. »

Lamartine est le seul homme d'État en France qui n'ait pas encensé l'idole. Poète, il l'a maudite. Orateur, dans son discours de 1840, il a prophétisé le retour de l'empire.

11 mai 1850.

Tous les jours, nous promenons au bois de Boulogne. Lamartine aime à se baigner dans la fraî-

cheur de la campagne avant d'aller à l'assemblée, avant de descendre dans la poussière de l'arène. Il va au Bois, à l'heure où il est désert, où le tourbillon des chevaux et des voitures ne le trouble pas encore. Quel enchantement de marcher près de lui, d'entendre sa parole libre. vibrer aux brises du bois, et s'envoler comme les oiseaux dans le ciel.

Aujourd'hui, dans le recueillement du bois, la causerie s'est posée sur le livre de Dumesnil : *La foi nouvelle cherchée dans l'art*. Lamartine le trouve trop vague, trop voilé ; il a tellement le goût de la lumière; il a du Voltaire, il est simple, peu inquiet, il repose dans la sérénité. Il ne comprend pas le moyen âge, ce clair-obscur de l'histoire, l'art flamand, ce clair-obscur de la peinture, la symphonie, ce clair-obscur de la musique.

Je lui dis le sens du livre de Dumesnil. « Paul Potter, c'est la sympathie pour les animaux; il les aime comme vous, il vit avec eux, il les réhabilite; le moyen âge les avait maudits, la foi nouvelle sera la sympathie pour les animaux, l'avenir les aimera comme l'Inde les aime, il aura sa douceur, sa tendresse; Ruysdaël, c'est la sympathie pour la nature; Rembrandt, la sympathie pour les pauvres; Haydn, la prière sereine; Mozart, l'amour ému, tendre de l'avenir; Beethoven, l'union, la liberté, l'héroïsme; Weber, la sympathie pour la nature, l'amitié avec les arbres, les vents, les eaux, leur âme confuse. Voilà la religion, la foi nouvelle entrevue dans les peintres et les musiciens. »

Lamartine m'a dit : « C'est bien, mais vous le dites avec plus de netteté que le livre. » Je sentis qu'en lui donnant d'abord la sympathie pour les animaux comme foi de ce livre, je l'avais touché... Sa levrette bondissait près de nous dans les tailles rajeunies et les herbes en fleurs.

Après la promenade au bois qu'il faisait chaque jour, pour se reposer du travail du matin, pour se rafraîchir et revivre dans la nature et l'amitié, nous sommes revenus au foyer. La causerie du soir s'attrista dans la politique, la folle loi du 31 mai. « J'ai combattu la loi électorale. Le de-» voir du gouvernement, c'est d'être non la sou-» veraineté sur l'opinion, mais la souveraineté de » l'opinion. Il crée lui-même une armée à la mi-» sère. Le gouvernement provisoire avait absorbé » les classes dans un même droit. »

On le voit, c'est à tort qu'on juge Lamartine un poète, un rêveur en politique, ignorant des hommes et des choses. Sa qualité maîtresse en politique est au contraire le bon sens. La splendeur de la forme voilait la fermeté du fond, comme la carnation cache les os du corps. Sa langue lyrique donne l'illusion du rêve. Il avait du poète, du vates, la longue vue des événements futurs, le don de prophétie. Il n'était pas même rêveur en poésie, son lyrisme avait l'élan héroïque de l'action.

17 mai 1850.

Soirée chez Lamartine. La réunion est distinguée : Dupont-White, Dargaud, une ravissante petite femme du Midi venue au commencement, M^me^ d'Aran, figure pâle et souffrante, aux yeux noirs, doux et fins, voilés sous de longs cils, élégante et frêle, délicate, toute charmante. M. Valette, un professeur de philosophie, sa femme, gens de bien, de cœur, d'enthousiasme, de vrais amis; Louis de Ronchaud, un jeune homme du Jura, doux et blond, un poète des montagnes, figure claire aux traits fermes et fins, qui se gravent comme une médaille. Puis l'archevêque de Paris, Monseigneur Sibour. Il est petit, il a l'œil du Midi, il aime à

causer, il parle lentement, il cherche et hésite ; il est libéral, opposé à la politique de l'assemblée et du gouvernement. La loi sur l'enseignement l'a affligé : elle jette le clergé dans l'arène, elle le livre aux passions. Lamartine l'approuve et dit : « Elle ôte au prêtre son inviolabilité. » Lamartine juge l'archevêque après son départ : « Il est bon, » il a un haut bon sens ; il n'a pas beaucoup d'es- » prit. Paris est heureux de l'avoir, le peuple ne » le sentant pas hostile. »

Lamartine qu'on dit si ignorant des hommes, excelle à les juger. Avec ses amis, il lève son voile de bienveillance banale. Un jour, je lui parlais de ce bon et timide Sauzet qui s'évanouit si bien à la fameuse séance du 24 février où Lamartine proclama le gouvernement provisoire, dont Cormenin disait qu'il avait plus d'idées que Lamartine, et qui avait attaqué Lamartine. Je demandai au lion son opinion sur le mouton ; quand il daignait avoir de l'esprit, il l'avait terrible, il me répondit ce mot d'ironie mortelle : « C'est une bête éloquente ! »

18 mai 1850.

Belle course au bois de Boulogne avec M. et Mme de Lamartine et Dargaud ! Nous causons à pas lents, dans les sentiers pleins de hautes herbes, sous les chênes et les bouleaux. Le soleil est doux. Les arbres jeunes sont baignés d'une lumière blonde et d'un air tiède. Les herbes sont tachetées çà et là d'ombre et de lumière transparentes. Mme de Lamartine cueille des fleurs sauvages. La petite levrette court et bondit autour de nous. — C'est un 1er mai, dit Lamartine.

Le jour est un épanouissement de jeunesse, de lumière, de sève et de vie. La nature aime, et il y a amitié entre elle et nous. Je le sens, elle a une

âme vague, confuse, flottante qui nous pénètre et nous attendrit. La causerie s'en va douce et lente ainsi que nos pas, sur mille choses fugitives qui passent comme l'eau. On s'arrête parfois devant les collines de Meudon, toutes voilées de bois et de vapeurs bleues qui apparaissent au loin, au bout d'une allée en pente, entre les arbres.

Nous revenons, Lamartine nous parle de Chateaubriand. « Je me souviens qu'un jour, sous » un tronc d'arbre, dans les montagnes du Bugey, » je dis à Montchalain, à Virieu, au moment où » j'étais le plus fanatique d'Atala et de René : c'est » beau, mais ce n'est pas le vrai beau, c'est trop » apprêté, maniéré ; Chateaubriand est un comé» dien, il n'a que la sincérité de la phrase. »

---

## BÉRANGER

Paris, 20 mai 1850

Nous avons promené au bois de Boulogne, Lamartine, Dargaud, Martin Paschoud — un pasteur protestant, un homme de l'Évangile — et moi. Nous goûtions le printemps, près de la mare d'Auteuil, sous les allées solitaires et ombreuses, lorsqu'un homme à la longue redingote, au chapeau aux larges bords, à la figure de curé de campagne, un Socrate bourgeois, fixa sur nous ses gros yeux ronds spirituels, et vint serrer la main à Lamartine. C'était Béranger.

Il causa et on oubliait sa vulgarité de corps à la distinction de sa voix. « Vous, Lamartine, dit-il — en parlant de leur poésie idéale et populaire, — » vous n'avez que de l'or dans les poches, et moi » j'ai des gros sols. »

On causait, en marchant, à l'ombre, à pas lents :

*lentus in umbra*, comme dit Virgile. La causerie eut les détours, les tournants, les sinuosités du bois.

On revint, Martin Paschoud nous quitta. Lamartine lui dit : « Pendant que nous combattons dans la plaine, priez Dieu pour nous sur la montagne. »

---

## LE COURS DE MICHELET

23 mai 1850.

Il ne devait pas combattre ce jour-là, monter à la tribune.

Libre, je suis allé au cours de Michelet. J'aimais son histoire de France. Comme Lamartine dans *les Girondins*, il a le don de la vie. Sa parole magique, telle que Bertram dans le ballet des nonnes de Robert le Diable, ressuscitait les morts. J'aimais son cours de morale et d'histoire. Il exaltait la jeunesse pour les héros, il nous donnait en exemple la vie de d'Aubigné. Il lui faisait honte de ses plaisirs, quand il rappelait que les deux bals publics des étudiants se tenaient sur deux cimetières ; il les faisait frissonner à cette parole : « Vous dansez sur les morts de la Terreur ! »

Depuis 1846, j'avais son amitié. J'entrai dans son cabinet, où il attendait l'heure du cours. Son noble gendre, Dumesnil, sa fille, des amis l'entouraient. Il entra dans l'amphithéâtre, salué par les applaudissements de la jeunesse comme autrefois Abeilard sur la montagne Sainte-Geneviève.

La grande salle du Collège de France était pleine de la jeunesse des écoles, de femmes et de jeunes filles. Elles avaient bien choisi leur jour,

la leçon était faite pour elles. Le sujet était : L'éducation des enfants par la nature.

La tête trop forte sur le corps grêle se détachait sur son linge blanc et les revers de velours noir de sa fine redingote. Sa toilette avait des recherches d'élégance. Sa belle tête au teint pâle, aux longs cheveux blancs jetés sur le front, aux grands yeux noirs pleins d'éclairs, aux larges narines frémissantes, à la bouche de Voltaire, sa figure rayonnait. Il dit avec piété, avant de descendre dans son sujet intime, l'invocation mystique du Persan : « O soleil, ô mère, ô roses ! »

La leçon fut ravissante de fraîcheur et de parfum. Il fut nouveau, hardi, délicat. « La femme, » dit-il, doit aller au jardin de bonne heure, le » matin, quand le soleil ne l'a pas échauffé, quand » il est vierge encore, regarder les fleurs et non » les cueillir, les laisser sur leurs tiges et réfléchir. Qu'elle ait une tige aussi, le travail ! Qu'elle » soit une rose de Dieu ! »

Le soir, je revis Lamartine. Il avait parlé, et je n'y étais pas ! Je maudis ce malheur. Il était à table, tout frémissant encore comme la Sibylle, la voix voilée, et redisant avec plus de recueillement et d'intimité ces paroles de paix, de sagesse et de prière sublime au peuple.

---

## DÉPART POUR L'ORIENT

10 juin 1850.

Nous vînmes de bonne heure, Dargaud et moi. Lamartine partait pour l'Orient à sept heures du matin. Il allait remercier Abdul Medjid de son don magnifique, et visiter les terres données par le Sultan, dans l'Asie-Mineure, près de Smyrne.

Las des épreuves de 1848, dégoûté de la France, il rêvait de se retirer dans l'hospitalité de l'Orient. Poète en tout, il ne pouvait se résigner à la vie prosaïque d'Europe. Il ne suivait pas comme Béranger une voie rectiligne, et ne rédigeait pas un traité de librairie comme V. Hugo avec la science d'un notaire. En affaires, il tentait les grandes aventures comme les héros antiques; il allait, tel que les Argonautes, à la conquête de la Toison d'or.

Il parla tous ces jours de l'Orient, il l'aime. « L'homme y est noble, nous disait-il. La poli-
» tesse y est à un degré de religion et de solennité.
» L'âme y est grave, profonde et contemplative.
» Ils ont à la bouche des proverbes divins, ils
» parlent comme Job et Salomon. »

Un homme long et maigre, à physionomie rustique, taillé pour les longues marches, entra. C'était M. Dubois de Cluny, un ami de province qui cachait un homme éminent sous la simplicité et la modestie de son attitude. Il se tenait toujours à l'ombre et dans le silence. Il avait un culte pour Lamartine, il l'écoutait, le regardait avec ravissement. Lamartine avait le don de faire jaillir son esprit original, sa verve bourguignonne, pleine de sève et de saveur. Ame élevée à l'air libre de la campagne, il avait la poésie de la jeunesse et le bon sens de la maturité. Son amitié alliait l'admiration et l'indépendance. Lamartine aimait cette voix sincère, ce conseiller libre, cet ami pratique qui le guidait dans les abîmes de ses affaires, et le secourait dans ses infortunes. Retiré près des ruines de l'abbaye de Cluny, dans le culte du passé, des figures de Saint-Hugues et de Pierre le Vénérable, il avait quitté son foyer, sa famille à plus de 50 ans, pour se dévouer avec l'élan de la jeunesse, créer, diriger, corriger cette belle édition des œuvres de Lamartine illustrée de commen-

taires. Son amitié avait la fidélité et le dévouement du chien. Il couronnait toutes ces vertus charmantes par une belle foi religieuse, pleine de douceur, d'indulgence, de pitié, pour les fautes humaines. Pour lui, on n'était jamais coupable, on était toujours malheureux.

Lamartine lui dit : « Dieu est présent attentif à » toutes les heures de notre vie. Il est toujours » près de nous, regard, oreille, amour. » Ainsi la causerie familière était montée à Dieu, l'inspiration était devenue une prière. C'est sa nature bénie. Il parla de Dieu avec l'accent, le regard, le cœur et la sérénité de l'Arabe dans le cloître solennel du désert. Il est religieux comme l'Orient.

Nous lui serrâmes la main, en lui faisant nos vœux d'heureux voyage. Il me donna rendez-vous à son retour à Monceaux. Deux mois après, il devait revenir.

---

## LETTRE DE Mme DE LAMARTINE

Juin 1850.
Marseille, jeudi.

« Nous nous embarquons pour lever l'ancre au jour demain. Je viens de visiter notre navire, il est beau, très propre, très commode, et, dit-on, très bon marcheur. Nous y avons des arrangements parfaits. S'il plaît à Dieu, la traversée sera bonne. Mais M. de L. est parti si malade (sans pourtant être en danger comme se plaît à le dire *les Débats*) que j'ai eu mille tourments en route. Le vent du Nord soufflait sur le Rhône une rafale glacée. Il n'était guère possible de lui faire prendre les précautions nécessaires, ni la diète délayante indispensable à sa poitrine en feu. S'il avait été dans

son état naturel le voyage aurait été heureusement commencé, car les voyageurs étaient ou amis ou sympathiques. Il a été entouré de prévenances respectueuses, et partout où il a été reconnu, il a été salué affectueusement, jusqu'à *répéter tout bas* : Vive Lamartine ! On semblait respecter son incognito, tout en trahissant ses sentiments.

» Le Rhône était majestueux. Cet air de tempête et de tourbillon ne messied pas à cette nature fortement accentuée. L'arrivée de Marseille était splendide. On ne pouvait s'empêcher de jeter un cri à l'aspect de la mer, en sortant d'un tunnel obscur, qui dure 9 minutes de chemin de fer ! C'est d'une longueur presque effrayante. Si on ne comptait que par sensations, on dirait qu'il s'est passé une demi-heure de nuit au milieu d'un jour d'été. C'est une éclipse saisissante. Notre pauvre Monceaux nous souriait de son mieux, fleurs, fruits, soleil, rien n'y manquait, mais je ne l'ai ni abordé ni quitté avec plus de serrement de cœur ! J'ai dit vos bons souvenirs aux êtres inanimés, et je les garde là, où rien ne s'oublie, en moi. Merci de me les avoir écrits !

» Reine Garde vient de nous arriver avec trois cents vers, les meilleurs qu'elle ait faits. Elle a été charmante de simplicité de cœur. Elle aurait voulu me suivre comme femme de chambre ! A Aix, on la fête beaucoup depuis la dédicace. Dites mille et mille choses à M. et M$^{me}$ Dargaud et à tous ceux qui vous parlent de nous, M. de Saint-V., M. Pelletan, Laguéronnière, etc.

» Adieu, pensez à nous. »

---

29 août 1850.

Président du Conseil général, Lamartine a fait un discours à l'école normale de Mâcon. C'est le commentaire de la loi de 1850; il a donné des conseils pratiques d'application aux maîtres et et aux élèves. Il a dit les difficultés et les périls de la loi. Partisan de la séparation de l'État et de l'Église, adversaire de la fausse alliance du Concordat et du faux accord tenté dans la loi d'enseignement de 1850, il la juge de haut, et dans le juste et impartial équilibre de la justice.

« Cette loi, dit-il, établit des rapports quelquefois utiles, quelquefois dangereux, entre l'enseignement laïque et l'enseignement sacerdotal. Elle met trop près l'un de l'autre le siècle dans le sanctuaire et le sanctuaire dans le siècle... »

Et il fait la part équitable à chacun : « La civilisation appartient à l'État; la religion appartient aux familles... Voilà la distinction établie, en 1789, entre l'Église et l'État, distinction qui est à la fois l'indépendance de la raison humaine et l'indépendance des cultes....

» Mais la morale fait partie de la civilisation. Que dis-je, elle en fait la base ; et la morale aussi fait partie de la religion, car toute morale puise son principe et sa sanction dans l'idée de Dieu...

» Que s'ensuit-il? Et ici, écoutez-moi bien, car c'est là le nœud, le point de conjonction de la loi d'enseignement de 1850, entre l'Église et l'État. Il s'ensuit que, à ce point précis de l'enseignement, la civilisation et la religion se rencontrent dans une même pensée : Enseigner de concert une même morale aux enfants du peuple.

» C'est dans ce sens et dans ce sens seulement que toutes les nations disent dans leur code : L'enseignement doit être religieux.

» L'enseignement doit être religieux, c'est-à-dire l'instituteur doit respecter, au nom de l'État, la religion de la famille dans la conscience des enfants de différentes religions que l'État lui livre et lui confie.

» L'enseignement doit être religieux, c'est-à-dire l'instituteur doit pénétrer ces enfants avant toute autre idée de cette idée suprême et souveraine, de cette idée de Dieu, qui est le premier et le dernier mot de la raison humaine, de cette idée de Dieu qui est la vie et la clarté de l'intelligence, et sans laquelle tout serait mort et ténèbres dans notre âme, comme dans un second néant. Car l'opposé du néant, c'est l'être, et l'être des êtres c'est Dieu !

» L'enseignement doit être religieux, c'est-à-dire l'instituteur doit enseigner aux enfants toutes les conséquences morales qui résultent en pratique de cette notion suprême de Dieu, auteur de notre être, inspirateur de nos consciences, juge de nos actes, rémunérateur de nos vertus. Il doit agenouiller sans cesse dans ses leçons l'âme de ses disciples devant cette conception, devant cette idée, devant ce nom de Dieu qui remplit tout, qui explique tout, et sans lequel rien ne s'explique ni avant cette vie, ni pendant cette vie, ni après cette vie !... »

Voilà la vérité sur cette question de feu de l'enseignement, qui ne devait pas s'éteindre, qui devait embraser plus tard une nouvelle république. C'était la vérité dite avec une logique éloquente et souveraine. Puis de cette hauteur, il descendit dans les replis de la loi, dans les devoirs de l'instituteur et du prêtre. « Vous y représentez la famille civile, ils y représentent la famille religieuse. Ces deux attributions qu'il aurait mieux valu séparer, vont se toucher, mais ne doivent ni se con-

fondre, ni se contraindre; nous maintiendrons sévèrement cette barrière entre les deux enseignements pour prévenir ces usurpations de l'enseignement ecclésiastique exclusif sur l'enseignement laïque et de l'enseignement laïque sur les consciences et sur l'enseignement religieux... »

La loi de 1850 avait fait pencher la balance du côté de l'Église; par la loi fatale de réaction qui règne dans l'histoire, l'État devait faire pencher de son côté, de tout son poids, la balance. Lamartine avait déjà, en 1849, signalé le péril, *l'athéisme dans le peuple*. Voilà pourquoi il disait aux instituteurs : l'enseignement doit être religieux. Il semblait pressentir qu'un jour une nouvelle république chercherait la séparation de la morale et de Dieu, au lieu de la séparation de l'État et de l'Église. S'il désirait la séparation de l'Église et de l'État, il voulait l'union de la morale et de Dieu, de l'idée suprême et nécessaire, supérieure à tous les cultes et à tous les états. Qui eût dit qu'un jour, une république infidèle à ses principes, chasserait le Christ de ses tribunaux et de ses écoles, voudrait proscrire l'idée de Dieu, et enseigner une morale sans Dieu, un athéisme d'État!

---

## UNE LECTURE A MONCEAUX

Le 4 octobre 1850 j'entrai dans son cabinet de travail vers dix heures et demie du matin. Il m'accueillit avec son sourire triste. Il était assis dans son vieux fauteuil, à sa grande table. Génie matinal, il s'était levé avant le jour, avant les serviteurs, au chant du coq, aux lueurs des dernières étoiles, dans la nuit claire d'automne. Ses lévriers dormaient couchés à ses pieds dans l'épaisse four-

rure de sa pelisse hongroise. Son favori, Fido, cherchait sur ses genoux les caresses du maître. « Il leur faut, disait-il, de la chaleur et de l'amitié. »

Sa plume au manche d'os blanc se reposait de sa longue course, près de grandes feuilles couvertes d'une écriture fine, courante, rapide. Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. L'écriture aussi c'est l'homme. L'écriture de Lamartine avait son élégance et sa grâce. Point de ratures ! Ce génie facile avait la source jaillissante de l'inspiration.

Au fond de la chambre, sur des tables, des rames de beau papier blanc marqué à ses initiales. De longs vases de grès, aux fleurs bleuâtres, au couvercle d'étain où du tabac en poudre gardait sa fraîcheur. Il le versait à flots dans ses tabatières, il en jetait la moitié à terre. Il avait ce goût du XVIII$^{e}$ siècle.

Un jour voilé d'automne, une lumière tamisée par les arbres, éclairait la chambre, d'une simplicité nue, exposée au couchant. Deux fenêtres en face d'un préau de vieux marronniers, où l'on goûtait l'ombre rare d'été, s'ouvraient sur un balcon de sapin où montait du jardin un escalier de bois blanc. Les chiens, les oiseaux familiers gravissaient les marches ensemble, en paix, en amitié, pour recevoir le pain du maître.

Aux deux côtés de la glace de la cheminée, les portraits intimes. La mâle figure de son père le fixait, les yeux de sa mère lui souriaient, la tête blonde de sa fille, peinte par une main de mère, le regardait toujours comme dans la vie. Ah ! qu'il faut bénir l'art qui ranime dans de vivantes images ceux qui ne sont plus !

Les belles flammes d'un feu de sarments ondoyaient sur le fond noir de la cheminée, la sève de la vigne pétillait dans les étincelles. On pouvait

voir monter à ses lueurs les flammes fantastiques des rêves. Pour l'homme seul, le feu est un ami. Le feu est la poésie du foyer. C'était la seule poésie de cette chambre basse, sans caractère, sans échappée dans l'espace. Une colline de vignes bornait son court horizon. Ce n'était plus le poétique cabinet de Saint-Point, la cellule voûtée, la grotte du génie ouverte sur la vallée, l'église et le tombeau, sur le triple horizon de la nature, de Dieu et des morts. Qu'importe ! Le poéte avait son horizon en lui. Qu'importe cette chambre, terne, incolore ! L'homme l'illuminait.

Il venait de finir des pages de son *Histoire de la Restauration*, l'époque de sa jeunesse où l'homme vieilli aimait à rajeunir. Il descendait le versant sombre de sa vie, en pleine infortune. Comme un chasseur matinal, il poursuivait sa proie d'or, sans repos, non pour son plaisir, mais pour son devoir. Précipité dans l'enfer des dettes, condamné à un labeur terrible, il faisait des saignées sans fin à son génie. Ce génie d'abondance, docile à son appel, répandait à flots l'inspiration.

Il me dit : « J'ai une demi-heure avant le déjeuner, j'ai envie de faire des vers à d'Orsay sur son buste. » Il aimait ce buste à l'attitude éloquente, il l'avait appelé le buste du feu sacré.

Peu de temps auparavant, un jour de septembre, dans l'hospitalité du château de Cormatin, chez M. Henri de Lacretelle, il voulut remercier le comte d'Orsay. Il commença un vers, *Alcibiade un jour,* puis la visite d'un marchand de vins interrompit le vers à son premier hémistiche. A quoi tient la destinée d'une poésie !

Il me remit une gerbe de lettres d'inconnus auxquelles je devais répondre. Je le quittai, et laissai ce poète sans lassitude et sans repos, qui, après un livre terminé, allait créer une poésie. La poé-

sie était son repos, le plaisir de ses matinées d'automne.

Je me rendis, par un long corridor, au grand salon du château. Il y a un vestibule à pans coupés, au centre du corridor où s'élève le bénitier sculpté par Mme de Lamartine. Ce bénitier, à l'entrée du salon, donnait un caractère religieux au château; les trois enfants enlacés, images de la foi, de l'espérance et de la charité, symbolisaient bien les trois Grâces du foyer.

Mon cabinet de travail était le salon. Si le cabinet du poète était simple, le cabinet du secrétaire était splendide. On connaît cette belle galerie qui forme le salon. Un billard, des glaces aux perspectives lointaines, de beaux vases de Chine, des pipes turques, des tapis de Smyrne, des fauteuils répandus lui donnaient de la vie et du charme. Pourtant M. de Lamartine ne l'aimait pas, il l'appelait avec dédain: Une galerie de café!

Cependant le château de Monceaux avec son long salon, ses deux pavillons saillants, ses terrasses à l'italienne, sa chapelle au côté gauche comme le cœur même du foyer, avait grand air sur sa colline. Il étendait sa façade jaunâtre sur la grande terrasse du jardin, et rappelait les châteaux du Piémont. C'était la demeure mondaine, le château des fêtes; les fêtes avaient cessé.

Quelques voitures élégantes montaient et descendaient encore sa longue avenue. Chaque jour la sœur aînée de M. de Lamartine, Mme de Cessiat, venait de sa demeure voisine avec ses filles charmantes. M. de Lamartine allait au-devant d'elles suivi de ses lévriers. On voyait passer dans le paysage ce beau groupe de noble race, le charme, la grâce, la beauté, la bonté, l'âme, le génie du pays.

Devant la porte du salon, un beau perron avec

double escalier aux rampes de fer et de buis, invitait à descendre sur la terrasse. De ce perron on voyait venir les amis fidèles. Je les voyais arriver avec bonheur, de ma table de travail placée dans l'embrasure d'une fenêtre, en face de l'avenue de vieux noyers et de jeunes platanes, de la verte allée de Prissé, du soleil levant.

Il faut avoir été secrétaire d'un grand poète pour sentir l'intérêt, le charme, le bonheur d'une telle vie. On vit dans l'intimité du génie. Il y avait des moments charmants; le matin, la lecture de la correspondance; le soir, sa causerie qui s'éveillait de sa somnolence, et se rallumait comme le feu endormi, et, tout le jour, sa bonté sans bornes, sans lassitude, même dans l'infortune.

Je lus les lettres. Elles avaient la variété, l'abondance, la liberté, la grâce de la nature humaine. Le cœur humain s'y dévoilait, à nu, à tous ses âges, à tous ses rêves, à toutes ses pensées, à tous ses désirs, à toutes ses passions, à tous ses balbutiements, à toutes ses voix, à toutes ses laideurs, à toutes ses beautés, à toutes ses joies, à toutes ses douleurs. C'étaient de premiers frissons de poésie, des soupirs d'enchantements de jeunes filles éclos sous le charme des poésies idéales; des cris d'admiration et des cris de colère des jeunes hommes contre l'ingratitude de la France : des confidences d'amour de jeunes femmes exilées dans la solitude et l'ennui de la province; des lettres informes de jeunes soldats qui demandaient des vers pour leurs fiancées, âmes impuissantes à chanter leur amour, et qui prenaient le poète pour un grand écrivain public; c'étaient des pages d'injures d'hommes politiques; des prières de jeunes prêtres, enfants des chaumières, dont les châteaux avaient payé l'éducation religieuse, et qui demandaient au poète de

*Jocelyn* de chanter leur reconnaissance; c'étaient des pères, des mères qui sollicitaient sa protection toute-puissante pour leurs enfants; des appels de victimes des misères humaines qui suppliaient ce génie de bon secours. Toutes demandaient une pensée, une sympathie, une consolation. C'étaient autant d'âmes altérées, de bouches avides de boire quelques gouttes d'eau vive à la source du génie. C'était enfin la foule humaine chantant au génie adoré son admiration, son amour, ses plaintes, ses détresses, ses lamentations, cet éternel psaume de l'abîme: *De profundis clamavi!*

Certes, s'il avait perdu la popularité de la rue, la popularité publique, sonore, électrique de la foule, il avait gardé la popularité du foyer, la popularité intime, à voix basse et touchante des cœurs.

Le plaisir de la lecture passé, venait l'ennui de la réponse. Répondre était difficile. Je tentais d'imiter le style et l'écriture de Lamartine, et il tentait d'imiter la mienne en signant. Je réussissais parfois près des hommes, j'échouais souvent près des femmes. La finesse féminine n'était pas dupe. Là où un ancien ministre fus pris, un ministre ne voit pas toujours clair, une jeune fille devina le secrétaire caché sous le nom du poète. Elle s'irrita, je me piquai au jeu, nous échangeâmes trois lettres, elle me perça de son esprit, enfin elle me pardonna. Mais il y avait des vanités impossibles à apaiser. Une belle jeune fille du peuple à la tête d'une députation, embrassée par M. de Lamartine, à la fête de la Fraternité, lui reprocha le silence gardé sur ce baiser dans son *Histoire de la Révolution de 1848.* « Ce baiser, disait-elle, était son titre de gloire. »

La cloche sonna l'heure du déjeuner. Je des-

cendis à la salle à manger. Grande, d'un ton sombre, elle avait un beau dressoir de l'abbaye de Cluny. A ses deux colonnes torses s'enroulaient des grappes de raisins. Sur le fond de drap rouge, des étagères, se détachaient de beaux plats de porcelaine où Mme de Lamartine avait peint avec un don de grâce, des enfants, des fleurs et des fruits. Aux deux côtés de la porte intérieure, deux bahuts en vieux chêne noir montraient leurs sculptures de la renaissance. Sur l'un d'eux, Mme de Lamartine avait placé les muses de la peinture, de la sculpture, de la musique et deux enfants, deux petits génies, œuvres de ses mains. Ces meubles d'art donnaient une poésie à la salle. Une porte extérieure vitrée ouvrait sur la terrasse, au rez-de-chaussée, laissait entrer les senteurs végétales, les haleines de la campagne, les tiédeurs et les rayons du soleil d'automne.

Mme de Lamartine entra, suivie de quelques hôtes intimes. On s'assit à table, sans attendre le maître, sa place resta vide.

Il y a toujours un charme dans ces premières rencontres du jour, ce repas matinal, ces serres ments de mains, ces questions aimables sur la nuit passée, ces paroles de bienvenue, ces grâces de l'hospitalité. L'amitié s'y rafraîchit et s'y ravive. La vie du foyer se ranime à ces revoirs, comme un jardin desséché sous la rosée du matin.

Il y avait, ce jour-là, peu de convives à la grande table hospitalière. L'imagination avait sa part du repas dans le beau paysage étendu devant les yeux. Par la porte ouverte, on regardait la terrasse, la bordure des roses du Bengale, la vallée, puis au loin, entre les collines nues de Charnay et le château de Saint-Léger, sur son cap de verdure, la Bresse vague et bleue comme une mer à l'horizon. La fumée blanche et flottante

des bateaux à vapeur de la Saône achevait l'illusion. Mme de Lamartine, si grave et si triste, sourit à cette vision de sa mer natale, et me dit : « Cela nous rappelle notre pays. »

Tout à coup, on fit silence. Un bruit sonore résonna sur les marches de l'escalier de pierre, comme le pas du Commandeur dans le festin de Don Juan. Ce frisson d'émotion que donne l'approche d'un génie et d'un héros, courut sur les convives. Un serviteur ouvrit la porte de l'escalier. Le poète descendait dans l'ombre le large escalier à rampes de fer. Au tournant la lumière l'éclaira. Il était superbe en dépit de son costume familier, les pieds dans des sabots ; il avait le don de tout ennoblir. Drapé dans les plis de sa robe de chambre aux teintes ambrées, comme dans une toge, la main gauche à la ceinture, la main droite portant des feuillets, le Commandeur de la poésie s'avançait, magnifique comme un grand seigneur de Véronèse, suivi de tous ses lévriers. Il semblait un doge de Venise descendant l'escalier des Géants.

Il nous salua d'une parole amie, s'assit à table, ne prit aucun aliment, puis, absorbé par sa pensée, nous dit : « J'ai fait des stances à d'Orsay, voulez-vous les entendre ? » Ainsi, en moins d'une heure, il avait improvisé ses strophes ! Je connaissais pourtant ses facultés soudaines d'inspiration ; j'étais stupéfait !

Il commença d'une voix grave, avec la lenteur d'un récitatif, cette strophe d'ouverture :

Quand le bronze écumant dans son moule d'argile
Léguera par ta main mon visage fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant leurs doigts sur ces tempes ridées,
Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute, ils diront entre eux : De qui ce front ?

Quel fut notre saisissement à ce début d'une

grandeur sombre! Nous attendions des vers aimables au beau comte d'Orsay, au sculpteur de salon, à l'Alcibiade du faubourg Saint-Germain; et voilà que, tout à coup, nous étions transportés d'un bond lyrique dans le néant des gloires humaines, en face d'une figure creusée de la foudre, d'un génie inconnu à l'indifférente et lointaine postérité.

Est-ce un soldat debout blessé pour la patrie?
Un poète qui chante, un pontife qui prie?
Un orateur qui parle aux flots séditieux?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant le cœur gonflé sa poitrine à la foule,
Pour que la liberté remontât pure aux cieux?

Car dans ce pied qui lutte, et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain.

La voix sonore aux cordes basses, au timbre de bronze, sortait des profondeurs de la poitrine. Il lisait, ou plutôt il disait de mémoire, les yeux clos, comme un aveugle, comme un Homère. Tout s'était idéalisé, le buste s'était changé en statue, d'Orsay était devenu Phidias, et lui-même s'était transfiguré en un génie de la Grèce dont les citoyens d'Athènes interrogeaient le bronze inconnu. Il accentuait ces vers magnifiques d'une voix solennelle et d'un geste héroïque. Nous étions remués jusqu'aux entrailles. Le repas s'arrêta, nous n'avions plus faim. Le corps oublié, l'âme palpitante, muets, les yeux fixés sur le grand Inspiré, nous frissonnions devant cette haute figure de poète et de héros, aux cheveux blanchis, aux tempes creusées par l'épreuve, à la grandeur tragique, à la bouche frémissante; aux yeux fermés

comme un mort, et qui semblait chanter au delà de la vie. Aux strophes suivantes l'accent devint poignant.

Sept âmes, Phidias! et je n'en ai plus une!
De tout ce qui vécut, je subis la fortune,
Arme cent fois brisée entre les mains du temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : Voyez comme tombe
A moitié du combat chacun des combattants!

Celui-là chante Dieu, les idoles le tuent!
Aux mépris des petits les grands le prostituent,
Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu?
Nous en aurions taché la griffe populaire!
Et le lion couché lui dit dans sa colère:
Pourquoi m'as-tu calmé? ma force est ma vertu.

C'était son histoire que le siècle racontait comme le chœur antique dans les drames grecs, aux pieds du héros frappé des dieux. Aussi, avec quelle amertume le poète apostrophait Phidias!

Va, brise, ô Phidias! ta dangereuse épreuve;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve;
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise, en contemplant ces affronts sur ma joue:
Laissons aller le monde à son courant de boue,
Et que faute d'un cœur un siècle soit perdu!

Oui, brise, ô Phidias, dérobe ce visage
A la Postérité qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli.
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre!
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre!
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli!

Que la feuille d'hiver, au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sous le linceul!
Je ne veux de vos bruits qu'un soupir de la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise,
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul.

Hommes, femmes, tous pleuraient.

Comment entendre sans émotion cette poésie

funèbre, cette lecture douloureuse, ces stances brûlantes, trempées au feu de la douleur, cette improvisation jaillie du fond de l'âme, éclatant comme l'aloès ?

Puis ces images neuves écloses à chaque vers, ces coups de génie, ces vers au souffle puissant, ces strophes d'airain vibrant dans cette voix à la sombre harmonie, cet *os magna sonaturum* du poète Horace. Ce drame lyrique, cette évocation, ce doute des hommes à venir devant cette statue sans nom, leurs questions solennelles, les devins de l'énigme de ce Sphinx de bronze, ce jugement magnifique de la postérité, cette apothéose du génie aux sept âmes chantée par les admirateurs futurs, cette statue dressée de sa propre main à lui-même et à tous les grands hommes en lui, cette audace, cette nouveauté d'inspiration, ce chant de sublime orgueil!...

On courait de strophe en strophe à un *crescendo* d'émotions. Cette vengeance de l'oubli de son temps faite par la victime, ces strophes de désespoir, ces grands cris d'aigle blessé, cette lamentation héroïque, ce chant d'infortune et de ruine, ce grand vaincu, ce gladiateur de la République idéale tombé dans le cirque aux applaudissements du peuple hébété, ce *tribun de paix*, ce sauveur des grands et des petits, insulté par les petits et les grands, ce héros populaire, cet ordre de colère donné à Phidias de briser sa statue, ces mâles accents de dégout prophétique pour la foule courant de la liberté à la servitude, *ruens in servitutem*, comme disait Tacite, ce mépris de la gloire, cet ennui du soleil, cet amour de l'ombre, cette soif de la mort, ce poète sonnant le glas de ses propres funérailles, cette félicité du repos funèbre dans ce vers d'une beauté lugubre :

Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli ;

enfin cette scène tragique d'un grand homme déchirant pour la première fois son voile de sereine indifférence, jetant au vent son pardon magnanime prodigué jusque-là à l'ingratitude de son pays, montrant enfin son cœur à nu, ce héros découvrant ses blessures sanglantes dans l'impudeur du désespoir, comme Philoctète blessé dans la solitude de l'île de Lemnos; puis ce groupe désolé de la famille et de l'amitié, ce banquet de poésie tragique, cette scène d'histoire cachée dans une salle, l'accord de la nature avec la scène, les feuilles tombées, le linceul gris du ciel, la tristesse de l'automne... Et cette strophe finale des volontés suprêmes d'attendrissement pour la terre natale, d'impatience de la tombe, de mépris du monde, qui ne veut qu'un gémissement de la brise sur son cercueil, son nom étouffé dans un sanglot d'amour, et qui éclate dans ce vers d'une fierté terrible :

J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul !

Jamais Lamartine n'avait eu de tels accents d'homme dans le poète. Mais ce n'était plus le poète, l'orateur seulement, c'était l'homme qui avait fondu l'art, la poésie, la douleur dans un chant suprême comme le métal de Corinthe.

Et c'était un homme nouveau.

On s'était habitué à un Lamartine heureux, serein, à un poète du ciel et de la femme, la tête dans l'azur, la grâce et la beauté de la vie, à un Raphaël de la poésie. Et soudain, il était devenu un Michel-Ange, un poète solitaire et sombre, le héros désolé du tombeau des Médicis, le *Penseroso* de la mort. Il disait comme la statue de la Nuit : « Il est doux de dormir, plus encore d'être » de marbre. Lorsque trônent le crime et la honte, » ne pas voir, ne pas sentir, m'est un bonheur. »

Celui qui avait résisté à un peuple, et, courage plus difficile, avait résisté à l'ambition, le héros du sacrifice volontaire de la dictature et de sa popularité; celui que Béranger, qui n'admirait personne, admirait et appelait un grand citoyen, revenait de la fournaise des révolutions avec l'amère expérience des hommes et la passion de la mort. Cette poésie en était née. Je ne sais dans aucune langue une poésie d'une telle sublimité. Pour entendre cette voix de lion désespéré, il faut remonter à Job, à ce dialogue terrible avec Dieu qui rugit les douleurs humaines. Seul, l'homme acteur d'un rôle suprême dans l'histoire, guide du peuple sur les hautes cimes de la liberté, de la paix, de la fraternité humaine, ayant vécu pour son siècle, en lui jetant à flots sa poésie, son éloquence, son héroïsme, pouvait oser une telle poésie! Qu'on n'accuse pas d'orgueil les héros; il faut leur pardonner de se souvenir quand la patrie oublie si vite! Il y a des heures où l'on croit avec la légende antique que les poètes sont des hommes divins.

Nous nous levâmes, en silence le cœur oppressé, brisés d'émotions, agités d'admiration et de douleur, muets devant un tel désespoir. Nos larmes mieux que nos voix l'avaient applaudi. Il nous quitta, il sortit seul, sous le ciel éclairci, au sourire du soleil d'automne. Il monta sur sa jument noire, à l'étoile blanche au front, l'héroïne qui l'avait porté au feu dans les journées de juin. Il alla à grands pas à Milly, au foyer de sa mère. Que se passa-t-il dans cette demeure vide entre le fils désespéré et la mère à l'amour immortel? Nul ne l'a su. Il revint, vers le soir, avec une strophe suprême consacrée à sa mère; mais il ne la dit pas.

Monceaux, 5 octobre.

Sous l'émotion de ses strophes de la veille et de leur vibration dans le groupe de famille et d'amis, Lamartine a écrit ce matin quelques pages d'envoi de ses vers au journal *la Presse*, à M. de Laguéronnière, avec prière de les signer de son nom.

Il m'a prié de les porter à Mâcon, et de les faire lire en passant à Hippolyte Boussin, son charmant et sympathique ami, en ce moment à Lagrange-Saint-Pierre. Il m'a confié le large pli ouvert. Je lui ai parlé de ces strophes qui nous avaient émus jusqu'aux entrailles, de ces vers magnifiques de dégoût funèbre. Lui, qui descendait parfois de sa noblesse jusqu'aux mots familiers, caractérisa sa poésie d'un grand mot de juron populaire : « C'est un sublime va te faire ..... lancé au peuple ! »

---

## PROMENADE A MILLY

Monceaux, 6 octobre 1850.

« Je suis ruiné, » me dit-il. Il me raconta ces choses avec un sourire calme. Au bord d'une catastrophe, il était plein de sérénité.

Il s'était mis tout de suite au travail; il venait d'écrire quelques lignes du *Tailleur de pierres de Saint-Point*. Il est vraiment un héros. Il ne connaît pas les longs découragements. Abattu il rebondit vite; il a une souplesse de courage qui ne peut venir et ne vient que d'une foi sereine en Dieu, inconnue aux autres hommes. Dieu est sa force, l'eau vive qui le retrempe et lui donne cette puissance rapide de remonter soudain au ciel, du fond de l'abîme.

Il n'y a pas de nature humaine douée ainsi. Il

se relève, dans la déroute du foyer, par des bonds de vertu et de génie.

Nous avons été à Milly, lui, sa femme et moi. Il causait avec une liberté charmante, son affaire s'était arrangée, la crise s'était passée. Il est revenu enchanté de Londres, où il a été à son retour d'Orient, et qu'il trouve superbe.

Nous avons pris le petit chemin de Milly : raide, rocailleux, bordé de haies de buis, il longe la maison de *Lucy*, le premier frisson d'amour de Lamartine, traverse des prés où court le ruisseau de la Grone, voilé de saules, de vernes et de peupliers, et monte la colline pierreuse. Les bœufs erraient dans les herbes. C'était plein de fraîcheur et de calme ; l'âme en était apaisée.

On faisait les vendanges ; dans les vignes, des hommes, des femmes en chapeau de paille, des enfants. Lamartine s'arrêtait de temps en temps pour causer avec les vignerons, goûter le raisin. Il faisait tout cela avec une simplicité de paysan; il aime les champs, il y a vécu.

Nous arrivâmes à Milly, à travers des maisons pauvres, sèches et tristes, couvertes de tuiles ou d'ardoises, de pierres brûlées, le long de fossés de pierre pareille à la lave, tachetée de mousse noire. Je regardais la montagne nue et aride, à la cime, grise et rougeâtre, aux touffes de buis, aux racines verdies de vignes. Je sentais en montant me revenir les vers, les pages, les récits de sa vie d'enfance, ses jeux, ses rêves sur la montagne de *l'Isolement*:

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds...

La cour de Milly rappelle celles des manoirs bretons. *C'est une métairie*, me dit-il. La porte d'entrée au bois gris et décoloré était à moitié

brisée. Les pressoirs s'emplissaient de raisins. Les vignerons allaient, venaient, avec leurs tombereaux chargés de *beines* de raisins noirs.

Lamartine visita tout, causa des vendanges, et sortit. Il alla voir un vieux vigneron malade et nous l'attendîmes au four banal. « On m'a prié de le détruire, dit-il, mais c'est là que je venais pendant mon enfance, jouer et cuire des pommes. Je le conserve. Et puis, c'est le centre du village, le chauffoir, le salon. Les femmes viennent y filer, les enfants y jouent; moi, dès que je commençais à écrire, je venais y faire des lettres sur la suie de la pierre du four. » Et il s'amusa à dessiner, sur la pierre noire et enfumée de l'entrée du four, avec sa canne faite d'un cep de vigne, son nom : *Alphonse*.

Il avait un charme si intime, si naturel, si touchant, si religieux, en racontant ces scènes d'enfance, que j'en fus attendri. C'était le Lamartine pastoral.

Nous passâmes devant la pauvre petite église où allait sa mère, en visitant ici, là, les pressoirs, et revînmes au foyer. Lamartine, souffrant du pied, marchait à pas lents. Des roses, des jasmins grimpaient avec le lierre sur les murs, du côté de la cour. Mme de Lamartine cueillit quelques fleurs; puis laissant Lamartine aux affaires, nous entrâmes tous deux dans le jardin. Il était recueilli et triste, l'automne lui donnait sa mélancolie. Mme de Lamartine me montra l'allée solitaire, retirée, toute couverte de mousse, le long du mur de la montagne, et sous les arbres dépouillés, où sa mère allait prier le soir, au soleil couchant.

Nous cueillîmes des fleurs, des roses d'une odeur pénétrante, les dernières roses plus embaumées, qui semblent se ranimer et revivre, exhaler des senteurs plus vives à cette saison triste de l'au-

tomne, comme pour dire un adieu plus tendre avant de mourir.

Nous fîmes halte sous les deux pins du jardin, en respirant leurs senteurs, prêtant l'oreille au bruissement doux et calme de la brise d'automne. Leurs feuilles fines et vertes frémissaient sous les caresses de l'air. Leurs brises apaisées nous donnaient l'illusion du murmure lointain de la mer, le souvenir de nos grèves de Bretagne.

Nous rentrâmes tous au salon abandonné, nous chauffer à un feu de sarments.

**Monceaux, octobre 1850.**

Nous sommes allés à Mâcon pour une course d'affaires, Lamartine et moi; nous étions seuls dans la calèche. Nous montions la colline de Prissé, les yeux sur la fraîche vallée au sillage de hauts peupliers d'Italie, colorés des teintes d'or d'automne; à droite montaient les collines de Solutré et Vergisson, aux rochers accroupis comme des sphinx; à gauche, les flancs pelés de Somméret et de Chevagny. L'air était plein de douceur.

La causerie errait sur les *Nouvelles Confidences* publiées par le journal *la Presse*. Lamartine avait horreur de se relire et de se corriger, aussi nous abandonnait-il le soir les épreuves, à M^me^ de Lamartine et à moi. Elle y apportait une conscience passionnée. C'est ainsi qu'elle effaça une page sur ses premiers élans de liberté religieuse à Milly, dans sa jeunesse, malgré mes appels ardents au respect de la pensée de son mari. Elle le fit à son insu. Je souffrais de voir ses ciseaux mutiler les ailes du cygne. Comme les femmes catholiques dans leur passion touchante qui veillent sur le salut de ceux qu'elles aiment, elle voulait un La-

martine orthodoxe, et espérait, par ses ruses pieuses, réconcilier son cher génie avec le faubourg Saint-Germain dans ce monde et avec Dieu dans l'autre. Blessé par le refus de l'académie de Mâcon de souscrire à l'édition de ses œuvres choisies, de venir en aide à son infortune, il s'en plaignit dans une page qui parut dans l'édition du journal, et raya son nom de l'académie dont il était la gloire. L'académie fut émue, et dans l'édition en volume, Lamartine avec son pardon facile déchira la page d'amertume.

Nous causions de l'épisode du second livre, une aventure italienne de sa vie, qu'il avait voilée sous le nom de Saluce. Il avait fait un jeune Breton de ses amis, le héros de la belle aventure. Mon origine bretonne lui en avait donné l'idée. « Pourquoi, lui disais-je, ne pas dire la vérité. — C'est impossible, » me dit-il en souriant, et il eut un mot charmant : « J'aurais l'air d'un Richelieu sentimental. »

---

## LES AMIS D'AUTOMNE

Monceaux, octobre 1850.

La saison d'automne était le rendez-vous des amis. Ils vinrent tous cette année 1850. A ses amis de Paris, Lamartine préférait ses amis de province. Il y retrouvait le cœur du pays, la chaleur, le parfum des vignes natales. Il les attirait. Le génie entraîne dans son orbite, comme le soleil ; le génie a sa pléiade d'amis, comme l'astre sa pléiade d'étoiles.

Dargaud venait de Paray-le-Monial, la pittoresque et mystique petite ville, comme l'a appelée Michelet. Il apportait le charme de sa causerie, de son caractère aimable, de son tact du

monde. Il était l'homme de compagnie du château. Il contait à merveille les anecdotes et les hommes. Écrivain nourri de la moelle des lions de la Bible, il venait de se révéler comme historien, dans sa belle biographie de Marie Stuart, tout enchantée de la poésie de la renaissance. Lamartine avait appelé un de ses récits un chant du Tasse, et tout le livre une épopée. Mais il ne lui pardonnait pas son admiration pour les huguenots. Ces figures sévères ne lui souriaient pas. Ils avaient, tous deux, des discussions sans fin sur les hommes du XVIe siècle. Il fallait les voir debout, au salon, ou dans les chemins, dans leur duel de parole, Dargaud à la tête socratique, brune, fiévreuse, d'une laideur vivante, aux petits yeux ardents, aux lèvres fines, frémissant de passion pour ses héros, exaltant de son style concis et coloré la cause de la foi et de la vertu puritaines ; et Lamartine dans sa haute taille, sa beauté élégante, défendant de son éloquence lyrique et flottante comme un manteau royal, la cause de la grâce et de l'amour dans Marie Stuart.

C'était l'hôte accoutumé. D'autres amis, jeunes et vieux, venaient à la saison d'automne, s'asseoir à la grande table hospitalière. Le beau, l'aimable Léon Bruys d'Ouilly, qui prolongeait, en plein automne, son printemps de jeunesse et de beauté ; poète amateur à fleur d'âme, esprit de belle humeur et de philosophie souriante dans l'épreuve de fortune, sorte de lazzarone endormi au soleil. Il avait charmé la Guiccioli même après Byron, s'était ruiné pour un rêve d'amour. Il amusait Lamartine par ses imitations des sermons des vieux curés de campagne, et l'amitié délicate du poète le secourait, en cachant ses dons.

Le docteur Pascal, humoriste spirituel sous sa laide figure à la Danton M. O Brien, qui avait ap-

porté, un jour, un distique où il croyait avoir résumé toute la sagesse de son temps, et où il avait commis un vers faux et un hiatus :

Limiter l'ambition et surtout l'industrie,
Là est tout l'avenir de ma belle patrie.

M. Chamborre, retenu par sa discrétion modeste, venait rarement. C'était le grand réformateur de l'agriculture du pays, la figure de l'honnêteté. Populaire parmi les paysans, il était royaliste, et il était, par la simplicité de ses vertus, de ses mœurs et de sa vie, un républicain sans le savoir, un de ces vrais républicains si rares dans les républiques. Lamartine avait désiré le faire élire député des paysans, il avait écrit, combattu pour son élection en 1849, et le suffrage universel ne l'avait pas nommé. Ils furent vaincus tous deux, et M. Chamborre partagea avec Lamartine l'honneur de cette défaite. Gloire aux vaincus !

M. Dubois de Cluny venait de Monceaux, à pied, par les montagnes. C'était un grand marcheur, un highlander du Mâconnais. Il était resté fidèle aux Stuarts de France. C'était un des plus anciens et des meilleurs amis de Lamartine ; poète, musicien, agriculteur, financier, homme d'idéal et de pratique, il était très sympathique et très utile à Lamartine. Son amitié alliait l'indépendance et le dévouement. Il avait la franchise originale, l'esprit rustique, le bon sens de l'âge mûr, l'admiration de la jeunesse. Si Lamartine goûtait peu Cluny, qu'il appelait un capuchon de moine, il aimait beaucoup M. Dubois, qui le sauvait de ses détresses. C'était le terre-neuve de Lamartine.

Si M. Dubois était un homme de campagne, M. Aubel était un homme du monde. On jouait aux cartes du matin jusqu'au soir dans son salon. Il avait transformé son vieux manoir en un char-

mant château gothique inachevé, dont une partie resta délabrée. C'était une antiquité toute neuve. Gothique au dehors, moderne au dedans, le château était l'image de l'homme. Il avait de la distinction dans des négligences de toilettes, des opinions antiques avec beaucoup d'esprit et d'humour. Procureur du roi sous la restauration, il avait donné sa démission en 1830. C'était un ancien ami, tout aimable, resté fidèle à Lamartine, en dépit de l'éloignement de son monde. Il admirait beaucoup Machiavel et méditait une traduction qu'il ne fit jamais. C'était un charmant flâneur de la vie et des lettres. Il me donna plus tard un autographe précieux, une lettre de Lamartine écrite d'Orient, après la mort de sa fille.

Un jour d'octobre, je vis venir dans la galerie un homme au costume de voyageur, à la marche indécise, aux yeux sans regard, à la vue presque éteinte. Il semblait aveugle, mais le cœur voyait clair. Il reconnut Lamartine et le tutoya. Cet homme à la simple et bonne figure venait du Dauphiné, revoir son ancien ami d'enfance et de jeunesse, devenu illustre et malheureux. C'était le survivant des amis de la première heure, MM. de Vignet et de Virieu. Lamartine avait dédié à cet ami de collège une de ses plus belles *Harmonies*, un *remember* de leur vie heureuse et obscure, *Souvenirs d'enfance, ou la vie cachée*. Plus tard, à l'époque de gloire et d'épreuve, il lui avait consacré la préface des *Confidences*. Il avait beaucoup parlé de lui, et fait un portrait de son ami dans un commentaire des *Harmonies*. Cet homme de silence et de paix, recueilli à la campagne, qui suivait de là son grand ami dans l'arène, avait nom : Guichard de Bien-Assis. Lamartine a fait rayonner son nom.

Puis venaient souvent deux voisins, M. Puthod

de Maison-Rouge, de Prissé, M. Mulsand, un philosophe campagnard de Chevigne. L'amabilité de l'hôte les faisait causer et répandre leur originalité de village.

M. de Surigny, son parent et son voisin, venait rarement. C'était une figure distinguée dans sa fine maigreur, une nature passionnée, un orthodoxe absolu en religion, en politique, en art, un artiste éminent, un esprit acide comme l'eau-forte, et qui gravait d'un trait mordant les hommes et les choses du temps.

A côté de ces hommes mûrs, les jeunes se pressaient. Hippolyte Boussin, un poète charmant qui faisait, en se jouant, de beaux vers intimes, de la poésie de chambre comme la musique, et dont l'insouciance dédaignait de les publier; esprit plein de verve et de gaieté qui égayait Lamartine dans ses tristesses par ses représentations comiques, et qui s'attirait cet éloge du maître : « Boussin, vous surpassez les plus illustres farceurs de Paris ! »

Henry de Lacretelle avait publié de charmantes et belles poésies, et n'avait encore commis qu'un seul roman. Ma mémoire se plaisait à lui dire ses vers, cette strophe pleine de grâce à une femme aimée :

Vous me direz à soixante ans,
Au coin de votre feu, parée
D'un cercle de petits-enfants ;
Vous me direz, mon adorée :
— La beauté part comme un oiseau,
Les cheveux noirs blanchissent vite ;
On perd sa taille de roseau ;
On vieillit, qu'aurait-on ensuite,
Si l'on ne trouvait pas un jour,
Au plus lointain de son histoire,
Un peu d'ivresse, un peu d'amour
Pour se parfumer la mémoire ?

Et ces vers pleins d'élévation sur une église en ruines, dédiés à un ami :

> Ton âme pour prier n'a pas besoin d'exemple,
> Tout cœur est un autel, tout paysage un temple.

Ce beau vers final a quelque chose d'auguste, et se dresse à la fin, au bout de la poésie, comme une flèche au ciel.

Charles Labor, artiste du Midi, aux beaux yeux noirs, au charme exquis, nature de femme à l'amitié caressante. Charles Rolland, esprit aimable et fin, politique précoce, doué de souplesse et d'habileté, errant, comme Barrère, de la Plaine à la Montagne ; ami des belles-lettres et des beaux-arts, dont la mémoire merveilleuse redisait tous les poètes et chantait les chansons populaires du pays ; causeur d'abondance dont l'esprit, comme une sorte de filtre, laissait couler les paroles claires et limpides comme l'eau.

Louis de Ronchaud descendait de ses montagnes du Jura, poète d'élite aux cheveux blonds, à la figure allemande, à la tête pensive, au profil de médaille, Novalis français, homme de science et d'idéal, artiste pur, amoureux de la beauté et de la grâce, sans ambition du bruit, indifférent à l'écho de sa voix, d'une simplicité exquise, gentilhomme, qui alliait la courtoisie du passé aux idées de l'avenir, hôte à l'amitié silencieuse, sobre de paroles, prodigue de dévouement, nature au cœur chaud sous son froid visage, qui cachait, comme son Jura, ses sources brûlantes sous les neiges de ses montagnes.

Tels étaient les amis familiers ; ils avaient donné leurs fleurs, pas encore leurs fruits.

Les jeunes s'étaient groupés autour de Lamartine, dans le journal *le Bien public*, fondé par lui, en août 1843, et dont le rédacteur en chef

était M. de Champvans, républicain alors, et depuis royaliste. Léon Bruys, Lacretelle avaient publié des poésies, Boussin les cachait, Rolland, le politique du groupe, était devenu maire de Mâcon et représentant du peuple; on l'appelait à la chambre le lévrier de Lamartine; tous membres de l'académie de Mâcon, ils en formaient la jeune élite. Labor crayonnait et peignait des paysages, Ronchaud était poète. Presque tous étaient atteints du mal du temps : ils étaient fumeurs. Mme de Lamartine, attentive à satisfaire les goûts de ses convives, leur offrait de longues pipes turques et du tabac d'Orient. Avec la fumée odorante, la causerie montait de toutes les lèvres, elle flottait sur tous les sujets, la poésie, l'art, la politique, l'histoire. Lamartine aimait à écouter ses amis ; puis quand une parole vibrante agitait ses cordes, il parlait à son tour, et tous se taisaient devant l'enchanteur.

Le soir, après la veillée, quand la causerie s'éteignait, comme le feu d'automne, que la beauté et la grâce s'en allaient avec Mlle Valentine, l'esprit avec Mme de Pierreclos, le charme avec son enfant ravissante, l'amabilité souriante avec Mme de Cessiat, la bonté avec la femme du poète, quand le génie nous disait adieu, quand la fête était finie, les jeunes hôtes se réunissaient, dans la chambre Louis XV, et prolongeaient la veillée. Le champagne de la gaieté de Léon Bruys nous grisait tous. La verve de Boussin jaillissait, Charles Rolland chantait les chansons du Mâconnais. On dissipait ma mélancolie natale, on me faisait chanter aussi des chansons bretonnes, quelques strophes de la chanson populaire des marins bretons :

C'est la fille à notre calfat
Bon Dieu ! qu'elle est jolie !...

La jolie fille est morte, presque tous les hôtes de Monceaux sont morts. La gaieté s'est éteinte, la tristesse est venue, le génie est au tombeau. La politique a séparé ceux que la poésie unissait. La fête est finie!

---

## LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

9 octobre 1850.

Nous sommes allés à Mâcon. Il m'a parlé, en voiture, des pages déjà écrites. « C'est le paysage agrandi de la vallée de Saint-Point. C'est la description la plus charmante et la plus douce, qui dispose le lecteur à l'attendrissement. « C'est du Claude Lorrain, » me dit-il. — « C'est vous, le premier, lui dis-je, qui avez mis le ciel, l'air, le souffle dans le paysage. — Oui, dit-il, *l'âme*. — Votre livre sera l'âme des solitudes. — C'est cela; c'est moins harmonique que M^me Sand, mais plus précis, plus onctueux, plus pieux et parfois plus sublime! — Il y a le coup d'aile, » lui dis-je encore.

Nous causâmes encore du livre. Il le résuma en disant que ce serait un paysan solitaire priant Dieu sur les montagnes; un Robinson intellectuel.

Nous avons fait une station d'amitié à la Grange. On a parlé du temps froid, de l'automne déjà glacé. — C'est une antichambre d'hiver, a dit Lamartine, qui a des mots colorés, même pour les causeries banales sur le temps.

Il était vêtu d'une redingote râpée, sous laquelle son corps mince, souple, élégant, et d'une cambrure si noble, se dessinait avec grâce et jeunesse. Sur ce vêtement noir collant, sa tête nerveuse, amaigrie, longue, pâlie par le travail, les angoisses de l'inspiration, se détachait et s'élançait comme une tête de cheval arabe. Elle est osseuse, frémissante, palpitante, elle frissonne et vit au

vent de la poésie. Son nez d'aigle aux narines ouvertes, arquées, semble hennir aux souffles de la nature, et respirer la brise du ciel. C'est une statue vivante. Sa voix a le timbre sonore, cadencé et prolongé de la cloche ; son accent seul est une éloquence et sa poitrine une harmonie.

Saint-Point, octobre 1850.

Je suis seul, dans la bibliothèque gothique placée dans le cabinet de travail de la tour. Je regarde les beaux livres, la magnifique édition de Shakespeare, de Byron, des poètes, des voyages. Tous les volumes de Victor Hugo sont là, donnés par lui. Il y a une dédicace en vers, en tête des *Rayons et des ombres* :

Ami, voici mon livre... ô poète éclatant,
Aimez un peu celui qui vous admire tant.

Nous avons promené, après le déjeuner, dans les bois de Saint-Point, par les sentiers rocailleux qui serpentent sur les flancs de la montagne. Voilée de brouillards d'automne, sa cime montait dans l'invisible et l'infini. Lamartine l'a contemplée avec son regard de poète, et m'a dit : « Le brouillard est aux montagnes ce que l'illusion est au sentiment : il les agrandit. »

Que d'images ainsi tombées de ses lèvres à terre, qui flottent un moment sur la mémoire, et qui s'évaporent, comme les brouillards, aux rayons de la vie !

J'ai retenu celle-là, et je l'ai gardée dans ma mémoire. Ces jours-ci, je copiais la délicieuse description de la vallée Saint-Point dans les premières pages du *Tailleur de pierres*, lorsque arrivé à ce passage : « Ces brumes, en voilant toujours les limites indécises de la terre et du ciel,

font présumer aux regards des élévations infinies où la pensée aime à s'égarer. C'est le mystère qui plane sur tout ici-bas et qui solennise tout aux yeux comme au cœur. » Je me souvins tout à coup de la phrase entendue dans la promenade, et je me dis : voici sa place. Après ces nuits, ces brumes... où la pensée aime à s'égarer, je mis : « Le brouillard est aux montagnes ce que l'illusion est au sentiment : il les agrandit. » Puis je repris : « C'est le mystère qui plane sur tout ici-bas et qui solennise tout aux yeux comme au cœur. » L'image avait trouvé sa place, elle semblait avoir jailli tout naturellement entre la phrase précédente et la phrase suivante, et s'harmonisait avec elle. Je portai ma correction à M. de Lamartine. Il fut ravi, comme si je lui avais fait don de cette belle image ; il ne s'en souvenait plus. « L'image est vraie, » me dit-il ; elle était vraie et elle était belle. Un secrétaire est quelquefois utile au génie. Si je ne l'avais recueillie là, entre ces deux phrases, comme une eau pure au creux d'une ravine, elle était perdue et ensevelie dans ma mémoire.

Saint-Point, octobre 1850.

L'homme d'affaires de Lamartine, Gambi, est venu aujourd'hui, à pied, à travers les montagnes qui séparent Milly de Saint-Point. C'est un gros homme rubicond, un paysan lettré, beau parleur de village, et grand buveur. Il ruisselait de sueur, « Eh bien ! Gambi, vous êtes fatigué, » dit Lamartine. « On oublie sa fatigue, répondit-il, quand on monte au Parnasse et qu'on y trouve Apollon ! »

Gambi tirait vanité de son intimité avec Lamartine. « Nous nous touchons par tous les bouts, disait-il, M. de Lamartine et moi. — Oh ! Gambi,

lui ripostait un malin vigneron du village, il y a une différence entre M. de Lamartine et vous. — Laquelle? — C'est que M. de Lamartine fait de beaux vers, et que vous les buvez! »

## LE CACHET

Monceaux, 4 novembre 1850.

C'est ma fête, l'anniversaire si doux autrefois à la table de famille, sous les baisers de ma mère et de mon frère mort si jeune, dans l'île fiévreuse de Saint-Domingue. Je suis seul, je travaille dans la grande galerie de Monceaux, devant la fenêtre, la terrasse aux roses pâlissantes et la vallée de Prissé aux peupliers jaunis. Personne ne viendra me souhaiter ma fête.

Je songeais ainsi quand une femme matinale à la figure grave, au corps maigre, à la raideur anglaise, est entrée. C'était madame de Lamartine. Elle est venue à moi, m'a serré la main, et la figure illuminée de bonté, les yeux fixés sur moi avec une amitié pénétrante, elle m'a dit: « Je viens vous souhaiter votre fête, mon ami. » Puis elle m'a mis dans la main un cachet de son mari. Quelle surprise heureuse! ce n'est rien, un simple cachet au manche de bois noir, au sceau d'acier gravé du nom: Alphonse.

C'était le cachet de sa jeunesse, le cachet intime, un précieux souvenir, un pauvre bijou du passé. Il lui tenait au cœur. Elle avait dû faire un grand effort pour se séparer de ce cher témoin des années heureuses; ce n'était rien, et c'était tout. Je fus attendri, tout ému du prix du don. Il était plus beau pour moi qu'un cachet d'or. Quel sacrifice avait fait la généreuse amitié de cette noble

et sainte femme ! Elle n'avait pas les largesses prodigues du cher génie qu'elle adorait. Elle avait le don sérieux, difficile, intime; son cœur grave ne flottait pas au vent du caprice. Son âme fermée aux grâces légères ne se donnait pas vite; caractère protestant, elle examinait avant d'aimer; mais quand elle aimait, c'était pour la vie.

---

## LE TRAVAIL D'HIVER

Monceaux, novembre 1850.

Chaque matin, je descends de ma haute chambre à ma petite table de secrétaire devant la fenêtre. C'est une table de jeu, et j'y joue le jeu de la correspondance, heureux un jour, malheureux un autre, au hasard de l'imagination et de l'impression, répondant à ces lettres de jeunes poètes et de jeunes femmes, sous les regards de Mme de Lamartine qui vient s'asseoir près de moi, devant son chevalet d'artiste, et peint sur de grands plats de porcelaine des enfants et des fleurs. Sa peinture m'inspire et son amitié m'encourage.

Un de ces jours, ce ne sont pas seulement des lettres qu'elle m'a apportées à répondre, mais des discours, improvisés à Smyrne dans le second voyage en Orient et recueillis dans *l'Indépendant* de Smyrne et le *Journal de Constantinople*, à la distribution des prix des Lazaristes, le 23 juillet, à celle de l'école des sœurs de la Charité, le 25, à la députation de la colonie française, le 28. Ces discours pleins de grâce et de couleur orientale, d'éloges à l'enseignement des ordres religieux en Orient, de reconnaissance au Sultan plus généreux que la France, aux Français de Smyrne plus fidèles que les Français de la patrie, méritaient

d'être publiés dans le *Voyage en Orient*. Lamartine les avait oubliés, insoucieux des gerbes dorées jetées derrière lui. Mme de Lamartine, qui ne laissait rien perdre, soigneuse du ménage littéraire, comme la Marthe de l'Évangile, avait pensé à les enchâsser dans le volume, pour le grossir et l'illustrer. Mais c'était une Marthe qui avait l'amour de Marie, et qui versait en secret sur le génie adoré le vase d'huile odorante. Elle conseillait et elle aimait.

Elle m'a prié de faire le cadre de ce discours. Cela ennuyait Lamartine, entraîné à un autre sujet, à l'*Histoire de la Restauration*, qu'il écrivait dans son grand cabinet, non loin de nous.

Il avait écrit son nouveau voyage en Orient, à bord du navire, en mer, à terre, à Constantinople, à Smyrne, dans son château oriental d'Achmet-Sahed, dans la vallée de Burghas-Owedan du Sultan. Cette lointaine retraite, cet exil volontaire de son pays, à la façon des héros antiques, avait de la grandeur. Au fond, sa patrie était l'Orient. il avait dit lui-même : Je suis né Oriental et je mourrai tel. Il pouvait dire comme Scipion : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! »

Je m'attache chaque jour davantage à sa noble femme. De cette intimité matinale naît une amitié, non une affection banale, rapide et légère, mais une affection lente, réfléchie, profonde. Elle monte du fond de l'âme, peu à peu, comme l'eau d'une source.

Elle a la figure grave d'une femme qui a senti le sérieux de la vie, le regard sévère ; mais un charme se dégage, quand elle sort du silence, et que sa voix fait entendre le timbre ému d'une âme qui souffre et qui aime. Sa langue française au léger accent anglais, a une singulière douceur. On sent un cœur jeune, ardent, passionné sous la gravité

de la figure. Elle arrive, le teint rafraîchi par la poudre, les cheveux épais en bandeaux serrés, la taille jeune et élégante; toute sa personne a une noble distinction. Elle s'assoit, nous travaillons, nous lisons ensemble les manuscrits, les feuilles écloses sous la main rapide de son mari, nous corrigeons les épreuves. Quelle pensée attentive! Elle sait que les ennemis sont à l'affût des moindres paroles. Comme elle veille au péril, quelle impression vive, quel jugement sûr! Quel amour vigilant pour la gloire de son mari! Après avoir senti en femme, elle juge comme le public. J'apaise ses craintes. Elle est la prudence de ce génie d'audace.

Après ce travail de lecture et de correction, elle reprend son art, elle peint, et j'écris près d'elle; je réponds aux lettres du jour, aux lettres banales ou émues; Lamartine garde les meilleures, et y répond lui-même, comme il garde aussi les épreuves de ses articles du *Conseiller du peuple;* il les corrige lui-même, il ne confie à personne le soin de sa politique; il nous abandonne seulement les épreuves de la poésie, de l'histoire, l'examen littéraire. Notre château est un monastère, nous y menons une vie de travail, non de plaisir. La famille de Cessiat est rentrée à Mâcon, les amis sont rares. L'amitié a son hiver comme la nature.

---

## GENEVIÈVE

Décembre 1850.

Voici un charmant récit d'une lecture que fit Lamartine à Monceaux, et que je dois à l'amitié de Ch. Labor, l'artiste et l'ami délicat dont j'ai peint plus haut la sympathique figure :

« Vous souvenez-vous de cette émouvante lec-

ture de *Geneviève* que nous fit Lamartine à Monceaux ? Nous étions, un matin, réunis depuis quelque temps dans la petite salle à manger, attendant avec M^me de Lamartine l'arrivée du maître qui s'attardait, lorsque nous le vîmes apparaître sur le seuil, tout vibrant encore de l'émotion profonde qu'il venait d'éprouver. Il rayonnait, il avait une sorte d'auréole autour du front. Nous étions comme enveloppés de ce fluide puissant que répand le génie.

— Que vous est-il arrivé ? mon ami, dit M^me de Lamartine qui interrogea pour nous. — Je viens de pleurer sur une page que j'écrivais tout à l'heure et il m'a été impossible de quitter la plume sans achever le chapitre. — Le sujet était donc bien saisissant ? dit l'un de nous. — Oh ! reprit Lamartine, c'est l'histoire d'une servante. — Qu'il va nous tarder de lire cela ! hasarda une voix près de Lamartine. — Eh bien ! déjeunons d'abord, et puis, si vous y tenez, je vous donnerai volontiers cette satisfaction. » Un quart d'heure après, nous étions groupés autour de la cheminée de la galerie. Lamartine avait apporté le manuscrit de *Geneviève;* il commença par nous mettre au courant en quelques mots, et aborda la lecture. Cette lecture durait encore deux heures après. Quand il s'arrêtait, on criait : encore ! puis, au moment où l'agonie de la femme du vitrier commence, c'est-à-dire à la page qui venait d'être tracée le matin, et qui était encore humide de larmes, toutes les nôtres coulaient silencieuses, mais intarissables ! Depuis lors, il m'a été toujours impossible de lire et surtout d'entendre lire ce passage, sans être vivement ému... »

---

## LE DÉPART

Voici la fin de l'année, il faut partir, rentrer à Paris pour les affaires privées et publiques, pour réaliser les entreprises de salut qu'il rêve ici, *les Foyers du peuple*, journal littéraire placé à côté du *Conseiller*, journal politique, double journal qui éclairera et charmera ses lecteurs populaires.

Je pars en avant, préparer la halte des chers voyageurs, à Châlon-sur-Saône, à l'hôtel du Parc. Un conseiller général, M. Benoist, un orateur dont Lamartine aime le talent, vient le voir. De Châlon, nous partons ensemble, isolés dans un coupé de chemin de fer, lui, sa femme et moi. Le long de la route, il me conte ses souvenirs. Au sortir de Dijon, du wagon qui court à mi-côte, au flanc d'une gorge rocheuse, au-dessus de la vallée, il me montre dans les montagnes de la haute Bourgogne, les grands bois du château et de la seigneurie de Monculot, aux quinze grandes croisées cintrées de face, à l'escalier princier, au parc immense arrosé d'étangs, aux garennes, aux forêts à perte de vue. Il l'avait vendu moins de 500,000 fr. pour remettre à ses sœurs les legs des grands parents, avec les terres de Champagne, de Péronne et de Saint-Pierre. C'est là que dans l'hospitalité de son oncle, l'aimable abbé de Lamartine, il avait écrit tant de poésies des *Méditations* et des *Harmonies*, entre autres, les *Novissima Verba*, ces larges cris de désespoir, gémis une nuit d'insomnie, aux rafales funèbres de novembre !

Le travail à Paris est plus ardent encore qu'à Monceaux. Chaque matin, il entasse les pages. Il a écrit à Charles Rolland, le 27 décembre :

« Je travaille comme un galérien de plume, j'aimerais mieux la rame, sauf l'honneur.

» Je suis déjà en pleine eau de l'*Histoire de la Restauration*. Je soigne ce beau sujet, pendant des *Girondins*. »

Il ne referait plus *les Girondins;* il les avait écrits dans l'espérance, dans la noble ambition de régénérer un peuple. Il est à l'heure de la désillusion. Il a abandonné l'histoire des *Constituants*, commencée sans enthousiasme, sans verve, sans élan, histoire froide qui donne l'impression glacée du doute et du découragement. Il n'a plus d'espoir, il est au souvenir : l'*Histoire de la Restauration*, c'est sa jeunesse. Aussi l'écrit-il avec inspiration.

---

## 1851

### LE PREMIER JOUR DE L'AN

Spectacle imprévu, les visites du premier jour de l'année chez Lamartine. C'est un flot de visiteurs. de figures étranges d'hommes et de femmes ! Dans ce foyer se joue une comédie humaine plus vraie, plus variée, plus amusante qu'au théâtre. Ils passent, ils défilent, ils se croisent, les jeunes poètes, les jeunes filles, les hommes politiques, les journalistes, les écrivains, les artistes, les généraux, les vrais amis, les faux amis, les femmes de l'aristocratie, les hommes de police, les figures du vice vieilli, les visages de la jeunesse et de la grâce sous l'auréole de l'enthousiasme.

De la grande table de mon salon de secrétaire, je vois passer ce kaléidoscope humain, ce tourbillon de figures brunes et blondes, ces courtisans de la gloire, cette royauté, plus rares depuis l'impopularité et l'infortune.

Il est venu aujourd'hui un singulier visiteur porter à Lamartine les souhaits d'heureuse année : un homme grand, fort, aux épaules carrées, vêtu d'une longue redingote jaune, la figure au teint jauni, aux regards furtifs, aux plis mobiles, souples à toutes les variétés de physionomie, à tous les changements à vue du visage, un type de vieux comédien.

C'était un terrible comédien. Il avait joué la comédie sur les grands chemins et dans la police. Il s'était retiré des affaires, avait pris l'air d'un honnête bourgeois conservateur ; il s'était fait annoncer sous le nom de M. Bourgeois. C'était... Vidocq !

Il nous raconta une aventure de sa vie où il avait joué le rôle d'un vieux curé dans une mission de police. Il refit le rôle à merveille devant nous. Lamartine souriait et applaudissait.

Il s'était servi de lui en 1848.

Il aimait, comme César, à se jouer d'habileté avec les hommes des bas-fonds, à assouplir sa noblesse au maniement des personnages équivoques. Il avait une police personnelle entretenue à ses frais, pendant la révolution de 1848 ; elle lui avait coûté cher, son audace était descendue jusqu'aux chefs de clubs pour les conquérir à sa politique ; sa grâce héroïque les avait séduits. Selon son éblouissante et audacieuse image qui illumine comme un éclair sa politique, il avait conspiré avec les hommes d'orage, « comme le paratonnerre conspire avec la foudre. »

Il avait lui-même de hautes prétentions à la diplomatie occulte. Après avoir reconduit Vidocq, il me dit ce mot de haute comédie : « Il n'y a que deux hommes en France qui comprennent la police, Vidocq et moi. »

Après cette étrange visite, apparut une belle

jeune fille, à la figure triste. C'était Mlle Martin, une héroïne de 1848, qui était allée, à la tête d'une députation de jeunes filles du faubourg Saint-Antoine, à la fête de la Fraternité, rendre hommage à Lamartine, et en avait reçu un baiser. Elle lui avait reproché son silence dans son *Histoire de la révolution de 1848*, et en avait souffert. Ce baiser, c'était sa gloire.

J'avais eu la difficile mission de répondre à sa lettre de reproche, et d'adoucir, non l'oubli, mais le silence de Lamartine, sa pudeur d'historien. Je ne pus la consoler. On cache ses plus délicieux souvenirs. De ses glorieuses journées, des embrassements du peuple, après l'abandon, peut-être le poète gardait-il seulement la mémoire de cette jeune fille au fidèle amour. La grâce est immortelle après la tempête, après le navire englouti, une fleur surnage sur la mer. Ainsi de toute une révolution, que reste-t-il? Un baiser.

Elle était revenue avec le même regret. Elle était belle, d'une beauté sympathique; on sentait son cœur dans ses beaux yeux aimants; elle les levait vers Lamartine, et les reposait sur la figure adorée. On devinait dans sa tristesse un amour blessé. Pauvre jeune fille qui avait eu une heure de bonheur dans sa vie, dans l'éclair de 1848! C'était la figure de la république de 48, la vierge populaire dans sa jeunesse, sa beauté, son espérance et sa désillusion.

Quand elle dit adieu à Lamartine, et passa devant moi, je suivis d'un regard ému cette belle figure blonde, aux yeux bleus attendris; on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Qu'est-elle devenue? Peut être a-t-elle enseveli son beau rêve et son beau souvenir dans une union vulgaire de son faubourg! On m'a dit qu'elle était morte jeune fille, fidèle à son amour de 48, au héros de la fête

de la Fraternité. Pour moi, je ne l'ai plus revue depuis, comme tant d'autres étoiles disparues à l'horizon.

---

## LAMARTINE JOURNALISTE

Le duel a commencé entre l'assemblée et le président. Le conflit est ardent. Les cris de : Vive l'Empereur! aux revues de Satory, l'ordre du jour de Changarnier interdisant les cris sous les armes, les menées de la société du 10 décembre, la retraite du ministère flétrie par l'assemblée, la révocation de Chargarnier par le nouveau ministère, ont envenimé la lutte. Lamartine intervient comme l'homme de paix, il parle le 10 janvier dans les bureaux, le 16 janvier à la tribune, contre la commission d'enquête, contre cette nouvelle coalition qui va déchirer la république. Il parle en vain au milieu des murmures. On veut la guerre.

Il dénonce dans *le Conseiller du peuple*, sous ce titre sinistre : *Conspiration*, la double coalition de l'assemblée et du président contre la république; il ne crie plus : *confiance*, mais *défiance*. Dans des pages véhémentes, d'ardente sincérité, il montre le péril; il attaque l'assemblée, ménage le président, par tactique, la seule politique habile. Il sonne le tocsin, on ne l'écoute plus.

On l'écoute au *Conseiller du peuple* et dans ses livres. Il a interrompu l'*Histoire de la Restauration* pour compléter et grossir son *Nouveau Voyage en Orient*. L'éditeur trouve le volume trop court. Tel qu'il est, il est charmant, vivant, c'est une odyssée rapide. Mais les éditeurs ne sont pas artistes. Il leur faut tant de pages pour vendre un prix plus élevé. Lamartine ajoute un épisode, la révolte des Janissaires sous Sélim. Chaque matin,

l'histoire de M. de Hammer à la main, assis dans son fauteuil, devant le feu, il me dicte, il improvise sur ce savant document, ce fragment d'histoire ; j'écris à sa table, et ma plume n'est pas assez rapide à suivre le vol de sa voix.

Un matin, il a eu un badinage qui peint bien l'homme familier, le grand prodigue. Il avait versé dans son écritoire tarie de l'encre à pleins bords; l'encre avait débordé et sali la table. Il prit pour nettoyer sa table, un journal, pensez-vous? vous connaissez peu l'homme, non... un mouchoir, à mon cri de stupéfaction. Il essuya la grande tache d'encre répandue, et m'étalant le beau mouchoir blanc tout maculé d'encre noire, il me dit en souriant : « Et l'on dit que je n'ai pas d'ordre ! »

J'ai ri, en bénissant l'absence de Mme de Lamartine; Marthe eût grondé Marie !

L'épisode de la révolte des Janissaires ne suffit pas. Il faut encore du remplissage. Comme il est ennuyé de gâter son voyage, impatient de reprendre l'*Histoire de la Restauration*, il me confie la rédaction d'un autre épisode de l'histoire de Turquie, un long fragment de l'histoire de Mahmoud, la guerre contre les Russes, Czerny George, le héros serbe, les Grecs.

Dans l'après-midi, avec un grand trouble, une vive appréhension, j'écris; Lamartine me fait l'honneur de louer ces pages, et les encadre dans son volume. Elles forment 60 pages. Le bon public croit que c'est du Lamartine. Ce que c'est que le prestige du nom ! Il est pourtant facile de les reconnaître, à un signe particulier entre tous. Il y a des dates ; or, Lamartine ne date jamais. Il a l'horreur des chiffres, en histoire comme en affaires. Les dates, pourtant, sont nécessaires, comme les bornes kilométriques sur les chemins ; elles mesurent les distances sur la route de l'histoire.

J'écris les sommaires en tête de chaque livre de l'*Histoire de la Restauration*, et j'inscris avec soin les dates. Sauf ce travail d'ordre, Lamartine écrit tout lui-même. A part des pages d'histoire dans le *Voyage en Orient*, des phrases ici, là, une lacune comblée dans le récit du *Tailleur de pierres de Saint-Point*, des notes pour ses discours, Lamartine a tout fait, tout écrit dans l'immense labeur, l'immense poème de sa vie.

Mais il doute de lui-même, du prestige de ses œuvres; il croit qu'au public vulgaire, il faut des moyens vulgaires; il croit à l'annonce. Il rêve d'avoir la quatrième page d'un journal tout entière. Déjà l'an dernier, à ses débauches de publicité, à tout l'argent sacrifié pour l'annonce de ses œuvres choisies, je lui disais, seul, la vérité, devant ses amis muets. Je me souviens d'un jour où, devant M. de Champeaux qui blâmait tout bas ces dépenses inutiles, j'osais lui dire avec mon indépendance de Breton et d'ami: « Votre nom n'a pas besoin de tout ce bruit; c'est le faire descendre. » Il ne se blessait pas, il me répondait en souriant, et défendait l'annonce.

Que dire à un homme qui drapait ses actes de commerçant littéraire de mots enthousiastes, qui me disait: « L'annonce est un art inventé par Girardin, et accompli par Lamartine! »

Il risquait tout; je souffrais de voir ce noble génie descendre de sa tour d'ivoire dans la poussière du chemin, offrir sa muse au peuple. Mais il savait tout défendre par des images superbes: « Il me faut sonner la grosse cloche de la publicité, Dieu lui-même a besoin qu'on le sonne! »

Je me souviens du regard ravi qu'il donnait à la quatrième page d'un journal, un jour qu'il l'avait achetée tout entière. Il l'étalait, il contemplait ces grands caractères de son nom, de ses

œuvres, comme le juif de Rembrandt en extase devant les lettres magiques flamboyant dans un vitrail. Il nous l'avait apportée en triomphe dans le salon où je travaillais. Elle lui avait coûté cher, plusieurs mille francs. Nous gémissions, Mme de Lamartine, des amis et moi. Il jouait sa fortune sur le tapis vert de l'annonce. Peut-être avait-il raison contre notre raison économe. Il faut éblouir le public pour le séduire. Il avait le pressentiment de la puissance de l'annonce. Il y croyait plus qu'en lui-même.

Le comte d'Orsay m'a donné son beau buste de Lamartine, que Lamartine a idéalisé dans ses stances tragiques, et transfiguré en statue. Alcibiade est devenu Phidias. Le buste a l'attitude éloquente et la poitrine héroïque. Mais il ne ressemble pas, il a la figure grasse et Lamartine est maigre, la tête est ronde, et elle est étroite; les traits ne sont pas creusés, modelés à peine par une main molle et élégante de grand seigneur. L'oreille sèche, dressée comme celle d'un cheval arabe, vibrante au moindre bruit, chez Lamartine, est estompée, plus que sculptée dans le buste; les cheveux ne frémissent pas. Le port de la tête est noble. C'est un bel homme plus qu'un grand homme; d'Orsay a fait de Lamartine un dandy magnifique à son image.

Le 15 mars, il est monté à la tribune, on avait attaqué le gouvernement provisoire et la garde nationale, à propos d'une proposition de loi de défiance contre elle. Il a dédaigné de se défendre, mais il a défendu la garde nationale qui a sauvé, aux journées de février, du 17 mars, du 16 avril, du 15 mai, aux journées de juin, la république et la patrie. Il a répondu aux calomnies avec un accent de dignité et de tristesse. Il est descendu de la tribune pour n'y plus remonter. L'assemblée

législative, affolée de réaction, court à la perte de la république et de la liberté.

Il a renoncé au combat de l'orateur, il s'est fait journaliste. Il est descendu de la tribune au journal pour défendre chaque jour la république, à l'exemple des grands orateurs de la révolution. MM. Mirès et Millaud, devenus propriétaires du *Pays*, lui ont offert la direction du journal. Je ne sais comment il peut suffire à cet énorme travail; mais il mène de front son triple labeur de journaliste, d'historien et de poète.

---

## LES AUDIENCES

Le dimanche était le jour des audiences. Je les donnais ce jour-là, par lettres signées de Lamartine, parce qu'il était plus libre. C'était un défilé de jeunes gens, de jeunes filles, de jeunes femmes en pèlerinage d'admiration pour le grand homme méconnu. Il y avait bien des misères, des appels à un secours, à une protection; il y avait des figures touchantes, d'autres suspectes: le valet de chambre, Gilbert, avait le flair, et m'appelait pour répondre, à la place de Lamartine, afin d'épargner la bourse de son maître.

Malgré ces épurations, le dimanche coûtait cher à la générosité du maître; il préparait de l'or posé sur sa cheminée, et l'or était vite épuisé par la largesse de ses dons de secours. Il avait l'âme et la main royales.

Des jeunes filles s'adressaient à moi, dans l'espoir de mieux réussir. Une entre autres, jolie, hardie, vint droit à moi, et me dit à bout portant: « Vous êtes amoureux, ou vous le serez. Vous me

comprendrez. Je suis amoureuse d'un cousin qui est dans les dragons. Nos familles mettent la condition d'un avancement à notre mariage. Je vous confie mon sort. » Cambrée, dressée sur la pointe des pieds, elle plaida si gentiment et si gaillardement sa cause, que je m'enflammai pour le bonheur de la jeune fille. J'obtins une lettre de Lamartine au ministre de la guerre. La position fut enlevée à la pointe de la plume, le succès couronna la vaillante jeune fille; le vrai dragon, c'était elle.

On sollicite chaque jour sa protection. Il est venu une femme magnifique, une beauté ardente du Midi, aux chauds cheveux blonds des peintres vénitiens, éclatante de sève sensuelle. Elle venait séduire Lamartine à l'avancement de son mari, magistrat.

Quand elle fut sortie, il me dit en souriant : « C'est une beauté à l'heure. Elle m'a invité à aller la voir; allez-y pour moi. »

Je lui dis : « C'est vous qu'elle désire et non pas moi. »

L'admiration des femmes n'était plus pour lui qu'un culte d'imagination. Depuis son âge mûr, il préférait l'amitié à l'amour.

---

## FIDO

Avril 1851.

Lamartine est triste, son meilleur ami est mort, Fido, son chien bien-aimé. C'était un fils du chien de Jocelyn. Ce charmant lévrier, de fine race, à l'exquise élégance, était l'ami intime du poète, le compagnon fidèle. Quand le maître se levait, il se levait aussi, et le suivait en relevant ses pattes

fines, du rythme de sa marche, les yeux levés vers lui. Le maître et le lévrier avaient la même grâce d'allure. Quand le poète s'asseyait à sa table de travail, il se couchait à ses pieds, et ne le quittait pas des yeux. A l'entour, sur l'épaisse fourrure étendue par le maître, se groupaient sa belle *Ischia*, ses enfants, *Perlino* et les autres. La perruche jasait au-dessus d'eux. Cette petite chambre était une image de l'arche de Noé où le maître abritait les petits êtres qu'il aimait ; il vivait en intimité avec les chiens, les oiseaux, les *bêtes* si mal nommées, aux âmes mystérieuses de la nature qui savent aimer mieux que les hommes.

Pendant la maladie de Fido, il l'a recueilli sur son lit. Il versait lui-même le lait à sa gorge malade, donnait les remèdes, hélas ! impuissants, charmait ses douleurs sous ses caresses. Fido fixait sur lui ses beaux yeux souffrants, et le maître se détournait, à tout moment, pour arrêter sur Fido ses regards tristes. Sa bonté adoucissait l'agonie du pauvre chien mourant. Il y avait entre eux un courant de tendresses mystérieuses. *Ischia* se dressait inquiète, debout contre le lit, et flairait son cher *Fido*. Les bêtes ont l'instinct de la mort, et s'émeuvent comme nous du mal de ceux qu'elles aiment.

Le poète veillait le chien mourant, l'humble créature, comme Michel-Ange son serviteur Urbin. Les grands génies sont les grands cœurs.

Lamartine avait des affinités secrètes avec tous les êtres. Il a dit dans une page d'une tendresse charmante : « Nul ne sait, à moins d'avoir été bouvier, pasteur, soldat, chasseur ou solitaire comme moi, combien il y a d'amitié entre les animaux et leur maître. Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber des torrents

Depuis le cheval et le chien jusqu'à l'oiseau, et depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte, nous négligeons des millions d'amis. Vous savez que moi je ne néglige pas ces amitiés, et que de la loge du dogue de basse-cour à l'étable du chevrier, et de l'étable au mur du jardin où je m'assieds au soleil, connu des souris d'espalier, des belettes au museau flaireur, des rainettes à la voix d'argent, ces clochettes du troupeau souterrain, et des lézards, ces curieux aux fenêtres qui sortent la tête de toutes les fentes, j'ai des relations et des sentiments partout. Honni soit qui mal y pense ! Je suis comme le vicaire de Goldsmith, j'aime à aimer ! »

Le poète pénétrait au fond des secrets de ce monde inconnu, il avait le don de seconde vue. Il me disait que ces êtres avaient un langage mystérieux. Un jour, dans son cabinet de Saint-Point, il me raconta une scène dont il avait été témoin. Un matin, il avait ouvert le porte de son cabinet; un paon était perché sur son balcon de bois, il lui jeta quelques miettes de pain sur le palier. Le paon sauta du balcon, puis il le vit, à sa grande surprise, passer devant le pain blanc jeté pour lui, sans y toucher, descendre l'escalier de bois, tourner au pied de la tour et disparaître dans le jardin. Un moment après, le poète le vit paraître au pied de la tour, revenir suivi des paons, ses amis, monter en tête l'escalier, puis s'arrêter sur le palier, et partager les miettes de pain avec ses frères. O merveille ! L'oiseau n'avait pas voulu du pain pour lui seul, il avait pensé aux autres, il avait dominé sa faim, il les avait avertis, il leur avait fait comprendre, par son muet et mystérieux langage, par des signes inconnus, qu'un repas les attendait ; il les avait appelés, amenés, conduits au festin. L'âme intelligente et fraternelle de l'oiseau avait fait ce prodige. Le poète avait surpris là un des ineffables

mystères de bonté cachés par la Providence dans ses plus humbles créatures. Un oiseau avait révélé un des secrets de Dieu.

Lamartine vivait, comme saint François d'Assise, dans l'intimité de tous les êtres; il avait des tendresses étranges pour les chevaux, les oiseaux et les chiens. Il savait leur langage secret, c'était un charmeur des bêtes de Dieu comme les saints du moyen âge. Il les aimait, et les a fait aimer. Un critique spirituel a dit : « Le personnage le plus intéressant de *Jocelyn*, c'est le chien. » Qui n'a pleuré la mort tragique du chien de Cédar dans *la Chute d'un ange*, étouffé par une fatale méprise ! Il les aimait plus que les hommes.

Ils le méritent bien. L'amour des chiens est plus sûr que l'amour des hommes ; ils ne trahissent jamais. Ils ne changent pas avec la fortune; quand les amis des heureux jours et de la puissance s'éloignaient du grand homme dans l'infortune, eux sont restés fidèles. Le poète les a chantés et les a aimés. Le génie a toutes les tendresses. Je dis avec lui : honni soit qui mal y pense ! et son beau mot, un jour qu'il attaquait l'impôt barbare sur les chiens, et attendrissait la foule sur ces amis des pauvres : « Gloire aux larmes ! »

---

## LES AMIS DU MATIN, LES AMIS DU SOIR

Avril 1851.

Il était toujours avant l'aube au travail, bien avant moi. J'arrivais à 8 heures à ma grande table ronde, où m'attendaient déjà les lettres à répondre. Vers 10 heures, il recevait les visiteurs matineux, des journalistes, Ducoing, Lagué-

ronnière, rédacteurs en chef du *Courrier français* et du *Pays*, des hommes d'affaires. Il y avait parfois des bonnes fortunes de visites. Ces jours-ci Béranger est venu.

Qui se ressemble s'assemble, dit-on. Ici, ce serait le contraire. Si différents l'un de l'autre, Béranger et Lamartine s'aimaient. Béranger, ce railleur, désarmait son ironie devant Lamartine, il le respectait et l'aimait.

Gilbert l'annonça, Lamartine vint au-devant de Béranger, la figure illuminée d'un heureux sourire. Il le fit entrer dans son cabinet. Une charmante perruche, mon amie intime, parla, chanta à son entrée, comme pour faire fête au chansonnier. Lamartine la prit sur son doigt et me l'apporta. « Pourquoi, Lamartine, dit Béranger, renvoyez-vous cette perruche? — Parce qu'elle m'empêche de vous entendre. — Elle chante comme nous, riposta Béranger. — Oui, mais vous chantez mieux, dit Lamartine, dans sa grâce hospitalière. — Au fond, mon Dieu, c'est la même chose, » répliqua le malicieux Béranger. Je pensais comme Béranger, la perruche aussi était poète. Posée sur mon épaule, elle chantait avec joie, aux rayons du soleil d'avril qui pénétraient à travers les arbres du jardin. Elle chantait toute frissonnante sous mes caresses, tout heureuse d'être posée sur son ami ; elle collait avec tendresse sa petite tête contre ma figure, et me becquetait de ses baisers.

Après déjeuner, Dargaud vient chaque jour, et ils sortent tous deux ensemble pour aller au bois de Boulogne avant la séance de la Chambre. Je les accompagne, quand le travail ne me retient pas. Ce sont de belles promenades de pas, de pensées, à tous les horizons.

Le soir, les amis accoutumés viennent dans

l'atelier de Mme de Lamartine ; le grand salon est abandonné depuis que les grandes réceptions ont cessé. Ce sont Dargaud, M. de Mareste, l'aimable et spirituel homme du monde, un gentilhomme de salon, Charles Rolland, le peintre Decaisne, M. d'Esgrigny, Georges Duval, le conteur de la Révolution, Morpurgo, le causeur plein de verve, M. de Chamborant, figure cordiale, M. Huber Saladin, un colonel fédéral, un poète amateur, du lac de Genève, le marquis et la marquise de Lagrange, le comte et la comtesse de Circourt, Mme Sophie Gay, une mordante conteuse d'anecdotes du Directoire, sa fille, Mme Emile de Girardin, la belle statue blonde, au rire spirituel ; le général Cailler, le général Paixhans, le général Pépé, qui avait eu un duel avec Lamartine à propos de deux vers d'une méditation sur l'Italie ; le beau et sympathique Montanelli, poète et héros de la liberté italienne ; Pelletan, à la belle tête juive, le poète de la critique ; son ami, le sculpteur Brian, le statuaire Préault, Paul Huet, Laprade, qui semblait une figure descendue d'une fresque de Flandrin, un disciple de l'idéal qui dressait ses strophes d'allégresse aux forêts comme des palmes à l'entrée de Jésus à Jérusalem et avait cueilli le gui de la poésie, figure à la noble modestie que j'aimais et respectais ; Emile Souvestre, le beau paysan breton, selon le mot de Michelet, figure aux longs cheveux bruns séparés au milieu du front, aux yeux profonds, un Celte au charme éloquent que Lamartine aimait entendre ; Boulay-Paty, le poète breton aux sonnets magnifiques, Louis de Ronchaud, le poète silencieux, l'ami sans bruit, le Novalis français, descendu du Jura ; Paul de Saint-Victor, l'écrivain à la couleur vénitienne, à la figure dédaigneuse ; le baron d'Ekstein, un érudit immense qui avait

instruit Renan, un brouillard allemand traversé d'éclairs. Mme de Verdière, des journalistes, des militaires, des poètes, des femmes ; la splendide créole Mme Hubert de Lisle, qui éblouissait tous les yeux du rayonnement de sa beauté.

Ils venaient tour à tour ; c'était la visite de l'aristocratie, de la poésie, de l'art, de l'intelligence, de l'esprit, de la beauté, du génie royal. Je jouissais, là, des plus beaux moments de ma vie. C'étaient les Champs Élysées avant la mort. Comme dans la fresque d'Eugène Delacroix, je voyais passer les poètes, les héros, les génies et les muses.

Il y a eu, ces soirs, trois entretiens qui m'ont intéressé, une lutte de paroles entre Dargaud et le baron d'Ekstein ; le baron attaquait Chateaubriand, exaltait Joseph de Maistre, et plaçait *le Pape* au-dessus de *René*. Dargaud a défendu vaillamment l'enchanteur, la cause de l'imagination contre le paradoxe de la théocratie.

Un soir, le général Paixhans a ouvert le feu contre la théorie du progrès indéfini ; Pelletan était là, tout ému encore de son beau livre : *La philosophie du XIXe siècle*, il s'est levé, et dans une improvisation lyrique, a défendu la belle cause du progrès contre le canon Paixhans. Après des engagements ardents, le général battit en retraite, et se retira devant l'éloquence de Pelletan. Lamartine écoutait le combat et applaudissait Pelletan ; il termina par un mot sur le style trop sonore de l'écrivain du progrès : « Vous écoutez vos pensées tomber à terre. »

Un autre soir, M. de Circourt était venu. Je ne sais quel courant de conversation amena les causeurs à parler de l'Évangile, de son esprit de douceur. Dargaud défendait l'Évangile par des versets de liberté. M. de Circourt, une bibliothèque

parlante, riposta à coups de versets contraires. Son érudition implacable tentait de prouver que l'Évangile est une religion d'autorité et d'obéissance. Il parlait sans accent, dans sa verve froide. A la fin du débat, Lamartine dit un mot grave : « Le christianisme est une religion d'esclaves. »

---

## CASTEL-MADRID

Mai 1851.

Nous avons quitté Paris et ses rues poudreuses. Lamartine est venu se rafraîchir dans sa villa charmante du bois de Boulogne, sous les lilas. Nous jouissons du printemps, dans cette aimable retraite. Après le travail du matin, dans le petit salon, à côté de la femme du poète, de la gentille perruche, des oiseaux chanteurs et des lévriers endormis, nous promenons en voiture, M$^{me}$ de Lamartine et moi, à tous ces jolis paysages de la Malmaison, de la Celle-Saint-Cloud ; elle me conduit à ses amies spirituelles et charmantes, la comtesse de Circourt, M$^{me}$ Hubert Delisle. Je consacre, tout bas, des strophes d'admiration à la magnifique créole.

Je descends rarement à Paris. Un soir, pourtant, je suis allé voir la danseuse espagnole, *Petra Camara*, avec Lamartine. Duclerc l'a conduit dîner au *cabaret*, comme il dit, et l'a mené au théâtre de la Porte-Saint-Martin, voir les danseuses espagnoles. La Petra Camara, au corsage de satin, au corps nerveux et souple, lançait ses pas en cambrant sa taille, en faisant claquer ses castagnettes, son haut peigne planté dans ses cheveux noirs, sa mantille au vent, et son jupon court bouffant aux hanches. Elle agitait l'ivresse autour

d'elle, et du timbre sec des castagnettes faisait vibrer les appels de l'amour à un sultan invisible. C'était une scène ardente de l'Alhambra évoquée par cette fille de feu. Autour d'elle s'épanouissaient ses folles compagnes. Nous sortîmes enivrés, sauf Lamartine, qui, de son bon sourire serein, me dit au retour à Castel-Madrid : « C'est une tempête de cotillons ! »

Mai 1851.

Ces deux mois de villégiature, avant la grande retraite à Saint-Point, ces mois de repos, de détente, de paix, de délicieux travail, de Décaméron, je ne veux pas les conter moi-même. Une lettre charmante de M$^{me}$ de Lamartine en donnera mieux que moi la douce intimité. Pendant une absence en juillet, près de mon père malade, voici ce qu'elle m'écrivait à la veille de quitter Castel-Madrid :

« Je ne veux pas quitter cette retraite où nous avons passé près de trois mois aussi doucement qu'il est accordé de les passer au milieu de la vie, lorsqu'on n'a plus de joies et qu'on n'aspire qu'à la paix, sans vous dire combien vous nous avez manqué ces derniers jours. Votre absence a fait le vide, vous n'en doutez pas. Vous n'êtes pas assez modeste, pour penser que vous avez été remplacé même auprès de cocotte. Vraiment cette jolie petite créature a montré un cœur inattendu. Elle vous appelait, elle vous cherchait, elle allait piétinant jusqu'à votre table, tournait autour du canapé, et s'en revenait tristement, ne vous trouvant pas. J'ai tâché de la consoler un peu en m'occupant d'elle. Mais elle vous regrette toujours.

» Je n'ai guère le temps de causer aujourd'hui,

car c'est demain, à 6 heures, que nous partons, et quoique j'aie tout emballé à peu près, il y a toujours, au dernier moment, des affaires de ménage à terminer, surtout avec ce double déménagement, moitié pour Paris, moitié pour Saint-Point, car c'est là que nous allons vous attendre, et j'espère que ce ne sera pas longtemps. Nous avons attendu avec anxiété la première lettre, car nous étions bien occupés de votre triste voyage, de vos nuits passées, seul de pensée, lorsque l'obscurité lève des fantômes devant l'imagination, sans que vous ayez une voix amie pour vous fortifier. Dieu merci votre lettre (à moi) m'a bien rassurée sur l'état de votre père et m'a fait bien sous d'autres rapports. Pour le retour, faites selon vos convenances, vous savez que vous êtes attendu avec désir, mais que M. de L. ne veut pas être une gêne.

» M. Rolland doit venir bientôt, car la correspondance du *Pays* jointe aux autres travaux serait trop accablante pour M. de L. Le reste chomera en votre absence. Mes pauvres pages sont dans le portefeuille. J'ai un peu honte de ne plus faire que ces niaiseries, mais vous savez ma vie interrompue, tracassée, harassée. Je n'ose entreprendre mieux, et cependant je sens que je pourrais comme avant et plus sûrement qu'avant peut-être, peindre à l'huile quelque chose de mieux ; mais le temps, le calme, la continuité de séjour me manquent complètement. Je ne puis pas prendre une grande toile avec la certitude de la laisser en chemin, soit à Saint-Point, soit à Monceaux, et cependant j'ai bien un autre plaisir à peindre la figure humaine que les fleurs des champs. Je viens avec M. Dargaud d'arracher deux plantes de ce géranium sauvage qui émaille le bois au printemps, et une racine de fleurs

blanches que nous avons cherchées sous les arbres pour une page. Je serai bien aise de faire refleurir ce souvenir un jour. Adieu, il faut que je termine cette lettre décousue qui a été interrompue plus d'une fois, mais le sentiment qui l'a dictée ne s'interrompra pas.

» Adieu ! et au revoir !

» J'aurai bien besoin de vous pour les épreuves que M. Pagnerre doit m'adresser du troisième volume qui est sous presse, et lui très pressé il me prie de ne les pas retenir; du reste, il est très content de nos corrections.

» Les deux volumes parus ont un *succès* prodigieux et universel. On trouve un peu de sévérité dans quelques mots sur Napoléon, mais une grande impartialité dans les récits des faits. »

« Jeudi, Monceaux.

« C'est à Milly que votre bonne lettre est venue me trouver bien à propos, car je me trouvais triste. C'est vous dire qu'elle m'a fait du bien ! quand on n'a plus de bonheur pour soi, vous ne sauriez croire combien de soulagement on trouve à chercher à concourir au bonheur des autres, et quelle joie lorsqu'on vous dit qu'on y est pour quelque chose, quelque petite que soit la part.

» Mais il faut que je vous gronde d'avoir pensé que je pouvais vous accuser de n'être pas arrivé. Mon Dieu, non (et par le principe de tout à l'heure), je me réjouissais que vous étiez auprès des vôtres dans votre Bretagne que je ne connais que de cœur et que je voudrais bien voir. Oh ! que la mer me manque cette année ! Et il faut que l'attrait soit bien grand, car j'y étais bien frappée l'année dernière ! voyant mourir ce pauvre M. de Champeaux qui m'était si dévoué !

» Il me donnait bien ce plaisir de savoir qu'il était plus heureux près de nous que partout ailleurs, il me le disait sans cesse.

» Donc j'étais triste. M. de L. avait désiré faire un petit dîner de campagne à Milly, et bien que cela me donnât un peu de peine pour organiser la chose, et envoyer de Saint-Point tout ce qu'il fallait en déménageant en même temps pour passer huit jours à Monceaux, je m'y suis prêtée très volontiers. La famille y est venue, et tout s'est bien passé. Mais pour moi rien n'est plus émouvant que Milly. Cette retraite absolue que j'ai habitée avec mes deux petits enfants, me retrace mille et mille scènes évanouies par la mort! Et quoique j'aie eu les mêmes joies ailleurs, Milly par son abandon actuel semble avoir plus gardé de traces, rien ne s'est superposé depuis. Aucune consolation n'y est venue, je ne dis pas effacer, mais adoucir les souvenirs.

» Je ne puis regarder la cour sans y voir un chérubin de quinze mois, qui, monté sur une chèvre, venait triomphalement à ma rencontre aux applaudissements de toute la maison, beau, frais, fier, se tenant comme à cheval et souriant de bonheur! Qui m'aurait dit qu'en moins d'un an!.... Puis dans le jardin je vois les petits carrés dans l'ombre des arbres verts où ma fille semait, plantait, faisait sa petite récréation, et jouissait, hélas! comme nous tous, de ses fleurs en espérance; il n'y pousse que des ronces, à présent — deux ans après, la Terre Sainte...

» Hélas! j'ai une tenacité d'impressions qu'aucun temps n'efface, tout est toujours présent. Je me fais mal, même en l'écrivant. Je vous en fais peut-être à vous-même, car le cœur se devine même à des sentiments inconnus encore. Dieu vous en préserve.

» M. de L. est nommé président du conseil général, malgré son absence à Saint-Point et malgré une lettre écrite au préfet qui devait décourager de le nommer cette année. C'est flatteur et satisfaisant, cela lui compensera la peine d'y aller, de quitter Saint-Point, de quitter presque son travail en en prenant un autre; brisant le courant de ses idées toutes tournées vers l'histoire pour prendre le courant des chemins vicinaux. Il va avoir aussi la revision à discuter. Il a bien préparé son auditoire par les cinq articles du *Pays*....

» Au revoir et soyez le bien venu ! et comprenez que vous l'êtes. »

Ces lettres ouvrent le cœur de M^me^ de Lamartine, ce cœur contenu si plein de grâces et de larmes. Elle aussi est inconnue. Sa figure grave révélait ses tendresses intimes. Il fallait être entré bien avant dans son amitié, pour mériter ses confidences.

Elle ne datait pas ses lettres ; ces deux lettres sont de juillet et d'août 1851. Je vins la retrouver à Saint-Point, reprendre cette vie si belle et si douce, près du génie, de mon amie et de sa famille.

---

## UN DINER DE FAMILLE

1851.

Un des jours de septembre nous avons quitté Saint-Point; deux voitures couraient sur le chemin de Cluny, portant Lamartine et quelques hôtes amis à la demeure de son ancien et fidèle ami, M. Edouard Dubois, à Saint-Laurent près de Cluny. Toute sa famille était là, les aïeux, les pères,

les mères, et les enfants. Il fêtait un grand anniversaire, une cinquantaine de mariage, et avait convié à sa fête de famille Lamartine et ses amis.

On se mit à la longue table, comme autrefois dans les salles du moyen âge. Il y avait là une fine et aimable figure de curé de village, l'abbé Gondard, l'ami religieux de la famille. A la fin du dîner, M. Dubois se leva, et d'une voix émue, il porta un toast à Lamartine. Il énuméra tous ses titres à la gloire, il hésita un moment, et Lamartine l'encouragea en lui disant : « Votre émotion est la meilleure éloquence. » Quand l'hôte eut fini, il se leva à son tour, et fit une improvisation, délicieuse comme le champagne du verre qu'il tenait à la main :

« Mon ami M. Dubois a énuméré tous mes titres à la gloire d'orateur, d'historien, d'homme d'État, il a oublié le meilleur, celui de son amitié. » Puis après cette courtoisie exquise, il parla de la famille de son ami, de son bonheur, de son honneur; il eut des grâces de parole comme il en trouvait toujours dans l'intimité, puis il termina ainsi : « M. Dubois nous a dit que depuis cinquante ans, la mort n'était pas entrée dans sa maison, je fais un vœu, c'est que l'amitié n'en sorte jamais ! »

Nous sortîmes émus et charmés, nous promenâmes dans les bois de Saint-Laurent, le long des rochers ruisselants d'eau vive, les regards sur la vallée de Cluny. Puis, vers le soir, se fit le retour à Saint-Point ; nous revînmes de la fête de famille, en nous donnant une fête de poésie. Le long du chemin, sous la paix du soir, Rolland et moi, nous laissâmes chanter nos mémoires, et nous lançâmes les plus beaux vers de Lamartine, de Hugo et de Musset, un feu d'artifice aux étoiles.

## BERNARD PALISSY

Saint-Point, septembre 1851.

Un beau jour de septembre, un jour de soleil d'automne, de douceur et de paix, après déjeuner, après avoir donné le pain et les fruits à ses chiens et à ses oiseaux sur la pelouse, Lamartine s'en fut au bois de Saint-Point, suivi de sa famille, de ses amis, ses hôtes et les chiens. Il laissa le bassin d'eau froide et noire sous les ombres épaisses des ormes et des aulnes, et descendit dans le vallon ouvert au soleil, à l'herbe courte et attiédie; à l'ombre du bouquet de vieux chênes noueux, sous le chêne de Jocelyn, où il avait écrit tant de pages de ce poème. Il s'assit sur des coussins, dans les cavités, entre les racines, comme un scheik d'Orient, dans une halte sous les cèdres du Liban. C'était un chêne sibyllin, le poète avait recueilli dans ses branches, des brises de poésies; il avait entendu de là les vibrations de *la cloche du village*, et noté, sur ses genoux, dans deux haltes sous le chêne, ces strophes de douleur au souvenir du glas de mort de son enfant!

On se groupa autour de lui. Il ouvrit un petit livre. C'était cette admirable biographie de Bernard Palissy, le Potier de terre, écrite par Alfred Dumesnil, un frère de Palissy. C'était un fragment de ces *légendes françaises*, de ces légendes modernes de la foi nouvelle et des artistes de la renaissance. Je le lui avais donné à lire.

Il l'avait lu avec ravissement. Il avait trouvé là une âme sœur de son âme, sa foi dans la foi de Palissy, *la reconnaissance de Dieu dans la nature*, selon le mot profond du biographe. Le style pastoral du jeune historien avait le charme du style

de légende. C'était un mystique des sciences de la nature.

Jelus tout haut le chapitre VI, *le Jardin de Palissy*. Ce jardin idéal, rêvé par le paysan, ami de la nature, ce refuge contre le mal du temps, ce paradis loin de l'enfer des guerres de religion. Je lisais d'un accent attendri, les paroles de tendresse de Palissy pour la nature, cette pitié infinie, sœur de la pitié de Jeanne d'Arc, pour tous les êtres, les plantes, les animaux : « Si la plus » petite graine, lorsqu'elle fend la terre et reçoit » les premiers rayons du soleil, souffre et gémit » dans sa nature pour nous muette, comment tout » un monde peut-il être enfanté sans qu'il y ait » des douleurs? »

Il admirait sa découverte des mille merveilles cachées, des miracles de la bonté de Dieu, les instincts des plantes à sauver leur vie: « Ayant » passé outre, j'aperçus certains arbres fruitiers : » il semblait qu'ils eussent quelques connais- » sances, car ils étaient soigneux de garder leurs » fruits comme la femme son petit enfant... Les ro- » siers et les groseilliers, afin de se défendre contre » ceux qui voudraient ravir leurs fleurs et leurs » fruits, avaient mis au-devant des armures et » épines piquantes. Je vis le froment et autres blés » à qui le Tout-Puissant avait donné la sagesse » de vêtir leurs fruits si excellemment, que Salo- » mon ne fut jamais si bien vêtu avec toute sa sa- » gesse. Toutes ces choses me donnaient occasion » de tomber sur ma face et d'adorer le vivant » des vivants, qui a fait de telles choses pour l'uti- » lité et le service de l'homme. »

Lui aussi s'était prosterné dans ses poésies, devant Dieu ; il retrouvait là, dans une sensibilité ineffable, sa tendresse pour la nature, la foi en son âme, la révélation du Dieu bon, les bons

mystères de la Providence. Il les avait chantés dans les *Méditations*, dans *les Harmonies*, dans *Jocelyn*.

Il admirait le commentaire pieux, attendri du disciple à l'Évangile du maître. On sentait que le disciple aussi avait pénétré les secrets de la nature, découvert les mystères divins dans l'intimité des plantes, dans son jardin de Vascueil, qu'il avait fait de la science nouvelle un acte de foi, selon sa belle parole. On admirait cette page de touchante éloquence si pénétrée de l'esprit de Dieu : « Qu'aurait dit Palissy, s'il avait pu contem-
» pler comme nous, par le microscope, l'architec-
» ture des moindres herbes ? appareils de circu-
» lation qui s'irradient dans toutes les nervures,
» étages de cellules superposées qui se colorent,
» respirent, se multiplient incessamment, et
» donnent dans la plus petite herbe l'idée de
» l'infini, comme devant les spectacles les plus
» grandioses. »

Ce commentaire d'admiration rappelait ces enluminures des pieux artistes du moyen âge autour des manuscrits des saintes Écritures, ces enroulements de fleurs, de fruits, d'oiseaux, sur fond d'or et d'azur, ce cadre de splendeurs au texte sacré.

On se leva après la lecture, pour promener dans les sentiers du bois sur la montagne. On rentra enchanté du petit livre et de la grande nature. Au retour, Lamartine encadra d'un trait de sa plume les six pages que j'avais lues. Il avait son dessein ; il prévoyait un discours pour la réunion de la Société d'horticulture, à Mâcon ; il voulait citer ces pages.

Le lendemain était le jour de la fête des fruits, le rendez-vous de la Société d'horticulture. Il partit pour Mâcon de bonne heure, et m'emmena

seul avec lui. Il avait emporté le petit livre et arriva tout imprégné de son parfum.

Dans la cour du lycée s'étalait l'exposition des fruits. On l'attendait. On le fit monter sur l'estrade. La foule était impatiente de l'entendre, comme autrefois, en 1847, à une pareille fête où il avait fait cette adorable improvisation sur les jardins. On le pria de parler, il refusa.

Je ne sais quelle brise passa sur sa résolution de la veille, et l'éteignit. Peut-être la présence de personnages officiels du jour, de figures hostiles. Le sujet charmant le tentait pourtant; quelle évocation magique eût faite son éloquence du jardin de Palissy ! Quel refuge d'enchantement il eût ouvert aux esprits aigris par la politique, quel asile de paix en ce temps de guerre ! Il garda le silence. La fête ne fut pas une fête, mais une déception.

Il nous donne d'autres fêtes. Il nous a lu, ces jours-ci, un conte de Boccace, une farce jouée à un moine, *Guichio Lourdo*, avec une verve tout italienne. Ce n'était plus le poète solennel, mais le lecteur bouffe : il nous a donné l'illusion du Décameron.

Il lut admirablement, avec une souplesse, une variété d'accent, selon le génie qu'il évoque. Il nous a conduits à la prairie, sous le chêne de *Jocelyn*, et là, assis, il a ouvert un volume de Voltaire. C'était la belle satire des *Systèmes*, où Dieu assemble les docteurs et les philosophes, et leur donne son secret à deviner. Chacun expose les folies de la raison humaine. Les vers courent de l'un à l'autre, avec tout l'esprit et le bon sens de Voltaire. Spinoza venait à son tour, et disait à Dieu :

Mais je pense entre nous que vous n'existez pas.

et Voltaire après avoir raillé tous ces fous, finissait par une leçon de tolérance :

Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

Puis il lut encore des vers de Voltaire dont il goûtait la poésie légère, cette mordante et éloquente satire, *la Vanité*, où Lefranc de Pompignan était raillé sans pitié.

Quand il eut dit ces beaux vers :

Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a pas d'asile où son ombre repose ;
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

Il ajouta : Et l'on dit que Voltaire n'était pas poète !

---

## L'ESPRIT DE LAMARTINE

Des sots m'ont demandé souvent : Lamartine avait-il de l'esprit ?

On se l'imagine toujours un poète solennel, perdu sur les cimes de l'idéal, près de son aigle, comme le beau Saint-Jean du Corrège. Quelle erreur ! Il avait l'esprit français et italien ; il me disait souvent qu'il voudrait faire de la poésie légère comme l'Arioste. Il aimait la musique italienne, l'opéra-bouffe ; il avait l'esprit d'un Cimarosa. Son aimable figure n'avait pas le rire qui est une grimace ; elle avait le sourire qui est une grâce. C'était l'esprit de grand seigneur.

Le duc de Rohan, qui devint archevêque de Besançon, était un dandy de toilette féminine. Dans un jeu de badinage, il fit sur lui cette jolie épigramme :

Bon royaliste et bon chrétien,
Fidèle au roi comme à l'Église,
Je demande au ciel pour tout bien
Que jamais rien ne me défrise.

Un jour de 1849, V. Hugo avait fait un fiasco de tribune, lors de son début à la Chambre des pairs, puis quelques jours après, avait reçu une lettre avec cette adresse :

*Au plus grand poète du siècle.*
*Place Royale.*

Hugo renvoya la lettre à Lamartine, moins peut-être pour lui faire hommage, que pour prouver qu'on l'appelait, lui aussi, le plus grand des poètes. Lamartine lui répondit par ce mot plein de malice et de courtoisie :

« MON CHER HUGO,

» Vous parlez admirablement, mais vous ne savez pas lire. La gloire habite rue Royale, rue de l'Université n'habite que l'amitié ».

Et ce mot sur Thiers : « Il s'empanache d'impérialisme. »

Un jour, toujours à l'assemblée législative, le marquis de La Rochejacquelein avait attaqué la république, une voix lui cria : « Vous lui avez demandé l'ambassade de Constantinople ! »

C'était vrai. M. de La Rochejacquelein qui l'avait oublié, ou qui voulait se tirer d'embarras par l'audace, invoqua le témoignage de Lamartine. Lamartine se leva de son banc. Il ne voulait pas jeter à M. de La Rochejacquelein l'affront d'un démenti ou d'un rappel au souvenir, ni le couvrir d'un faux témoignage. Pris à l'improviste, il lança comme l'éclair cette réplique exquise qui conci-

liait le refus de son témoignage à M. de La Rochejacquelein, et l'hommage à son nom : « Je répondrai à M. de La Rochejacquelein que, quand il parle, il porte son témoin avec lui. »

Plus tard, quand M. de La Rochejacquelein se sépara, avec M. de Pastoret, du comte de Chambord, et que l'empereur le tenta par un siège au Sénat, il vint demander conseil à Lamartine. Lamartine lui donna une leçon de dignité par ce mot :

« Vous êtes libre, mais votre nom n'est pas libre. »

Il ne gardait pas seulement sa présence d'esprit dans le tête-à-tête, ou à la tribune, mais en plein péril dans les orages de l'hôtel de ville.

Et rentré au foyer, que de mots charmants ! A Monceaux, on parlait des femmes, et un visiteur disait : « Les femmes se déshabillent pour les hommes et s'habillent pour les femmes. » Lamartine corrigea le mot et dit avec un fin sourire : « *Contre* les femmes. »

Préault, le sculpteur, avait le désir fou de la croix, lui, l'artiste révolutionnaire, qui aurait dû dédaigner ces vanités aristocratiques. Se figure-t-on un ruban rouge sur la poitrine de Michel-Ange ! Préault désirait donc le ruban, et priait sans cesse Lamartine de le faire décorer. Lamartine tentait de le dégoûter par ce mot charmant : « Mon cher Préault, qu'est-ce qu'un honneur qu'on perd en ôtant son habit ? »

Et Préault qui avait beaucoup d'esprit, répliquait avec de grands yeux brillants de désir : « Oui, mais quand on le met ! »

Un autre jour, son vieil et meilleur ami, M. E. Dubois de Cluny, lui demandait ce qu'un M. X..... habitant en *Toscane*, pensait de l'Italie. « D'abord, mon cher Dubois, M. X..... ne pense pas ! »

Et ce mot de haut comique dans la détresse, un jour où, dans sa maison de la Ville-l'Évêque, au moment de ses spéculations littéraires de sa grande édition en 40 volumes, je l'interrogeai sur sa fortune : « Mon cher Alexandre, je n'ai plus que des toiles d'araignées dans ma caisse. »

Et encore ce mot sur de belles espérances sans réalité : « Je nage en pleine eau, mais je n'en puis pas boire une goutte ! »

Et son mot sur Louis Blanc après l'épreuve, en 1848, de ses folles utopies : « Ce petit homme, je ne lui donnerais pas trois mouches à conduire. »

Enfin son beau mot à Michel de Bourges descendant de la tribune, après son magnifique discours, le 21 juillet 1851, sur la revision de la constitution, revanche de tant de discours antérieurs, qui avaient déçu Lamartine : « J'ai attendu 15 ans, mais je n'ai pas trop attendu ! »

Voilà l'esprit de Lamartine. Il était lyrique, il eût été terrible, s'il avait voulu. Thiers l'a éprouvé à ses dépens, chaque fois qu'il s'oubliait à attaquer Lamartine; aussi les hommes d'esprit de la Chambre, Thiers, Jaubert, Dupin le redoutaient. Il avait une grandeur dans l'ironie qui les écrasait. Mais sa grande âme dédaignait l'esprit. Il se bornait à se défendre, il lançait l'aiguillon comme l'abeille, quand on voulait lui couper ses ailes, puis rentrait dans sa ruche distiller le miel de sa bonté.

---

## LA BONTÉ DE LAMARTINE

Monceaux, 1851.

Nous descendons souvent, seuls, avec les lévriers, et nous faisons des promenades de charité. Il ne veut pas de témoins dans ses visites aux

pauvres malades. Un de ces jours, il a descendu l'avenue, et en face, de l'autre côté de la route, il est entré seul dans une maison, en m'arrêtant sur le seuil. J'ai regardé pourtant. Il est entré dans la chambre, s'est approché d'un lit où reposait une pauvre vieille femme malade. Il a retiré un rouleau de sa poche, et en le cachant l'a remis sous le chevet de la pauvre vieille. Puis il est sorti, la figure rayonnante de bonheur. Chaque jour, il lui faisait porter du bouillon, à bien d'autres les aliments du château. Il enlevait au service militaire des enfants de vignerons, et payait leurs remplaçants. Aux vigneronnes qui portaient des paniers de gaufres, il donnait vingt francs; c'était un prodigue de charité. Il relevait les blessés des campagnes, il était le bon Samaritain du pays.

Un de ces jours encore, il a appris qu'un de ses amis du Mâconnais, ruiné par une folie d'amour, devait une forte somme à un tailleur de Mâcon. Il m'amena dans son cabinet, me remit 2.400 fr. et me dit : « Allez à Mâcon, remettez cette somme au tailleur, retirez un reçu et gardez-le. Je veux qu'on ignore la dette de notre pauvre ami dans ma famille. Gardez-moi le secret. »

Il continua ses dons à cet ami insouciant, qui ne s'était jamais inquiété de sa dette, et qui ne sut pas qu'elle était payée. Jusqu'à sa mort, il le gâtait comme une maîtresse; à cet épicurien ruiné, il faisait adresser de Paris les plus fins comestibles de Corcelet. Que de dons à son ami D*** ! Il lui donnait l'or pour ses voyages d'histoire en Angleterre, en Suisse, en Danemark, pour sa vie à Paris. Cette amitié lui a coûté 60,000 francs. Et ses générosités à son ami R*** qui les lui rendait en critiques dans le journal *l'Assemblée Nationale*. Il pardonnait en souriant.

Il avait des attentions de femme. Un jour, il m'avait conduit dans ses prés, au bout de l'avenue de Monceaux, il voulait y planter des vignes. Il en avait la folie en ce moment. Il voulait changer l'eau en vin. Il avait abattu les huit noyers séculaires de l'avenue qui donnaient, disait-il, une ombre mortelle à ses vignes. Le vigneron avait étouffé le poète. Mme de Lamartine gémissait de la chute de ses beaux arbres, de ces ancêtres de la campagne. Lamartine avait été sans pitié. Moi, je les regrettais avec elle, tout en jouant, en faisant monter, sur leurs vieux troncs, l'enfant ravissante de Mme de Pierreclos, Léontine. Nous revînmes des prés ; Lamartine s'aperçut que j'avais les pieds mouillés. J'étais monté dans ma chambre, lorsque la porte s'ouvrit; et je vis Lamartine entrer, tenant des chaussons de drap fourré : il me les apportait pour me réchauffer les pieds. Une mère n'eût pas fait mieux. Il avait sans cesse de ces grâces d'hospitalité.

---

## UN MANUSCRIT DES *HARMONIES*

Monceaux, 4 novembre 1850.

Ce jour-là, j'étais seul dans la grande galerie, dès le matin, au travail, à ma place accoutumée, devant la fenêtre, assis à ma table de secrétaire. Je lisais des pages toutes fraîches de l'*Histoire de la Restauration*, lorsque Mme de Lamartine entra. Elle s'avança vers moi, dans sa noblesse un peu grave, dans sa démarche un peu raide, sa taille jeune en contraste avec son visage sérieux, la figure éclairée d'un sourire. « C'est votre fête, aujourd'hui, je viens vous la souhaiter avec ce manuscrit d'Alphonse. » Et elle me mit dans la main

un petit album rouge, aux feuilles jaunies comme des feuilles d'automne. D'un élan attendri, je l'embrassai au front. Quel don précieux et quelle touchante générosité ! Se priver d'un manuscrit du temps de son bonheur, en Italie, à Florence, aux belles années de l'ambassade, donner ce cher souvenir, vrai sacrifice ! Elle si avare des manuscrits de son mari ! Quel prix avait son amitié ! C'est qu'une amitié intime nous unissait. Elle m'aimait comme une mère et une sœur; je l'aimais comme un fils et un frère. Mon cœur enveloppait d'affection et de respect la noble femme, si haute dans ses épreuves, si sûre dans sa tendresse. C'était une amie intérieure, un cœur à la source profonde qui versait son intimité à son jeune ami.

Cette femme éminente inspirait le respect. Son âme, comme un sanctuaire, était pleine de saintes pensées et de saintes œuvres. Son cœur, tel qu'un vase sacré, renfermait les blanches hosties. Pourtant elle était humaine, et très humaine. Sa figure encadrée des épais bandeaux de ses beaux cheveux bruns, rafraîchissait et voilait sous la poudre le feu de son teint. Sa physionomie sévère était tempérée par la douceur de sa voix. Son accent tendre et triste trahissait un cœur qui avait donné et n'avait pas reçu l'amour. Elle avait le charme de l'âme et non le charme de la beauté. Elle en avait souffert. Puis sa vertu avait accepté sa destinée de femme d'un génie adoré. Elle s'était résignée à recevoir dans son salon un essaim de femmes jeunes et belles du Midi, du Nord, de l'Occident, de l'Orient, accourues de tous les pays du monde verser au poète enchanteur les parfums de leur admiration et de leur beauté.

Elle s'assit près de moi, et j'ouvris l'album de poésies. C'était le manuscrit de plusieurs *Harmonies*, un trésor.

Sur la première page, on lisait ce titre :

PSAUMES MODERNES
*Livre 1er (12e heure)*
HYMNE DE LA NUIT
HARMONIES SACRÉES.

Ce titre s'était modifié depuis dans l'édition imprimée, et était devenu un titre plus simple et plus vrai :

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

Les premières strophes manquaient, écrites sans doute sur un autre album, en strophes d'un lyrisme ardent où le poète regrette la fin du jour, et aspire au jour éternel. Il demandait à ses faibles yeux d'homme :

Sont-ils ouverts pour les ténèbres
Ces regards altérés du jour ?

Oui, certes, il avait les yeux bien ouverts, ce bel oiseau de nuit; il perçait l'infini étoilé de ses regards d'aigle. Il se consolait vite de la nuit et la poésie commençait à ces vers :

Mon Dieu ! dans ces déserts mon œil retrouve et suit
Les miracles de ta présence.

Et le poète lançait son enthousiasme à ce firmament plein d'étoiles. Il ne trouvait pas les cieux vides. Son hymne religieux disait à Dieu :

Que l'abîme est comblé par ta magnificence,
Que les cieux sont vivants...

Et de sa poitrine montaient les strophes aux larges lames, au courant rapide, amples et courtes, tour à tour, comme une mer se brisant au pied d'un phare et montant jusqu'à sa lumière.

A ce vers de recueillement devant le divin spectacle :

> Terre, assoupissez vos échos !

Il s'était arrêté, avait hésité, et avait écrit quatre vers dont deux illisibles :

> Les splendeurs étincelantes
> Du ciel répété dans tes flots.

Puis, mécontent, les avait effacés d'un large trait noir où j'avais peine à les voir, comme les coquillages sous la mer. Il avait corrigé, amélioré ainsi sa fin de strophe :

> Étends tes vagues sur les plages,
> Et toi, mer, endors tes orages.

Il avait encore effacé pour trouver mieux en disant :

> O mer ! et berce ces images
> Du Dieu qui t'a donné tes flots !

Et alors, dans son ivresse sacrée, il interrogeait les astres, toute la nature, demandait le nom infini de Dieu. Il brisait les temples étroits de la terre et s'envolait libre, en plein ciel, en chantant l'hymne à la nuit dans la fête des étoiles. Cet hymne d'allégresse créait une langue nouvelle. Ses rythmes variaient comme ses pensées. Ses vers abandonnaient les lenteurs de l'alexandrin, se précipitaient, en hâte, pressés, impatients, en rythmes rapides, prenaient des ailes. De son âme embrasée, les pensées, les sentiments, les enthousiasmes s'élançaient droit au ciel comme des fusées de feu, montaient, montaient toujours, au fond de l'infini, puis éclataient en gerbes d'étoiles, en cris d'adoration à Dieu, et ne redescendaient pas ; plus puissants que les feux magiques de la terre et les

beaux élans de l'homme qui s'arrêtent à mi-chemin du ciel, descendent lentement, à regret, et s'éteignent dans les eaux et les larmes. Le poète prodiguait les images; aux strophes de lumière succédaient des strophes d'harmonie; elles se creusaient et s'épanchaient comme les lames, au soir, sur les grèves, puis s'apaisaient et s'étendaient en larges vers tranquilles comme une mer à l'ombre, recueillie sous la paix de la nuit.

Comme épouvantés de son audacieuse inspiration, ses vers se prosternaient tels que des fronts à terre, s'abîmaient dans l'humilité de l'adoration :

Et moi! pour te chanter, Dieu des soleils, que suis-je?

Soudain ils se redressaient dans l'amour de Dieu et relevaient l'homme par la noblesse de la prière.

Les vers bondissaient, couraient sans repos, sans faux pas; parfois s'arrêtaient pour ranimer leur élan. Il effaçait dans ces vers :

« Ces élans, ces accents, ces soupirs *entraînés* par la foi, *ces élans entraînés*, pour un mot plus ardent, *emportés*, effacé après dans l'édition imprimée, et remplacé par *animés*. Puis à la dernière strophe, au dernier cri de sa foi, il montait d'astre en astre, à la poursuite de Dieu.

Il avait dit d'abord : « S'élever jusqu'à toi! » avait trouvé le mot s'élever, faible, l'avait rayé; puis raturant aussi le mot faible encore d'*arriver*, il avait trouvé enfin le mot sonore :

Retentir jusqu'à toi!

L'*Hymne de la nuit* portait pour date : Florence, 9 mars 1826, en contradiction avec la date de 1824, écrite dans son commentaire de l'édition de 1850, et le lieu de Livourne; contradiction née d'une erreur de sa mémoire lointaine. Il avait

compté les vers comme un jeune poète, avait mis : 100 vers, au bas du manuscrit.

L'*Hymne du soir dans le temple* suivait. C'était la même impression que l'*Hymne de la nuit*, reportée du ciel à la terre, du firmament à l'Église. Il aimait (il l'a dit dans le commentaire de cette harmonie) la seconde du manuscrit et la huitième du premier livre, à se retirer au crépuscule sous les nefs de *Santa-Maria-Novella* ou du *Duomo*. A la sixième strophe, après des vers de préférence aux temples plus religieux que les forêts, il bénissait ainsi les grands artistes, leurs créateurs:

Bénis soient les hommes antiques
Qui vous élevant vers les cieux
Étendirent vos longs portiques,
Sous vos arceaux mystérieux !

Il avait rayé ces vers plus descriptifs que lyriques, remplacés par ces vers plus vibrants, plus jaillis de l'âme, plus conformes à son génie.

Le cœur brisé par la souffrance
Altéré de soins immortels,

ce vers ne l'avait pas satisfait, et il l'avait changé ainsi :

Las des promesses des mortels
Se cache et poursuit l'espérance
Jusqu'aux pieds des divins autels.

Après avoir évoqué l'hymne des mille voix, fait des vibrations du temple et des chants de la foule, il ajoutait cette strophe effacée depuis :

Oui, toi-même, ô Dieu, tu nous aides
A t'honorer dans ton saint lieu !
Tu donnes ce que tu possèdes
Et tout est divin près de Dieu !
Un Dieu ! quel nom pour mon audace !
Quoi ! celui qui créa l'espace,

L'espace ose le limiter ?
Oui, de la foi sublime exemple !
Partout où l'homme élève un temple,
Un Dieu descend pour l'habiter !

Pourquoi l'avait-il supprimée cette strophe de foi audacieuse. Se liait-elle mal à la strophe précédente ? semblait-elle isolée ? Puis l'hymne reprenait le chant d'enthousiasme et d'extase en Dieu :

Je cherchais à monter !... et tu daignais descendre !

Plus loin, il disait du soupir d'adoration :

Le soupir qui *s'éteint* dans le vague des airs.

C'était un mot mal trouvé, un contre-sens ; il l'avait effacé, et mal corrigé par ce nouveau mot, contre-sens nouveau de la part du poète croyant :

Le soupir, qui *s'égare* en montant vers les cieux.

Il ne pouvait *s'égarer*, puisqu'il montait à Dieu. Le poète avait laissé le mot, n'en trouvant pas de meilleur, puis avait abandonné son vers ; mais dans l'édition des *Harmonies*, il avait saisi le mot vrai qui s'était dérobé, le mot de sa foi :

Le soupir qui te *cherche*.

Plus loin, le vers : *muet sous ta majesté*, avait dans l'édition cette correction heureuse :

Sans voix sous ta majesté.

Puis il avait effacé, malgré sa beauté, cette strophe surabondante et inutile sur la fermeture du temple. Comme plus haut, dans son inspiration tout idéale, il avait supprimé le détail pittoresque :

Mais quelle voix, Seigneur, m'arrache à vos demeures,
C'est le marteau sacré qui fait vibrer les heures
Sous les portiques du saint lieu !

C'est le battant d'airain de tes portes massives
Qui font gémir leurs gonds sous tes arches plaintives.
Adieu, saintes ombres, adieu !

Puis à la fin : Flor. 27 mars 1826.
et le nombre des vers, 186.

L'*Hymne du matin* jaillit avec l'aurore, après ces hymnes de la nuit; c'est la 3[e] harmonie. C'est le salut, le chant des oiseaux à l'aurore. Le concert de tous les êtres s'élance des strophes touffues comme des forêts éveillées sous l'aube; le chant s'envole et monte droit au ciel comme l'alouette :

Chaque être s'écrie
C'est lui, c'est l'amour !
C'est lui, c'est la vie !
C'est lui ! c'est le jour !

Et l'hymne d'allégresse court dans l'espace immense et emporte le chant des airs, des mers, de la terre. Il y a là une strophe qui s'étend, se creuse, monte, descend et chante comme la vague même, et fait image.

Pendant la lecture à deux, nous avions l'*Hymne du matin* en action devant nous, l'hymne de la nature se levant sur les Alpes, sur la mer du bocage de la Bresse, les vallées et les rivières du Mâconnais, le matin beau encore, quoique moins beau qu'en poésie.

Et l'hymne variait son thème d'adoration, avec une richesse, une abondance, une beauté d'images nouvelles ; il y a de rares repos dans ce vol éperdu, *A toute heure, en tout lieu et jamais et toujours*, qu'il barre d'un trait impatient, pour dire avec plus de feu :

Ici, là-haut, encore, et sans cesse et toujours !

Et alors, dans sa poésie d'ascension, dans son inspiration d'aigle, dans sa passion d'adoration, il

chante à pleine voix, il entraîne toute la nature au ciel.

Montez donc! Flottez donc! roulez, volez, vents, flammes!
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix!
Terre, exhale ton souffle! homme, élève ton âme!
Montez, flottez, roulez, accomplissez vos lois!
Montez, volez à Dieu! Plus haut, plus haut encore!
Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui!
Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore!
Montez! il est là-haut! Descendez! tout est lui!

Puis, il finit dans un cri qu'il rature trois fois comme un cœur qui étouffe et expire dans son exaltation même avec l'accord recueilli d'instrument à cordes.

Toujours écrit à Florence, 3 avril 1826, et le nombre de vers, 540 de cette immense harmonie.

Mais son adoration n'était pas lasse encore; elle se renouvelait et demandait toujours à son amour inextinguible une nouvelle harmonie!

Encore un hymne, ô ma lyre!

C'était *le désir de Dieu*, l'harmonie 13e. Il chantait en strophes passionnées, dans l'ivresse de Dieu, et toujours revenait le refrain de désir :

Encore un hymne, ô ma lyre!

De cette adoration inassouvie, dans sa folie d'amour, il s'écriait dans sa fierté d'inspiration, tout enivré de son génie, inconscient d'orgueil dans son glorieux délire comme la sibylle: *Deus, ecce Deus!*

Mon âme à l'œil de l'aigle, et mes fortes pensées
Au but de mes désirs volant comme des traits,
Chaque fois que mon sein respire... plus pressées
Que les colombes des forêts,
Montent, montent toujours *d'elle-même élancées*
Et n'en redescendent jamais!

Il avait dit plus tard: *par d'autres remplacées*, et le poète à terre, jaloux du vol de son âme, envieux du destin de ses pensées montées en haut du ciel, les rappelait avec angoisse!

Les reverrai-je un jour? mon Dieu! reviendront-elles,
Ainsi que la colombe errante sur les flots,
M'apporter un rameau des palmes immortelles
Et me dire: Là-haut est un nid pour nos ailes,
Une terre, un lieu de repos?

Et son âme, tour à tour, aigle, torrent, ou vent, chantait sans repos son divin désir; l'inspiration battait à coups pressés comme le sang dans l'artère; il ne trouvait pas un hémistiche, et passait outre, à d'autres horizons. Il achève l'hymne; toujours à Florence, 6 décembre 1820, et non 1828, comme il dit à tort dans son commentaire lointain. 104 vers renferment cette sublime harmonie. Puis il écrit: Elle finira le 1er volume, 2e livre, quatre harmonies!

C'était tout ce que contenait le manuscrit. Puis venaient des pages blanches, et des pages couvertes de chiffres au crayon, du nombre des pièces de vins de 1840 et 1841, enfermées dans ses caves de Milly et de Monceaux; des chiffres avaient succédé aux vers, la prose de la vie à la poésie de l'âme. C'était bien l'homme; il confirmait ainsi sa vanité étrange, un jour que nous montions l'avenue de Monceaux, les yeux sur ce bel amphithéâtre de vignes en fleurs: « On dit que je suis un grand poète; non, je suis un grand vigneron. »

La dernière page du manuscrit contenait la liste de ses harmonies, dans un ordre changé depuis:

*Désir de Dieu.*
*L'enfant.*
*Matin.*
*Nuit.*

*Temple.*
*Gênes.*
*Tolérance.*
*Grecs.*
*Lyre.*
*Épître à de Mestre* (textuel).
*De profundis.*
*Invocation.*
*Tirée du 1er chant.*
*Pièce tirée du 2e chant.*
*12 harmonies*
*L. et 1 épître. 1 volume*

Le mot de *Mestre* trahissait les légèretés d'orthographe du poète. Ainsi dans ses harmonies, il avait écrit *verds, relligion, tonerre, beaûme, simbole.* Il écrivait comme il accentuait, non pour les yeux, mais pour la voix. On surprenait dans le manuscrit l'intimité du génie de Lamartine, ses corrections, ses transformations de pensée et de style, le jet de son inspiration, son torrent, son abondance, la grâce de son essor, son vol d'aigle.

Quoi qu'on en ait dit et qu'il ait dit lui-même, il savait se corriger, il excellait à trouver l'expression suprême. D'un bond, il saisissait sa proie d'images. Il y avait à peine des ratures dans ces strophes jaillies de la source vive. L'écriture élégante, ailée, rapide, volait comme l'inspiration. Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. L'écriture aussi, c'est l'homme.

La poésie lue ainsi dans le manuscrit était plus vivante, elle émouvait davantage, elle s'animait des palpitations, de la vie de l'écriture. Sa main pleine de grâce courait, sans fièvre, dans la félicité sereine de l'inspiration.

Le style s'était varié, dans les nouveautés des rythmes. Le vers des *Harmonies* n'était plus le

vers des *Méditations*. L'alexandrin au pas tranquille et lent, à l'allure recueillie, convient aux *Méditations*. Pour le vol et le chant lyrique des *Harmonies*, Lamartine avait inventé des rythmes nouveaux, les strophes rapides sortant de l'adagio et montant comme l'allegro, la strette en vers de huit, de cinq pieds à tire d'ailes.

Les harmonies sont le *Cantique des cantiques* du poète, son *Magnificat*, son hymne d'amour à Dieu.

Lamartine se révélait là, dans ce quatuor d'harmonies, le plus grand des poètes lyriques. David n'est pas plus grand. David n'a pas la richesse, la variété, l'abondance, la magnificence d'inspiration de Lamartine. Il semble que l'aridité de la Judée ait touché ses psaumes. L'image est chaude, mais nue; elle a le parfum; l'accent est fort, c'est la passion, c'est l'amour de Dieu qui le fait grand, mais quel étroit amour! c'est le Dieu d'Israël qu'il adore, le Dieu de ses vengeances; ce n'est pas le Dieu des gentils. Lamartine a le large amour, c'est le Dieu de tous, c'est le Dieu du monde, c'est le Dieu juste, le Dieu bon, père et mère à la fois, le Dieu de l'amour universel, qu'il adore, qu'il chante comme jamais nul poète ne l'a chanté!

C'est qu'il t'aimait, Seigneur, sans mesure et sans doute.

Oui, on peut dire de lui ce qu'il a dit de David, sur son tombeau même :

Jamais l'amour divin qui soulève le monde
Comme l'astre des nuits des mers soulève l'onde,
Ne permit au limon où son image a lui
De s'approcher plus près pour contempler sa face,
Et de combler jamais d'une plus sainte audace
L'incommensurable espace
De sa poussière à lui!

Nous avions fini. Pendant la lecture, la figure

de Mme de Lamartine avait perdu sa gravité triste et s'était éclairée sous la lumière des poésies, des années heureuses, des beaux souvenirs d'Italie. Elle avait rajeuni. Ce petit manuscrit avait été un talisman. La cloche sonna le déjeuner ; nous nous levâmes tous deux sous l'enchantement; elle du reflet de sa vie passée, moi de ce don de fête. Nous avions eu notre festin de bonheur et de poésie.

Lamartine m'a donné aussi des manuscrits, ses tragédies *Médée* et de *Zoraïde*, écrites en 1813, à 22 ans ; deux albums reliés en vert; le premier, commencé le 1er janvier 1824, contient des vers à Charles Nodier, le premier chant des visions, un fragment d'épître au duc de Toscane, le psaume 7e, une harmonie, *Invocation pour les Grecs*, et l'épître à Casimir Delavigne. Le second album renferme le deuxième chant du poème des chevaliers, écrit à Florence, le 1er juin 1827, des vers au crayon, inachevés, un sonnet de Pétrarque, traduit, Brugg, 1824, des fragments de *Toussaint Louverture*, des pages de prose, trois articles du *Pays*, des notes de discours, des têtes d'idées, selon son mot. Il se reflète bien là dans ces manuscrits de prose et de vers, avec sa facilité d'inspiration, son écriture rapide, élégante et noble. Peu de ratures. Il ne connaît pas l'effort.

Enfin, j'ai de plus un curieux autographe culinaire, la recette d'une salade cuite composée de dix espèces. Ce n'était pas pour lui, il était indifférent à la table; mais dès qu'un ami arrivait, il descendait lui-même à la cuisine commander le plat que son ami aimait. Il avait le sens délicat de l'hospitalité.

---

## LAMARTINE JOURNALISTE

Novembre 1851.

J'ai noté les grandes paroles de Lamartine dans ses divers articles du *Pays*, depuis sa naissance jusqu'à sa fin prochaine. C'est la prévision, la sagesse, le bon sens de la politique condensés, frappés en style de médaille, au feu de la polémique.

*Légitimisme ou socialisme.*
*10 avril.*

« Les hommes politiques doivent être patients comme le temps, parce qu'ils traitent avec lui. »

*Tolérance mutuelle.*
*19 avril.*

« Les nations ont une imagination très ombrageuse et très timide, il ne faut pas leur montrer les lambeaux de drap rouge. Cette couleur de sang les irrite comme elle irrite les taureaux. »

*De la grandeur d'âme comme moyen de gouvernement.*
*28 avril.*

« La grandeur d'âme est le génie de l'héroïsme. C'est le seul génie qui trouve les solutions. La magnanimité est le coup d'État des grands cœurs. »

Puis cette haute et sévère leçon au président qui avait arboré son nom au-dessus de la France dans le discours de Dijon, 3 juin.

« De quelque grande maison qu'on soit, il est un nom plus grand que le nom de famille, c'est le nom de la France. »

Plus tard, dans les bruits avant-coureurs de coup

d'État populaire et bonapartiste, il dit le 8 juillet, dans un article au titre ironique : Une révolution par précaution :

« Se trouvera-t-il un assez mauvais peuple pour faire cet acte de vertige, et un assez mauvais citoyen pour l'accepter ? Non. »

Et le 20 juillet, dans la révision de la constitution, comme il relève haut l'idéal républicain :

« Le génie est républicain de sa nature, car il est une force individuelle, il vit de lui-même, il se sacre lui-même, il est à lui-même sa dynastie. »

Rentré de l'assemblée, du conseil général, dans le débat sur la révision de la loi du 31 mai, le 4 septembre, il démontre, devant l'impuissance d'une dynastie, la puissance gouvernementale de la République :

« Elle a tout osé contre les séditions, parce qu'elle était le peuple lui-même. »

Et le 16 septembre, écoutez cette protestation contre le portrait du Président écrit par Laguéronnière au *Pays* même, précurseur de sa trahison :

« Quand on meurt avec sa cause, on a pour sépulcre le sépulcre même de l'idée qu'on a servie, et l'on ressuscite le troisième jour ou le troisième siècle, n'importe, — la tombe n'a pas d'impatiences, mais on ressuscite avec une vérité. »

Après un cri magnifique de fidélité à la République qui va mourir, comme il encourage le Président le 9 novembre à la politique du Message : « L'honnêteté est le génie des républiques. »

Puis les articles se pressent, se précipitent comme le péril, du 13 au 29 novembre; il dicte de son lit où le cloue la maladie, les dernières adjurations à l'assemblée affolée, au Président téméraire : « Comme on sauve le pays et comment on le perd ! »

Il disait vrai. Je me rappelais ses grandes paroles de bronze dans *les Girondins*, ses médailles à la Tacite sur les théories de la révolution : « Elles ont été souillées, mais elles sont divines. Effacez le sang, il reste la vérité. »

« L'idéal n'est que la vérité à distance. »

« Les déceptions sont des vérités cueillies avant le temps. »

Et j'en faisais l'application à la République.

---

## LE 2 DÉCEMBRE

1851.

Quel crime ! quelle honte ! La France est tombée dans l'abîme du 2 décembre. J'ai frémi de colère et de dégoût. Une partie de l'armée a été complice du guet-apens ; on l'a gorgée d'eau-de-vie pour mieux tuer la République. Le peuple aveugle et indifférent ne s'est pas soulevé. La France passe tour à tour de la République à l'Empire, d'un homme de génie à un homme de force, de Lamartine à Bonaparte.

Lamartine, lui, n'a pas eu de colère ; il a reçu le coup en homme supérieur aux événements. Il s'y attendait, il le sentait dans l'air, avec cette assemblée impopulaire, sceptique et ce Président d'aventures. Il nous répétait chaque jour : « Rien n'est plus facile à faire que le coup d'État. »

Mon ami breton, Guillaume Le Jean, le grand voyageur futur, attaché à la rédaction du *Pays*, nous écrit, chaque jour, des lettres courageuses, ensanglantées des horreurs du coup d'État, des massacres du boulevard Montmartre. Au péril de sa vie, il avait été témoin.

Le coup d'État a surpris le pays de Saône-et-

Loire, et soulevé, ici, là, de rares républicains de villages. Le pays se résigne dans son indifférence.

Le 4 décembre, au matin, une bande d'hommes armés s'arrêta, au bas de l'avenue de Monceaux. Je vis un groupe monter l'avenue des platanes, et s'avancer vers le château. On demanda une audience à Lamartine, il était souffrant de ce cruel rhumatisme qui l'avait déchiré tout le mois de novembre. Les chefs de la bande venaient de Saint Gengoux-le-Royal, résister à Mâcon au coup d'État. Ils avaient recruté quelques rares adhérents en chemin, le long de la route. La bande était faible, les villages n'avaient pas répondu à l'appel.

Lamartine les dissuada de poursuivre. Leur tentative était vaine, condamnée à l'impuissance; ils étaient vaincus d'avance par l'abandon du pays. Ils étaient dans le droit, Bonaparte était l'insurgé ; mais la France indifférente ne résisterait pas.

Ils ne cédèrent pas au conseil de la prudence, et poursuivirent.

Quelques heures après, ils repassaient sur la route dispersés par un bataillon venu de Mâcon, qui avait dédaigné de les poursuivre, et les laissait s'enfuir et regagner leurs villages.

Curieux de la rencontre, je descendis de Monceaux, et suivis la route de Mâcon. Sur la hauteur de Charnay, vers la descente de Champgrenon, je trouvai sur la route des cartouches brûlées, les traces du combat. Un bataillon commandé par M. Porion, venu au-devant d'eux au bas de la colline, avait riposté aux premiers coups de feu de la bande. La bande affolée s'était dispersée aux premières balles, et s'était enfuie dans les vignes, comme une volée de pigeons.

Le 6 décembre, Lamartine est venu me porter une enveloppe avec cette suscription :

*Projet ébauche de déclaration*
*quand la presse sera redevenue légale ou libre.*

5 décembre 1851.

C'était sa protestation contre le 2 décembre, une longue et noble condamnation écrite sur quatre pages in-folio, en lignes courtes, rapides, un jugement du duel de l'assemblée et du Président, ces deux ennemis de la République, une flétrissure du coup d'État, et une politique d'abstention, un renoncement à la lutte armée impossible, un conseil de lutte légale, une politique d'isolement autour du gouvernement insurrectionnel, résumée dans ce mot : « Faisons le vide partout où il se montrera. »

Le vide, c'était la désertion aux élections, le refus d'aller à ce faux suffrage universel d'intimidation, l'étouffement du gouvernement dans le désert.

Je donne ici ce document inédit, que Lamartine me remit et me confia, scellé d'un cachet de cire rouge, pour le dérober à toute recherche. Je ne le trouvai pas en sûreté dans mes mains suspectes au pouvoir rebelle. Je le remis dans des mains de jeune fille, au foyer de Lagrange. Ma fiancée le cacha dans son coffret, près de ses fleurs.

## DÉCLARATION D'UN CITOYEN

### M. DE LAMARTINE AU PEUPLE DU DÉPARTEMENT DU LOIRET

PEUPLE DU DÉPARTEMENT DU LOIRET !

J'étais votre représentant, je le suis encore ; votre

mandat déchiré par les baïonnettes est entier devant la conscience et devant la loi.

Sans la fatalité qui me retient depuis deux mois sur un lit d'angoisses, vous auriez connu mes sentiments par mes actes. J'aurais protesté et résisté avec mes collègues devant les événements accomplis. Il ne me reste qu'à vous dire mes impressions et mes résolutions. Les voici :

A la suite d'une révolution qui menaçait de déborder en anarchie, si elle n'eût proclamé à l'instant pour se contenir elle-même le droit devant lequel tout s'arrête, le principe des principes : le suffrage universel, une constitution unanime est promulgée.

Cette constitution nomme deux pouvoirs : l'un souverain, l'autre subordonné : l'Assemblée nationale qui fait la loi ; le Président qui l'exécute.

La France est appelée à nommer ce Président.

Un homme du nom de Bonaparte, exilé légalement pour deux fautes contre la paix et l'indépendance de sa patrie, est à l'étranger. Son nom historique le signale au peuple. Redoutant pour mon pays et pour la liberté les suites d'un engouement populaire irréfléchi, je m'oppose de tous mes efforts au rappel prématuré de ce prétendant en France. Était-ce la prophétie du patriotisme ? Vaine prudence d'un pressentiment isolé. Bonaparte rappelé trop tôt de l'exil est élu le 10 décembre à six millions de suffrages.

De ce jour, il devient à mes yeux, comme aux vôtres, le premier magistrat légal de mon pays ; les ombrages tombent devant le respect. Ce n'est plus un prétendant, c'est un pouvoir public. On rougirait de supposer que l'homme investi de la confiance d'un peuple puisse mettre en balance un devoir et une ambition.

L'Assemblée nationale lui prodigue honneurs, subsides, pouvoirs, force, concours.

Il gouverne trois ans sans obstacles, quelquefois avec succès et bonheur, quelquefois avec tâtonnement et à contre-cœur, toujours avec indépendance. Notre devoir est de combattre ses erreurs par la discussion, et de leur obéir, quand elles sont lois. Ce devoir, nous l'accomplissons.

Bonaparte devait placer le gouvernail au centre, son rôle était de s'interposer comme pouvoir pondérateur et conciliateur entre les deux grands hémisphères politiques du pays. Au lieu de cela, il se livre tout entier aux chefs des vieux partis parlementaires, antipathiques par nature et par antécédents aux institutions nouvelles. Bonaparte et cette majorité mettent ensemble le tiers du pays hors la loi par la mesure excessive du 31 mai.

Bientôt ces chefs parlementaires n'ayant plus rien à obtenir de lui l'abandonnent, et se liguent pour agiter l'Assemblée contre lui. Ils la poussent au rôle de convention monarchique et ils menacent d'absorber le pouvoir exécutif. Cette majorité nommée par le peuple avec le mandat de consolider loyalement la république d'ordre, était inviolable et invincible sur le terrain de la république honnête; en le désertant pour le terrain des partis, elle l'affaiblit, le déconsidère, elle se découvre devant les entreprises d'usurpations.

Les bons citoyens font tous leurs efforts pour prévenir ces chocs entre les deux pouvoirs par de sages transactions; ils proposent la restitution du suffrage universel au peuple, et la revision de quelques articles défectueux de la constitution; ils touchent à ce but; la sagesse et la bonne volonté du pays les seconde; le suffrage universel loyalement interrogé dans quelques mois va vider cons-

titutionnellement toutes ces querelles. Cette solution pacifique ne fait l'affaire ni de la faction parlementaire, ni de la faction bonapartiste. L'une et l'autre aspirent à une solution violente; la première pour étouffer la république à la faveur de la violence, la seconde pour saisir le despotisme militaire par les armes.

Le coup d'État militaire éclate dans la nuit du 2 décembre.

Le Président de la république fait un appel illégal à la force.

Il égare l'armée qui croit obéir à un pouvoir exécutif et qui n'obéit plus qu'à un pouvoir insurrectionnel.

Il dissout l'Assemblée nationale.

Il emprisonne les représentants du peuple.

Il absorbe la souveraineté nationale en lui seul. Par sa proclamation du 2 décembre, il s'attribue le droit de faire et de défaire à son gré la constitution d'une société de quarante millions d'âmes.

Par cet acte il destitue une nation.

Il abat la tribune, il supprime la presse, il étouffe toutes les voix de la liberté, il impose silence à la conscience et à la pensée, il suspend la respiration d'un pays.

Il subordonne un peuple tout entier.

Il humilie la dignité humaine.

Il trouve une armée abusée pour le suivre. Les enfants de la France, armés, soldés et honorés par elle pour défendre la loi, laissent tourner leurs armes contre la France et contre la loi.

Il institue pour justice les conseils de guerre où le soldat est à la fois juge, partie et exécuteur de l'arrêt!

La république en quatre ans n'a pas commis autant d'illégalités et de violences que le despotisme en vingt-quatre heures.

Et pour colorer cet arbitraire, le Président convoque, sans avoir le droit, un faux suffrage universel contre le vrai suffrage universel. Suffrage universel d'insurrection que chaque citoyen aurait autant que lui le droit de convoquer, si la France était assez simple pour se croire obligée d'obtempérer à une convocation si individuelle et si dépourvue d'autorité légale.

Voilà la loi que l'acte du 2 décembre fait à la France.

Sous une telle loi, citoyens, il n'y a plus qu'une légalité, le refus de tout concours volontaire à un pur régime de fait, vainement recouvert du nom de gouvernement légitime.

La participation au scrutin sans titre et sans garantie qu'on nous ouvre, serait une complicité.

Le nombre des complices ne valide pas l'illégalité, il ne fait que la rendre plus énorme.

Les insensés qui ont conseillé à Bonaparte une telle témérité, ont trop présumé de la complaisance de la France.

Ce n'est plus là une question d'opinion, de parti, de monarchie ou de république, c'est une question de caractère national. Sommes-nous un troupeau? Sommes-nous un peuple?

En face d'une question ainsi posée, il n'y a plus qu'un parti : *Le Parti Français!* Que ce soit notre nom.

Point de hâte, point de violence, point de main levée à faux! Rapportons-nous-en à ce sentiment de conscience et de dignité offensées dans l'âme de chaque Français, pour faire hésiter et chanceler ce rêve de despotisme militaire sur lui-même !

L'armée composée de nos fils et de nos frères réfléchira et s'étonnera en se voyant transformée en armée expéditionnaire de conquête dans les foyers de sa propre patrie.

Son sang est le nôtre, ne provoquons pas l'effusion d'une seule goutte de ce sang national aussi !

Abstenons-nous de toute intervention dans ce régime qui n'est pas une constitution. Combattons par notre absence et par notre silence !

N'allons pas à ses élections !

Laissons-le compter ses adhérents par ses fonctionnaires et ses satellites !

Traçons autour de lui le cordon sanitaire de l'abstention et de l'impassibilité !

Isolons-le avec sa force matérielle au milieu du pays !

Faisons le vide partout où il se montrera !

Il s'étonnera de sa solitude, il s'évanouira, faute d'air respirable en France pour le despotisme !

Je n'irai donc point à vos comices. J'attendrai que la Nation qui a seule le droit de nous y convier, ouvre les siens.

Si je suis poursuivi ou inquiété pour ce refus d'adhésion motivé par l'illégalité, je m'en réjouirai devant la conscience et devant la postérité.

Il y a un honneur plus grand que celui d'avoir relevé après une révolution la représentation nationale dans son pays, c'est de lui rester fidèle, quand elle est vaincue, et de souffrir au besoin persécution pour la loi.

LAMARTINE.

Monceaux, 6 décembre 1851.

Voilà ce manifeste, précieux pour l'histoire. Il a une sorte de majesté, de grandeur sereine, de mépris tranquille. On sent un grand homme supérieur aux événements, qui les domine et les juge avec l'expérience de l'histoire. Il n'a pas l'accent de l'indignation, la passion n'y vibre pas.

Il a la sérénité triste d'un Marc-Aurèle, d'un génie familier avec les passions et les lâchetés humaines et las de l'empire du monde. Comme il écrivait le 12 décembre à son ami le marquis de Lagrange : « Les événements m'ont affligé, non surpris. »

Pour moi, plus jeune et plus ardent, je fus malade de colère et de honte. Je frémissais sous cette humiliation. Je lançais des paroles de malédiction à ce massacreur, à cette France avilie, passant comme une fille, de la République à l'Empire. J'eus quatorze nuits d'insomnies. Le spectre du 2 décembre me poursuivait, je me dressais contre ce Macbeth de caserne qui avait assassiné sa bienfaitrice, la République.

On dira peut-être : Pourquoi cette protestation de Lamartine n'a-t-elle pas paru au moment où elle venait d'être écrite ? Pourquoi n'a-t-il pas publié, sur l'heure, cette proclamation à ses électeurs du Loiret et à la France, où il conseillait une politique d'abstention ? Par une raison bien simple, parce qu'aucun imprimeur ne l'aurait imprimée, et aucun journal ne l'aurait publiée. Lamartine malade, captif dans son lit, fit ce qu'il put, conseilla de vive voix la résistance d'abstention, et la répandit par ses lettres. Il ne pouvait davantage. La suscription de l'enveloppe disait : *Projet ébauche de déclaration quand la presse sera redevenue légale ou libre*. Or la presse ne redevint pas légale et libre, pendant l'Empire. Lamartine ne put donc publier sa protestation. Puis sa publication tardive aurait semblé inopportune.

Il vit disparaître sans grand regret l'assemblée antirépublicaine ; il l'aurait défendue par honneur, s'il avait été à Paris ; il ne regretta que la république tuée par la double conspiration de l'Assemblée et du Président. Il écrivit de son lit sa protestation sans colère, du haut de la loi violée.

Lamartine est mort. Ce long Empire a passé, sans que j'aie pu publier la protestation de Lamartine. Plus tard, sous la liberté revenue, j'offris à Émile de Girardin de publier ce document, il fut tenté un moment, et n'y donna pas suite. L'heure de l'à-propos était passée. Aujourd'hui, c'est l'heure de l'histoire. Je lui rends fidèlement ce noble et précieux document que l'amitié de Lamartine m'avait confié.

---

# TROISIÈME ÉPOQUE

## 1852 à 1869

1852.

Le 2 décembre a été fatal à Lamartine. Sa vie politique est finie, son œuvre tombée en débris à terre. Le peuple n'était pas digne de la république. Il a été un précurseur comme Moïse et n'a pu faire entrer son siècle dans la terre promise. Si la révolution de 89 fut plus grande que ses hommes, Lamartine fut plus grand que la révolution de 48.

Devant ce peuple mobile et abêti d'impérialisme, qui vendait sa liberté à un nom de despote, il pensait tout bas, dans son doute et sa tristesse, le mot qû'il dit plus tard, en plein Empire, à son ami M. Édouard Dubois de Cluny : « Je deviens athée en politique. »

Sa fortune est atteinte par le 2 décembre. Il a tari une des deux sources de son travail, la source politique. Son journal populaire *le Conseiller du peuple*, son journal parlementaire *le Pays*, sont tombés sous les balles du 2 décembre. Il ne lui reste que la source littéraire. Il continue sa belle *Histoire de la Restauration* dont quatre volumes ont paru en 1851, dont quatre lui restent à achever. Il travaille chaque matin avec ses souvenirs,

des documents inédits fournis par MM. Hyde de Neuville et Guernon-Ranville. Il se complaît à ce récit des belles annnées de sa vie. Mais cette œuvre ne suffit pas à ses nécessités financières ; il crée en avril *le Civilisateur*, une galerie des grandes figures de l'antiquité et des temps modernes, pour donner à cette France, oublieuse des grands hommes, la mémoire des saints et des héros.

M^me^ de Lamartine l'aide à cette œuvre, fait des recherches, conseille les sujets, veille au ménage littéraire. Elle fera plus, elle écrira elle-même l'histoire d'un héros Persan, *Rustem*, qui n'intéresse pas son mari. Je suis son collaborateur, elle me conviera d'écrire la conclusion de la légende persane, mais je refuserai. Elle fera toute l'œuvre elle-même, et, sous le nom de son mari, elle aura un succès d'écrivain. Elle a toutes les vertus.

Les mois se passèrent dans les labeurs littéraires, adoucis par les succès d'argent, les amitiés fidèles. On vint moins le soir à l'atelier de M^me^ de Lamartine. Les visiteurs devinrent plus rares, s'éloignèrent du grand vaincu.

Un événement de ma vie intime m'obligea à déposer mes fonctions de secrétaire. Je n'étais plus libre. En juin, je dis adieu à cette belle vie, à ces meilleures années de ma jeunesse, où j'avais vécu dans l'intimité d'un génie et d'un grand homme, d'une femme et d'une sainte, dans la plus haute compagnie d'esprits, de poètes, d'artistes, de femmes, aux Champs Élysées avant la mort.

Mais je devais les retrouver, vivre près d'eux, dans leur pays, à Mâcon, près de Monceaux et de Saint-Point, où ils venaient passer l'été et l'automne.

---

## LES LETTRES

1852.

Maintenant j'ai quitté mes deux grands amis, je me tairai souvent, et les laisserai parler à leur tour. Leurs lettres seront le meilleur témoignage de leur âme et de leur vie, le récit le plus vrai, le plus vivant de leurs souffrances, de leur infortune, de leur courage, de leur labeur, de leur bonté. Ce sera le duo douloureux du génie et de sa femme unis jusqu'à la mort dans le travail libérateur. Je serai leur témoin jusqu'à la fin. Je ne les quitte pas du cœur, et je reste toujours, de loin, le secrétaire intime de bonne volonté. Je les retrouve du reste à Paris, à Monceaux, à Saint-Point. Après l'ascension sur les belles cimes de la poésie, de l'éloquence, de l'histoire, au volcan de 1848, c'est la descente du revers sombre de la vie.

Il m'écrit de Saint-Point ses prouesses de travail :

« Je n'ai que ce qui vient, comme au Juif errant, goutte à goutte, par *le Civilisateur*. Il continue son égouttement sans diminution ni interruption.

« J'ai fini ce matin en 31 jours le 7ᵉ volume de la *Restauration*. Je commence le 8ᵉ le 1ᵉʳ septembre. D'ici là, je vous fais un volume d'Orient et deux vies du *Civilisateur*. Voyez si je chôme.

» Ma femme et Mˡˡᵉ Valentine sont à Lyon pour trois jours afin de consulter.

» Adieu et amitié avant, pendant et après.

» Mille choses affectueuses aux habitants de Lagrange. Je n'ai pas pu l'autre jour y porter mes hommages, parce que Mᵐᵉ de Lamartine était trop mal.

» Depuis, je ne bouge pas d'ici pour ne pas manquer une heure de travail.

» Je n'irai pas à Mâcon avant le 15 septembre.

» LAMARTINE. »

Du monastère de Saint-Point.

2 août 1852.

En septembre aussi Mme de Lamartine m'écrit :

« M. de L. a été obligé d'interrompre son travail sur Cromwell pour accomplir son engagement pour *le Siècle;* il travaille sans relâche au 2e volume des *Constituants* et moi je copie toute la journée. Vous n'êtes plus là pour m'aider, et j'ai beau faire, je ne puis copier aussi vite qu'il produit. »

Puis, par un généreux oubli d'elle-même, elle se détourne de sa tâche et de ses peines, pour s'unir au bonheur de son ami :

Octobre 1852.

« Vous comprenez la part que j'ai prise à votre joie, faites-le comprendre à votre heureuse fiancée.

» M. de L. a eu le plaisir de vous voir hier, mais nous, exilés à Saint-Point, à quand ? Je sens que vous ne pouvez pas quitter. Patience, quand les amis se marient, c'est à dire adieu. Le cœur peut rester le même, mais la vie coule sur un autre bord.

» Adieu, amitié.

» M. E. de L. »

Quant à lui, il glissait dans un simple billet un mot charmant d'amitié comme il en trouvait seul :

« MON CHER ALEXANDRE,

» Nous partons dimanche pour Monceaux.

» Tant pis si vous n'êtes pas le premier salut du seuil domestique.

» Je n'ai pas d'ami *lare* plus cher que vous. Votre cœur vaut bien un dieu familier.

» LAMARTINE. »

J'étais à Lagrange dans l'attente du grand jour intime de mon mariage, le 4 octobre, le jour de la fête de l'adorable saint François d'Assise, le Saint que j'aimais entre tous. La fête eût lieu dans l'humble et pauvre église de Flacé. Le grand ami fut mon témoin avec l'ami qui m'avait conduit à lui, Dargaud. Mme de Lamartine était venue aussi, puis le digne et excellent M. E. Dubois de Cluny. C'était ma famille idéale.

Mme de Lamartine, qui depuis le deuil de sa fille n'assistait à aucune fête, avait eu la grâce de venir aussi à la mairie et à l'église. Elle eut là un acte de bonté attentive. Craignant que dans cette salle humide de mairie de village, ma jeune fiancée n'eût froid, elle lui jeta sur les épaules, avec une grâce caressante, sa palatine d'hermine qu'elle portait sur son bras.

Notre ami, le bon curé de Flacé, parla avec sa belle voix émue et son amitié sainte. Son allocution toucha Lamartine, il le félicita de son accent d'orateur.

La fête fut tout intime ; pas un membre de ma famille n'avait pu venir de Bretagne. Ma mère, mon père manquaient, mais j'avais eu M. et Mme de Lamartine, un autre père et une autre mère.

Le soir, il lut, pour enchanter la fête, des strophes fraîches écloses le matin même, à une

voyageuse, Mme d'Esgrigny. J'en retins cette mélodie vibrante des tristesses de la nature :

Rapporte-moi d'en haut ces brises sans paroles
Qui chantent aux sapins ce qu'on ne peut noter ;
Sanglots émus de l'air et des bois, choses folles
Qui pleurent comme nous de ne pouvoir monter.

Peu de jours après, il m'écrivit :

« MON CHER ALEXANDRE,

» Voici le manuscrit du 8e volume de la *Restauration* pour Pagnerre.

» Prenez un reçu en le remettant.

» Envoyez-m'en le reçu.

» Songez que je n'ai point de copie et que c'est précieux pour moi comme l'or.

» Nous irons vous féliciter du bonheur que vous avez déjà, demain ou après-demain.

» LAMARTINE. »

J'étais parti pour Paris. Il m'avait confié le 8e et dernier volume de la *Restauration* pour le remettre à Pagnerre, puis je reçus cette lettre :

« MON CHER AMI,

» Pendant *48 heures* suspendez la livraison de mon volume à mes libraires. J'apprends qu'ils veulent faire dans leur payement des réductions que je n'accepte pas.

» Je saurai demain cela mieux.

» Si je ne vous écris rien demain, remettez le volume. Ce sera preuve que je suis satisfait.

» LAMARTINE. »

9 octobre, Monceaux.

J'étais en Bretagne, quand cette lettre vint m'y trouver :

« MON CHER ALEXANDRE,

» Envoyez-moi l'adresse de M. Souvestre pour lui répondre. Je l'aime trop pour le passer sous silence.

» Votre peinture de la lune de miel rendrait lunatique. Quel beau cadre la nature prête à votre bonheur!

» Ici tout va bien et *le Civilisateur* aussi remonte assez.

» Je n'irai pas à Paris avant l'Empire. L'écho des acclamations est mal séant à des oreilles libres.

» Adieu,

» Respect à vos dames, souvenirs affectueux à votre père. Amitié constante et vive à vous. »

» LAMARTINE. »

Monceaux, 24 octobre.

Grand mot de dignité et de citoyen! Les letrtes du poète et de sa compagne alternent, et me suivent en Bretagne ; j'en citerai quelques fragments, que je ne puis relire sans larmes.

M^me^ de Lamartine, sous l'émotion de la mort de son maître et ami, le peintre Decaisne, m'écrit une lettre touchante, le 5 novembre 1852, où elle allie l'éloge de l'ancien ami à sa confiance dans l'ami nouveau.

« Vous avez bien pensé que, perdant si inopinément un ami, mon cœur avait besoin de l'assurance qu'il lui en restait encore qui, formé dans le milieu de la vie où l'on n'en fait guère de nouveaux, l'a cependant compris, comme j'ai compris le vôtre. Je vous en remercie avec ce cœur même qui a tant souffert et qui reste pourtant impressionnable comme s'il n'avait rien éprouvé.

» La mort de ce pauvre M. Decaisne est une grande perte pour M. de L. Il la sent comme moi. C'était un homme loyal, sincère, constant en amitié, intelligent, instruit, ayant les yeux ouverts sur tout ce qui regardait ceux qu'il aimait. Il venait prévenir de l'opinion favorable ou contraire qui existait dans des sociétés où nous n'avions pas accès, et qui pouvait éclairer... Ces amis qui osent tout dire sont rares; mais si la perte est grande pour ses amis, que n'est-ce donc pour sa vieille mère avec qui il demeurait et pour ses nièces orphelines dont il était le protecteur !...

» Il avait bien souffert d'injustices depuis quelques années. On l'avait éliminé d'un poste de conservateur des musées pour lequel il était éminemment propre, pour y mettre un homme étranger à la peinture, à la connaissance des anciens maîtres et aux procédés de l'art...

» Le dernier billet que j'avais écrit au comte d'Orsay était pour M. D. et il m'avait promis de réparer bien des injustices. Hélas ! Le protecteur et le solliciteur n'ont plus à s'occuper l'un de l'autre dans ce monde! trop tôt enlevés tous les deux pour leurs amis...

» Nous avons maison pleine comme toujours à la campagne. Je suis un peu moins malade, mais j'ai un peu trop de fatigue de maîtresse de maison. J'ai une nièce charmante que je voudrais vous montrer et un petit-neveu, le plus ravissant enfant qu'on puisse voir, et une cousine germaine pleine d'esprit et de cœur que M. Dargaud aime extrêmement. Pour moi, c'est une sœur, nous avons été élevées ensemble. C'était chez elle que j'étais à Londres...

» Je suis surchargée d'épreuves en ce moment, que n'êtes-vous près de moi pour confirmer ma pensée ou la redresser.. M. Lejean est resté un

peu trop longtemps absent... Nous avons sur le métier le 8e vol. le 3e Cicéron. L'ennuyeuse fin du voyage d'Orient, — ce morceau n'était pas de Lamartine. — Quand je vois ce feuilleton, j'en détourne les yeux! J'attends Gutenberg, Héloïse, Fénelon; que vous semble de la variété?

» M. de L. n'ayant pas de secrétaire, je travaille tant que je peux. Vous voyez que les heures de la journée ne sont pas assez longues.

» Votre Bretagne m'attire toujours, je vous suis sur les falaises, sur les grèves, sur les rochers, dans les bois sombres; je ne sais si jamais il me sera donné de la visiter. Mille choses à Mme Fanny. Je sais le succès mérité qu'elle a eu autour de vous.

» Au revoir, mille sentiments que vous connaissez.

» M. »

De Bretagne, j'écris à Mme de Lamartine, je lui redis les impressions que j'entends. Avec quelle ardente justice elle défend son mari : « Non, mon mari n'est pas rebelle aux observations, et personne ne reçoit mieux la critique. Et même lorsqu'il n'a pas reçu ou adopté une observation au premier moment, il y revient et dit que l'on avait raison. Voilà pour le caractère, auquel je tiens plus qu'à son génie.

» Quant à son entourage, je suis mille fois de votre opinion, je n'en excepte pas notre ami Dargaud, qui par bonté est trop porté à l'admiration universelle. C'est un beau défaut pour lui, mais dangereux pour ses amis. Du reste, il n'est pas de votre avis sur Cicéron, non plus que M. de Circourt, le baron d'Ekstein, M. d'Esgrigny et bien d'autres qui ne sont pas des flatteurs, il s'en faut, et qui approuvent et louent d'une manière sentie les deux numéros qui ont paru. Cette vie si bien connue des

lettrés peut être instructive et intéressante pour un public moins érudit. Je cherche dans ma tête des sujets plus populaires, et je n'en trouve guère. Nous tâchons d'avoir des détails sur Jacquard. Ce serait un excellent choix pour les artisans ; mais les Lyonnais sont si peu littéraires qu'ils ne connaissent de Jacquard que ses machines. Sa vie leur est indifférente. J'espère pourtant, à force de recherches, de la découvrir...

» Je ne sais quand nous serons à Paris, guère avant Noël, je pense. Il dit qu'il ne convient pas que la République assiste à ses propres funérailles.

» Mille sentiments à vous et à la vôtre. »

Mardi.

7 décembre 1852.

Son style avait gardé des locutions anglaises.

« Ecrivez toujours, je répondrai quand je pourrai. Et pour vous donner l'exemple, j'écris un petit mot de ce matin.

» Nous avons ici M. Boussin. Vous jugez que nous parlons de vous ! Il nous a dit ses vers sur le : *Pourquoi nous nous aimons*. Ils sont *charmants* et *vrais*. M. de Lamartine critique la dernière strophe comme inférieure au commencement. Il l'engage à changer l'écho qui passe, trouver un autre mot que *passer* au moins. Il y a des strophes d'une grande beauté.

» Nous attendons M. H. de Lacretelle. En attendant, son père a écrit une très belle lettre sur Cicéron, et la belle réponse ne s'est pas fait attendre. Nous n'avons aucune lettre de Paris qui nous donne des détails sur l'état des esprits. Je ne sais si c'est prudence ou indifférence. Cette dernière qualification s'adapte à tout ce qui s'est fait ici

et dans les environs. Les journaux ne disent que des mensonges; ils ont prétendu qu'à Saint-Point, par exemple, une pétition avait été faite, ils l'ont donnée en style de maître d'école, et ce n'est pas vrai, rien de semblable ne s'est passé ! Je n'en finirais pas si je racontais toutes les inexactitudes et aussi les turpitudes...

» Ici, on a inséré des vers de M. Bouchard de manière à les faire passer pour des vers de Lamartine. Il a eu des lettres de reproches. Il paraît que le journal de Lyon, *le Salut Public*, a relevé et rectifié. Mais ceux qui lisent un journal ne lisent pas l'autre, et vous savez, d'une calomnie il en reste toujours quelque chose...

» Vous regrettez le manque de discours au 7e ! Savez-vous bien que l'éditeur, bien loin d'en vouloir, a eu une correspondance de huit jours pour faire supprimer même le discours de Berryer, disant qu'il voulait du L. et non du *Moniteur*.

» Du reste, la Constituante ne peut pas manquer d'être pleine de discours. Je crains que forcément il n'y en ait trop. Mais c'est inévitable.

» Le portrait de L. XVIII n'est pas de fantaisie. Il l'a beaucoup connu; il était toujours frappé de la subtilité et de l'élévation de son esprit. J'ai trouvé comme vous la phrase où il le compare aux grands génies de trop. J'ai eu une envie extrême d'y passer un trait de plume à l'épreuve, mais je n'ai pas osé... En général, je n'aime pas les comparaisons; si elles conviennent d'un côté, elles clochent de l'autre. C'est une forme de style qui revient fréquemment chez L. ainsi que l'énumération, dont il fait souvent abus.

» Nous sommes dans de grands embarras. Vous avez vu l'annonce de vente. Mais hélas ! qui achètera? Il faut traîner le boulet, mais, combien de temps, c'est là la question...

» Il a eu des offres de souscriptions touchantes, pleines de cœur, mais il a refusé comme il lui appartient de le faire. Il a lu sa lettre à M. B., il l'a trouvée très belle...

» Il cherche à présent quelque combinaison littéraire qui produirait assez d'argent pour 4 ou 5 ans. Ainsi au jour le jour, en exploitant d'avance santé, travail, génie ! hélas ! Mais que faire ! Il a vendu en fait de curiosités et antiquités *tout* ce que nous avions. Cela produit peu, et cela prive beaucoup, mais encore que faire !

» Adieu, me voilà sur le triste chapitre des nécessités de position. Il vaut mieux se taire.

» Adieu, mille souhaits les meilleurs à M^me^ Fanny et au revoir. Venez vite, car je pense que nous ne pouvons pas beaucoup tarder à partir. Vous aurez encore le temps de m'écrire, si vous avez le temps de le faire. Combien vous me manquerez à Paris ! »

Les jours ont passé, et le 10 juillet 1853, une fille m'est née. Voici l'adorable lettre que Lamartine m'écrivit de Saint-Point :

« Nos cœurs s'associent à votre joie, mon cher Alexandre, et au bonheur de la mère et de la famille.

» Nous bénissons la nouvelle fille d'Ève au nom de l'amour de ses parents et de celui qu'elle leur rendra un jour. Cela vaut mieux que le baptême de Voltaire au nom de la liberté, car la nature est plus permanente que la politique.

» Rien de neuf ici que cette bonne nouvelle que tous les cœurs de Saint-Point attendaient.

» Soyez heureux ; vous le méritez, et gardez cet autographe pour que votre fille devenue grande se dise un jour : J'ai donné un moment de plaisir et

de lumière, en venant au monde, à la vieille masure de Saint-Point.

» LAMARTINE. »

19 juillet 1853.

Il aimait l'hospitalité. J'allais dîner à Monceaux tous les jeudis, en famille et en amitié. L'automne était le rendez-vous des amis. Je reçus cette lettre d'appel pour un festin d'octobre.

» MON CHER ALEXANDRE,

» Dargaud, Rolland, Lacretelle, Boussin et moi nous vous attendons à dîner, mardi 8, à Monceaux.

» Chargez-vous de le dire à Boussin et de négocier à tout prix son consentement. Il faut saluer avec ses amis l'année qui part et l'année qui approche.

» Adieu.

» LAMARTINE. »

Un de ces soirs, j'ai porté à Monceaux *les Châtiments* de V. Hugo qu'un ami m'avait donnés. Lamartine en connaissait beaucoup de fragments que V. Hugo lui avait montrés à l'Assemblée législative. « Six mille vers d'injures ! » me disait-il. La satire n'était pas dans son tempérament d'homme et de poète. J'étais enthousiaste de ces satires lyriques et sublimes, genre créé par Barbier dans ses *Iambes*, *la Curée* et *l'Idole*. *Les Châtiments* nous vengeaient du 2 décembre. La haine avait bien inspiré Hugo. Je lus à Lamartine *Harmodius* et le *Souvenir de la nuit du* 4. Il admira *Harmodius*, cette poésie de vengeance, il fut ému du *Souvenir de la nuit du 4*, ce drame poignant du massacre.

De Paris, M^me^ de Lamartine m'écrit les nouvelles. Elle me parle du buste de Salomon : « Un Américain qui est ici en mission, M. Barthet, en a

commandé un marbre qu'il emportera à New-York pour être placé dans la salle du Congrès...

» Nous avons été très entourés d'Américains ces temps-ci, ils ont une grande admiration pour M. de Lamartine...

» Puisque M. de Lamartine pose assidûment, vous devez penser qu'il se porte bien. Mais sa santé laisse à désirer, il souffre du foie...

» Lorsque M. de Lamartine dîne en ville, c'est à moi de recevoir de mon mieux, et ils sont assez polis pour me cacher leur désappointement de ne pas trouver le maître de la maison. Pelletan, Rey, Duclerc nous apportent tout ce qui se dit, ou se trame, ou se blâme. M. de Circourt et d'autres du bord opposé nous donnent le moyen de juger les deux partis, et vous savez où je penche...

» M. de Lamartine travaille toujours à la fin des *Constituants*, et au choix de son petit volume populaire qui s'intitule : *Lectures pour tous*. »

» Il destinait ce volume choisi aux jeunes filles. Par un scrupule naïf, pour ne pas les faire rougir, il changea le mot sacré : le vers final du *Lac*.

Tout dise : ils ont aimé.

et mit :

Tout dise : ils ont passé.

C'était un non-sens, et une inconvenance envers ce grand souvenir d'amour ; M$^{me}$ de Girardin cria au sacrilège ! Et dans une lettre à la nièce de Lamartine, M$^{me}$ de Pierreclos, elle railla la pudeur impie du poète, et lui lança tout son esprit : « Il eût mieux fait de mettre *ils ont fumé*, la rime eût été plus riche et c'eût été plus conforme à nos mœurs. O vertu, que de crimes on commet en ton nom ! »

On a fait un sacrifice aux mauvais jours, on a quitté le bel hôtel de la rue de l'Université, 82,

on veut faire des économies, on est venu dans une petite et modeste maison, entre cour et jardin, rue de la Ville-l'Évêque. Les ailes du rez-de-chaussée sont transformées en atelier de librairie pour *le Civilisateur*. Lamartine s'est fait éditeur de ses œuvres. J'en souffre, non pour sa dignité, mais pour son repos ; il y a du courage dans ce travail, et de la grandeur dans cet abaissement.

Il a fait la cession du *Civilisateur* à Mirès. Il veut publier la vie de Bossuet dans le *Constitutionnel* en même temps que *le Siècle* publie *les Constituants*. *M. de L. s'y oppose, mais ils sont les maîtres,* m'écrit M^me^ de Lamartine, qui a vu avec peine cette cession, cet abandon. Le livre publié en feuilletons, c'est l'or du génie monnayé en gros sous.

Elle m'écrit le 24 février :

« Le monde parisien a fait un grand événement de la réception de Berryer. Qu'on est heureux de pouvoir s'émouvoir pour si peu! Donc c'était une affaire d'État. L'auditoire en deux partis se faisant une guerre parlementaire de toussades pour étouffer la voix des deux orateurs. Berryer a commencé par être intimidé, puis au premier grand applaudissement, à la première allusion contre ceci, il a repris son aplomb, et sa seconde partie était bien. Salvandy, beaucoup plus étouffé encore de la malveillance de l'auditoire impérialiste, n'a pas pris le dessus. On dit que son discours était fort joli, mais peu l'ont entendu. On s'en allait qu'il n'avait pas encore fini sa péroraison. Vous croyez-peut être que j'y étais. Non pas, s'il vous plaît. M. de Lamartine et moi avons compris que les embrassements de la fusion se feraient sur le dos du 24 février...

» M. de L. »

Elle est malade, comme il y a trois ans, à Castel-Madrid, et elle me dit avec une grâce touchante qui transforme son mal en heureux souvenir :

« Combien les sensations physiques réveillent les sentiments de ce qui se passait dans des circonstances analogues ! Il me semblait que j'allais vous voir entrer, me demander si je voulais entendre une intéressante lecture pour me distraire, puis je rêvais à Madrid, lieu de ma convalescence, et je voyais les deux tables, celle où je dessinais et celle à l'autre bout où vous écriviez. Je revivais tout ce temps-là, temps que je regrette pour mille raisons....

» M. de L. se délecte dans son histoire de l'Empire ottoman ; je crains qu'il ne le fasse pas trop splendide. Quant aux *Constituants*, en avançant vous verrez qu'il loue tout ce qui est bien et blâme tout ce qui est mal, sans attendre la chute du rideau. Mais il y avait un tel mélange de grandes pensées et de mauvais actes, qu'il n'y a pas un homme pur dans tout cela...

» Quant au *veto*, il faut se rapporter à ce temps-là ; on n'était pas en république, loin de là, on sortait d'une monarchie absolue par la volonté et avec l'aide du roi lui-même, qui ne pouvait vouloir plus qu'une monarchie constitutionnelle. Que serait un roi obligé d'exécuter les lois faites contre lui-même, sans avoir même eu le droit de les discuter ? Il aurait fallu écarter le roi et proclamer la république, avant qu'elle ne fût noyée dans le sang. Tous nos malheurs datent de l'horreur que le mot république a inspirée par ses excès. Il faut les flétrir pour qu'on en rougisse et qu'on ne soit pas tenté de faire de même... »

C'était la même pensée que Lamartine dans les

*Girondins*. Cette raison virile de femme jugeait comme le génie.

J'aime ce mélange de sensibilité et de bon sens dans ses lettres, alliance de cœur et de raison, son attendrissement de femme au souvenir de Castel-Madrid, son jugement d'homme sur la révolution. Cette femme éminente unit la justesse et la justice.

Lui m'écrit malgré son travail et ses angoisses, avec sa grâce et sa fraîcheur éternelles.

Dans un grand deuil de ma vie, après la mort de mon père, je reçus cette lettre de touchante amitié et de consolation. Tout son grand cœur est là.

**Monceaux, 28 octobre 1854.**

« Je pleure avec vous depuis dix jours, mon cher Alexandre, je pleure aussi pour moi en lisant les adieux de cœur que cet excellent homme m'a faits, puisqu'il a pris congé de la vie avec mes pensées. Elles le suivent dans l'éternité qu'il possède et qu'il mérite. Rien ne meurt pour ceux qui savent croire.

» Quant à vous, puisque vous manquez d'un père, je vous adopte pour fils. Il y a longtemps que vous m'en témoignez la piété, il y a longtemps que je vous en porte les tendresses. Le temps confirme ce qu'il ne détruit pas. Je regarde comme un des meilleurs jours de ma vie celui où Dargaud vous a fait connaître à moi.

» Adieu, j'irai vous voir lundi ou mercredi à Lagrange.

» LAMARTINE. »

Ils sont partis pour Paris. Les lettres reviennent et Mme de Lamartine me raconte avec des détails abondants les nouvelles du grand travailleur:

« Hélas ! tout ce que vous me dites dans la sollicitude de votre amitié, je me le suis dit depuis bien longtemps, et je n'ai pas manqué une occasion de le dire, de l'insinuer, au risque de perdre plus que je ne voudrais sauver, car il n'y a que moi pour dire ce qu'il est pénible d'entendre et j'étouffe parfois une phrase commencée, n'osant la finir...

» Il faut payer ses qualités ; l'optimisme, l'idéal, le génie sont de grands dons entraînant de grandes peines. La réalité disparaît sous les perspectives idéales, et lorsque la vraie situation se révèle, c'est un éclair qui précède à peine la foudre...

» Je n'ai aucun besoin de luxe, et en aurais-je par nature, il y a longtemps qu'il serait refréné par raison... »

Et après quelques mots sur son rôle ingrat et difficile, elle revient à son indulgence magnanime pour son mari, à parler de lui, avec une élévation généreuse, et son beau style même :

« Le génie comporte un laisser-aller, mais en même temps une charité, une générosité sans bornes qui sera, je l'espère, reçue en balance par Dieu et même par les hommes qui le connaissent et qui l'aiment.

« Adieu, excellent ami.

» M. »

Ce duo de correspondance alternait de la femme à l'homme; elle, intime et grave, ayant dans le foyer le rôle impopulaire de la raison et du dévouement caché. Lui, jeune toujours, vibrant dans son découragement, à une poésie d'ami, nature lyrique en dépit de sa tourmente, comme ces oiseaux de mer qui volent dans la tempête :

9 mai 1855.

« MON CHER AMI,

» Vos vers sont dignes d'un plus beau printemps que celui-ci. Mais un cœur comme le vôtre porte sa saison en lui-même. Nous avons beaucoup et sincèrement admiré ces strophes arcadiennes.

» Les affaires sont pires que jamais. La littérature comme volume n'existe plus. Non seulement l'exposition n'amène rien, mais elle tue tout. Il y a des vents en France dont il est impossible de prévoir la direction. Il faut faire un autre commerce pour vivre. Tous les libraires liquident.

» Écrivez-moi vite et sincèrement si je suis ou non gelé en fleurs à Monceaux et à Milly. Cette matinée m'inquiète.

» A vous de cœur.

» LAMARTINE. »

Elle m'écrit à son tour dans son amitié exclusive:

« Vous dirai-je que vous êtes la seule personne que j'aurais désiré voir ? C'est un peu violent, mais prenez-en ce qui vous plaira. Il est certain que lorsque je pense au séjour de Madrid, de Saint-Point, je cause avec vous. C'est à vous que je crois dire ce que j'ai à dire. Puis Madrid me revient en mémoire. Puis une série de conversations, puis, puis, mille petits riens. Donc je vous écris de mon lit, puisque je ne vous verrai pas en arrivant jeudi soir, à Mâcon, si je suis assez raffermie pour faire le voyage... »

Elle me raconte sa visite à l'exposition universelle de 1855 : « Ingres, Delacroix, Decamps, quelques Anglais, plusieurs Belges, plusieurs inconnus, un Suédois, Rudolphe Lehmann qui a fait un ta-

bleau de Graziella, Maréchal, qui a un Galilée merveilleux. La salle d'Ingres s'appelle en argot *la glacière*, celle de Delacroix peut bien se nommer le feu, et Decamps la lumière. Mais que de belles choses y manquent ! Scheffer surtout, le sentiment, la pensée, l'expression. »

Elle est de retour, et de suite les invitations arrivent, les appels à l'hospitalité :

« Vous savez les paroles qui me vont au cœur, merci, merci. J'aime mieux la prose parce qu'elle me paraît plus sincère, mais je voudrais bien avoir vos vers aussi... »

On est revenu à Monceaux pour les vendanges, et de suite les grâces recommencent. Je lui avais demandé de lui conduire un artiste... Elle me répond un billet charmant :

« Oui, oui, oui ; je parle comme la perruche, n'est-ce pas, mais c'est par empressement. Le premier oui pour vous, le second pour votre beau-frère et le troisième pour votre ami l'artiste. Vous savez ma prédilection pour une nature artiste, même n'eût-il pas tenu une brosse ; mais le talent n'y gâte rien. Venez donc, nous sommes seuls avec la famille. Les trois petites chambres du corridor sont à votre service, occupez-les le plus longtemps que vous pourrez.

» Ma santé n'est pas bonne ; j'étais trop malade aujourd'hui ; je me relève, vous le savez : j'ai une certaine élasticité qui surmonte pour un moment des maux qui reviennent aussi vite que je les chasse.

» Au revoir.

» M. »

Cette âme grave souriait : on le voit à ce gentil et

aimable billet, à cette jolie comparaison avec la perruche ; ses lettres sont pleines de ces rayons imprévus. Après un entretien sur Platon comme dans la lettre suivante, où son esprit s'élève à la haute philosophie, elle descend, elle s'attendrit sur un enfant malade de ses amis qui lui rappelle sa douleur de mère, elle sourit aux enfants, aux oiseaux.

« Oui, je n'oublie pas ce temps où nous étions à trois, à Madrid, à Monceaux, à Saint-Point. Vous m'avez gâtée pour d'autres *immates*, comme on dit en anglais. Je ne trouve pas d'équivalent en français. Comme j'aimais à dessiner pendant que vous me lisiez quelque chose qui vous plaisait et que vous gardiez pour moi...

» Je me défie de l'impression que ferait Platon, et depuis quinze jours je le lis à fond avec M. V. alors nous parlons, il professe et je suis le disciple. Je veux le connaître à peu près complètement. Je ne connaissais que le Phédon que j'avais étudié, il y a tant d'années, lorsque M. de L. écrivait *la Mort de Socrate*. Maintenant je lis tout, ou seule, ou avec M. V., afin de contrôler (à part moi) ce que M. de L. va en dire. Il est évident que s'il ne prend pas l'idée ou la pensée, l'un ou l'autre, au-dessous de l'écorce, il n'y trouvera que de l'ennui, par exemple, le Parménide. Quelle argutie sur les mots, mal expliqués dans des sens différents formant une confusion insupportable ! Là-dessous on trouve une idée vague, il est vrai, mais d'où l'on peut inférer l'unité de Dieu. Mais après avoir trouvé cette unité, ne voilà-t-il pas que Platon dit que la matière aussi est co-existante avec l'esprit; voilà donc deux infinis !...

» La visite des d'Esgrigny finit demain, hélas !

elle a été assombrie par l'état du petit garçon, et quand j'envisage le malheur des parents, il me semble que je sens d'avance tout ce qu'ils auront à souffrir, et je sens de nouveau aussi tout ce que j'ai souffert moi-même, qui est aussi présent à ma pensée que s'il n'y avait pas un an ou six mois, comme si c'était hier, et j'en rêve la nuit...

» Nos vignes vont mal. M. de L. en est attristé. Milly qu'il croyait superbe, dépérit; quel affreux jeu de hasard que la fortune en vignes! Adieu, je vous envie votre voyage en tête-à-tête, jamais plus je n'aurai un jour en tête-à-tête, hélas!

» Soyez donc bientôt de retour; mille amitiés, mille vœux. »

---

## LES DEUX PRÉFACES

Monceaux, octobre 1855.

Un jour d'automne, nous étions à Monceaux, Louis de Ronchaud et moi; Lamartine vint nous trouver dans la grande galerie, des feuillets à la main. Il nous dit sa nouvelle entreprise littéraire et nous lut une longue préface à son cours familier de littérature. C'était un avant-propos écrit en beau style, d'un Laharpe supérieur, une revue des génies, une course à vol d'oiseau sur les hautes cimes. C'était d'une splendeur banale, sans nouveauté; nous fûmes déçus, et il sentit de suite la déception. Nous lui dîmes : « Ce n'est pas cela; au lieu de ce programme littéraire, froid et sans émotion qui effleure le sujet, creusez-le, descendez jusqu'aux entrailles, et puisqu'une nécessité douloureuse de fortune et d'honneur vous condamne au travail littéraire, pour toucher et émouvoir le public, dites la vérité, ouvrez votre vie, ouvrez

votre cœur. » Il écouta sans murmure nos voix sincères, sentit l'accent de l'amitié, nous remercia du conseil, et se retira.

Quelques jours après, il revint avec des feuillets nouveaux. Il avait jeté sa première préface, il lut la péroraison de la nouvelle. Quelle transfiguration ! Le génie s'était réveillé, l'inspiration était revenue. Au lieu d'une exposition banale de principes et de noms littéraires, il avait fait une préface en action, un vivant récit de souvenirs d'enfance, de jeunesse et d'âge mûr, une histoire de la naissance du sentiment littéraire, de son progrès, de son application à la poésie, l'éloquence, l'histoire et la politique, depuis l'éveil au livre de prière de sa mère, l'éclosion au collège, aux lectures de son père et de ses amis sur les rochers de Milly, à la bibliothèque d'un vieil ami, au grand livre vivant de la nature. Il racontait, avec un charme nouveau et une splendide éloquence, l'élévation de l'esprit dans l'action par la littérature.

Il ne nous lut pas ces premières pages, il passa outre ; quand il fut arrivé au cœur du sujet, à la puissance de consolation de la littérature dans les tristesses, il nous lut alors. Ce n'étaient plus des pages d'artiste, mais des pages d'homme. C'était une confession amère des douleurs de sa vie, c'était son cœur mis à nu, un génie désespéré criant de l'abîme.

Nous écoutions ces paroles d'une magnificence funèbre, le cœur palpitant, en silence, sans applaudir, tant l'artiste disparaissait sous les cris de douleur, devant l'homme désolé. Ce n'était plus un jeu de talent, mais un drame fait de sang et de larmes. Un frisson de terreur nous saisit quand l'homme nous montra une apparition sinistre ; « Mes années, comme les fantômes de Macbeth passant leurs mains par-dessus mon épaule, me

montrent du doigt non des couronnes, mais un sépulcre, et plût à Dieu que j'y fusse déjà couché. »

La vie ne m'est plus rien!

Et les pages sombres passaient, couraient comme des nuages noirs déchirés d'éclairs, retentissantes des coups de foudre des catastrophes, comme les messagers des écroulements de Job. Et le génie apparaissait isolé, comme le dernier spectateur, après la fête éteinte. « Quand la salle » est déjà vide, que les lustres s'éteignent, que » les lampes fument, que la scène se dénude avec » un lugubre fracas de ses décorations, et que les » ombres, et les silences, réalités sinistres, ren- » trent sur cette scène tout à l'heure illuminée » et retentissante d'illusions... »

L'image nous saisissait comme une réalité, nous l'avions là devant nous. Après le grand spectacle de 1848, la fête tragique de sa vie, après les cris d'enthousiasme du peuple, le grand spectateur, ou plutôt le grand acteur se trouvait seul, abandonné de la foule, dans le silence et la désolation sur la scène déserte de sa vie.

Nous frissonnions à ces pages lugubres, à ce génie avide de la mort, regrettant de se survivre; enviant la balle libératrice des barricades de juin, le bonheur des hommes qui meurent à l'œuvre, « frappés par les révolutions auxquelles ils furent mêlés! »

Nous écoutions ces malédictions du supplice de la vie, nous contemplions avec pitié ce grand condamné au travail à mort, se redressant contre le suicide tentateur avec ces cris héroïques : « Mourir, c'est fuir, on ne fuit pas! »

Nous admirions ce héros du travail, dépouillé d'égoïsme, découragé du peuple, et jetant cette amère condamnation : « Je travaillais pour l'hu-

manité. Que Dieu l'assiste, l'homme n'y peut rien ! »

Il s'élevait debout dans son fier isolement, devant la foule servile : « Quand la foule se précipite où l'on ne veut pas aller, heureux l'homme seul ! » Vers la fin, il chanta son refuge dans le travail consolateur, dans les Champs Élysées des Génies, dans *la société des grands morts*, son retour à la vie d'homme de lettres, après avoir enseveli en lui l'homme de sentiment, l'homme de poésie, l'homme de tribune, l'homme d'action. C'était en vain, ces hommes divers devaient palpiter encore, et lui donner cette âpre jouissance à son labeur mortel et sauveur de la fortune de ceux à qui il s'immolait.

Ce fut son dernier mot. La lecture finit dans ce mâle accord. Cette fois la fibre avait crié. Il avait osé tout dire, et il l'avait dit avec une audace intrépide, un accent amer, une inspiration humaine, le lyrisme des versets de Job. La voix profonde faisait gémir les cordes basses du fond de la poitrine. C'était une statue vivante vibrant de désespoir, et gémissant le grand chœur des lamentations humaines. Cette funèbre confession, c'était le sépulcre avant la mort.

---

## RETOUR AUX LETTRES

1856.

J'avais perdu ma mère le 24 février.

Lamartine vibre, à la mort de ma mère, avec le souvenir de la sienne, et m'écrit cette lettre d'amitié paternelle :

Paris, 8 mars 1856.

« MON CHER ALEXANDRE,

» J'ai laissé sécher les premières larmes avant de toucher à cette plaie la plus sensible du cœur. Hélas, je l'ai connue, et voilà pourquoi je sais qu'il ne faut pas chercher de baume. Il n'y en a qu'un, l'amour de votre charmante femme et la voix de votre charmante petite enfant. Dieu et ces deux êtres, voilà nos seuls consolateurs. Quant à moi qui vous aime véritablement comme un fils, dont vous avez toute l'âme pour moi, pensez-y seulement quand vous avez besoin d'un attachement sympathique hors du toit. Ma femme, Valentine, moi, nos cœurs ont été à Mâcon autour de vous, aussitôt la fatale nouvelle.

» On nous avait dit que vous partiez sur l'heure. Vous avez bien fait d'attendre le sang-froid après le coup. Venez seulement, quand vous vous sentirez plus père encore que fils. N'ébranlez pas trois santés dans une. Nous vous attendons à votre passage.

» Vous nous trouverez assez tristes. Mon affaire, qui a été enlevée les premiers jours, se ressent de la langueur des affaires et des transes de l'esprit public depuis le congrès ; vous avez bien fait néanmoins de me conseiller la publication de mon manifeste du désespoir, il frappe juste, fort et tragiquement depuis deux jours ; tout ce qui lit mais j'ai encore si peu de lecteurs, 2,300, que cela ne remue que des cœurs déjà miens. Cependant je crois à un lent et puissant contre-coup à l'air. Je pouvais sauter au milieu du fossé. Je l'ai franchi d'un bond à la surprise, à l'applaudissement, aux larmes de la foule. Nous verrons après.

» Desplaces part demain pour l'Amérique avec

20.000 fr. pour les annonces. Je veux mourir ou réussir, il le faut. J'écrivais hier à Dubois : J'aime mieux mourir de travail que de douleur.

» Adieu, vivez, revivez, et aimez-nous comme nous vous aimons, c'est-à-dire sans bornes.

» LAMARTINE. »

Mme de Lamartine m'écrivit aussi dans cette grande douleur :

« Je voudrais que mon écriture, à défaut d'un serrement de main, fût le premier objet à votre arrivée qui vous rappelât ma tendre amitié, qui voudrait qu'il lui fût donné de vous être bonne à quelque chose. Mais, hélas ! je sais par dure expérience que l'amitié même ne peut rien jusqu'au moment où le temps a résigné l'âme à chaque nouvelle souffrance.

» Votre malheur a fait revivre en moi mes propres chagrins analogues, celui de mon mari. J'étais seule à lui apprendre la perte qu'il avait faite si peu prévue, pendant son absence ! Ce qu'il a souffert, vous le souffrez. Supportez-le pour votre femme comme il l'a supporté pour moi, et souvenez-vous que vos amis (peut-être moi la première) souffrent avec vous et sentent leur affection s'accroître de ses peines. Je ne suis plus en harmonie qu'avec la souffrance.

» Adieu, dites quand et comment je puis vous voir ?

» M. E. de L. »

Dimanche, 43. rue de la Ville-l'Evêque.

Ce grand cœur disait vrai. Selon son beau mot triste : « Oui, elle n'était plus en harmonie qu'avec la souffrance. »

En juin, elle m'écrivait : « Vos observations sont assez justes. Je pourrais cependant en réfuter quelques-unes, mais je veux vous dire que ces

deux choses ont été faites, dès avant votre remarque. M. de L. a parlé de l'oiseau dans un numéro qui viendra plus tard. Quant à Hugo, sa balle est venue à la main. M. de Lacretelle vint un soir raconter à M. de L. qu'un exemplaire magnifiquement relié des *Contemplations* se préparait pour être offert à Mme Victor Hugo, et qu'on demandait à M. de Lamartine d'y mettre quelque chose. Le lendemain matin dans son lit, sans plume ni crayon, il avait improvisé des strophes qui ont une tournure très originale. »

Victor Hugo lui avait adressé ses *Contemplations*, avec cette dédicace :

« A Lamartine, Victor Hugo.

» Guernesey. »

Lamartine venait de les lire, et les avait admirées. « Jamais, disait-il, Victor Hugo n'avait plus pensé en poésie. » En mémoire de son ancien ami, et en hommage à Mme Victor Hugo, il écrivit des strophes ardentes au souvenir de son banquet de noces, des vers enflammés de l'ivresse nuptiale comme le *Cantique des cantiques*, la fête du passé, le deuil du présent, le contraste funèbre du banquet de l'exil.

Et maintenant je viens, convive sans couronne,
Redemander ma place à ta table de deuil ;
Il est nuit, et j'entends sous les souffles d'automne,
Le stupide Océan hurler contre un écueil !

N'importe ; asseyons-nous ! Il est fier, tu fus tendre !
— Que vas-tu nous servir, ô femme de douleurs !
Où brûlèrent deux cœurs, il reste un peu de cendre :
Trempons-la d'une larme ! — Et c'est le pain des pleurs.

5 juin 1856.

---

## LA DERNIÈRE MÉDITATION

Septembre 1856.

Jouffroy admirait Lamartine et disait que c'était le plus grand poète de son siècle, parce qu'il avait su développer dans le plus éclatant langage les problèmes les plus élevés et les plus abstraits de la philosophie. Et il ne connaissait que *les Méditations*, *les Harmonies;* qu'aurait-il dit, s'il avait connu cette suprême méditation, *Job lu au désert*, où Lamartine chanta sa dernière pensée! Ce fut son testament religieux et philosophique. Il resta presque inconnu. Je le fis connaître à un homme de l'Université dans une réponse à son discours de réception, après la mort de Lamartine, en 1870, où je disais le caractère de sa poésie, de sa religion et de sa philosophie. En voici un fragment:

Notre grand poète mort, vous l'avez fait revivre dans la mémoire de vos élèves en donnant au lycée de Mâcon le nom de son fondateur, le nom de Lamartine.

Aujourd'hui, vous rendez un nouvel et éloquent hommage au poète qui a enivré votre jeunesse et ravit encore votre âge mûr. Vous avez retrouvé en le relisant le charme immortel du génie. Vous êtes allé tout droit au cœur de sa poésie, à l'idée mère, originale, inspiratrice de ses œuvres et de sa vie : l'idée de Dieu. C'est l'étoile qui l'a guidé partout dans la poésie, l'histoire, à la tribune, à l'hôtel de ville. Nul mieux que son ami, M. de Laprade, n'a salué ce caractère de Lamartine. « Le plus éclatant, dit-il, le » plus neuf, le plus grandiose, et peut-être le » moins remarqué. Sa gloire la plus durable est

» dans la profondeur, dans la sublimité de sa pen-
» sée religieuse. Lamartine est par-dessus tout
» un poète sacré. » Je l'ai appelé moi-même un nouveau David. Seule sa main a soulevé la harpe colossale du prophète. Lui, a été prophète, poète et roi. Ses prophéties se sont accomplies, il a été un roi populaire, et le poète des psaumes et des cantiques modernes de la douleur, de l'espérance, de la foi et de l'adoration, qu'on pourrait chanter dans les églises si les psaumes de David n'existaient plus. Comme David, il a eu une vie tour à tour poétique, héroïque et religieuse.

Il a été un adorateur.

Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers, je crois en toi, Seigneur,
Je t'aime !... »

On peut lui renvoyer le cri d'enthousiasme de sa magnifique symphonie funèbre au tombeau de David :

Jamais l'amour divin, qui soulève le monde
Comme l'astre des nuits des mers soulève l'onde,
Ne permit au limon où son image a lui
De s'approcher plus près pour contempler sa face,
Et de franchir jamais d'une plus sainte audace
L'incommensurable espace
De la poussière à lui ! »

Le temps de cet amour de Dieu est passé.

Hélas ! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple,

disait Lamartine dans les *Méditations*. Nous avons fait des progrès depuis. L'homme ne voit plus le Dieu et n'admire plus le temple. L'âme n'est plus religieuse, elle n'est qu'humaine ; elle est athée, sans le savoir, dans la vie, d'un athéisme pratique, naïf, inconscient. Le positivisme l'a abêtie, la *malaria* de l'indifférence l'a atteinte.

Un mal immense, invisible, s'est insinué dans l'homme et l'a vicié jusqu'à la moelle. Il s'est échappé de Dieu, avec ses appétits débordés, avec ses morales libres, il ne prie plus qu'à l'heure des tempêtes, dans les désastres de la vie, les terreurs de la mort. L'âme en péril a besoin plus que jamais de se réfugier en Dieu, ce grand asile, selon le beau mot de G. Sand ; de se guérir dans la poésie sacrée de Lamartine ; de croire, prier, adorer avec le divin poète. Il est si pur que tous peuvent boire à sa source : l'homme, la femme et l'enfant.

Ne l'avez-vous pas diminué, en prenant rigoureusement un mot de Lamartine vieilli, lassé de l'action, avide de repos : « L'homme n'a pas été créé pour autre chose que l'adoration. » Sa vie est le démenti de cette parole. Dans son *Voyage en Orient*, il rêvait la double destinée de poète et d'orateur comme la beauté suprême de la vie. Contemplateur comme l'Oriental, l'Occident l'avait fait lutteur. Sa vie a été une action incessante : poétique en tout temps, militaire et diplomatique dans sa jeunesse, oratoire et politique en son âge mûr, domestique dans sa vieillesse ; une lutte à mort. Ce grand improvisateur était un grand joueur. L'improvisation n'est-elle pas le jeu du génie ! Il jouait avec l'inspiration comme avec la fortune. Précipité dans le malheur, il se redressait avec la folie de l'espérance ; avec une mobilité héroïque, du fond de l'abîme il bondissait au fond du ciel.

J'admire que vous ayez pu le rendre si vivant à notre amitié en deuil. Vous l'avez comparé justement à Fénelon ; il lui ressemblait d'âme et de figure. Vous avez cité Platon pour nous donner l'image de Lamartine, ce Platon poète, ce philosophe lyrique, qui a chanté la *Mort de Socrate*

dans un poème d'une beauté grecque et d'un sentiment chrétien. J'aime à redire avec vous, comme une mélodie enchanteresse, cette belle pensée de Platon qui peint si bien Lamartine : « L'âme en deuil, se dégageant des laideurs et des misères où elle est plongée, s'enfuit en plein idéal. »

Quel était son idéal? Quelle était sa philosophie? Le spiritualisme. Il était spiritualiste par essence, puisqu'il était poète. La poésie n'est que du spiritualisme idéal. Son spiritualisme n'a pas l'appareil, la précision d'un système; vcus l'avez remarqué, et je l'en félicite. Sa philosophie avait répudié les formules de l'école, l'argot métaphysique, les obscurités, les froideurs de l'abstraction. C'était une philosophie simple, lumineuse, vivante, une philosophie de sentiment et d'inspiration, non de tête, mais de poitrine, qui avait brisé le sépulcre du doute; elle chantait et rayonnait, les ailes éployées comme l'archange.

Sa foi venait du berceau.

> Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,
> Elle a coulé pour moi des lèvres d'une mère.

Sa mère a été sa providence.

L'idée de Dieu, l'amour de Dieu jaillissait en lui à la vue de sa mère, devant un chêne, dans le temple, sur l'Océan. Elle reflétait les divers caractères de ses œuvres : troublée et mélancolique comme le lac des *Méditations*, philosophique et tranquille comme *la Mort de Socrate*, bienheureuse et sereine comme le ciel étoilé des *Harmonies*, rustique et intime comme la grotte des aigles de *Jocelyn*, biblique et solennelle comme les cèdres de la *Chute d'un ange*, grave et triste comme la cloche des *Recueillements*. Il poursuit Dieu, le divin ami, sous les splendeurs de la nature ; il ne confondait pas le poète sacré avec son

poème, le céleste musicien avec la grande symphonie.

C'est toi que je découvre au fond de la nature,

disait-il à Dieu. La spiritualité, la liberté de l'âme triomphaient toujours dans les plus grands orages de sa vie. C'était du spiritualisme en action, un fruit non du raisonnement, mais de l'amour et de la douleur. S'il chantait l'immortalité, c'était sur la tombe de sa mère et de son enfant, dans l'agonie de l'amour :

De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime ?
Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi.
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi.

Puis, après l'adieu suprême, dans cette poésie attendrie du souvenir, il disait :

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie ;
Tes yeux où s'éteignait la vie
Rayonnent d'immortalité !...

Voulez-vous connaître toute la philosophie, la religion, l'antipanthéisme de cette âme qui volait à Dieu comme l'oiseau au ciel ? Voulez-vous savoir son secret avec une précision sans vague, une clarté sans ombre ? Un souvenir vous le dira.

Il y a bien des années, vers la fin d'un jour de septembre 1856, au château de Saint-Point, un ami entra sous un caveau cintré, le cabinet de Lamartine. Il n'entrait jamais là sans émotion c'était le sanctuaire du génie. Lamartine se leva de sa table de travail, rayonnant de son beau sourire, tendit la main à l'ami fidèle, et le charma de ces paroles de grâce hospitalière qu'il avait toujours. Il causa avec cette éloquence de coin du feu qu'il avait toujours aussi, et tout en l'écoutant, l'ami regardait cette pauvre cellule nue et austère

du poète, qui réfutait si bien les calomnies d'opulence répandue dans le monde. Derrière le poète un portrait de lord Byron ; en face, aux deux côtés de la cheminée, les portraits de sa mère et de sa fille semblaient lui sourire. A ses pieds, couchés dans la fourrure d'une pelisse hongroise, ses lévriers frileux, le regard sur leur maître. Sur le marbre de la cheminée, quelques pièces d'argent et d'or attendaient les pauvres du village. Un feu de sarments mourait dans le foyer, le jour s'éteignait, et déjà commençait le crépuscule.

Après les paroles d'amitié, après avoir répandu le parfum du cœur, le poète prit sur la table quelques grandes feuilles, couvertes de sa belle écriture, fine, élégante, ailée, et, tout frémissant encore d'inspiration, il offrit à son ami de les lire avant le repas. Quelle fête inespérée ! Une poésie nouvelle du poète, si rare dans sa vie désolée, comme l'oasis au désert ! C'était le *Désert* ou l'*Immatérialité de Dieu*, une méditation poétique de la dernière heure. Quand l'homme est triste, il remonte à Dieu.

La cellule était déjà sombre. Le poète s'adossa debout à la fenêtre, pour lire aux dernières lueurs du jour, en face de l'église, de la chapelle funèbre, des tombes de sa mère et de son enfant. La poésie était religieuse comme la scène. Elle évoquait les grands mystères à l'heure des ombres. De sa voix grave et solennelle, aux cadences harmonieuses, les yeux à demi fermés, recueillis sous l'inspiration, il lut, au clair obscur du soir, cette dernière et suprême poésie du soir de sa vie.

La poésie s'ouvrait par une halte de nuit sous la tente, au désert de Job. Après ces larges mesures, ces grands coups d'archet pleins de la gran-

deur du désert; après cette peinture harmonieuse du Liban au clair de lune, cette contemplation nocturne de l'horizon, des étoiles, du ciel, des chameaux couchés à terre, s'élança un hymne à la vie libre du désert.

« Je suis né Oriental, avait-il dit autrefois, et je » mourrai tel. » Il disait vrai. Écoutez le poète :

Ah ! c'est que le désert est vide de cités ;
C'est qu'en voguant au large, au gré des solitudes,
On y respire un air vierge des multitudes ;
C'est que l'esprit y plane indépendant du lieu,
C'est que l'homme est plus homme, et Dieu même plus Dieu.
Moi-même, de mon âme y déposant la rouille,
Je sens que j'y grandis de ce que j'y dépouille,
Et que mon esprit, libre et clair comme les cieux,
Y prend la solitude et la grandeur des lieux.
Tel que le nageur nu, qui plonge dans les ondes,
Dépose au bord des mers ses vêtements immondes,
Et changeant de nature en changeant d'élément,
Retrempe sa vigueur dans le flot écumant ;
Il ne se souvient plus, sur ces lames énormes,
Des tissus dont la maille emprisonnait ses formes :
Des sandales de cuir, entraves de ses pieds,
De la ceinture étroite où ses flancs sont liés,
Des uniformes plis, des formes convenues,
Du manteau rejeté de ses épaules nues ;
Il nage, et, jusqu'au ciel par la vague emporté,
Il jette à l'Océan son cri de liberté !...
Demandez-lui s'il pense, immergé dans l'eau vive,
Ce qu'il pensait naguère accroupi sur la rive.
Non, ce n'est plus en lui l'homme de ses habits :
C'est l'homme de l'air vierge et de tous les pays.
En quittant le rivage, il recouvre son âme !...
Roi de sa volonté, libre comme la lame !...

L'ami, tout ému sous la grande voix, écoutait la poésie sublime. Exalté par l'audace des pensées, sous la nouveauté des images, il avait oublié la scène ; l'enchanteur l'avait transporté en Orient, au désert. Il contemplait ce grand hommme debout sur tous ses écroulements, ce nouveau Job, cette noble figure grise, amaigrie par la douleur,

cette haute tête mystérieuse dans une auréole de ténèbres, se détachant sur l'azur sombre du ciel. Tout à coup la voix du poète vibra, le caveau sonore résonna à son appel suprême :

O Très-Haut! si c'est toi,
Comme autrefois à Job, en chair, apparais-moi !...

Dieu n'apparut pas, mais son esprit répondit : la poésie prit une grandeur divine. Elle osa faire parler Dieu lui-même, avec une audace inspirée. Elle plana en quelques coups d'ailes sur toutes les religions qui adorent la créature au lieu du créateur, tous les cultes à idoles, et dissipa leurs ombres à coups d'ailes de vérité :

Insectes bourdonnants, assembleurs de nuages,
Vous prendrez-vous toujours au piège des images?
Me croyez-vous semblable aux dieux de vos tribus?
J'apparais à l'esprit, mais par mes attributs.
C'est dans l'entendement que vous me verrez luire.
Tout œil me rétrécit qui croit me reproduire ;
Ne mesurez jamais votre espace et le mien.
Si je n'étais pas tout, je ne serais plus rien.
Non, ce second chaos qu'un panthéisme adore,
Où dans l'immensité Dieu même s'évapore,
D'éléments confondus, pêle-mêle brutal,
Où le bien n'est plus bien, où le mal n'est plus mal.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Tu creuseras en vain le ciel, la mer, la terre,
Pour y trouver un nom ; je n'en ai qu'un... *Mystère !*

Le poète s'inclina alors et lança son cri de foi. La cloche sonna l'*Angelus* et sembla répandre dans l'espace aux étoiles la prière du poète.

O mystère ! lui dis-je, eh bien, sois donc ma foi...
Mystère ; ô saint rapport du Créateur à moi !
Plus tes gouffres sont noirs, moins ils me sont funèbres ;
J'en relève mon front ébloui de ténèbres,
Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur.
A cette obscurité notre foi se mesure.
Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure.

Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,
Et je dis : c'est bien toi, car je ne te vois pas !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et puissé-je, semblable à l'homme plein d'audace
Qui parla devant toi, mais à qui tu fis grâce,
De ton ombre couvert comme de mon linceul,
Mourir seul au désert dans la foi du *Grand Seul !*

Son vœu a été accompli. Il est mort presque seul au désert dans une patrie qui l'avait oublié. Elle ne le lisait plus. Cette magnifique et sainte poésie est restée inconnue. Elle a été publiée à demi mutilée, ou plutôt ensevelie dans un de ces entretiens aux feuillets non coupés, jeté avec dédain sur les tables. Il n'était plus de mode de lire Lamartine.

---

LES LETTRES

De retour à Monceaux, M^me^ de L. me peint la veillée monotone :

« Alix et Valentine lisent alternativement presque toute la journée à Alphonse. Pour la troisième fois, nous lisons le voyage à Tombouctou, sans jamais pouvoir arriver au but du voyage, tant c'est ennuyeux...

« Vous avez vu peut-être les abonnements de Rio-Janeiro ! c'est très beau, sans aucun agent, spontané, tandis qu'avec tous les efforts de M. Desplaces, *rien* de l'Amérique du Nord. »

C'était vrai, M. Desplaces avait fait un beau voyage pour lui, stérile pour Lamartine, qui lui coûta 40,000 francs.

Il se reposait le soir dans des lectures de voyage. Je me rappelle le dévouement de M^lle^ Valentine, lisant des heures entières à son oncle des pages

glaciales des voyages, au Pôle Nord. Il aimait les récits de voyages, et ne se lassait pas de glisser dans ces solitudes de glaces, dans ces déserts où n'apparaissait pas un être vivant. A la fin, quand un ours blanc arrivait, on poussait un cri d'intérêt, c'était le héros, le seul attrait du livre. C'était mortel d'ennui.

Mais il goûtait d'autres voyages; il avait lu avec ravissement les pages colorées de Fromentin, ses peintures de voyages au Sahel, publiées par la nouvelle *Revüe de Paris*, créée par Maxime Du Camp, le futur historien de la charité française et Laurent Pichat, un noble et vrai poète, qui consacrait sa fortune à de nobles œuvres! Il lisait maintenant dans le même recueil *Madame Bovary*, un roman digne de Balzac; il en admirait les paysages.

Chaque automne, un charmeur venait dissiper l'ennui de cette vie monotone, notre ami, Gustave Nadaud, le charmant chansonnier, doué des trois Grâces, la poésie, la musique et la voix. Lamartine conviait ses amis à cette fête, et la grande galerie solitaire de Monceaux était, ces jours-là, pleine de monde.

---

## LA DERNIÈRE HARMONIE

Monceaux, octobre 1856.

Un jour de pluie, un jour de tristesse, en automne 1851, Lamartine coiffé de son chapeau gris légendaire qu'il portait toujours, même aux jours sans soleil, vêtu de sa redingote noire, entouré d'un groupe d'amis, lévriers et jeunes gens, descendait l'avenue de Monceaux, ombragée de ses jeunes platanes, mais dépouillée de ses vieux

noyers, ces ancêtres, abattus et gisants à terre, dont la chute avait retenti au cœur de Mme de Lamartine. Le poète les avait sacrifiés à cause de leur ombre froide, mortelle aux jeunes vignes. Malgré mon regret, je me complaisais aux jeux de sa petite nièce, Léontine, qui grimpait comme une chèvre sur les noyers morts. L'enfant aime à monter sur les genoux de l'aïeul.

On promenait sur la route de Mâcon. La vallée de Prissé aux peupliers jaunis, aux prairies humides, à la rivière gonflée, exhalait la mélancolie pénétrante d'automne. On entendait le murmure des eaux, le bruit des roues et le tictac du moulin de la Tour qui travaillait dans ce paysage rêveur. Cette nature délivrée de la sensualité de l'été, attendrie par l'automne, semblait avoir une âme en harmonie avec l'âme du poète. Ce moulin laborieux dans cette vallée mélancolique, à l'ombre des peupliers élancés et des hautes collines, n'était-ce pas l'image de la vie et de l'âme du poète aspirant aux pensées éternelles et condamné aux labeurs du jour.

Le regard aux teintes, l'oreille aux bruits de la vallée, l'âme aux tristesses de la vie, la tête inclinée sous ses pensées, il nous dit ces paroles recueillies dans la mémoire fidèle de Labor, l'ami qui écoutait si bien : « Quand les années courbent les fronts, ils ne se relèvent que vers Dieu. Mes créanciers me forcent à faire de la farine, ils me mettent sous la meule, mais au premier répit, si j'ai la force de ressaisir la harpe, je prendrai celle de David. »

Les années ont passé dans les travaux forcés, sans donner le loisir inspirateur, sans une halte de poésie. Lamartine attendait toujours l'heure de l'inspiration, et ne touchait qu'avec des mains pures aux vases sacrés.

Enfin l'année 1856 fut un réveil. Déjà en septembre, il avait recueilli dans sa cellule de Saint-Point, sa grande et dernière méditation : *Job lu au désert*, que j'avais entendu seul à seul, comme une suprême confidence.

Un jour d'octobre, à Monceaux, dans l'après-midi, nous étions au salon Louis XV, aux tentures rouges, placé à l'aile droite du château, au rez-de-chaussée, à côté du mail de vieux marronniers, devant la terrasse, et l'horizon des Alpes. Il préférait ce salon de plain-pied à la grande galerie qu'il avait abandonnée. Assis dans un fauteuil, il nous lisait une poésie nouvelle, mûrie au soleil d'automne, sa saison de poésie. Il l'avait cueillie, à Milly, un jour de vendanges, seul, couché sur l'herbe, à l'ombre de la maison vide de sa mère.

Il était au crépuscule de la vie. Son âme avait fait aussi ses vendanges. La poésie portait pour titre : *La Vigne et la Maison.*

PSALMODIES DE L'AME

*Dialogue entre mon âme et moi.*

Dans des strophes de repos et de paix inspirées par la douceur de la scène, le poète interrogeait son âme.

Quel fardeau te pèse, ô mon âme ?...
Veux-tu que, remontant ma harpe qui sommeille,
Comme un David assis près d'un Saül qui veille,
Je chante encor pour t'assoupir ?

L'âme répondait : non ! Puis le poète tentait d'apaiser les accents funèbres de l'âme.

Pourtant le soir qui tombe a des langueurs sereines
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines;
Le linceul même est tiède au cœur enseveli.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Cette heure a pour nos sens des impressions douces
Comme des pas muets qui marchent sur des mousses ;
C'est l'amère douceur du baiser des adieux...

Et de cette bouche les strophes de paix et de consolation coulaient avec une suave douceur, comme le jus des grappes mûres ou les rayons d'or du miel des abeilles.

Elles coulaient lentes, comme avec crainte de blesser l'âme désespérée, elles glissaient sur la plaie vive comme une huile d'amour, comme les parfums de Madeleine sur les pieds meurtris de Jésus.

Puis elles s'enhardissaient, se pressaient, en strophes rapides, après avoir ainsi que l'abeille,

Rentré lourde de miel dans sa chaude prison.

Le poète dans sa mélancolie sereine, cherchait à verser à l'âme la douceur de l'heure, du couchant, des vendanges, la paix du soir, l'ombre de la maison, les souvenirs de la vie d'enfance, l'enchantement du passé.

Mais l'âme funèbre ne se laissait pas distraire comme le poète au charme de l'automne, de sa douleur immortelle. Sa tristesse obstinée répondait :

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride ?
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide ?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

De l'automne, l'âme ne voyait que les larmes,

Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure,
Que les veuves ont sous les yeux...
. . . . . . . . . . . . . . .
De la solitaire demeure,
Une ombre lourde d'heure en heure
Se détache sur le gazon :
Et cette ombre couchée et morte
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison !

Efface ce séjour, ô Dieu ! de ma paupière,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre,
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous les toits.

Et l'âme s'enflammait aux souvenirs, sous la chère vision.

La vie apparaissait rose à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Et sa mère idéale, les hirondelles fidèles, le chien ami, le pauvre béni, le foyer vibrant de la musique enfantine :

Les claviers résonnaient ainsi que les cigales
Qui font tinter l'oreille au temps de la moisson !

Puis l'âme lançait un hymne à la famille, à la vision adorée :

Oui, je vous revois tous, et toutes, âmes mortes !

Et des strophes d'adoration, en vers aussi beaux, aussi suaves qu'elle fit jamais, s'épanchaient à flots, et demandaient à Dieu pour l'avenir la résurrection du passé.

Ce passé, doux Éden dont notre âme est sortie,
De notre éternité ne fait-il pas partie ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes,
Au foyer qui n'a plus d'absent ?..

N'as-tu pas dans un pan de tes globes sans nombre
Une pente au soleil, une vallée à l'ombre,
Pour y rebâtir ce doux seuil ?

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même.

A ce cri si vrai du cœur ne désirant rien que le passé, nous fûmes saisis par nos propres désirs, et nous dîmes tout bas avec l'accent suppliant du poète :

Toi qui permets, ô père ! aux pauvres hirondelles
De fuir sous d'autres cieux la saison des frimas,
N'as-tu donc pas aussi pour tes petits sans ailes
D'autres toits préparés dans tes divins climats ?
O douce Providence ! ô mère de famille
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille,

Et qui les vois pleurer souriante au milieu,
Souviens-toi, cœur du ciel, que la terre est ta fille,
Et que l'homme est parent de Dieu !

Il avait trouvé le nom le plus beau de Dieu, dans ce mot sublime: *cœur du ciel.* Il s'était consolé dans cette prière attendrie, de pleurer seul dans son foyer mort.

Dans ce dialogue de l'âme et de l'homme, alterné d'impression à la fois funèbre et douce, dans cet *homo duplex,* il avait retrouvé plus profonde et plus poignante l'inspiration des *Novissima Verba,* une dernière et suprême *harmonie* d'automne. Il avait ressaisi la harpe de David.

---

## LES LETTRES

On quitta Monceaux, en hiver, pour rentrer à Paris. Mme de Lamartine reprit en 1857 sa correspondance fidèle. En voici quelques passages :

« Vous m'écrivez toujours des lettres consolantes par l'expression de votre amitié. Nous en avons bien besoin. Je commence par vous rassurer sur un bruit qui s'est rapidement répandu de l'incendie que nous avons eu hier soir... Je lisais dans mon lit à 6 heures du matin, mon bougeoir à la main; mon rideau de mousseline avançait plus que je ne le pensais, à un mouvement de ma main, il a pris feu. J'ai cherché à l'éteindre en l'arrachant. J'ai ainsi perdu du temps, et peu s'en est fallu que mon unique vêtement ne prît feu aussi. Dans ce cas, je serais aujourd'hui en cendres, Dieu m'a préservée.

» Un coup de sonnette a fait venir Marguerite, la seule levée à cette heure matinale. Elle a jeté de l'eau à force. Les autres sont venus à son

secours. Mais rien ne peut vous donner une idée de l'aspect de cette petite boîte tout enflammée qui s'appelle ma chambre. Nous avons cru la maison perdue. Nous nous sommes empressés de réunir et sauver les manuscrits dans le jardin à part. Mes meubles y ont été jetés successivement, matelas, couvertures, fauteuils, rideaux de laine, hardes, tout a été la proie du feu. Mais grâce à Dieu, le feu ne s'est pas propagé. Il a été promptement éteint, mais non sans avoir laissé la marque sur la porte de M. de L. vis-à-vis la mienne, de l'autre côté de l'antichambre. Jugez!... »

Puis elle disait d'un généreux et éloquent appel de Laprade en faveur du *Cours familier*.

« On approuve et on admire beaucoup Laprade. Sa réputation d'écrivain en prose s'est accrue considérablement. Ce n'est pas moi à qui on le dit, c'est général et incontestable, cela revient de tous les partis. L'article est reproduit dans *le Siècle* et fort approuvé dans le monde, lu à Paris. Cela nous a fait grand plaisir pour le fait et pour lui qui a acquis tant de droit à une amitié accrue de notre reconnaissance.

» Mille amitiés. » M. E. de L. »

« Mon cher Alexandre,

» J'avais trouvé vos vers si charmants que j'espérais les encadrer dans un journal. Mais ils ont fait serment contre nous tous, poètes. Je n'ai pas trouvé asile, j'y renonce. Il faudra bientôt les encadrer dans un volume. L'année est féconde en volumes de vers.

» Hélas! trop féconde en prose aussi! j'ai été désolé de la publication inopportune de D... Voilà trois chevaux tués sous lui en trois ans qui ne l'avancent pas sur sa route.

» Je travaille tant que je peux pour payer mes

800 mille francs en 1859. Depuis Pâques et depuis surtout les départs de Paris, j'avance à bien petits pas aussi. Cependant je m'obstine à payer mes dettes, comme D... s'obstine à la gloire. J'espère rentrer en trois ans au lieu de deux. Le métier est rude.

» Je serai à Monceaux le 1er juillet, bien heureux de revoir vous, Boussin et votre patriarcale tribu. Tribu de Jacob de notre terre promise. Adieu et tendres amitiés.

» LAMARTINE. »

15 juin 1857, Paris.

« J'ai pensé comme vous, mon cher ami, sur la fausse vue et les fausses démarches de R... il m'a fait tomber sur la tête le plus lourd et le plus immérité des pavés, il m'a montré à l'Europe comme pesé et trouvé léger contre un *Particulier très connu*, mon soi-disant antagoniste. J'ai failli en mourir de honte, puis je me suis consolé : ce monde-ci ne vaut pas la peine qu'on y pense...

» Je serai à Monceaux le 1er juillet au soir. Votre voisinage m'y fait sentir la patrie vivante.

» Au revoir.

» LAMARTINE. »

29 juin 1857.

Dans l'automne de 1857, j'étais en Bretagne; je recevais de Mme de L. cette lettre :

« Vous m'avez écrit toute la poésie de la mer étincelante. Aujourd'hui, c'est la poésie de la tempête, l'une adorable, l'autre sublime. Je connais les deux aspects. Je vous suis dans vos courses et je vous envie, j'ai la nostalgie de la mer, et le dirai encore de ce tête à tête à trois que j'ai goûté quelques années de ma vie, jusqu'à ce que le malheur venant deux fois s'abattre sur moi, ait changé mon existence, et qu'enfin ma vie n'est qu'un va-et-vient

continuel et jamais plus un tête à tête. Mais pourvu que chacun y trouve son compte et son bonheur, peu importe. Je n'ai pas encore toute l'abnégation qu'il me faudrait, mais j'y tends, et j'ai fait de grands progrès. Je suis mieux de santé, j'ai monté à cheval, ce qui me fait toujours du bien, et jusqu'à présent le temps a été chaud et léger avec quelques brouillards du matin qui s'élèvent comme un rideau pour laisser briller le soleil... »

En août 1858, à l'heure où la souscription nationale est résolue et en marche elle m'écrit :

« M. de Lamartine a une si grande fertilité que lorsque les choses sont même au plus bas, il surgit quelque chose d'inattendu.

» Lorsque tout semblait perdu au commencement de cette triste année, de saintes amitiés se sont réunies pour entreprendre des œuvres de salut et les témoignages d'affection de sa ville natale l'ont réconcilié avec un pays qu'il voulait fuir à jamais...

» Adieu, au revoir. » M. »

« J'avais oublié de vous parler de M. Brizeux.

» Je ne sais si vous savez que c'est M. de L. qui lui a obtenu sa pension. Il en a été très touché, et m'a fait un quatrain, parce que c'était moi qui lui en avais apporté la nouvelle. Mais comme tous vers de circonstance, sa réputation n'y gagnait pas... »

C'était charmant et touchant, ce grand poète de bon secours au poète pauvre de la Bretagne. Et comme je l'avais convié à faire plus, à lui consacrer un numéro du *Cours familier* pour l'introduire à l'Académie, son ardente ambition, Mme de Lamartine me disait :

« M. de L. le trouve fade comme poète, et me

répond toujours : Que voulez-vous que je dise de lui ?

» C'est donc à vous que je transmets la question : que peut-il dire de lui ? Il ne s'y refuse pas par manque de volonté, mais par disette d'inspiration. Si vous pouvez remuer la corde, l'instrument rendra un son, autrement il restera muet, faute de souffle vibrant...

» Adieu, écrivez donc ; qui voulez-vous qui me dise quelque chose, si ce n'est vous ?

» M. »

Pauvre Brizeux ! fade poète ! lui qui avait tant de senteur bretonne. Marie, la fleur de bruyère. Mais Lamartine, dévoré par le vautour des affaires, n'avait pas le loisir de la respirer. Un trait de nature : Lamartine n'avait pas le sens de l'odorat.

Il était dans une lutte acharnée contre les dettes. Un groupe de jeunes gens généreux me fit part d'un projet de délivrance, il me répondit :

Paris, 14 mai 1858.

« MON CHER ALEXANDRE,

» Ramenez ces excellents jeunes gens de leur idée, elle est inexécutable :

» 1° Parce que l'animadversion est telle contre moi en ce moment que j'offrirais des perles fondues dans la coupe de Cléopâtre qu'on en laverait le pied des chevaux.

» 2° Parce que mes œuvres ne m'appartiennent pas.

» 3° Parce qu'il faudrait 500,000 francs au moins pour les frais de tout genre dans cette entreprise.

» La souscription est agonisante sinon morte. Elle n'ira pas à 300,000 ou 400,000 francs au plus.

Celle de Laffitte ne monta *en réalité* qu'à 380,000 fr.

» Mais n'importe? le pire des partis, c'est d'en prendre deux. Il faut aller au bout de tous les chemins pour savoir ce qu'il y a au bout.

» Il y a mille dispositions d'esprit public aussi mobiles que le vent dans une affaire de 14 mois.

» L'humiliation est bien différente de la honte. L'humiliation est pour moi, la honte sera pour la France.

» Avalons jusqu'à la lie le calice de l'infamie populaire.

» Mille amitiés.

» LAMARTINE. »

« Une belle souscription s'organise à Londres. John Russel, Pecler sont du comité. En France cela meurt d'inanition. Le clergé me tue partout. »

Le prêtre était ingrat envers le grand poète religieux, le poète du *Crucifix* et de l'*Hymne au Christ*. De l'espoir que lui donnaient les souscriptions, les lettres d'enthousiasme d'un jour, il passait vite au désespoir et m'écrivait sous la menace d'être chassé de ses foyers, lui qui avait préservé les foyers de tous : « Je suis forcé comme César de m'envelopper de mon manteau pour mourir au monde. »

---

## LES DETTES

Je bondis de colère, quand j'entends accuser Lamartine victime de sa bonté royale. Et ici ce n'est pas moi seulement, c'est la noble femme qui lui a tout donné, qui se lève pour le défendre. J'ai là de nombreuses lettres d'elle qui racontent la généreuse origine de ses dettes :

« Il a certainement vécu au delà de ses revenus, mais les circonstances impérieuses y sont pour quelque chose. Lorsqu'il est parti pour Naples et Rome, en 1820, secrétaire de légation, il y a 38 ans, il avait pour tout quinze cents francs de son père, et quinze cents d'appointements. Pouvait-il vivre de cela? Vous savez qu'on a toujours dit que pour être dans la diplomatie, il fallait avoir une belle fortune, parce qu'avant d'arriver aux grades élevés qui sont très fortement payés, on avait mangé sa fortune. Et c'est une vérité qui n'a pas été inventée pour lui. Il a certainement reçu tous les Français et fait bien les honneurs de la France à Naples et surtout à Florence. Il ne le pouvait pas sur ce qu'il avait. Mais aussi s'il avait vécu dans un logement de garçon sans donner un verre d'eau à personne, il n'aurait pas eu la réputation de grand diplomate, lié avec tous les ambassadeurs des autres puissances, ce qui, sans la révolution de 1830, lui aurait valu d'être au sommet de sa carrière. Et s'il n'avait pas sacrifié sa carrière au *décorum* de la légitimité, comme il dit, il aurait été ambassadeur à Londres de 40 jusqu'en 48, offert par Guizot lui-même. Donc s'il n'avait pas fait beaucoup d'argent de son travail, il n'aurait pas pu vivre même *convenablement* sur le revenu de ses terres *héritées*. Ajoutez à tout ceci ce qu'il a *donné*, et vous verrez qu'il n'y a pas tant à l'accuser, excepté d'avoir acheté et doublé Milly, doublé Monceaux, etc. Voilà où est la grande plaie qui m'a troublé toute ma vie et me troublera jusqu'à la mort.

» Hélas! que le malheur entraîne et appelle le malheur! Mais le plus grand est d'être blâmé par ceux pour qui on a fait bien des sacrifices.

» Il est tout naturel que la nature de M. de L., tout imagination, poésie, générosité, grandeur,

l'ait entraîné à mal calculer. On ne le sent pas assez. Le génie a son prix. Il en souffre plus que personne, excepté moi !...

» Voilà des illusions qui auraient pu être des réalités, si les choses s'étaient passées comme il l'espérait, et s'il n'avait donné à profusion aux uns et aux autres, surtout depuis 48. L'hiver dernier, n'a-t-il pas pris à sa charge cinq enfants de gens de 48 et autres? N'a-t-il pas payé 6 ans l'éducation de collège de deux garçons, sans compter pendant 20 ans le collège des jeunes Batton? Et des amis? Combien n'a-t-il pas assisté plusieurs que vous ne connaissez pas! Je ne parle que des petites choses qui ont passé par mes mains. Mais combien d'autres bien plus considérables en 48 et depuis!....

» Je dépéris à vue d'œil. Mais si nous pouvons sortir de cette douloureuse crise, peu importe, et je reprendrai à la vie pour un peu de temps, si je le vois tranquille. Mais je ne crois pas que ce sera pour longtemps.

» Adieu, mille et mille amitiés.

» M. »

Et elle s'oubliait toujours pour les autres, elle s'occupait de fonder une école d'enfants à Saint-Point, dont elle avait hâte, avec ses tristes pressentiments.

---

## LA SOUSCRIPTION NATIONALE

Si l'idée de la souscription nationale a été une faute, je suis seul coupable. J'en ai eu la pensée, l'initiative, j'ai obtenu la résignation de Lamartine à cette réparation du pays. Après ses vaines tentatives d'une vente de ses terres en loterie, ses

efforts de ventes impossibles, les fruits insuffisants de son *Cours familier*, devant tout le sang de son génie répandu, son travail à mort, j'ai demandé le secours de la France à son sauveur en détresse.

En février 1858, trois hommes de Mâcon, le curé vénéré de Saint-Pierre, l'abbé Naulin; le Mathieu Dombasle du Mâconnais, M. Chamborre, l'agriculteur populaire, et l'ami de Lamartine; M. Lacroix, président du tribunal civil, furent à Paris demander l'autorisation de la souscription. Le ministre de l'intérieur l'autorisa par une lettre publique, elle était de l'Empereur. La souscription autorisée ouvertement par le gouvernement fut combattue en secret par l'administration. M. Ponsard, préfet de Saône-et-Loire, interdit la publication de mon appel au pays. Le patronage impérial fit tort à la souscription. Lamartine déplora cette lettre perfide. Il ne voulait rien de l'Empereur, mais tout du pays.

La souscription de Mâcon eut de l'élan; elle fut rapide et généreuse. Le comité de Mâcon sut la mener à bien; elle recueillit 54,000 fr. et ne coûta que 500 francs. Le président, M. Chamborre, administra avec une sévère économie et un ferme dévouement.

Lamartine rendit justice au comité de Mâcon *qui a tout fondé et tout ému*. Auparavant déjà, le 30 août, il avait écrit: *après le vote muet du département où j'ai vécu, je suis comme le Misanthrope, je deviens fier de tant d'outrages*. Il avait des rugissements terribles de lion blessé. « L'étincelle n'allume pas la boue. Elle s'y éteint, la vôtre au moins ne s'éteint pas, ma reconnaissance non plus. »

Un jour, il avait demandé une somme au comité de Paris; tous étaient résolus à la refuser. Lamartine vint au comité, il se mit à cheval sur une

chaise, et dans cette pose familière, parla. Il parla avec une si émouvante éloquence, qu'il émut tous ces hommes d'acier, comme il émouvait le peuple à l'hôtel de ville. Les figures de marbre s'attendrirent. L'enchanteur les charma de sa magique parole. Un vote unanime accorda l'argent.

Il eut, dans toutes ses amertumes, une consolation. Un de nos amis, un créole, M. Alfred Le Juge, enflamma l'île Maurice pour la souscription. Le plus beau don vint de l'étranger. Boussin reçut un chèque de 10,000 francs. L'île de France, l'île de *Paul et Virginie* fut plus généreuse que la France.

Pendant ces cruelles années, que faisait M[me] de Lamartine ? Elle se dévouait toujours. Résignée à tous les sacrifices, à tous les déchirements de foyer, à toutes les pertes de fortune, à tous les renoncements, elle aidait, elle soutenait son mari malheureux. Elle le défendait contre les accusations, elle décrivait la noble cause de ses dettes et me priait de les défendre. Elle se dressait dans son courage ; elle faisait face à tout. Les lettres m'arrivaient pressées, rapides, émues, d'une mâle tristesse. Malade souvent, de son lit chargé d'épreuves, elle les corrigeait d'une main fiévreuse, et m'écrivait des lettres de raison, de bon sens, de résignation. Elle discutait les chiffres, les projets, les éclairait de son jugement ; puis elle jugeait les sujets du *Cours familier*, expliquait les œuvres de son mari ; courait à tous les horizons, me parlait de la mer, de la nature, puis s'échappait des étreintes des affaires vers un paysage, un ciel, une poésie, un livre, montait aux vérités religieuses, et goûtait là le viatique dans ses épreuves. Elle pratiquait dans sa vie sa noble devise : « A cœur vaillant rien d'impossible. » J'étais le confident de ses plus secrètes

émotions, de ses plus intimes souffrances. J'entendais dans ses lettres les battements de son cœur. Avec moi, elle levait son voile de gravité, et me découvrait son cœur, et selon son mot, ce cœur plus jeune que son âge.

Ouverte à toutes les aptitudes, douée de raison, de sentiment, des dons variés de la philosophie religieuse, de la peinture, de la sculpture, de la musique, elle me rappelait ces grandes dames du XVI<sup>e</sup> siècle, ces femmes de la renaissance, poètes, artistes et savantes, ces nobles compagnes des huguenots qui défendaient avec leurs maris héroïques la liberté religieuse. Elle avait poussé son mari en 1848 aux mâles résolutions. C'était, dans sa gravité protestante et sa foi catholique, une sœur de la noble femme de Coligny.

J'ai tout un volume de lettres d'elle, confidences hautes et pieuses. Sa qualité maîtresse était la sincérité. Elle avait une piété simple. Après des lettres de discussion admirable, de défense du catholicisme, elle effaçait la terreur de l'enfer en me disant : « Je crois qu'il y a un enfer, mais je crois qu'il n'y a personne dedans. » Puis, au sortir de ces hautes discussions, levée en hiver avant l'aube, elle allait comme une humble femme à l'église. Elle m'écrivait avec une piété populaire : « J'aime à aller le matin, dès avant jour, à l'église, avec ma femme de chambre et ma cuisinière, et nous agenouiller ensemble au même autel, au milieu de tout le petit peuple du quartier; c'est une fraternité devant Dieu et devant les hommes qui me plaît. »

Et en avril 1859 elle m'écrivait, pendant le carême, son admirable acceptation des peines de sa vie : « Je réponds seulement pour justifier les voies de la Providence. Dieu veuille que j'en profite, et qu'en quittant mon lit et mes méditations,

je n'en perde pas le fruit, et ne pensez pas que toutes ces réflexions rendent triste, au contraire; plus on arrive à mourir à soi-même, plus on vit pour les autres, avec plus de calme et de joie intérieure. »

La sainte femme !

---

## UNE LETTRE PROPHÉTIQUE

Le 9 janvier 1861, Lamartine écrivait de Monceaux, à son ami Dargaud, ces confidences amères :

« .....Je vends en effet Milly à vil prix pour éviter une expropriation à plus vil prix encore. Je déménage hier et aujourd'hui le bois de lit de ma mère où j'ai été conçu, allaité et où plût à Dieu que je n'eusse pas été conçu ; car j'exècre l'air que je respire. L'escalier de Monceaux est jonché de ces chers débris de vieux meubles. Que l'encan du moins les épargne ! Sauvez donc des patries ! Un coup de fusil en 1848 eût été une bien moins cruelle récompense ; mais nous péchons par l'orgueil et nous mourons dans l'abjection. C'est juste. Vive la Justice et vive la Providence !

» Quant à vous, je ne sais pas si vous faites bien ou mal en ce moment pour une histoire où bat un cœur de génie, de vous exposer à un prix ou à un demi-prix académique, l'un aussi humiliant que l'autre. Je ne dis ni oui, ni non. Dieu sait le mieux, mais je fais des vœux pour le succès et je n'en désespère pas. J'ai relu ces jours-ci une partie du livre ; le talent de style est grand. Seulement le sujet m'est antipathique. Les fanatiques d'un demi-mensonge sont aussi atroces que les fanatiques du mensonge tout entier. Faites aussi

bien, mais faites autre chose. J'attends le voyage avec intérêt.

» Je ne vous dis rien de la politique. Il n'y en a plus. Nous descendons doucement vers la cataracte du Niagara. Dans deux ans *sauve qui peut !* Vous savez ma pensée sur *l'unité* italienne, prélude de *l'unité* allemande, deux stupidités et deux trahisons en une par des Français ! Jamais le *dementat quos vult perdere* n'a été aussi évident. Le *Dieu* veut perdre le libéralisme par le sacrilège contre le patriotisme ! *E semprè benè !*

» Adieu.

» LAMARTINE. »

Voilà le politique et voilà l'homme. Le politique à longue vue, et l'homme de l'abîme. Ce n'est pas ce beau cygne chantant dans l'azur que les critiques imbéciles ont peint dans leur banalité, le faux Lamartine. Le vrai Lamartine crie dans cette lettre. Il a le rugissement du lion de Job après la ruine, son audace devant Dieu, et son amère résignation. Cette lettre de désespoir est déchirée de cris terribles. Le génie est plus grand que jamais. C'est l'aigle prophétique de la Bible, qui découvre de son perçant regard les événements à venir, les ruines futures. Et l'on a dit qu'il n'avait pas l'esprit politique ! Et ce n'était pas dans une lettre intime seulement, mais dans un livre public, dans un cours de politique étrangère, à propos de Talleyrand, qu'il dénonçait la folie antifrançaise de l'Empire. Il écrivait dans son *Cours familier*, en 1860 : « L'unité de l'Allemagne serait la crise incessante et le danger de mort perpétuel de la France. »

Est-ce devenu trop cruellement vrai ! Mais à cette heure-là, il le criait dans le désert, Israël n'écoutait plus ses prophètes !

## LES DERNIÈRES ANNÉES

La souscription nationale n'a pas donné assez de fruits. Une autre souscription plus sûre et plus fructueuse est tentée, *les Œuvres complètes* où Lamartine donnera des œuvres nouvelles inédites : la *Critique des Girondins*, les *Mémoires politiques*. Pendant qu'il écrit ces pages neuves, Mme de Lamartine, toujours au feu, veille à l'édition, corrige, revoit les épreuves de ces quarante volumes. Elle me convie au labeur. Un livre surtout la tourmente et la trouble, *la Chute d'un ange, ce terrible poème*, comme elle l'appelle. Les orgies des géants la révoltent, toute cette peinture d'un monde antédiluvien, ces bacchanales colossales, si confirmées par la Bible et l'histoire, qui légitiment le châtiment du déluge. Poussée par un mystérieux critique qu'elle appelle *le Grammairien*, ardent à supprimer tout le poème, elle m'écrit, presque chaque jour, ses scrupules, ses critiques ; elle me supplie de corriger des rimes trop nues, d'effacer les mots *nudité et volupté*, qui choquent sa pudeur anglaise, de voiler Daïdha ; j'ai beau défendre ces mots si en situation dans ce poème, elle me force à trouver des rimes chastes. Elle fait plus, dans son zèle destructeur, elle veut supprimer des passages entiers, les descriptions sensuelles des 12e, 13e et 14e visions. Nous faisons un massacre, nous abattons des centaines de vers dans cette forêt vierge de *la Chute d'un ange*.

Lamartine ignore le crime ; elle m'a supplié de garder le secret. Je suis son complice d'épuration, en protestant, en défendant le droit de cette poésie antédiluvienne. Elle fait de justes corrections de style au milieu des négligences laissées par son

mari dans cette gigantesque improvisation. Elle tient à saigner, à purifier ce poème sensuel; elle m'écrit qu'il fait croire à un *blasé* dans le poète, lui qui est si plein de jeunesse et de fraîcheur. Sa religion lui commande la conversion du poème; elle travaille au salut du génie. Lamartine ne se doute de rien, il laisse faire, ne s'aperçoit pas des vides; ce Samson de la poésie laisse sa pieuse Dalila lui couper sa chevelure.

Les années 1860, 1861, 1862, se passent dans ce travail de revision, de corrections à toutes les œuvres, *la Chute d'un ange, Jocelyn,* où elle me fait changer deux rimes fausses, hymnes et cimes en crêtes et retraites, dans le duo de Laurence et Jocelyn, au printemps des Alpes.

Elle ne se borne pas à ces œuvres, l'artiste se réveille en elle, et pour décorer le nouveau cabinet de travail que Lamartine s'est bâti à Saint-Point, dans une aile neuve du style de l'abbaye de Cluny, elle peint des panneaux de faïence, des figures de poètes, autour de la cheminée. Elle me confie le secret de cette belle surprise qu'elle prépare à son mari. Et moi, j'écris, en souvenir du cabinet abandonné, des strophes de regret.

### LE NID DE L'AIGLE

Pauvre vieux cabinet austère
Qui versais, comme un firmament,
Sur ton poète le mystère
Et l'azur du recueillement;

Toi que sa gloire idéalise,
Où, par l'escalier de bois blanc,
Le pèlerin au pas tremblant
Entrait comme sous une église;

Grotte où le père a tant gémi,
Dont la voûte au granit sonore,
Echo des douleurs qu'elle ignore,
Résonnait comme un cœur d'ami;

O berceau mort comme la tombe !
Foyer où Jocelyn venait
Se chauffer sur son vieux chenet ;
Il t'abandonne..... ainsi tout tombe !

Le poète est comme la mer
Qui change sans cesse de grèves:
Son nid vieilli lui semble amer,
Il faut un nid jeune à ses rêves.

Il est si beau le nouveau nid
Avec sa cheminée à fresques,
Son balcon aux trèfles moresques
D'où l'on contemple l'infini !

C'est un Alhambra de poète
Aux tentures de cuir doré.
Que l'épouse, artiste muette,
Pour le surprendre a décoré.

Elle a peint dans ses insomnies
Sous le nimbe d'or des autels,
Les fronts des grands morts immortels:
Une auréole de génies.

Là, chez leur frère hospitalier,
Grands proscrits battus par la lame,
Réchauffés par la double flamme
D'un cœur de femme et d'un foyer !

Tout fier de sa fraîche couronne,
Voilà ton vainqueur ! qu'il est beau !
Mais ne crains pas qu'il te détrône !
Son horizon est le tombeau.

Il est beau, mais on te regrette,
Et la splendeur de sa beauté
N'éblouit pas ta nudité,
La sainte nuit de ta retraite.

Son or ne vaut pas ton chant, non.
S'il est beau, ta gloire est sacrée.
Le proverbe dit : « Beau renom
Vaut mieux que ceinture dorée. »

Console-toi ! tu vis partout,
Vieux sanctuaire du génie,
Qui prolonges son harmonie
Comme la cloche après le coup.

Quoique le poète t'oublie,
Tu seras, caveau solennel,
Comme l'antre du mont Carmel,
Plein de la grande ombre d'Elie.

Tu seras, vieux caveau désert,
Comme ces vibrants coquillages
Abandonnés par l'eau des plages
Où l'on entend toujours la mer !

Elle ne se reposait pas. Après ce travail de décoration du nouveau cabinet de Saint-Point, elle décorait la salle à manger du chalet du Bois de Boulogne que la ville de Paris, en reconnaissance de son sauveur de 1848, avait donné en jouissance viagère à Lamartine, à sa femme, à Mlle Valentine, sa fille adoptive. Elle peignait des panneaux, des trumeaux, un plafond, encadrait une cheminée dans une frise de porcelaine. Elle avait peint les figures des grands génies frères de Lamartine. Elle tentait de charmer par l'art les yeux et l'imagination de son mari malheureux. Elle colorait sa vie pâlissante, en couvrant cette tente ouverte par l'hospitalité de Paris, des splendeurs d'automne de son pinceau. Elle voulait lui faire un beau foyer de retraite, un *buen retiro*, de cette maison banale, de cette demeure d'emprunt, qu'il n'aimait pas, qui lui plaisait seulement comme un hommage d'honneur de la ville de Paris.

Il poursuivait son *travail surhumain*, comme m'écrivait sa compagne de labeur. Chaque mois il donnait un volume du *Cours familier*, à grands frais, imprimé sur le beau papier et par les beaux caractères de Didot. Il était généreux en tout, même comme éditeur. Malgré ses soucis, ses veilles fiévreuses, ses tortures de la nuit, il avait le don de s'abstraire de ses infortunes, de les oublier à l'heure du travail. Il se levait, tout frais

d'inspiration, rajeuni le matin comme la nature. Il semblait produire sans effort cette œuvre immense du *Cours familier*, commencée en 1856. Il allait à tous les horizons, variait avec une richesse prodigieuse les sujets, les figures, courait de l'Asie à l'Europe, des poèmes indiens à la poésie italienne, de Job à Racine, d'Homère à David, Mozart, Goëthe, Schiller, Bossuet, J.-J. Rousseau, Chateaubriand, Béranger, Alfred de Musset, Léopold Robert, passait de la poésie à l'histoire, à la politique, saluait, sans pitié pour Napoléon, le monument historique de Thiers, l'*Histoire de l'Empire*, la diplomatie dans Talleyrand, prophète, dans son coup d'œil d'aigle sur l'Europe des fatales unités de l'Italie et de l'Allemagne, jugeant avec une sévérité impersonnelle son *Histoire des Girondins*, rectifiant ses erreurs, critique magnanime de lui-même, ouvrant l'hospitalité aux petits, aux inconnus, aux grands et aux gloires. Il mettait en action le mot de l'Evangile : « Il y a plusieurs places dans la maison de mon Père. »

Ainsi allait cette improvisation ardente ; elle jaillissait à flots en brisant les règles. C'était un critique lyrique, poète, politique, historien tour à tour, un critique voyageur, contant les souvenirs, les impressions, les pensées, les paysages de ses voyages dans tous les pays et dans toutes les littératures. De là son charme, sa variété, sa vie.

Sa femme, malgré sa faiblesse, sa santé chancelante, l'aidait toujours. Elle veillait aussi à sa chère œuvre de charité, son asile de jeunes filles à Paris, son école d'enfants à Saint-Point. Elle avait créé dans une aile du château, flanquée de la Tour de l'horloge, un asile d'enseignement. Elle leur apprenait elle-même les vérités religieuses, elle s'était faite institutrice populaire ; sa double charité donnait le pain du corps et de l'âme;

si elle n'avait eu la modestie, elle aurait pu dire d'elle-même comme Jocelyn :

> J'enseigne les enfants, je me fais leur nourrice ;
> Je donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
> D'une instruction simple et tendre et qui leur plaît.

Puis, absente souvent de Saint-Point, elle avait confié à des religieuses sa mission. Elle avait écrit pour ses chères enfants du village un petit livre maternel. La mère n'ayant plus sa fille à instruire, enseignait les filles du village, s'était faite la mère des enfants de tous.

Elle m'écrivait sans cesse ; c'étaient toujours des confidences, des tendresses, des tristesses et des élévations d'âme. Elle me dit le premier jour de l'année 1863 : « Commencer par un devoir, c'est bien commencer l'année. »

Elle ne commençait pas seulement l'année par un devoir, elle la continuait ainsi. Elle fut heureuse de la sensation profonde, de la vibration publique à la lecture de la *Critique des Girondins* dans le *Cours familier*. Lamartine rectifiait des erreurs ici et là ; des complaisances de pinceau pour certains hommes de 93 ; mais il restait fidèle à la révolution de 89 comme à celle de 1848. Il ne renia rien. Il avait voulu toujours un suffrage universel, éclairé, prudent, à deux degrés, filtré, et non ce faux suffrage universel, restreint, trouble, esclave des meneurs de clubs et de villages, dont nous voyons les débauches.

Pendant ce temps, la vie de sa vaillante femme s'usait peu à peu. Son mal s'aggravait, l'irritation muqueuse augmentait, la fièvre revenait plus fréquente, et cette grande fièvre du devoir qui la dévorait. Elle avait des visions de ses enfants comme si elle allait les rejoindre. Elle m'écrivait : « J'ai senti tressaillir deux fois mes entrailles de la

plénitude du bonheur maternel, Dieu ne m'a pas jugée digne de jouir longtemps de ce bonheur... Je vois toujours mes anges tels qu'ils m'ont laissée, *orba madre*, au ciel comme sur la terre, avec leur tendresse infinie, leurs caresses innocentes, leurs paroles gravées au fond du cœur, comme s'ils étaient présents... »

Les mois s'écoulaient sans adoucir son mal. A mon salut au printemps pour elle, elle me répondit : « Oui, le printemps est beau, mais je ne suis pas en état d'en faire une jouissance. Quelquefois, quand je m'asseois solitairement dans le jardin du chalet, je me dis : — il fait beau, mais mon cœur ajoute, hélas ! je ne puis pas en jouir. *Rien ne m'est rien.* » Le mot désespéré de Valentine de Milan lui montait aux lèvres. Et elle ajoutait avec un noble regret de son impuissance : « J'ai passé par les mêmes sensations dans de plus terribles événements de ma vie. Mais il y avait *lui*, il ne souffre pas comme une mère. Il faut vivre pour qu'il ne soit pas accablé de mon fardeau joint au sien. Maintenant je ne puis plus rien, et *lui* est plus bas que je ne l'ai jamais vu !.. »

Elle s'appuyait sur Dieu. Dans une de ses lettres, toutes religieuses, consacrées au débat de l'évêque d'Orléans contre Littré, elle me disait : « Ah ! c'est ce Dieu, dont on ne veut plus, qui me soutient et me console. Voltaire a bien dit : il faudrait l'inventer... » Puis elle ajoutait avec sa puissance de logique et de raison, après cette preuve de sentiment : « Je serais au désespoir de penser que tout, vertu, vie, affection, *tout* vient des organes du cerveau, et que la puissance d'un de ses organes sur d'autres, détermine les plus saintes affections et les plus profonds dévouements. Le libre arbitre, la liberté sainte, que devient-elle ? Et en quoi cela est-il un progrès ? Et la difficulté est-elle

moindre ? qui a donné ces propriétés à la matière ? quelle science peut démontrer cela ? Le fini voulant se passer de l'infini qu'il rencontre à chaque pas, me semble absurde, et la matière devenant esprit n'entre pas dans mon esprit. Le sentiment inné du genre humain se révolte à cette dégradation qui ne laisse ni espoir, ni consolation dans les maux dont nous sommes environnés. Pour moi, vivre sans Dieu, ce n'est pas vivre, et le suicide serait le seul refuge.

» Adieu. »

Dans une de ses dernières lettres, elle me disait combien elle était heureuse de mon ravissement du roman de *Fior d'Aliza*, ce charmant tableau des mœurs italiennes, des paysans de la montagne, des *contadini*, que *nul*, m'écrivait-elle, *ne connaît comme lui*. J'avais été ravi de ce roman musical, où un instrument villageois, la *zampogne*, noue, dénoue les amours et enchante l'action.

Hélas! sa vie allait s'éteindre et faire silence aussi comme la *zampogne;* elle fut forcée de dire adieu au chalet décoré par ses mains, de rentrer dans sa petite chambre de Paris, de remonter à son lit pour n'en plus descendre.

Les pressentiments tristes ne la trompaient pas. Un érysipèle enflamma sa noble tête; depuis longtemps elle souffrait de ce feu de la peau. La sève était épuisée dans ce corps malade. Son médecin, M. Gouraud, n'eut pas d'espoir; outre sa souffrance de corps, elle eut la suprême douleur de ne pas revoir son mari tant aimé, il ne put venir à elle, elle ne put aller à lui, le soigner comme autrefois ; il était à deux pas d'elle, dans sa petite chambre en face, cloué sur son lit, torturé par ce rhumatisme terrible dont j'avais été témoin à Monceaux. M^me^ Valentine, appelée depuis 1854 par son oncle à ce foyer vide d'enfants, devenue sa

fille adoptive, était malade aussi en même temps que ces deux chers malades. Par une fatalité cruelle, si près l'un de l'autre, ils étaient déjà séparés avant la mort.

Il y a quelques jours, elle était encore debout, et veillait son mari et Mme Valentine, malades avant elle ; puis elle tomba à son tour.

Son âme religieuse eut le secours des sacrements à sa dernière heure ; elle était, du reste, en état de grâce, par toute sa vie de piété, de vertu et de dévouement ; elle avait à son agonie l'extrême-onction de sa sainteté et le viatique de sa foi.

Après huit jours de délire, vingt quatre heures d'horrible agonie, elle mourut, sans la consolation de revoir celui qu'elle aimait, d'échanger les suprêmes paroles du grand adieu et du grand revoir, dans un baiser d'immortalité.

Elle s'en alla, le 21 mai 1863, en pleine floraison de ce beau printemps dont elle pressentait ne plus jouir, aux parfums des lilas de son petit jardin, dans la fête de la renaissance de la nature, présage de la fête éternelle de l'immortalité, *Dies natalis*, selon le beau mot de l'Eglise en parlant de la mort. Cette âme sainte dut sentir cette consolation mystérieuse à son agonie, sourire à cette espérance.

On ne laissa pas son corps à un cimetière banal de Paris ; on le transporta de Paris à Màcon pour aller dans ce cher asile de Saint-Point, à cette petite chapelle où la fille attendait sa mère. L'ami fidèle, Louis de Ronchaud, M. d'Esgrigny, l'ami particulier de Mme de Lamartine, accompagnèrent le corps.

J'étais, le matin, à la gare, dans l'attente du cercueil. Il arriva, le 23 mai, à cinq heures du matin, escorté des deux amis, M. d'Esgrigny, Louis de

Ronchaud, pâle, défait, abattu par le voyage funèbre.

Une foule déjà assemblée, malgré l'heure matinale, attendait avec une sympathie respectueuse. Un convoi composé de la famille, d'amis, de femmes, d'hommes de tous les rangs, suivit le cercueil. Lamartine malade n'avait pu accompagner le corps de sa femme morte pour lui. La sœur aînée de Lamartine, Mme de Cessiat, morte en octobre 1862, par un coup de foudre de fluxion de poitrine, avait commencé la descente de la famille Lamartine au tombeau.

Le cercueil, suivi de voitures de deuil, d'une foule à pied, monta lentement la route de Mâcon à Saint-Point. Le convoi se grossissait, en avançant, de paysans descendus des villages. Je suivais, dans une voiture, en silence, recueilli sous mes impressions funèbres, cette longue route que nous avions faite tant de fois ensemble, déjà tristes avant la mort, sans espoir sous l'infortune, mais dans la douceur et la paix de l'amitié.

Elle revenait morte à cette terre qu'elle aimait, dont nous avions admiré ensemble les paysages, dans nos premenades. Elle repassait devant Monceaux. Là, elle s'arrêta, pour recevoir l'eau bénite des mains du curé de Prissé, qui montait, les dimanches, à la chapelle de Monceaux, dire la messe à la pieuse femme vivante, et qui conduisait, aujourd'hui, le peuple du village au convoi de la sainte femme morte.

Ce fut la première station. On passa à Saint-Sorlin, sous la colline de Milly où elle avait eu de courts bonheurs avec ses deux enfants jouant au jardin, puis on gravit la montagne du Bois-Clair, pour se rendre au cimetière de Saint-Point.

Une seconde station se fit à Bourg-Vilain, une

lieue avant Saint-Point. Le cercueil entra à l'église. On entendit une messe pour donner au ciel la paix de cette âme, qui avait vécu d'orages sur la terre.

Descendus de voiture pour cette station à l'église, nous voulûmes suivre à pied, par un sentiment de respect et de piété. Je suivis ainsi, plus recueilli dans l'âme de ma sainte amie, la voie douloureuse, les yeux, tour à tour, sur le cercueil paré des fleurs qu'elle aimait à peindre, sur ces bois parcourus avec elle, où les oiseaux chantaient déjà, sur ces prés où les bœufs couchés regardaient passer, avec étonnement, cette foule qui troublait leur vallée paisible. Les bœufs regardaient, les oiseaux chantaient, indifférents à notre douleur et à la mort. Le printemps commençait son hymne de vie. La nature ressuscitait comme pour nous consoler d'espérance.

Je montai avec la foule le petit chemin creux, les yeux et le cœur sur ce foyer de Saint-Point, dont elle m'avait fait un foyer de famille. Au milieu de femmes en pleurs, le cierge à la main, on descendit le cercueil devant le porche gothique qu'elle avait fait élever, sur un dessin d'elle, un souvenir d'Angleterre. Il reposa là, un moment, sous la verdure de la glycine qu'elle avait étendue sur les vieux murs, au parfum des fleurs de lilas pâle. Son foyer lui faisait fête.

Hélas ! elle ne pouvait plus lui sourire. Les petites filles de son école, dans la salle du château, étaient là. Une foule en deuil remplissait le parc. A cette femme qui avait secouru ses misères, en se cachant sous un faux nom, dans ses visites aux pauvres de Paris, qui avait ouvert un asile à ses jeunes filles abandonnées, sauvé leur corps et leur âme, à cette grande sœur de charité, cette foule faisait des funérailles populaires. On pouvait re-

dire le mot de Lamartine aux funérailles de sa sœur : « C'était l'apothéose de la bonté. »

Des paysans portèrent le cercueil, sur leurs bras, à l'église. On la plaça près des deux tableaux peints par elle pour la pauvre église nue, sainte Geneviève et sainte Elisabeth de Hongrie, par une sorte d'alliance de sa double nature noble et simple à la fois, unie dans la charité sainte. Après la messe à sa mémoire, on la porta à la petite chapelle funéraire. Nous étions tous debout, ou à genoux, recueillis en silence, en larmes, devant le caveau ouvert. Elle allait descendre, près de sa fille, de la mère de Lamartine, d'une servante qui l'avait suivie en Orient, recueillie là dans la touchante fraternité de la mort. Celle qui venait les retrouver n'avait pas les vanités humaines.

Au moment où le cercueil descendait, le soleil rayonna au sein des nuages, comme pour sécher les larmes ; il illumina le cercueil et glissa dans la nuit du caveau comme pour donner à ses morts un présage, un rayon d'immortalité.

Malgré cette consolation de la nature, quand tout disparut et sombra dans le gouffre du caveau, je perdis terre, ma douleur déborda. J'eus le vertige de l'abîme de la mort. Une amitié sainte, une vertu s'en allait de moi.

La cruelle mort qui enlevait à Lamartine sa sainte femme de bon secours, sa providence, ne le laissait pas seul. Sa fille adoptive, M$^{me}$ Valentine, était près de lui. Elle était le charme et le sourire dans les ombres et les tristesses de la maison ; elle reprit la tâche de sa tante, elle devint le secrétaire de son oncle, écrivant les lettres sous sa dictée avec une si fidèle imitation de son écriture, qu'elle faisait illusion. Elle tint sa maison, son petit salon où venaient les rares fidèles, Dargaud, Louis de Ronchaud, Charles Rolland, Henry de Lacretelle,

M. de Chamborant, de Mareste, le marquis de Lagrange, la belle et spirituelle anglaise, Mme de Peyronnet, l'ardente amie, la maréchale de Damrémont. Elle faisait les honneurs à merveille. Elle veillait sur la santé, la vie, les œuvres de son oncle. Depuis longtemps, elle avait fait le sacrifice de sa jeunesse, renoncé à l'amour, à la vie de la femme. Elle n'avait trouvé nul homme digne de son idéal ; son idéal était son oncle. Elle s'était condamnée avec dignité à l'isolement, au célibat, au dévouement jusqu'à la mort.

Elle le rappelait. L'éclat de ses beaux yeux noirs sur la blancheur de son visage, sous l'auréole de ses cheveux noirs, sa taille élégante, sa distinction, le rythme de ses pas, sa démarche pleine de noblesse et de grâce, sa beauté royale, la mélodie de sa voix, sa causerie aimable à l'intime accent, sa séduction, son sourire en auraient fait une étoile du monde.

Elle préféra la vie à l'ombre, la retraite dans le dévouement. Elle ne regrettait pas les fêtes des salons. Elle trouva la félicité dans le sacrifice, le bonheur dans le dévouement. « Ne me faites pas un mérite, me disait-elle, de ce qui a été et de ce qui est encore le plus grand bonheur et la gloire de ma vie, car si j'ai beaucoup donné, n'ai-je pas encore beaucoup plus reçu ? »

Elle avait le double charme de la beauté et de la bonté ; elle le garda pour son oncle. Elle se fit la fille adoptive, la jeune sœur de Lamartine. Elle lui donna tout son cœur. L'Œdipe de la poésie eut son Antigone.

Elle avait le don de l'intérieur; les négligences domestiques cessèrent. L'aspect abandonné des jardins disparut; au dehors, à Monceaux, à Saint-Point, l'herbe n'envahit plus les allées, le sable fut ratissé, les feuilles mortes n'attristèrent plus la pro-

menade, les corbeilles de fleurs s'étendirent avec plus de soin et d'éclat. Au dedans, le délabrement des vieux meubles fut voilé sous une propreté exquise, cette vertu des maisons. D'ingénieuses décorations de vases, de tableaux parèrent la nudité des salons et des chambres. La table eut plus d'élégance; partout s'épanouirent les fleurs, ces grâces du foyer. C'était toujours la même hospitalité, mais avec des nuances de coquetterie, une hospitalité plus jeune. On sentait, sans la voir, une main de jeune femme attentive à plaire, à voiler le deuil, à réjouir les yeux de son oncle et de ses hôtes, à consoler leur tristesse.

Lui, continuait son travail intrépide. Les pages de son *Cours familier* s'entassaient avec une riche abondance. L'inspiration semblait inépuisable. Sainte-Beuve disait : « Il a toujours cette flûte enchantée dont il jouera jusqu'à la fin. » Mme Sand répondait aux détracteurs : « C'est toujours le roi ! »

Sa souplesse variait ses sujets. Après avoir réfuté les paradoxes de Rousseau et de Hugo, dans *le Contrat social* et *les Misérables*, il saluait de pages charmantes l'âme et le beau livre de son jeune ami Louis de Ronchaud, *Phidias*.

Il donnait un large souvenir à la mémoire et aux œuvres d'érudition de son ami mort, M. de Marcellus, remontait à la poésie dans sa biographie pathétique du Tasse, dans son hommage à Alfred de Vigny, un grand poète délaissé comme lui, revenait en Italie visiter Alfieri, Benvenuto Cellini, passait d'un coup d'aile à Aristote, à Platon, descendait au roman, dans des pages enthousiastes sur Balzac. Je l'avais vu en automne, à Saint-Point, en 1864, dévorer les *Parents pauvres* avec la fièvre d'un jeune homme. Il n'avait nulle petitesse, nulle rivalité ; lui seul, dans sa large sympathie,

écrivait ses admirations pour les génies de son temps. Il avait dit un jour, en parlant de tous les êtres : « J'aime à aimer ! » Il aurait pu dire, en écrivant les éloges de ses contemporains, Béranger, Musset, Thiers, Talleyrand, de Vigny, Balzac : « J'aime à admirer ! »

Les dieux s'en vont ! je pouvais le dire. Les prodiges de Lamartine ne le sauvaient pas. A côté du *Cours familier*, il écrivait l'*Histoire de Russie*, un roman italien, *Antoniella*, œuvres hâtives, fiévreuses, jetées au gouffre des dettes. Il avait fait le sacrifice de Milly, le foyer de sa mère, agrandi par lui, augmenté de 80,000 fr. à 500,000 fr. ; il l'avait vendu avec des déchirements de cœur. Il luttait toujours. On était en 1865 ; il écrivait sans cesse, mais les pages de lui devenaient plus rares. Il comblait les lacunes à l'aide d'abondantes citations copiées par la main de Mme Valentine. On sentait qu'il était las d'écrire, la sève s'épuisait dans ces saignées sans fin à son imagination. Il n'écrivait plus à ses amis, ou à peine. Il ne faisait d'efforts que pour une bonne action. Un jour qu'il était malade, en proie à ses détresses, il me donna une lettre charmante pour un parent pauvre, une demande d'emploi au chemin de fer de Lyon. Le succès fut enlevé. M. Schneider donna la place par retour du courrier. Un autre jour, je lui demandai d'écrire à M. Vandal, directeur des postes, pour l'avancement d'un employé. Il le fit avec une grâce que M. Vandal récompensa par une hâte aimable. Il était si heureux d'avoir un autographe de Lamartine, qu'il le priait de renouveler ce plaisir. Lamartine écrivit trois lettres pour le jeune employé. M. Vandal eut trois autographes, et riposta par trois avancements coup sur coup à l'heureux fonctionnaire.

C'étaient ses joies : il était d'une bonté sans

Bornes. Ses infortunes n'avaient pu l'altérer. Il voyait ses amis malades s'en aller peu à peu. Notre ami Dargaud fut foudroyé en décembre 1865 ; je perdais en lui un ami charmant, plein de grâce, qui m'avait donné le grand bonheur de ma vie. Il avait eu la joie, en 1862, du prix Gobert pour son *Histoire de la liberté religieuse*. Lamartine et Dupin avaient gagné la victoire, très disputée à l'Académie. Il avait publié de belles histoires. Il me laissa ses manuscrits, une histoire de Cromwell, que je vendis pour sa veuve aveugle, une femme de cœur et d'esprit, *Richelieu*, *le Livre de mes amitiés*. Il mourut, et ses funérailles se firent sans les prières de l'Eglise. Il était très religieux, mais d'une philosophie sans cultes. Lamartine eut un vif regret de ces funérailles, et l'écrivit dans une belle lettre à Léon Bruys. Il la fit lire à nous tous. Léon Bruys mourut aussi, peu de temps après Dargaud, en janvier 1866. Les amis s'en allaient.

Cette lettre religieuse de Lamartine nous avait frappés. Elle avait un accent ému, elle regrettait l'absence de la prière au cercueil de son ami. Sans toucher aux convictions libres avec le respect de la conscience, il disait : « La prière ne fait jamais de mal. » Qu'est devenue cette lettre qu'on aurait dû garder avec piété? Je l'ai demandée, en vain, à la famille de Léon Bruys, on ne l'a pas retrouvée. Je le déplore, cette lettre était un acte dans la vie de Lamartine.

Sa pensée religieuse, sous l'impression de ses infortunes et de ces morts d'amis, s'était attendrie et semblait revenue à la foi de sa mère.

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe.

avait-il dit dans son harmonie : *Hymne au Christ*.

Il approchait de l'heure solennelle; sur sa vie descendaient les ombres du soir.

Quelle était sa religion? Ici je touche à un sujet délicat, et je ne dirai que ses propres paroles.

Dans un commentaire de la Méditation : *la Semaine sainte à Laroche-Guyon*, il avait dit : « J'étais très religieux d'instinct, mais très indépendant d'esprit. Seul, de toute cette jeunesse, je n'avais aucun goût pour les délices mystiques de la sacristie. Le duc de Rohan et ses amis me pardonnaient mon indépendance de foi en faveur de mes ardentes aspirations vers l'infini et vers la nature. » Il était chrétien, mais d'un christianisme libre. Il avait une religion de sentiment, plus que de dogme. Dans un discours sur l'Algérie, il avait refuté l'espérance de ramener les Arabes du mahométisme au christianisme, par cette parole : « On ne remonte pas du dogme simple au dogme composé. » Il avait eu une phase d'ardente indépendance de 1835 à 1844. Les fragments du livre primitif, dans *la Chute d'un ange*, où il avait attaqué avec audace, entre autres dogmes, celui des peines éternelles :

D'un supplice sans but la pensée est impie,
Et même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit.

Les poésies des *Recueillements*, à M. de Genoude, à son ami Guillemardet, *Utopie* surtout, révélaient un libre esprit :

L'homme adore et croit en esprit...

Un seul culte enchaîne le monde
Que vivifie un seul amour :
Son dogme où la lumière abonde,
N'est qu'un Évangile au grand jour;
Sa foi, sans ombre et sans emblème,
Astre éternel que Dieu lui-même

Fait grandir sur notre horizon,
N'est que l'image immense et pure
Que le miroir de la nature
Fait rayonner dans la raison.

C'est le Verbe pur du Calvaire,
Non tel qu'en terrestres accents
L'écho lointain du sanctuaire
En laissa fuir le divin sens.
Mais, tel qu'en ses veilles divines,
Le front du couronné d'épines,
Illuminait d'un jour soudain :
Ciel incarné dans la parole,
Dieu dont chaque homme est le symbole,
Le songe du Christ du jardin...

Ce divin songe, il l'avait eu au jardin même des Oliviers, dans son pèlerinage au Saint-Sépulcre. Il avait fait là sa suprême prière, pour sa mère, pour ceux qu'il aimait, pour le monde, pour lui-même, afin d'obtenir, comme le Christ, le courage et la vérité. Devant Nazareth, il s'était prosterné dans la poussière, en baisant la terre sainte. En Orient, il avait aimé la vie errante sous la tente; il s'était senti dans sa vraie patrie, la terre de son imagination et de sa foi. Religieux tel que l'Orient et l'Arabe, son culte était la prière. C'était un Arabe chrétien !

Sa religion était le christianisme idéal. Il en avait senti la révélation au tombeau même du Christ, où il avait pleuré, comme Jésus devant Lazare. Il avait eu, au jardin des Oliviers, la vision de son agonie. Il n'avait pas fait seulement un voyage aux Lieux Saints, mais à l'âme du Christ.

Revenu en Europe, il avait écrit ses poèmes inspirés de l'Orient, chanté ses plus libres et ses plus saintes poésies. Il avait fait vibrer la harpe même du Prophète, dans son hymne *au tombeau de David.*

Et plus tard, il avait dit un jour une grave pa-

role : « Le christianisme est une religion d'esclaves. »

Comment l'entendait-il ?

Sa femme, dans une série de lettres admirables sur la religion chrétienne, m'expliquait cette parole ainsi :

« Si Lamartine a dit que le christianisme était une religion d'esclaves, il a assurément constaté sa raison d'être, car l'homme est esclave de ses passions jusqu'à ce qu'il ait appris à les dompter, et je ne sais au nom de qui l'homme s'imposerait cette cruelle lutte contre lui-même, lui, roi de la création, qui n'a que la force pour loi. Partout où Jésus-Christ n'est pas, la force règne..... » L'interprétation de la parole de Lamartine était ingénieuse, subtile et belle; mais était-ce bien le sens vrai ? J'en doutais, car après la démonstration par M. de Circourt, de l'autorité et de l'obéissance dans l'Évangile, de versets hostiles à la liberté, Lamartine nous avait semblé conclure, non dans le grand sens moral de sa femme, que le christianisme était une religion d'esclaves des passions, mais bien qu'il n'était pas une religion d'hommes libres.

Indépendant de l'Église, il restait pourtant fidèle au christianisme pur, *au Verbe pur du Calvaire*. Il avait dit sa foi dans sa dernière méditation sur l'immatérialité de Dieu ; il avait adoré le mystère, il avait dit sa foi héroïque à la divinité cachée :

Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur.
A cette obscurité notre foi se mesure.
Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure...
Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,
Et je dis : C'est bien toi, car je ne te vois pas.

Dargaud l'avait souvent provoqué à écrire sa profession de foi du vicaire Savoyard ; il n'avait

pas voulu. Le déisme ne le satisfaisait pas. S'il regrettait les ombres humaines des religions positives, il adorait les ombres divines du surnaturel. Sa religion était mêlée de raison et de foi; c'était un alliage comme le métal de Corinthe. Son âme harmonieuse fondait en elle toutes les croyances saintes, la raison de l'homme et la foi de sa mère, et c'est par cet accord des sentiments et des pensées de toute sa vie qu'il pouvait dire à sa mort :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!

Les années s'épuisaient dans les luttes douloureuses. On n'épargnait pas ce grand condamné au travail, on l'attaquait sans pitié. Je fus indigné et je crus devoir protester dans le *Journal de Saône-et-Loire*, le 14 mars 1867 :

« Nous désirions garder le silence sur un projet de loi qui propose une récompense nationale de 400,000 fr. en faveur de M. de Lamartine. Nous voulions nous résigner tout bas à cette douloureuse nécessité. Mais nous avions compté sans les attaques dont M. de Lamartine a été l'objet de la part de quelques journaux. Hélas! le malheur est impopulaire. M. de Lamartine, qui a défendu la France en 1848, ne se défendra pas lui-même. C'est à nous de le défendre. Amitié oblige.

» Si la France, en 1858, avait été moins oublieuse et plus généreuse dans sa souscription nationale, M. de Lamartine n'eût pas été condamné à ce cruel sacrifice. Il a fait des efforts héroïques, et a entrepris un *travail à mort*, c'est son mot, pour libérer ses créanciers. Déçu dans ses dernières entreprises littéraires, désespéré, acculé à une impasse, il a lutté et lutte encore. L'abîme des dettes donne le vertige aux plus nobles caractères. M. de Lamartine a beaucoup osé. Il s'est perdu pour sauver ses

créanciers; qu'ils lui pardonnent, il s'est oublié pour eux.

» On ne sait pas assez la noble origine de ses dettes. M. de Lamartine a une infirmité glorieuse, il aime à donner. Il a donné sans fin; il a enrichi ses vignerons; il a eu la folie de la charité. On ne sait pas ce que coûte la gloire. Il n'était pas assez riche pour la payer. Le génie a ses charges d'hospitalité et d'aumônes. Nous qui avons été le témoin de sa vie, nous avons le secret de ses dettes.

D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor!...

répondait-il à *Némésis*, en 1831. Il faut dire avant la tombe où son trésor a été enseveli. Il est caché dans les mains de pauvres écrivains, d'ouvriers sans travail, de familles en détresse; il s'est perdu en 1848 dans cette république dont il fut le grand ouvrier sans salaire, pour sauver l'ordre, la paix et la fortune de ces gens qui lui reprochent ses dettes aujourd'hui.

» Ne les imitons pas, rappelons-nous ce que M. de Lamartine a donné à la France. Il lui a donné une poésie nouvelle, une éloquence nouvelle, une histoire nouvelle, une politique nouvelle. Il lui a donné les *Méditations*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, les *Girondins*, ses discours, la république de la paix, de l'abolition de la peine de mort et de l'esclavage. Il a enchanté la France par sa poésie, il l'a enivrée par son éloquence, il l'a éclairée par son histoire, il l'a sauvée par son héroïsme. On le discute aujourd'hui; un journaliste qui avait déjà attaqué M. de Lamartine et s'en était repenti, l'attaque encore, nie presque la scène du drapeau rouge et l'appelle une légende. Oui, c'est une légende, parce qu'elle a été un miracle d'héroïque éloquence. Heureux

les sceptiques! ils nient le péril quand ils sont sauvés.

» Nous espérons plus de justice et de reconnaissance du Corps législatif. Nous faisons des vœux pour qu'il élargisse ce don national et le fasse assez grand pour assurer à M. de Lamartine l'allégement complet de ses dettes et la paix de sa vieillesse.

» En ce moment même, M. de Lamartine fait un suprême sacrifice. Il vend sa terre de Monceaux, après avoir vendu sa terre de Milly, le foyer de sa mère. Il n'aura bientôt plus peut-être d'asile dans sa terre natale et sera exilé dans son pays même. Qui ne souffrirait d'un tel désastre! Plus la félicité a été grande, plus est grand le malheur. M. de Lamartine a eu toutes les fêtes de la vie humaine, il a maintenant tous ses deuils. Il a perdu sa popularité, sa fortune, sa sainte femme, qui fut la providence de son foyer; sa famille est dispersée; c'est un vaincu. — Nous sommes du parti des vaincus et des immortels, nous disait un ami. M. de Lamartine est un vaincu et un immortel. Respect aux vaincus. »

Lamartine fut touché, il me le dit dans une lettre du 14 mars 1867, écrite sous sa dictée, par la main de Mme Valentine.

« Je viens de vous lire dans le journal, c'est habile, convenable, vrai et parfait. J'éprouve le besoin de vous remercier, vous ne pouvez pas vous imaginer à quel degré d'infamie et d'ingratitude se portent les propos et les résolutions négatives de la Chambre des députés. J'en suis renversé, mais je n'en suis pas vaincu. La mort même ne triomphera pas de la vérité et de mon honneur. Ils veulent me forcer à une banqueroute scandaleuse dont voici les termes précis : Tu

paieras dans deux mois 1,800,000 francs avec 400, ou plutôt avec une pension de 30,000 francs.

» Eh bien! non, plutôt la fusillade! Paris est indigné comme moi, mais ceux qui ont un peu d'argent n'ont point de cœur...

» Votre article si bien entendu m'a fait pleurer, je n'ai plus que cela.

» Mille amitiés quand même.

» A. DE LAMARTINE. »

Il s'agissait de ce projet mesquin du Corps législatif dont Émile Ollivier colora la sécheresse sous les fleurs de son rapport. L'Empereur qui méprisait à bon droit les hommes, mais respectait l'homme qui avait refusé d'être son ministre en 1851, lui fit porter une offre splendide par M. de La Guéronnière. Elle se brisa contre un refus. Lamartine avait bien dit que la mort même ne triompherait pas de son honneur. En sortant de la maison de Lamartine M. de La Guéronnière rencontra Émile de Girardin, et lui dit : « Je viens de voir un homme qui a refusé deux millions! »

Abreuvé d'amertumes, il fut blessé à mort de l'acte du Corps législatif. Dès cette année, il s'ensevelit dans le silence, il mourut avant l'heure. Il écrivait à un ami : « Je n'ai pas répondu, parce que je suis comme les chiens qui se taisent et qui se cachent pour mourir. »

Couché dans son fauteuil, au coin du feu, dans le salon de Monceaux ou de Saint-Point, il ne vivait plus au monde. Quand je venais le voir, sa figure s'illuminait d'un sourire, il m'écoutait causer; mais pas une parole ne sortait de sa bouche. Cette grande voix s'était éteinte. Que cachait ce mystère? Était-ce un mépris pour son temps, un désespoir de sa vie, une désillusion de ce pays qu'il avait tenté vainement d'élever à la République

et qui était retombé dans l'abîme de l'Empire? Était-ce un entretien de son âme avec Dieu? Tout cela peut-être. Son silence était volontaire. A M<sup>me</sup> Valentine, qui le priait de causer parfois au salon, il répondait: « J'ai bien gagné le droit de me reposer. » Il restait grand même dans ce silence; il avait toujours sa noblesse. On avait l'impression d'un génie muet:

Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du Dieu dont il était rempli.

A ce moment solennel où il est près de mourir, je m'arrête comme un voyageur sur la montagne pour contempler l'immense horizon de cette vie, de cet astre qui va disparaître. Humboldt disait: « Lamartine est une comète dont on n'a pas encore calculé l'orbite. » On la connaît maintenant, l'immense parabole de ce génie errant, voyageur sur la terre comme l'oiseau, et l'étoile dans le ciel. Il s'est levé tel que l'étoile du matin, dans sa splendeur radieuse, au bord d'un lac, le beau poète des *Méditations*, de l'amour en deuil, de la philosophie, de la douleur et de la foi. Puis des rivages d'Italie, il est monté aux étoiles et à Dieu, aux constellations des *Harmonies*, cette voie lactée de la poésie. L'astre a gravité sans repos. Le génie est passé dans l'Orient, sur le Liban, à Jérusalem, il a éclairé les lieux saints, il a recueilli les leçons de l'histoire antique, il a parcouru les empires morts:

J'ai fait sonner au loin sous mon pied solitaire
L'empire vide de Memnon.

Puis il revient en France avec un cercueil, le poète se transfigure en politique, il vient réaliser les prédictions de la sibylle d'Orient, lady Stanhope, sa mission providentielle. Il monte à la tri-

bune, il l'illumine de son éloquence étoilée. Le poète alterne avec l'orateur. Il monte à la Grotte des aigles de *Jocelyn*, aux cèdres de *la Chute d'un ange;* la cloche des *Recueillements* sonne les poésies de douleur et de prophétie. Il chante, il combat à la fois. Sa parole de lumière éclaire toutes les hautes et basses questions de la politique. Son orbite grandit toujours, sa parabole enflammée ressuscite la Révolution et ses grands morts dans *les Girondins*. Il prédit la révolution de 1848, elle éclate, il poursuit sa course d'inspiration et d'héroïsme, il s'élance au Cirque de l'hôtel de ville, gladiateur de la patrie, il abat, dompte, charme les lions.

Il transfigure les bêtes fauves en citoyens. Il s'immole à la paix de la république, refuse la dictature, repousse la couronne; il tombe dans le sang des journées de Juin; le Juste est lapidé. Il poursuit sa route dans sa sérénité héroïque. Il tente d'enseigner, d'élever ce peuple, il se fait son conseiller populaire. Il s'éloigne, désespéré de son pays, au 2 décembre. L'astre ne s'éteint pas; après cette éclipse funèbre, il reparaît. Il rayonne toujours, il éclaire, il réchauffe les petits sur sa route. Ce bel astre fait vivre, il est monté de la beauté à la bonté, de la félicité à la douleur, Quelle ascension sans fin! Quel magnifique voyage! Quelle course fulgurante dans les profondeurs de la terre et du ciel! Quelle orbite de lumière, d'inspiration et de vie a tracé cet astre, ce génie, aux yeux du peuple qui le regardait d'en bas, jusqu'au jour de sa descente à l'horizon!

Mais cette image ne le renferme pas. Son génie est de la nature des grands fleuves; il sort d'un lac comme le Nil; il faut suivre le courant de ses poésies et de ses discours pour connaître la fécondité et la puissance de ses pensées et de ses eaux.

Un jour de décembre 1868, il quitta Monceaux pour n'y jamais revenir. Avait-il un pressentiment secret? Arrivé à la gare, il ne voulut pas quitter sa voiture, il s'obstinait à rester, malgré les regards suppliants et les prières de Mme Valentine. Elle me pria de tenter un effort. J'entrai dans la voiture, je le soulevai et l'aidai à descendre. Il me laissa le conduire sur la voie. Je lui serrai la main avec tristesse, je ne devais plus le revoir.

Je l'avais vu partir avec un triste pressentiment. Sa résistance au départ, son désir muet de rester et de mourir, en paix, au foyer de famille, loin de Paris oublieux, m'avaient ému. J'avais une crainte vague, j'ignorais une attaque éprouvée à Monceaux, et cachée par la discrétion de Mme Valentine. Le fatal événement ne tarda guère, les derniers jours approchaient.

Un jour de février, il descendait l'escalier pour une promenade au bois, quand ses yeux se voilèrent, il renonça à sortir. « J'ai eu une attaque, » dit-il à sa nièce. Il reprit ses forces, mais Mme Valentine, inquiète, appela un prêtre ami, l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, la future victime de la Commune. Il vint le jeudi 25 février. Il fut surpris d'être appelé, trouva Lamartine si bien, qu'il se refusait à donner le sacrement funèbre. Puis enfin il lui donna l'extrême-onction, selon le beau mot de l'Eglise. Cette scène solennelle avait, outre le témoin intime, la nièce agenouillée, un ami fidèle, M. de Chamborant, et d'autres assistants. « Je ne voyais que lui, il m'avait toujours dit qu'il voulait mourir dans la religion de sa mère. Je ne sais pas s'il était orthodoxe, ou plutôt je souhaite à bien des orthodoxes un cœur et une âme aussi religieux que les siens, priant sans cesse, se faisant lire par moi des psaumes et *l'Imitation*. Personne et aucun prêtre ne m'ont jamais

parlé de la religion, de ses devoirs et de Dieu, comme il m'en parlait sans cesse. Je ne suis pas en peine de son âme; elle a trop glorifié Dieu, trop aimé et donné à son prochain pour que Dieu ne l'ait pas mise dans sa gloire. »

Je recueille avec piété cet intime, cet ardent, ce fier et précieux témoignage de celle qui lui adoucit l'agonie des derniers jours. Jamais il n'eut pour elle une tendresse si profonde, exprimée par ce long et profond regard du mourant à l'heure du suprême adieu.

Au retour d'un voyage à Lyon, on me lança la nouvelle de sa mort comme une balle au cœur. Le 28 février, son corps avait succombé, dans le chalet de la ville de Paris, ce foyer banal des dernières années.

J'eus un vertige de douleur ; il me sembla que tout un monde mourait avec lui, je me sentis tomber dans le vide.

Je ne me trompais pas. Quand un tel génie meurt, il ne meurt pas seul. Je sentis tout un âge d'espérances, d'enthousiasmes, de félicités mourir en moi de sa mort. Il m'avait donné la plus grande fête de ma vie; sa mort fut ma plus grande douleur.

Je fus désespéré de mon éloignement, de mon absence à son chevet de mort, comme à celui de sa femme, ma sainte amie. M^me^ Valentine, elle, plus heureuse, eut l'amère consolation de le veiller, jour et nuit, d'assister à ces heures suprêmes, de se dévouer au génie mourant, d'avoir son sourire d'adieu.

Il mourut sans effort, sans les tortures de l'agonie. Selon le beau mot du *Phédon*, « il passa dans l'immortalité avec les dieux. » Il eut l'onction du sacrement funèbre, à son passage dans la nouvelle vie. A côté du prêtre de chair, il eut le divin

Prêtre invisible. Sa vie avait eu le sacrement des sacrements, le feu de l'épreuve, du sacrifice, de la douleur, de la grâce, de la charité, l'amour de ce Dieu, qu'il avait chanté depuis sa première poésie jusqu'à la dernière, l'amour des hommes qu'il avait enchantés, purifiés, élevés à Dieu, par sa poésie sacrée, le dévouement au peuple qu'il avait voulu faire monter à une république de paix, de liberté, d'union, d'adoration, à une cité de Dieu !

J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul.

Dans sa poésie, *le Crucifix*, il avait fait un vœu solennel.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir ;
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Son vœu a été exaucé. Son dernier désir a été accompli. Une figure en deuil, un ange éploré, a porté au dernier baiser de ses lèvres mourantes le crucifix deux fois sacré par l'amour et par Dieu !

## LES FUNÉRAILLES DE LAMARTINE

4 mars 1869.

Il est des tristesses dont on ne se console pas, des blessures qu'on ne veut pas guérir : la mort du génie qu'on a le plus aimé en ce monde. Elles ont leur douceur; regretter, c'est aimer.

Mais ces tristesses-là ont leur amertume, quand elles sont seulement les tristesses de l'amitié et non de la patrie. La France a l'oubli rapide. Les génies s'en vont, les chênes tombent, et son deuil est vite fini. Où sont nos enthousiasmes d'autrefois, nos regrets d'aujourd'hui? Où est la jeunesse? La France vieillit; elle est malade de la paralysie de l'âme, la mortelle indifférence, et ce sont les vivants qui sont les morts.

Revivons par l'admiration et la douleur, n'oublions pas Lamartine. Il est mort pendant une tempête, un jour d'agonie de la nature. Il a fini sans agonie dans la mort la longue agonie de sa vie, loin de son foyer, dans un chalet banal et sans souvenirs. Les amis heureux qui ont pu contempler ce grand mort sur son lit funèbre ont dit que jamais sa beauté n'avait mieux resplendi, transfigurée par l'auréole que la mort donne à ses élus :

Son visage était calme et doux à regarder;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.

Le 3 mars, un cercueil presque solitaire traversait Paris au milieu de l'indifférence publique. Quel mort obscur renfermait ce cercueil?... Lamartine! Ironie du destin! L'idole de tout un peuple en 1848 passait inconnue. Sa gloire voilée

sous le nuage de l'oubli ne rayonnait plus. Paris l'avait enseveli avant la mort.

Eh bien ! puisque Paris ne s'est pas souvenu de son sauveur, qu'importe ! Nous, nous n'avons pas oublié !

Le lendemain, à sept heures du matin, il rentrait dans sa ville natale; deux amis de bon secours avaient accompagné le cercueil; Louis de Ronchaud, l'ami fidèle, l'homme des missions tristes, qui avait déjà accompagné le cercueil de Mme de Lamartine, et M. de Chamborant, un fidèle aussi, à la chaude amitié. Une foule matinale, accourue malgré le froid et la neige, formait le convoi. Quelques soldats escortaient la voiture funèbre. C'était tout. Ce grand homme simple avait défendu l'orgueilleux éclat des pompes humaines, qui font des funérailles un spectacle au lieu d'une douleur. Il avait dit sa volonté dans une poésie de désespoir, son *Dies iræ* :

> Que la feuille des bois au vent des nuits semée,
> Que du coteau natal l'argile encore aimée
> Couvrent vite mon front moulé sous le linceul,
> Je ne veux de vos bruits qu'un soupir dans la brise,
> Un nom inachevé dans un cœur qui se brise !
> J'ai vécu pour la foule et je veux dormir seul. »

La foule n'a pas laissé mourir seul l'homme qui avait vécu pour elle. Un convoi populaire, grossi sans cesse, le pleurait. Plus d'un était absent qui aurait dû venir. Il n'y avait pas là un seul compagnon des grands jours de la République. La jeunesse manquait. La foule qui a des curiosités vaines, même dans le deuil, cherchait les personnages célèbres; elle ne remarquait pas les amis inconnus, les figures sans nom qui n'ont que des larmes.

Laprade était là, Alexandre Dumas fils, qui avait un culte pour Lamartine, avait amené sa fille.

Émile Ollivier, Émile Augier, Jules Sandeau, Texier, Ulbach. Ils passaient sous les regards curieux de la foule accourue au passage du glorieux mort.

Le mort ne devait pas s'arrêter dans sa ville natale. Il avait hâte de retrouver sa famille au tombeau :

Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli,

avait-il dit dans son oraison funèbre. Mais sur la prière populaire, le cercueil fit halte à l'église Saint-Vincent, où sa mère et ses sœurs avaient prié pour lui. Au seuil de l'église, un ouvrier typographe s'élança et entraîna des ouvriers à l'honneur de porter ce grand cercueil. Il reposa sous un pauvre catafalque étoilé de cierges. Pendant la messe des morts dite à voix basse, l'orgue gémit sur ce poète qui a été le grand orgue de la parole humaine. Il eût fallu Beethoven et sa symphonie funèbre pour pleurer dignement Lamartine.

Durant l'office, étaient entrés les représentants de l'Académie française qui venait rendre à sa plus grande gloire un honneur qu'elle ne rend à personne. Puis des Noirs, des mulâtres de la légation de la république d'Haïti. Si la France a oublié, ils se sont souvenus, ceux-là, du grand cœur qui délivra les esclaves. Honneur aux Noirs !

On partit pour Saint-Point. On suivit lentement la longue route funèbre, ralenti par les hommages du pays. Les cloches des églises sonnaient le glas et appelaient dans l'espace le peuple des campagnes.

Par tous les sentiers des vallées et des collines accouraient les hommes, les femmes, le prêtre et la croix en tête. Ils marchaient sur la neige froide comme la mort, près du cercueil du bienfaiteur

du pays. Ils ignoraient sa gloire de poète ; pour eux, sa charité était sa gloire.

Sa gloire ! L'indifférence était tombée sur elle comme la neige sur la vallée.

La nature avait pris le deuil pour son poète. Un linceul blanc couvrait la campagne. On eût dit une grande tombe où elle avait enseveli pour jamais ses fleurs, ses arbres, ses oiseaux, puisqu'elle n'avait plus de poète digne de les chanter. Elle semblait gémir, par la symphonie en deuil des cloches, les brises désolées de l'air, la mélodie triste des eaux, et crier comme la nature antique : *Orphée est mort !*

La nature ne gémissait pas seule. A la station de Monceaux, devant la maison même où, un jour, Lamartine fit en secret une magnifique aumône à une mère malade, et arrêta son ami sur le seuil pour n'avoir pas de témoin de sa charité, des femmes désespérées embrassèrent le cercueil comme la châsse d'un saint, en criant : Notre bon Dieu est mort ! Après elles, un prêtre à la belle figure triste vint bénir la bière. On eût dit le curé de Valneige revenant de la tombe accompagner son ami.

Le peuple a du cœur. Touchés de ces funérailles populaires, Emile Augier et Sandeau interrogeaient ; je me trouvais avec eux dans la même voiture. Je leur dis : Il n'était que simple chevalier de la Légion d'honneur. — Eux étaient chamarrés, décorés de grands ordres. Augier murmura en baissant la tête : « Quelle leçon, Messieurs ! »

M. de Chamborant s'approcha de notre voiture, et dit à Augier que la famille désirait qu'aucun discours ne fût prononcé. C'était la volonté de Lamartine. Dans une lettre à Dargaud, en 1861, il avait dit : « Je demande de ne pas dormir sous l'herbe sordide du *Père Lachaise*, piétinée par une

cohue de déclamateurs funéraires et d'académiciens doctrinaires enchantés de votre mort et remettant leurs mouchoirs très secs dans leur poche brodée de lauriers! Que le diable emporte leurs funérailles officielles! Couchons-nous au pied d'un arbre, s'il nous reste un arbre alors sur la terre, le cyprès d'Horace ou le saule de notre ruisseau. »

Le convoi regardait, en passant, le château de Monceaux fermé au soleil; la pauvre maison de Milly, voilée de lierre, sur sa colline pierreuse; la montagne des *Méditations*; la terrasse près de la rivière, où il montait, comme Roméo, à l'heure du rossignol; les vignes qui ont enrichi les vignerons et rendu pauvre le poète; les sentiers de buis, sous les saules, où il promenait sa tristesse; les pauvres maisons où il entrait sauver de la guerre un enfant, une mère de la misère. Partout on retrouvait un souvenir, une scène, une poésie, une vertu : cette terre était pleine de lui!

On ne parlait que de lui seul; on se souvenait enfin!

Peu à peu le ciel gris du matin avait effacé sa tenture de deuil et resplendissait du bleu des apothéoses. Quelques nuages blancs flottaient seuls, comme des flocons d'encens, dans cette église d'azur. Le soleil brillait sur la neige, image de la fête de la vie éternelle sur le deuil de la mort. Le convoi s'était élevé de la vallée sur la montagne; les cœurs avaient monté de la tristesse à l'espérance, de l'hiver de la mort au printemps de la vie. Le firmament semblait sourire à l'ascension de ce poète à Dieu pour le chanter au ciel après l'avoir chanté sur la terre.

Au col du Bois-Clair, devant ce magnifique paysage de vallées, de montagnes sous leur hermine de neige illuminée de soleil, l'azur en haut,

les Alpes à l'horizon, on eut une vision de la poésie chaste, idéale, de la grotte enchantée de *Jocelyn*. Puis, au tournant du col, tout à coup disparut la neige, sur cette route qui monte et descend comme la vie humaine, et, lancé sur la descente tournoyante de la gorge verte du Bois-Clair, on atteignit le pied de la montagne pour entrer dans la vallée de Saint-Point.

Le soleil, comme un tentateur, l'invitait à sourire ; mais la vallée gardait sa tristesse. Sur ses deux flancs, par toutes les ravines, ruisselaient les sources, ces larmes des paysages. La rivière gonflée courait le long des peupliers morts, avec un bruit triste. Une cloche gémissait au loin. *Sunt lacrymæ rerum*, a dit Virgile. Toute la vallée du poète semblait pleurer.

Tout le rappelait. Ces sources jaillissantes de printemps courant féconder les vallées lointaines, c'était ce génie d'abondance courant vivifier, ravir, entraîner le monde. Cette cloche suspendue au-dessus de la terre, cette grande bouche de bronze qu'une main d'enfant faisait résonner dans la vallée, c'était son âme sonore élevée au-dessus des misères humaines, et sonnant au plus faible appel l'amour, l'héroïsme, la prière à pleines volées dans le ciel. Et ces bois dépouillés sur la colline, n'était-ce pas sa vie désolée des derniers jours !

Les impressions devinrent plus intimes. Ce n'était plus le génie, mais l'homme tant aimé qui revenait au cœur. Elle se levait, la chère et grande figure, dans les sentiers de ses bois, souriante à ses amis, comme aux jours heureux où nous allions ensemble entendre le vent d'automne et oublier les ingratitudes humaines. Partout elle se levait de chaque pli de la vallée où nous foulions les feuilles mortes en causant de sa fortune et de la liberté perdues. Elle rayonnait dans les chemins

creux, sous les allées sombres, à l'ombre du chêne de *Jocelyn*, où il aimait à se reposer de son travail à mort, où nous écoutions cet inspiré éternel. Il renaissait, il revivait à l'appel de mon cœur désolé, et près de lui sa sainte femme venait me sourire encore, ses sœurs gracieuses, sa belle et noble fille adoptive à la tendresse silencieuse, sa nièce à l'esprit lyrique, et l'enfant joyeuse aux boucles flottantes. Tout ressuscitait.

O illusion du souvenir ! Le glas sonnait toujours et dispersait la douce vision. On approchait de Saint-Point ; on était près du tombeau. A un coude du chemin, sur un mamelon vert, près de la vieille église, apparurent les tours jaunes du château, dans un nid de sapins, cet arbre lyrique qui chante ainsi que le poète. L'air s'attiédit, comme si la chaleur de son foyer et de son cœur se répandait dans l'espace pour caresser ses amis en deuil, et adoucir leur voyage funèbre.

On mit pied à terre au bas de la colline pour gravir le chemin creux de Saint-Point. Le cercueil montait devant nous. Les pas, les yeux, les cœurs le suivaient dans sa lente ascension. Dès qu'il apparut sous les tilleuls du parc, toute une foule en deuil venue de loin, de la vallée et de la montagne, se découvrit et le salua. On posa un moment le maître mort sur le seuil de la maison qu'il aimait, devant ce porche gothique où nous l'avions vu descendre tant de fois, souriant et plein de grâce, au-devant de ses amis. Ses amis de retour ne trouvaient plus qu'un cercueil. Deux couronnes d'immortelles et de camélias posées sur le drap noir rappelaient la gloire et l'amour. Il était là, invisible, dans cette étroite prison de chêne ; ou plutôt non, c'était impossible ! Est-ce qu'une misérable bière pouvait contenir cette grande âme ?

Des laboureurs emportèrent le corps à l'église, devant le chœur, où la main de sa femme avait peint deux saintes figures. On psalmodia les vêpres des morts. Un poète agenouillé, Laprade, la tête cachée dans ses mains, pleurait dans l'ombre. De vieilles femmes, le chapelet et le cierge en main, pleuraient aussi; les grands et les petits de ce monde, tous grands par la douleur. L'encens flottait sur le cercueil, les souvenirs sur le mort immortel. Le pauvre curé de Saint-Point trahissait dans sa voix l'émotion de l'homme sous la sérénité du prêtre. La cloche sonnait plus triste, malgré la prière du poète :

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne;
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon !
Mais prends ta voix de fête et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison !

Il était libre, il s'envolait au ciel; mais la cloche pleurait toujours. Le cercueil sortit de la petite église, porté vers la chapelle funèbre, au bord du jardin et du cimetière, entre deux cyprès, et ceinte d'un cloître à l'ombre des arbres. Sur une tenture noire, au fond de la chapelle, brillait l'inscription de la reconnaissance populaire : *Ses bienfaits ne sortiront pas de nos cœurs....* Sur l'autel, des cierges allumés, les étoiles de la tombe. Et le long de l'arceau resplendissait, en lettres de bronze, la sainte parole : *Speravit anima mea !*

Nulle parole humaine n'osa se faire entendre devant ce grand mort. C'était sa volonté suprême; il avait dit : *Dieu seul doit parler sur une tombe.*

Les grandes douleurs ne parlent pas, elles pleurent; les funérailles n'ont pas de plus touchante éloquence que les larmes. Quelle voix eût mieux frappé les cœurs que ce grand silence devant les

tristesses de la mort, cette angoisse muette du secret de la tombe, cette attente douloureuse d'un miracle, comme si la grande voix éteinte allait parler encore au fond du cercueil; ce recueillement solennel, pour saisir le dernier mot du mystère funèbre au fond de l'espace, ces yeux en larmes levés au ciel suppliant Dieu de descendre au bord de la tombe ressusciter le divin poète comme Lazare.

Dieu ne vint pas. La bière descendit au caveau sombre. Quant elle disparut pour jamais dans la nuit du tombeau, plus d'un cœur désespéra. Il y a toujours une douleur terrible dans les funérailles; c'est le moment où le cercueil sombre comme une barque dans l'abîme, mais l'abîme est un Dieu.

On plaça ce grand vaincu de la vie près de son enfant, entre sa mère et sa femme, ces trois anges. La foule cueillit les branches des deux cyprès et s'écoula lentement. Elle rentra au jardin, erra dans les allées, sur la terrasse gothique où le poète aimait à respirer l'air et la poésie de sa vallée. Elle monta dans le foyer vide retrouver les traces du génie perdu. Le foyer s'ouvrit pour une dernière hospitalité comme si son maître y vivait encore.

La famille elle-même servait les convives. Dans une salle basse, des paysans mangeaient et buvaient. Hélas! il y a de ces réalités décevantes dans les bas-fonds de la vie humaine. Les funérailles lointaines condamnent au repas; le corps, ce tyran sans pitié, ne laisse pas longtemps l'âme à la douleur.

La foule trouble la douleur. Je montai seul dans les chambres hautes revoir ces lieux consacrés pour moi, où j'avais vécu les meilleurs jours de ma jeunesse; l'atelier dans la tour où travaillait

la sainte; l'école, la salle d'asile ouverte par elle aux enfants du pays; le sombre caveau voûté où le génie matinal cachait son inspiration, le nid de l'aigle, l'antre de la sibylle où, au réveil de nuits terribles, il se saignait l'âme pour gagner de l'or, où il se perdait pour sauver ceux qui avaient eu confiance en sa fortune, où, debout près de la porte vitrée, aux lueurs du crépuscule, il m'avait lu, comme une prière du soir, sa dernière poésie. Hélas! ces chambres sacrées étaient fermées par la mort.

Et maintenant tout est fini. Ne le plaignons pas, il est délivré du supplice de la vie; il a retrouvé ses morts. Mais plaignons sa famille, ses amis, et plaignons sa patrie. Lamartine n'est pas mort seul. Il emporte dans la tombe la grande poésie religieuse, la grande éloquence lyrique, la grande politique humaine. Toute une génération de pensées, de sentiments, de rêves, d'espérances, la vie, la jeunesse, l'idéal de tout un temps périt avec lui. Dans la tempête des révolutions futures, il ne sera plus là, le grand pilote, pour guider le peuple au port. Voici la nuit, la France a perdu son étoile!

Il était un enchanteur. En poésie, en éloquence, en histoire, en politique, en amitié, c'était le charmeur suprême. Toutes les fées avaient doté son berceau. Après la poésie morte de l'Empire, après les guerres funèbres, il vint, le cœur en deuil, chanter l'amour idéal et l'idéale espérance, entraîner sur son lac les hommes et les femmes enivrées. Il les emporta sur ses grandes ailes à la grotte des aigles de *Jocelyn*, en Orient, cette patrie de son imagination. Comme un roi mage, il répandit la myrrhe et l'encens de la poésie. Dans l'immense fresque des *Girondins*, il ressuscita les martyrs, les héros, les victimes de la Révolution. Il fut lui-même le plus grand des Girondins.

Il inaugura la grande politique du cœur ; il eut l'horreur de la guerre, de la peine de mort; il eut, comme saint Vincent de Paul, pitié des esclaves et des enfants trouvés. Ce n'était pas un rêveur, mais un voyant. Prophète politique, il prédit tous les grands événements. Sur le perron de l'hôtel de ville, battu de la houle humaine, la poitrine au vent, serein sous les poignards et les fusils populaires, inspiré par l'orage, l'orateur héroïque fit des miracles inconnus avant lui. Comme *la Flûte enchantée* de Mozart, sa voix magique charma tout un peuple débordé, le transfigura, l'entraîna aux grandes œuvres, conjura le péril, dénoua le drame, sauva la patrie. Pendant trois mois, il apaisa la tempête, abattit l'échafaud politique, brisa la chaîne des esclaves et donna la paix au monde. Sa république fut l'arche d'alliance.

On la brisa sans le surprendre. L'ingratitude fut sa récompense. L'isolement fut le premier et le dernier chant de sa vie. Il apparaissait solitaire comme le Mont Blanc à l'horizon. Rentré au foyer, il répandait son or aux pauvres, son génie aux riches, son cœur à tous. Il ne pouvait haïr, il ne savait qu'aimer. Avec ses amis, il oubliait sa gloire et dépouillait l'auréole. Il les enivrait au coin du feu de sa causerie merveilleuse. Que de belles pages perdues ainsi et tombées en cendre! L'amitié n'a pas assez de mémoire.

Depuis longtemps cette grande voix aimait le silence, ce crépuscule de la mort. Il a gardé jusqu'à la fin la grâce de l'hospitalité. Enseveli dans son fauteuil, la figure illuminée d'un sourire, il tendait encore sa main paralysée vers la main de l'ami fidèle :

Je sentais, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main;
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

Quelle voix digne de lui lui rendra témoignage? Qui dira son génie d'improvisation? Qui racontera ce grand musicien de la langue française? Nul n'a eu comme lui l'inspiration à toute heure, en toute chose, sans repos, sans lassitude, au foyer, à la tribune; l'abondance, le jet, l'éclair, le feu sacré, le coup d'aile, le lyrisme de l'inspiration, la lyre aux sept cordes, le génie en état de grâce. C'est le David moderne. Ses *Harmonies* sont des psaumes; il les avait ainsi nommées sur son manuscrit. Le monde eut un nouveau Virgile. Son génie multiple, tel que Léonard de Vinci, avait tous les dons. Il était frère de Raphaël par la beauté du corps et de l'âme. Quand apparut ce beau jeune homme; quand on entendit son chant d'amour, cette poésie nouvelle fraîche comme son *Lac*, il séduisit le monde :

> Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
> Ne sait par cœur ce chant des amants adoré,
> Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré !

Mais le lac ne le contient pas. La plus fidèle image de sa poésie, c'est la mer. Il en a l'infini, l'azur, la lumière, la transparence, le souffle, la force, la grâce, les golfes intimes, les étoiles, les mystères, les calmes, les orages, les vagues lancées au ciel et la grande harmonie en deuil.

Il restait poète dans sa vie. Indien par sa tendresse pour tous les êtres et toutes les choses, il vivait en brahmane, donnait ses meilleurs mets aux oiseaux et aux chiens. Ils accouraient, volaient vers leur ami familier. Il aimait toute la nature, et la nature lui avait donné en retour tous ses enchantements, ses secrets, ses splendeurs, ses parfums, ses brises, ses harmonies. Il respirait la poésie par tous les pores et l'exhalait dans toutes les âmes. Ce n'était pas un poète seulement,

mais le poète, le *Vates* des anciens, le poète de tous, des hommes, des femmes, des enfants. On peut dire de lui son mot sur *Jocelyn* :

Il fait toucher le ciel aux plus petites mains.

Être tout lyrique aux fibres frémissantes, vivant instrument à cordes, il portait haut sa tête d'aigle aux yeux pleins d'éclairs : c'était un esprit qui passait. On admirait ce long poète élancé, sa noble figure à la pâleur marbrée, l'élégance, l'essor de sa taille, le rythme de sa marche, son grand geste plein de grâce, sa poitrine sonore, et sa grande voix aux cordes basses, au timbre grave et solennel. *Os magna sonaturum!* On frémissait à sa rencontre sous la brise du génie. Gentilhomme idéal, il glissait sur le sol comme un cygne sur le lac, soulevé par des ailes invisibles. Il allait, poète et héros, ainsi que l'Apollon antique, charmant les nymphes et chassant les monstres avec la lyre, l'arc et les flèches sonores. Adoré, insulté, il a épuisé toutes les félicités et toutes les infortunes, monté et descendu les deux versants lumineux et sombre de la vie, relevant les blessés de la route, comme le bon Samaritain : voilà l'homme.

Qu'il repose dans l'éternelle paix ! Sa tombe ne sera pas longtemps solitaire. Les pèlerins viendront de tous les points du monde répandre leurs souvenirs sur le poète endormi. Sa mort sera le réveil de sa gloire.

Les génies ont besoin de perspective comme les monuments. La hauteur des grands hommes n'apparaît que dans le lointain comme celle des montagnes. La mort et le soir les idéalisent sous l'auréole du soleil couchant et de la postérité. L'heure de Lamartine va venir.

Déjà sa poésie étoilée se rallume le soir dans la veillée de famille. On relit sous la lampe, devant

son buste illuminé, ses poèmes immortels qui ont consolé les âmes ; on choisit les plus tristes pour le pleurer avec ses propres larmes ; on chante avec ses propres chants son immortalité. Les anciens avaient les dieux lares; ce sera le poète lare du foyer.

Et l'on s'agenouillera aussi devant sa mère, son enfant, devant la statue de la sainte femme couchée au fond du caveau, la figure sereine, une main sur le cœur, l'autre main étendue vers l'homme qu'elle avait laissé sur la terre, comme si elle gardait son grand amour dans la mort. Nul ne sera oublié dans le groupe sacré.

Il est bien temps maintenant qu'il est mort ! Quand je songe que, depuis vingt ans, on a abandonné ce glorieux débris comme un vaisseau naufragé échoué sur une plage déserte, que, sauf sa ville natale et des amis dispersés, la France n'a pas voulu sauver son sauveur, qu'elle l'a fui avec le coup de vent qui emporta sa popularité, sa puissance et sa fortune, que sa famille et ses fidèles jouissaient seuls de ce génie hospitalier, je suis plus tenté de la plaindre que de l'accuser, et de lui dire : Vous ne savez pas ce que vous avez perdu !

---

## UN AN APRÈS

1870.

C'est l'anniversaire de la mort de Lamartine. J'ai refait en silence, avec la tristesse de l'adieu, cette route de Monceaux faite tant de fois avec la joie du retour. Je cherchais en vain à entendre cette puissante voix mélodieuse, à revoir cette grande ombre, ou plutôt cette grande lumière éteinte maintenant. Je me rappelais ses confi-

dences, sur cette même route, dans les promenades d'automne ; ses projets de salut conçus dans le vertige de l'infortune, combattus par l'indépendance inquiète de l'amitié ; ces années d'hospitalité paternelle, d'intimité profonde ; les bienfaits répandus par lui et sa sainte femme ; les misères sauvées, malgré sa détresse, par ce naufragé héroïque. Partout, à chaque tournant de la route, partait un souvenir, comme un oiseau du buisson, qui s'envolait dans le ciel. Cette grande fête de ma vie me souriait sous le deuil, et tous ces chers souvenirs, joyeux ou tristes, venaient sans cesse me battre le cœur, comme la mer bleue ou sombre revient toujours au rivage qu'elle aime.

De cette cime lumineuse du passé, je m'enfonçai dans les ombres du présent. La voiture descendait la colline en face de Monceaux. Alors apparut ce grand paysage de vallons et de montagnes, l'amphithéâtre alpestre du Mâconnais ; alors apparut la tristesse. Terre et ciel, tout était gris. A droite, le château désert de Monceaux à mi-côte de la colline ; à gauche, le coteau de Bussières, les pics de Milly, Vergisson, Solutré, dressaient leurs caps sur cette mer montante et descendante des vignes. Puis le grand mur onduleux de la montagne, ses sapins noirs au flanc, fermait l'horizon. Une fumée bleuâtre, image de la gloire pâlie de Lamartine, flottait dans les gorges et s'évaporait dans le ciel, comme nos vanités humaines dans l'autre vie.

Que tout avait changé sur cette route ! Il ne restait plus rien des funérailles de Lamartine. Tout ce monde avait repris sa vie de travail ou de plaisir, après ce rapide devoir accompli. Il n'y avait plus trace de ce long convoi, suivant dans la neige ce grand homme au cercueil. Plus rien de ce deuil, de ces hommages, de ces élans, de ces

douleurs, de toute cette vie jaillie de la mort. Tout avait fondu comme la neige. La route s'allongeait déserte, les cloches étaient muettes, la campagne pleine du grand silence de l'hiver. Tout avait disparu comme une décoration de théâtre, au coup de sifflet de l'ironie humaine.

Il ne restait plus que de rares feuilles rouillées dans les arbres, des souvenirs desséchés dans les cœurs. Je murmurais, tout bas, les vers du golfe de Baïa, si pleins de suave tristesse :

> Ainsi tout change, ainsi tout passe ;
> Ainsi nous-mêmes nous passons,
> Hélas ! sans laisser plus de trace
> Que cette barque où nous glissons
> Sur cette mer où tout s'efface.

Il n'y a rien de plus amer que l'effacement ; l'oubli est plus triste que la mort. Devant cette route déserte, je regrettais cette fête douloureuse, mais vivante, des funérailles populaires, cette fête des regrets, cette fête des larmes. Je regrettais ces groupes de femmes agenouillées autour du cercueil, leurs sanglots, leurs baisers à la glorieuse relique. Ce cercueil, c'était encore lui. Cet encens des souvenirs, cette eau bénite des pleurs, ces prières, ces enthousiasmes funèbres, tout ce pays triste, toute cette foule accourue des vallées et des montagnes, ce réveil d'un peuple électrisé par un mort, ces volées des cloches, qui lançaient le deuil de la terre au ciel, toute cette immense symphonie de la douleur était presque une consolation ; c'était l'apothéose du génie.

L'avenue, découronnée de ses vieux noyers et de ses jeunes platanes, était solitaire. Sur la terrasse, une voiture attendait. Un Anglais descendait le perron ; en bas, sur la terrasse, une jeune Anglaise regardait tristement ce pauvre château délabré, ce perron aux rampes de buis, cette tri-

bune domestique où Lamartine avait parlé aux gardes nationaux des campagnes, à son retour des grands combats de la République.

Je bénis ces étrangers venus de si loin. Ainsi, la mémoire de Lamartine n'était pas abandonnée. Voyageurs de Suisse et de Savoie, sur les lacs et les montagnes, à l'âge des poétiques amours, ils avaient lu le *Lac* sur le lac même, *Jocelyn* dans les Alpes, et venaient en pèlerinage au foyer du génie qui avait enivré leur jeunesse.

Et nous aussi, nous venions faire un dernier pèlerinage à ce grand foyer menacé d'une vente prochaine. Ses lévriers aux aboiements joyeux, qui accouraient caresser les amis de retour, n'étaient plus sur le seuil. Le salon, le fauteuil du poète étaient vides. Le foyer sans flamme. Un tableau de Mme de Lamartine, la copie de la *Charité*, de Decaisne, brillait sur les lambris, comme une image du bon génie de cette maison de la charité. Personne dans la salle à manger hospitalière. Dans le vestibule du grand salon, le beau bénitier, œuvre de Mme de Lamartine, avec son trio d'enfants en prière, s'élevait encore comme le bénitier de la poésie. Dans la galerie, à la place du maître, rayonnait, seul, le beau buste grec de Brian. Des livres dormaient sur la table. Les chambres de la sainte femme et des amis s'ouvraient désertes. Les amis, les meilleurs, étaient morts comme les hôtes. Personne ne priait dans la chapelle pour les maîtres morts. Les drapeaux de 1848, déposés là, avaient été enlevés et recueillis dans un asile inviolable. Dans une déroute, on sauve le drapeau !

Rien ne semblait changé. Mais on sentait, à l'abandon, au silence, que la mort avait passé là, que les hôtes étaient partis pour jamais.

Les pèlerins prièrent pour eux dans la chapelle.

La tête nue, le cœur navré, ils allèrent ainsi de chambre en chambre, de souvenir en souvenir, de tristesse en tristesse. Mais l'on n'osa pas entrer dans la chambre du génie mort. Je n'eus pas le courage de la douleur qui m'attendait là. Le foyer vide est plus triste que le tombeau. Le foyer n'a rien ; la tombe du moins a le cercueil, elle possède le mort. On peut l'embrasser encore, le croire endormi dans le berceau funèbre, rêver son immortalité. Tous les cœurs désespérés qui ont traversé les douleurs humaines, savent bien qu'on n'a pas tout perdu, tant que le cher mort est au foyer, tant qu'il n'est pas parti pour la tombe.

Bientôt partiront aussi ces meubles vivants, ces chères images, qui semblaient garder encore l'empreinte du maître, comme les mains les parfums des fleurs. Tous ces restes seront dispersés au vent, tout sera balayé pour faire place au nouveau maître. Il ne restera plus rien de Lamartine dans sa demeure.

Mais il restera des âmes fidèles qui ne laisseront pas s'éteindre cette mémoire sacrée, des Vestales du souvenir. Le pays se souviendra, comme les vignerons de Milly qui se sont unis pour avoir la grande image de leur bienfaiteur, et dont l'amitié généreuse d'un sculpteur, Adam Salomon, a fait don à leur généreuse reconnaissance.

Le retour fut plein de tristesse. Un vide moral, un vide plus douloureux que le vide de ce foyer, s'étendait autour de nous. La mort d'un génie creuse un abîme. Dans cette détresse, on éprouve l'épouvante d'une armée à la perte de ses chefs adorés, quand Gustave-Adolphe, Desaix, Joubert et Marceau tombent sur le champ de bataille.

---

## LA FÊTE DE MILLY

Les petits ont plus de souvenir que les grands. Le pauvre village de Milly a eu l'honneur d'élever le premier un monument de reconnaissance à son illustre bienfaiteur. Paris a oublié, Milly s'est souvenu.

Le 26 octobre 1874, peu de jours après l'anniversaire de la naissance de Lamartine, à midi, les habitants du village, mêlés de quelques personnes de Mâcon, des villages voisins : Saint-Sorlin, Prissé, Sologny, étaient rassemblés autour d'une colonne couronnée du buste de leur grand ami, sur la petite place du village. Ils attendaient son inauguration. Le groupe des amis survivants de Lamartine était là, le viril et digne ami, M. Dubois de Cluny, Hippolyte Boussin, Henry de Lacretelle, Charles Rolland. Quand le voile du buste tomba, un doux soleil d'automne illumina la figure de pierre, elle sembla prendre une âme, s'animer et vivre.

Du haut de sa colonne, elle parut regarder cette foule d'amis, sourire encore, heureuse de cette fête intime d'apothéose. Les paysans avaient suspendu des guirlandes de verdure, des banderoles aux inscriptions touchantes. La figure était placée en face de la pauvre église où Lamartine enfant venait prier avec sa mère, à côté du four banal, où il jouait dans son enfance, sur la petite place de Milly. Sur une plaque de marbre était gravée cette inscription :

A LAMARTINE, LES HABITANTS DE MILLY

Un drapeau tricolore, dressé contre la colonne,

l'entourait de ses plis. C'était un don de Lamartine en 1848, on y lisait en lettres d'or :

A SES AMIS DE MILLY, LAMARTINE

Mme Valentine, absente, recueillie à Saint-Point, mais présente à tous les cœurs, avait prêté ce précieux drapeau pour la fête, et l'avait détaché du faisceau des drapeaux de 1848 qu'elle garde pieusement.

M. Daux, maire de Milly, l'organisateur de la fête, parla le premier. Ses paroles courtes, simples et dignes, apprirent que le buste était un don de la généreuse admiration d'Adam Salomon. Le gracieux sculpteur avait aidé le pauvre village dans son œuvre de piété.

Le buste représente Lamartine jeune, heureux, avant les épreuves et les douleurs.

Après le maire, M. Aubert, président de l'Académie de Mâcon, parla noblement avec un accent ému ; il dit les souvenirs de l'Académie. Son discours au ton de modestie, plein de hautes pensées, appliqua à Lamartine la triple devise de la république ; il montra, en langage digne du poète, la réalisation dans ses œuvres et sa vie, de la foi, l'espérance et la charité, il caractérisa d'un mot heureux, dans une bonne fortune de parole, Lamartine tout entier : « Poète, orateur, historien, grand homme d'État, il sut être mieux que tout cela : un grand homme de bien. »

Henry de Lacretelle glissa dans ses paroles trop de préoccupations politiques. Enfin Charles Rolland réhabilita le politique méconnu, le grand homme d'État, dans un discours plein de clarté pénétrante, qui est une page d'histoire. Puis, à la fin, dans une péroraison d'une émotion éloquente, il salua l'aurore de la justice se levant

dans un pauvre village, dans cette fête intime et pastorale de la reconnaissance.

Pourtant la justice avait commencé à ses magnifiques funérailles. « Seulement, dit-il, c'était le jour de la justice dans la douleur et dans les larmes, de la justice sombre et désespérée... »

A Milly, la justice radieuse commençait.

Après ce discours, on se retira. Un banquet réunit une centaine de convives dans une grange ouverte sur la cour de la maison de Lamartine, Le nouveau propriétaire, le maire, en fit les honneurs. On se montrait parmi les convives un vieux serviteur qui avait accompagné le maître dans son voyage d'Orient.

Je n'aime pas les banquets. Sous l'impression d'émouvants souvenirs, j'aurais voulu garder le silence, je dus pourtant parler à mon tour. Je parlai mal, d'une voix entrecoupée. Un journal raconta ainsi l'incident du banquet:

« A la fin du repas, M. Charles Alexandre se leva. Il avait peine à surmonter son émotion. Sa voix fléchissait à chaque instant sous le poids des souvenirs. Voici ses paroles telles du moins qu'il nous est possible de nous les rappeler :

« Messieurs,

» Ma première pensée est de porter au nom de mes amis absents et en mon nom personnel, un toast de fidélité à la mémoire de Lamartine. Je porte aussi un toast de remerciement aux habitants de ces campagnes pour leur hospitalité si généreuse et si gracieuse, et à M. le maire de Milly, gardien fidèle de ce foyer.

» Ces amis intimes m'ont prié d'exprimer les regrets de leur absence ; mais ils sont présents par le cœur, le regret, le souvenir. Je ne les nommerai pas.

» Permettez-moi de rentrer des émotions de la place publique dans l'intimité du foyer de Lamartine. Milly a été le berceau de son âme. Il l'a dit lui-même, dans une poésie : *Milly ou la terre natale.* C'est ici que son âme est née. C'est sur ces montagnes, dans ces vallons, c'est dans ce foyer de famille, dans l'allée recueillie où sa mère priait au soleil couchant, c'est sous l'exemple, sous les yeux, sous la piété, sous l'amour de sa mère adorable et adorée, que son âme s'est élevée à la poésie, à la poésie meilleure de la bonté, à la prière...

» Mais ce n'est pas le poète qui a enchanté nos âmes dans notre jeunesse et qui les console dans notre âge mûr, ce n'est pas l'orateur héroïque de l'hôtel de ville qui a sauvé la paix du monde, abattu l'échafaud politique, donné la liberté aux esclaves ; ce n'est pas le grand prophète politique qui prédisait les désastres de l'Empire, et, dénonçant ses dangers, réagissait contre le prestige de ses gloires premières, que nous honorons seulement ; c'est l'homme, c'est son cœur, c'est le grand homme de bien, comme l'a si bien nommé M. le président de l'Académie de Mâcon, qui répandait ses bienfaisances sur ce pays...

» Et maintenant sa grande âme est perdue pour nous. Depuis sa mort le pays semble vide. Je ne puis plus passer sans tristesse devant sa demeure vide de Monceaux, fermée au soleil, si pleine de vie autrefois, où l'on voyait sa noble et belle figure, et sa famille qui était la beauté, la bonté, la grâce, la Providence du pays. On peut dire de ce pays ce qu'il disait lui-même après la mort d'une femme aimée :

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

» Oui, tout est dépeuplé. Pour moi, je sens que

j'ai perdu mon guide, et j'ai la tendresse affligée d'un fils pour ce père de mon âme.

» Honorons ce génie perdu, honorons sa sainte femme, honorons la noble héritière de son nom et de son cœur qui vit dans la solitude de Saint-Point. Il est beau, il est bon pour les nations d'honorer ces grands hommes pacifiques, ces bons génies de la poésie, de la charité et de la politique, dont la gloire bienfaisante n'a fait verser ni sang, ni larmes à leur pays. »

M. Dubois, tout ému, se leva, et avec sa simplicité rustique et sa franchise de cœur, au nom des sentiments de son grand ami, fit des vœux pour une république respectueuse du sentiment religieux.

M. Charles Pellorce, maire de Mâcon, avec son élégance de parole, félicita Milly de sa glorieuse initiative, il salua le berceau de son génie.

Quelques toasts de cordialité terminèrent la fête, et l'on dit adieu au foyer vide, on revint sous l'ombre du soir, sous l'ombre de la tristesse qui s'étend toujours après les fêtes humaines.

---

## LA STATUE DE LAMARTINE

18 août 1878.

Presque quatre ans après, Mâcon inaugura à son tour la statue de son grand homme. Sur la promenade de la ville, au bord de la Saône, devant l'hôtel de ville, au milieu d'une foule immense, se dressait la statue de bronze. Quand le voile enlevé laissa apparaître la statue, ce fut une déception unanime : « Ce n'est pas Lamartine ! » murmurèrent les voix des amis groupés sur l'estrade. Cette statue de bronze noir, debout, drapé dans un

manteau aux plis lourds, cachant l'élégance de l'homme, la tête au ciel, des feuillets et une plume aux mains, n'était qu'une image banale et médiocre de poète au manteau byronien, un faux Lamartine. Le métal sourd et sombre n'avait ni clarté, ni lumière. Il eût fallu le marbre pour faire rayonner cette idéale figure.

Qu'était devenue sa suave élégance, son corps élancé de poète lyrique ? Préault l'avait jugée tout d'abord dans sa vulgarité, par un mot sans pitié : « C'est un cocher de fiacre qui a perdu son fouet ! »

La veille, on avait fait un pèlerinage à Saint-Point, on avait commencé pieusement. Le groupe des pèlerins venus de Mâcon et de Paris, passa dans la rue du village sous des guirlandes de buis, aux inscriptions de bienvenue et d'hommage au génie mort :

Au poète de l'espérance chrétienne.

Il monta un sentier rocailleux, le long du cimetière ombragé d'un vieux noyer, s'arrêta devant une petite chapelle funéraire, à l'arceau gothique, où, au-dessus des morts couchés là, rayonnaient en lettres de bronze ces mots d'immortalité : *Speravit anima mea*. Il se découvrit, regarda l'autel aux vases de fleurs, un tableau de la Vierge et l'enfant, entouré de couronnes funèbres et de palmes d'Orient, puis au pied de l'autel, le monument funéraire consacré par Adam Salomon à Mme de Lamartine, la sainte femme couchée, comme aux tombeaux du moyen âge, la figure encadrée d'un long voile, la main gauche au cœur, la main droite étendue le long du corps, semblable à une religieuse recueillie dans la paix des élus. On lut l'inscription touchante du sculpteur ami : « Il est plus doux de s'associer aux deuils des grands hommes qu'à leurs gloires : leur deuil

n'appartient qu'à ceux qui les aiment, leurs gloires appartiennent à tous. »

*Adam Salomon, 1864.*

Puis, par la petite porte près de l'église, on entra dans l'enclos. Le vieux foyer aux tours jaunes, au long balcon gothique, apparut dans sa douceur paisible. Les chiens accoururent à ces nouveaux amis. Ils montèrent le large escalier, et Mme Valentine, debout sur le seuil, dans sa piété souriante, reçut les pèlerins, les introduisit aux salons, au cabinet de travail, au sanctuaire rempli de reliques intimes. On regardait avec respect, on parlait à voix basse sous une impression de recueillement et de paix.

Puis, après la visite pieuse, Mme Valentine, fidèle aux traditions d'hospitalité de son oncle, nous convia à sa table. Ce fut la fête intime.

Le 18 août, éclata la fête publique dans sa magnificence; la musique, la poésie, l'éloquence, alternèrent dans ce concert d'apothéose. Mme Favart, en avant sur l'estrade, dit des beaux vers d'un jeune poète, M. Paté ; puis Mounet-Sully fit vibrer le sonnet couronné de M. Monavon de Grenoble, un feu d'artifice de poésie. Après la poésie, les discours. Le maire de Mâcon eut des paroles vibrantes, puis, au nom de l'Académie de Mâcon, je parlai à mon tour.

« Je me lève avec la piété d'un fils pour la mémoire de son père. Témoin intime de cette grande âme, de ce grand génie, de cette grande vie, je viens parler au nom de l'Académie de Mâcon, plus encore au nom de mon amitié en deuil, de l'homme que j'ai le plus aimé en ce monde.

« Je me lève sous une émotion de contentement et de tristesse. Oui, je suis heureux de cette fête du

souvenir, de cette foule immense à la pieuse curiosité, de l'admirable élan de sa ville natale qui, en l'absence des voix éloquentes, fait entendre la touchante voix du peuple, par ses arcs de triomphe, ses guirlandes unies comme les cœurs ; qui a coulé en bronze sa reconnaissance. Oui, je suis heureux des artistes d'élite qui ont ranimé hier ses poésies, de ces fédérés de la musique qui sont venus chanter le plus mélodieux des poètes, de ces pèlerins de son berceau et de sa tombe, de ces amis fidèles, de ces drapeaux tricolores qui semblent saluer le vainqueur du drapeau rouge, de cette fête nationale, non de parti, en l'honneur de Lamartine seul, de ce beau jour, de ce beau ciel, de ce soleil, de toute cette nature qui semble s'unir à votre apothéose du génie qui l'a chantée !

« Mais cette heureuse impression s'efface devant la cruelle réalité. Nous ne verrons plus passer dans la ville cette haute et noble figure aux yeux d'aigle, à la bouche souriante, au teint de marbre, cet homme de grâce souveraine, rayonnant de génie, à la taille d'élégance, à la marche ailée, au pas cadencé comme l'Apollon antique, ce poète royal, beau comme sa poésie, qui s'avançait ainsi que Raphaël au Vatican, dans un groupe d'amis et de lévriers. Nous n'entendrons plus cette grande voix sonore qui faisait vibrer Dieu, l'âme et la nature, cet orateur jamais plus inspiré qu'à son foyer même. Sa main généreuse raidie par la mort, ne s'ouvrira plus pour répandre ses dons, comme le semeur les grains de blé. Toute cette fête est finie. A la place du génie vivant, nous n'avons plus que sa statue morte qui rappelle trop, hélas ! qu'il n'est plus là !

« Mais la mémoire a le don de résurrection. Votre souvenir évoque le grand mort, et dans vos âmes se dresse une statue vivante. Il vous apparaît en-

core, comme autrefois, ce grand poète, ce beau jeune homme en deuil, au bord de son lac, la tête aux étoiles, avec son amour au tombeau, ses *Méditations* en pleurs, vibrantes de désespoirs et d'espoirs immortels. Il vous apparaît avec sa *Mort de Socrate*, belle comme la Grèce, son héroïque *Child-Harold*, ses *Harmonies*, ces hymnes de bonheur, de douleur et d'adoration d'un David moderne, ces Psaumes du foyer avec qui chacun de nous a aimé, gémi et prié; son *Voyage en Orient*, son adorable poème de *Jocelyn*, dans les neiges et les splendeurs des Alpes ; son poème oriental de *la Chute d'un ange*, sous les cèdres du Liban ; ses grandes poésies du soir, les *Recueillements*, à son foyer de Saint-Point ; et les suaves *Confidences* où le fils a immortalisé sa mère !

« La poésie lui avait donné la gloire. Par un changement à vue, le voilà orateur. Tout est facile à son heureux génie. Il vous apparaît le grand orateur à la voix profonde, aux bras étendus comme des ailes, au geste en haut et en avant comme sa pensée, isolé, raillé par les politiques du jour, debout, tranquille, sûr de son génie, conquérant, avec son éloquence de poète, la France à sa politique religieuse et humaine, et, selon son beau mot, à *la charité dans les lois*.

« Quel coup de théâtre encore! Le voilà avec une troisième gloire ! Il vous apparaît le grand historien, avec *les Girondins*, ce livre de justice pour la révolution et de pitié pour les victimes, cette résurrection lyrique des morts, du souffle, de la vie, de la folie de la révolution, cette Marseillaise de l'histoire, qui enivra la France. Livre hardi, qui, dans son audace de justice, eut des indulgences de pinceau pour certaines figures de la Terreur, blâmées depuis par sa sévérité magnanime, mais qui sur la mêlée sanglante des Girondins et des Mon-

tagnards abattus sous leurs fautes ou leurs crimes, fit planer la justice de Dieu.

« Est-ce fini ? non, le génie est sans repos. Le voici dans la tempête. Il vous apparaît, le héros de l'hôtel de ville, le *tribun de paix*, comme il s'est nommé dans un mot magnifique, le nouvel Orphée, dompteur et charmeur de monstres, ce génie sans peur et sans reproche, dans ce duel d'un homme contre une foule, d'une âme contre un élément, jouant sa vie pendant quatre mois, nuit et jour, battu de la marée montante des factions, debout dans son intrépidité sereine, inspiré par le péril même, grand comme la tempête, jetant des harangues sublimes à la foule en furie, souriant aux cris de mort, aux poignards, aux fusils agités sur sa poitrine, abattant le drapeau et l'échafaud de la Terreur, délivrant les esclaves, exaltant un peuple de colère à la paix, l'enivrant d'enthousiasme, de générosité, jouant son double rôle de résistance et d'élan, et seul, sans arme, avec sa parole plus puissante qu'une armée, apaisant le lion populaire, et le couchant attendri à ses pieds.

« Puis, un jour, au coup de sifflet du caprice du peuple, vous voyez le grand homme, précipité du faîte de la popularité, ce Juste insulté comme un criminel. Vous voyez passer son cercueil inconnu dans la foule indifférente qui ne sait plus que c'est un roi de France qui passe, un roi de la République adoré autrefois. O néant des gloires humaines !

« Ah ! son pays natal le vengea bien de l'oubli de Paris ! Vous n'avez pas oublié ces magnifiques funérailles populaires, ce défilé désolé de Mâcon à Saint-Point, sur la neige froide comme la mort, sous le soleil éclatant comme la gloire. Vous n'avez pas oublié cet immense convoi en deuil, ce glas de toutes les cloches de villages, cette apothéose en

larmes, ces femmes en pleurs, embrassant le cercueil, et criant : Notre bon Dieu est mort !

« Est-ce bien la mort ? Je suis tenté de dire avec Lamartine, dans sa poésie au tombeau de David, où il a surpassé David lui-même :

Est-ce là mourir, ô prophète ?
Quoi ! pendant une éternité
Sentir le souffle qu'on lui prête
Respirer dans l'humanité,
Quoi ! donner le vent de son âme
A toute chose qui s'enflamme,
Etre le feu de cet encens,
Et partout où le jour se couche,
Avoir son cri dans chaque bouche,
Son accent dans tous les accents :

Est-ce là mourir, non c'est vivre.

« Et, pourtant, si Lamartine a l'immortalité, si comme le Mont Blanc, il apparaît dans sa gloire à l'horizon, son génie est inconnu. Comme le Mont Blanc, peu d'hommes l'ont gravi.

« Il y a dans le génie comme dans la nature des sources cachées.

« On ignore le poème indien, *la Chute d'un ange*, *les Recueillements*, les plus larges coups d'ailes, d'idées et d'inspiration, ses plus libres prophéties, les dernières poésies trempées au feu de la douleur, ses discours, sa correspondance, où il est si vrai et si grand. En politique, on n'a vu que la scène du drapeau rouge ; il a ébloui le monde comme le taureau.

« L'heure est venue de rendre justice à ce poète, à ce prophète, à ce héros.

« Il y a dans le magique opéra de Weber, *Oberon*, un chœur de génies qui vient bercer d'un chant suave Oberon endormi. Lamartine eut comme Oberon un chœur de génies à son berceau. Il reçut tous les dons. La fée de son berceau fut sa mère.

« Il rappelle Raphaël par la grâce et la beauté,

Michel-Ange par la force et la tristesse. Il est de ces génies complets tels que Léonard de Vinci; il a sa sérénité, sa richesse, sa fécondité, son âme haute au-dessus des orages. Il avait, tel que lui, l'amour de tous les êtres et de la nature, des chevaux, des oiseaux et des chiens. Il avait des amitiés partout. Sa tendresse indienne avait une grâce ineffable. Quand il avait secouru une souffrance, il sortait des pauvres chaumières, illuminé de bonheur. Il ressemblait à Léonard de Vinci qui délivrait les oiseaux captifs du marché de Milan, et suivait, en souriant, leur vol libre dans le ciel.

« Poète, il nous a délivrés de la poésie de l'Empire; il a créé une poésie nouvelle, il y a mis Dieu, l'âme et la nature. Il y fut homme surtout, plus qu'artiste, et c'est ainsi qu'il enchanta les simples, les enfants, la jeunesse, les femmes et les vieillards. Poète lyrique et épique, il n'en est pas de plus grand. Son vol est souverain. Ecoutez-le dans un délire d'inspiration, se rendre cette fière justice et crier comme la Sibylle: « Le Dieu, voici le Dieu! »

Mon âme a l'œil de l'aigle, et mes fortes pensées
Au but de leurs désirs volant comme des traits,
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées
Que les colombes des forêts,
Montent, montent toujours par d'autres remplacées
Et ne redescendent jamais.

« C'est le *Vates*. On en a fait un saule pleureur et c'est un chêne. Il a en lui toutes les puissances de la nature. Ce n'est pas un génie du nord, un poète des nuages. De l'Occident par la raison, de l'Orient par l'imagination, c'est un génie biblique par la sainteté, Grec par la beauté; Indien par la fécondité. L'Italie lui donna sa lumière, la Judée sa flamme.

« On demandait un jour à Rossini: « Quel est le

plus grand des musiciens ? — C'est Beethoven. — Et Mozart ? — C'est la musique même. » Lamartine, c'est la poésie même, la poésie faite homme.

« Orateur, historien, politique, il trouva une éloquence, une histoire, une politique nouvelle, la république vraie, la république religieuse, conservatrice et progressive. Il fut un homme d'État de l'Évangile. Il aima le peuple et ne le flatta jamais. Le premier il ouvrit à la tribune les questions sociales. Il descendit dans les souffrances des déshérités, des enfants trouvés, des esclaves, des prisonniers, des prolétaires. On le traita de poète ; c'est pour cela qu'il fut si grand, qu'il découvrit le nouveau monde de la politique. Voyant politique au regard d'aigle, il fut un prophète, et c'est par là qu'il fut un grand homme d'État.

« — Vous êtes le seul homme public et honnête de l'avenir, » lui avait dit le grand juge, Royer-Collard, dans sa hautaine sévérité ; on le vit bien, mais on l'a bien oublié. On a oublié qu'il s'était préparé de 1820 à 1830 à la politique par la diplomatie, ce qui en fit un admirable ministre des affaires étrangères en 1848. On ne sait pas qu'en 1831, dans sa brochure : *La politique rationnelle*, se trouvent des idées prophétiques. On peut suivre dans toutes les ondulations du fleuve les eaux de la source. L'eau n'a pas changé.

« Ses prédictions, traitées alors de rêves, sont devenues des réalités. A trente ans de distance, il a prédit le suffrage universel, la république, le retour de l'Empire, l'invasion, le danger des fortifications de Paris, appelées d'un mot prophétique : « La citadelle de la Commune. » Il a prédit la grandeur de la Prusse, l'unité de l'Allemagne, le partage de l'Orient, et dans le domaine pratique, l'avenir des chemins de fer, contre les railleries

de M. Thiers qui le niait. Ah ! si on l'eût écouté !

« Et voilà l'homme qu'on traitait de rêveur. On renvoyait le poète à ses nuages. Mais ses nuages contenaient la foudre et les eaux de fécondité. Ce rêveur a été un grand homme d'action. Poète, il a eu une suprême action d'enchantement, d'élévation et d'idéal, il a fait des générations d'âmes, il les a retirées de l'abîme du doute et emportées à Dieu comme l'archange. Orateur, il a lutté à la tribune pour les causes généreuses contre ces hommes de scepticisme et d'intrigue qui tentaient d'étouffer sa voix ; ce qui lui faisait dire avec une ironie hautaine : *Silence aux trente pieds !*

« Historien, il a fait une révolution avec un livre, ce rêveur a fait une République. Nul, avant lui, n'avait remporté de telles victoires d'éloquence. La scène de l'hôtel de ville est unique dans l'histoire. Ce rêveur a fait les travaux d'Hercule, dompté les lions, fanatisé, fait pleurer un peuple, et sauvé la patrie.

« Vraiment la France ne connaît pas ses vraies gloires. Elle a eu dans les mains un grand homme inespéré, un viril citoyen qui avait relevé fièrement le défi du pouvoir et les timidités de l'opposition, dans ce grand mot : « J'irai seul, suivi de mon ombre. »

« Elle a eu un génie d'audace et de prudence, un chef de peuple religieux, qui mit Dieu dans la république pour sacrer ses droits et ses devoirs, qui ouvrit une république d'alliance, de paix, de justice, de pitié populaire. Et la France l'a lapidé le jour où, victime volontaire, il immola sa popularité pour sauver son pays, où, comme Décius, il se jeta dans le gouffre, où il fit le sacrifice de la dictature offerte. Elle ne pardonna pas à ce grand citoyen qui refusa d'être Bonaparte et resta Was-

hington. Ah! trop souvent la France est femme, elle aime la force plus que la vertu.

« Dès lors, il désespèra. Quand il descendit de la tribune, après ce suprême discours sur la présidence qui fut l'oraison funèbre de la République; qu'il vit le peuple courir à l'idole impériale, il eut la tristesse de Moïse descendu du Sinaï, avec les tables de la Loi, devant les Hébreux adorant le veau d'or.

« Il ne se plaignit pas, il eut la dignité de l'isolement, et dit cette haute parole : « Quand un » peuple se précipite où l'on ne veut pas aller, » heureux l'homme seul! »

« Abandonné de la France, il ne l'abandonna pas. Il conseilla ce peuple qu'il ne gouvernait plus. Il se fit journaliste populaire dans *le Conseiller du peuple*. Il lui prédit son mal, l'athéisme. Un peuple sans foi religieuse n'a pas de foi politique, et mobile comme la mer, court tout à tour aux rivages de la République et de l'Empire. C'est de l'histoire. L'humanité sans Dieu, c'est la nuit sans étoiles.

« Après le culte de Dieu, il lui inspira le culte des grands hommes dans *le Civilisateur*, raconta les vertus champêtres dans *Geneviève* et *le Tailleur de pierres de Saint-Point*. Il jugea Napoléon dans son *Histoire de la Restauration*, sans l'éblouissement de Thiers, Béranger et Victor Hugo. Il jugea César; il fut implacable pour la gloire des tyrans. Il se recueillit dans de rares poésies, dans les inspirations solennelles de la dernière heure où sa forme flottante et harmonieuse comme la mer se concentre et prend l'accent de l'airain, *le Désert* où il se dressa comme Job en face de Dieu, puis, dans les stances de bronze au comte d'Orsay, il jeta son grand cri funèbre à son siècle.

« Ah ! si je pouvais tout dire, je ferais un livre de sa bonté en action. Lamartine est inconnu dans son génie et sa vie. On a dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Je vous réponds que Lamartine était grand pour son secrétaire, tant sa noblesse native idéalisait tout. Il n'abaissait jamais, il élevait toujours ; je n'ai jamais été plus libre devant un homme que devant lui. Il était grand par son prestige de simplicité, de grâce, de bonté, d'infortune, d'inspiration au coin du feu ou sous les chênes de Saint-Point. Ce qui le fait si grand, entre tous les hommes de son siècle, c'est son caractère religieux ; ce grand serviteur de Dieu avait toujours l'idéal au cœur, l'étoile au front.

« Religieux et sobre comme l'Arabe, il donnait tout à ses chevaux, à ses oiseaux et à ses chiens. « Ne faites jamais de mal aux bêtes, » disait-il aux enfants des villages.

« Son luxe était l'hospitalité, non de la table seulement, mais de la vie ; il secourait la détresse des poètes, des artistes pauvres, des pauvres gens. Ah ! si nous n'étions pas dans un temps de scepticisme et d'ironie, mais de foi et d'enthousiasme, Lamartine aurait sa légende.

« Il aimait la terre comme un paysan, il adorait ses vignes. Il en était plus fier que de ses poésies. Il me disait : « Je ne suis pas un grand poète, je suis un grand vigneron. »

« Il était au travail avant le vigneron. Condamné à un travail à mort, j'admirais sa grâce dans la peine. « Faisons notre métier gaiement, » disait-il.

« De l'esprit, il en avait comme Voltaire, quand il daignait. Il ne riait pas, il souriait comme les Grecs.

« Voilà l'homme, et voilà ses œuvres ; ce qui le fait grand entre tous les hommes de son siècle.

L'homme était plus grand que ses œuvres. Il les jugeait sans illusion d'orgueil.

« Il les dominait comme les montagnes les vallées. Et vers la fin, las de la vie, et de ses œuvres, il s'isola dans le silence et le désespoir.

« Est-il mort désespéré ? Ses dernières années ensevelies sous le grand silence, précurseur de la mort, ont gardé son secret. S'il faut croire ces grandes paroles de découragement : « Je travaillais pour l'humanité, j'ai été déçu dans l'humanité. Que Dieu l'assiste ! L'homme n'y peut rien, » il ne guérit pas de son généreux désespoir. Il eut le noble désenchantement des précurseurs. Il souffrit du passé, du présent, de l'avenir. Prophète, à trente ans de distance, des douloureux événements qu'il ne devait pas voir, son don de prophétie lui fit souffrir d'avance des désastres futurs de la patrie. Mais son âme aux grandes ailes le remontait de l'abîme au ciel, et, s'il mourut désespéré de la terre, il mourut avec l'espoir en Dieu.

« Et maintenant, n'oublions plus ce grand prodigue d'inspiration et de charité qui donna son génie jusqu'à l'épuisement, son or jusqu'à la ruine. C'est la grande âme du XIX[e] siècle, le génie aux sept cordes. Que de fois, dans les périls de l'Assemblée nationale, j'ai appelé sa puissante voix au secours et dit en moi-même : Ah ! s'il était là ?

« Il était bien là, le grand vaincu de 1848. Son esprit flottait sur l'assemblée. Thiers lui prit sa république de nécessité, le mot et la chose ; à sa voix elle se leva de la tombe. Lamartine fut vainqueur après la mort.

« Que n'est-il mort, a-t-on dit, aux journées de juin ! Il aurait eu un glorieux cinquième acte, et pour redire un de ses mots sublimes : une assomption dans le sang !

« Le drame de la vie humaine n'a pas le dénouement d'une pièce de théâtre. Dieu garda sa vie pour montrer la grandeur dans l'infortune, et lui donner le sacre de la douleur. Il eut un épilogue de travail pour les misères de la vie, sous l'amour de sa sainte femme, le dévouement de sa noble fille adoptive, gardienne de son foyer, de sa tombe et de sa mémoire. Les grands génies ressemblent à ces grands fleuves, qui, après avoir répandu la vie dans leur long cours, arrivent épuisés à leur embouchure, et se perdent dans les sables.

« Quant à nous, Messieurs, ne laissons pas se perdre ce génie en nos âmes. Je sais bien que l'homme, plus destructeur que le temps, ne laisse d'un temple que quelques colonnes debout, mais je sais aussi que les poèmes d'Homère sont immortels.

« Autrefois, dans les républiques de la Grèce et de Rome, les dieux présidaient aux fêtes. Les fêtes y gagnaient en poésie, en éclat, en solennité. Les honneurs rendus aux grands hommes avaient la piété d'un culte. La république religieuse des Etats-Unis a gardé cette tradition. Certes, si un homme méritait de tels honneurs, c'était Lamartine, le poète sacré !

« Il a des honneurs plus intimes. Son image rayonne dans les maisons et les chaumières de son pays natal, comme le dieu lare du foyer. C'est que son pays l'a connu et se souvient. C'est ici, à l'Académie de Mâcon, au Lycée, à l'École normale, au Conseil général qu'il a donné ses plus belles fêtes d'éloquence. Vous qui ne l'avez pas entendu, vous ne savez pas quel élu de Dieu nous avons perdu, et pourquoi ses amis sont tristes. Aussi toute fête leur est-elle amère, parce qu'elle ne leur rendra plus ce génie bien-aimé. Sera-ce donc en vain que des artistes d'élite auront ré-

veillé ses vers endormis, que la musique l'aura chanté, que l'éloquence l'aura honoré, que la féerie des illuminations fêtera ce génie de lumière, que les étoiles de la terre s'élanceront dans la nuit vers les étoiles du ciel, images resplendissantes de ses poésies qui montaient à Dieu? Est-ce que tout s'éteindra avec cette fête. Non. Ce peuple généreux dont je sens battre le cœur, qui l'a pleuré à ses funérailles, qui lui fait aujourd'hui une apothéose, ne laissera pas s'éteindre sa mémoire dans la nuit de l'indifférence et de l'oubli. »

La fête eut sa grâce. Après ce discours, une jolie bouquetière italienne offrit des bouquets au sculpteur, aux divers orateurs, avec des paroles charmantes en son doux accent italien.

Le piédestal de la statue était couvert de grandes couronnes de fleurs apportées par la Société d'horticulture que Lamartine avait fêtée de tant de charmants et éloquents discours.

La musique alternait avec l'éloquence, mais les grandes voix étaient absentes. J'avais convié en vain Jules Favre, Bardoux, Jules Simon, Eugène Pelletan, Gambetta à venir. Gambetta qui appelait Lamartine : un géant. Il eût été beau d'entendre son témoin de 1848, Jules Favre, dire de sa voix solennelle à tout ce peuple assemblé ces paroles de sa lettre de regrets : « Je l'ai vu au milieu des » tempêtes comme la divinité de la sagesse, du » calme et de la raison... »

D'autres, des meilleurs, les intimes amis, le charmant Hippolyte Boussin, l'aimable Charles Rolland, étaient absents par la mort.

Le préfet de Saône-et-Loire, M. Hendlé, dit de courtes et vives paroles. Il lut une lettre du jeune et sympathique ministre de l'instruction publique, M. Bardoux, mon ami. Son absence fut un regret

pour moi, il aurait si bien fait vibrer son éloquent enthousiasme.

Louis de Ronchaud, inspecteur des Beaux-Arts, l'ami fidèle, réveilla le grand souvenir du banquet de l'*Histoire des Girondins* dont il avait été témoin, le discours électrique de Lamartine, ce coup de foudre précurseur de la révolution de 1848.

Enfin, M. Tony-Révillon, un enfant de Mâcon, au nom de la Société des gens de lettres, évoqua d'une voix chaude et sonore l'enchantement des *Méditations*, la grandeur des *Girondins*, l'ampleur du génie de Lamartine, et finit par cette large et belle image : « Votre poète aimait les grands es-
» paces inondés de lumière, la mer et le ciel... Il
» faut l'espace à la poésie, qui met des ailes aux
» idées afin qu'elles aillent plus vite et qu'elles
» montent plus haut... »

A notre descente de l'estrade, nous vîmes passer un char rempli de jeunes filles aux couleurs tricolores, de charmantes quêteuses. C'était une pensée heureuse d'honorer la mémoire de celui qui avait tant donné, par cette quête pour les pauvres, d'embellir, d'attendrir la fête par le char de la Charité.

Puis vint le banquet de 300 convives, placé sous les halles, à l'ombre des tours du vieux Saint-Vincent. Il y eut des toasts nombreux, tout un défilé d'orateurs. Dans le nombre, on applaudit surtout un toast bien inspiré de Henry de Lacretelle, puis des hommages chaleureux de deux délégués du gouvernement fédéral de la Suisse, venus, eux, à ce rendez-vous du souvenir. Quelle leçon pour les ministres français !

La soirée s'écoula, belle, étoilée, sereine. Le ciel semblait avoir illuminé pour son poète ! La foule immense, toute au contentement, errait dans les rues et sur les quais pavoisés de drapeaux,

sous les arcades de feuillage, les regards aux fenêtres illuminées, aux bateaux constellés de lanternes vénitiennes, glissant sur la Saône, aux féeries de la fête, au spectacle magique des illuminations de la ville, des étoiles du feu d'artifice, montant au ciel et tombant dans les eaux comme nos rêves dans les larmes. Tout un peuple en allégresse regardait cette fête de lumière, écoutait les accords du concert nocturne, cette symphonie d'étoiles et d'harmonies de la terre et du ciel unies pour fêter, illuminer et chanter leur poète mort.

Quand le beau nom de Lamartine resplendit en lettres de feu dans le bouquet d'étoiles du feu d'artifice, dans la magique auréole, une longue brise d'admiration courut sur toute la foule.

Le lendemain, la fête continua par des conférences éloquentes, et un tir aux pigeons. Malheureuse pensée que ce jeu barbare, ce massacre d'oiseaux en l'honneur du poète humain qui avait aimé, chanté les oiseaux et les chiens, et qui avait pour tous les êtres la tendresse et la pitié de saint François d'Assise.

Telles furent ces trois journées de fêtes. La première, la meilleure, fut un pèlerinage, la seconde un spectacle, la troisième, un jeu; toutes trois eurent leur charme, leur poésie, leur éloquence.

Mais la fête a eu une autre poésie et une autre éloquence que celle des poètes et des orateurs. Elle a eu ce grand chœur du peuple qui s'est soulevé d'indignation contre l'abandon de Lamartine et qui l'a vengé. C'est une fête manquée, — ont dit ces gens qui ne comprennent pas une fête sans personnages officiels à broderies d'or; nul ministre n'est venu, nul nom illustre n'y a brillé. Eh bien! le peuple a fait la fête sans eux; il a prouvé qu'il vaut mieux que ses meneurs. La grande foule

des admirateurs inconnus de Lamartine était là! Ils sont venus du pays et de l'étranger. Le peuple s'est souvenu. Comme le chœur antique dans les drames grecs, il est venu honorer le héros.

Dans ce temps d'indifférence pour le culte des grands hommes et la religion de la patrie, où les partis exploitent au profit de leurs intérêts les gloires nationales, plus qu'ils ne les aiment, où les généreux enthousiasmes sont éteints, où l'on ne fait plus que des fêtes de combat, le pays natal de Lamartine a honoré Lamartine pour lui-même. Le pauvre village de Saint-Point s'est paré de feuillage pour les pèlerins du foyer et de la tombe. D'un magnifique et unanime élan, Mâcon a dressé des arcs de triomphe de feuillage, couvert ses rues de guirlandes entrelacées et de couronnes de verdure, pavoisé ses fenêtres de drapeaux, chanté sa mémoire jour et nuit par les fanfares et les orphéons du pays, fait resplendir son nom dans la féerie des illuminations et des feux magiques. Aux plus humbles fenêtres son buste était encadré de fleurs et de lumières. Une charmante jeune fille italienne est venue, comme une apparition de Graziella, verser sa corbeille de fleurs; riches et pauvres, tous ont donné. Le peuple a créé ainsi une poésie plus belle que toutes les strophes des poétes, une poésie en action. Lamartine a eu sa fête des rameaux, sa fête d'immortalité. Ah! rien ne vaut l'inspiration populaire qui jaillit du cœur. Si des amis oublieux, si les grands orateurs de la politique, de l'Académie française, ont manqué au rendez-vous, si la France a été absente, si le grand homme a été abandonné encore une fois, qu'importe? Il a eu comme à ses funérailles tout le peuple de son pays natal à son apothéose. Nous n'avons rien à regretter.

---

# ÉPILOGUE

Il y a dans le foyer de Mme Valentine, dans sa chambre et son salon intime, deux portraits du grand mort. L'un représente un suave jeune homme, dans toute la grâce et la fleur de la jeunesse, une figure au duvet adolescent, aux traits délicats, aux cheveux bouclés, aux beaux yeux limpides, vêtu de la redingote au collet raide de la restauration. L'image peinte à la sépia a été caressée par une main légère de jeune fille. Au revers du portrait, on lit ces mots :

*Portrait de moi à 22 ans par*
*Mlle Stéphane de Virieu.*

« Donné à Valentine par son oncle et ami.

» LAMARTINE. »

L'autre portrait reproduit la figure de Lamartine à 78 ans, à son lit de mort. Il est étendu, les bras en croix sur le sein, le visage amaigri, son nez d'aigle arqué, les traits creusés par les souffrances de sa longue vie. L'expression est auguste. Le crucifix qu'il a chanté, ce don d'une main mourante,

Repose dans ses bras sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami.

Quel long espace de temps, que d'événements entre ces deux portraits ! Leur contraste saisit les yeux et le cœur. Que de félicités et de douleurs humaines ont passé entre ces deux images ! Tandis que la première, sans un pli, sans une ombre au front, brille de la fraîcheur de l'aube, la seconde a

Les tempes ridées,
Comme un lit dévasté du torrent des idées...

le teint plombé de la mort et l'ombre du soir.

On ne peut contempler ce visage tragique sans une poignante admiration, cet homme plus grand que ses œuvres et sa destinée, ce conquérant d'âmes et d'idées, pur de sang humain, ce chef d'une révolution poétique, religieuse et politique, à la fois poète, prophète et héros, comme David, arrêté dans sa course magnifique, brisé avant la victoire par le caprice d'un peuple, ce génie oriental fait pour des races d'enthousiasme et de foi, qui accomplit en plein Paris, dans une ville d'ironie et de scepticisme, les prodiges des grands hommes de l'Orient !

Que l'on soit homme ou Dieu, tout génie est martyre.

avait-il dit dans des strophes de bronze improvisées en 1844, en sortant du cachot du Tasse. Le portrait du génie mort évoque ce vers d'une si douloureuse vérité.

Recueillie devant ces deux chères images dont la jeune a son sourire, et la funèbre sa prière, Mme Valentine continue sa mission. La mort n'a pas fini son devoir. Aussitôt que les événements de 1870 et 1871 l'ont permis, elle a retiré de son coffret son trésor de manuscrits, les *Mémoires inédits*, ces délicieuses pages de la vingtième année, baignées de rosée et de fraîche lumière ; des poésies de jeunesse, le *Manuscrit de ma mère*.

Laprade et Louis de Ronchaud les ont présentés aux lecteurs par des préfaces dignes du maître mort. Mme Valentine ne s'est pas arrêtée là. Elle a recueilli à grand'peine les lettres de Lamartine; elle les a copiées de sa main, souvent fatiguée; et grâce aux soins d'Alfred Dumesnil, gérant de la Société des œuvres de Lamartine, elle a publié cette correspondance jusqu'en 1852, dans six volumes. Une préface noble et discrète, écrite par elle, présentait ce monument familier où revit le vrai Lamartine.

Toutes ces œuvres, publiées de 1871 à 1875, laissent encore bien des pages derrière elles. Mme Valentine complétera la correspondance jusqu'à 1869. Il reste de nombreuses lettres inédites, belles toujours, d'un accent profond, écrites sous l'Empire, prophéties intimes des événements qui ont abaissé la France, l'ont fait descendre de sa puissance devant l'Europe en 1848, quand Lamartine était le grand ministre des affaires étrangères, et avait élevé si haut son pays par son manifeste plus puissant que les quatorze armées de la république.

Les œuvres diverses se propagent et se publient par les soins d'Alfred Dumesnil, avec un succès régulier, constant, sans bruit. *Jocelyn* est toujours le préféré, puis les *Méditations*, les *Harmonies*. *La Chute d'un ange*, un peu délaissée autrefois, est plus lue que jamais, sans doute parce qu'elle satisfait par ses scènes exubérantes les imaginations réalistes de nos jours. Mme Valentine, moins timide que sa tante, a fait rendre à ce poème les passages mutilés. Elle a un pieux respect pour le génie de son oncle. Les *Confidences*, les *Girondins*, sont toujours les favoris du public. Chaque année des milliers d'âmes nouvelles viennent boire à la source sacrée.

Chaque année, je monte au grand foyer de Saint-Point vide de vivants, plein des morts où leur âme immortelle a laissé sa paix et sa sérénité. J'y contemple la figure grecque de Lamartine où l'artiste Brian semble avoir sculpté un Périclès religieux, plus grand que le Périclès païen, puisqu'il fut à la fois, poète, orateur, historien, homme d'État d'une république, un grand homme au génie complet, comme les génies des beaux âges du monde.

Chaque année, et surtout vers l'automne, des pèlerins montent à Saint-Point visiter le foyer de Lamartine, inscrire leurs noms et leur admiration sur l'album du salon. Mme Valentine fait les honneurs du grand foyer vide, si plein du grand souvenir. Ses bustes sont là, entourés de fleurs, comme de saintes images sur l'autel. La piété de la gardienne de sa mémoire luit jour et nuit, comme une lampe de sanctuaire.

---

## A M^me VALENTINE DE LAMARTINE

Dans votre robe en deuil, quand, pâle et recueillie
Sous le grand souvenir en votre âme abrité,
Vous dédaignez en paix la terre qui l'oublie,
Pour contempler au ciel son immortalité;

Quand votre main pieuse avec respect déplie
Le voile du génie à la noble beauté,
Que sa table par vous de ses beaux fruits remplie,
Vient rendre à ses amis son hospitalité ;

Le grand mort bien-aimé, vous le faites revivre
Je le revois en vous, sa vision m'enivre,
Sa grâce, sa beauté luit sous votre flambeau.

Un ange gardien veille à ce que rien n'en meure,
Et son amour allume au fond de sa demeure
La lampe du foyer, l'étoile du tombeau.

Ne pleurons pas : il est de la légion sainte,
Il est hors du tombeau dans l'immortalité.
Il nous verse toujours son miel dans notre absinthe,
Si son corps est parti, son génie est resté.

Le vent ne gémit pas au bois de son enceinte,
Leur tristesse paisible a la sérénité,
De leur couronne d'or sa maison semble ceinte,
Les arbres et les cœurs ont la même piété.

L'automne est de son sort le radieux prophète,
Votre âme a bien choisi le vrai jour de sa fête,
Au lieu du jour des morts le beau jour des élus.

Son souffle du linceul a déchiré les toiles,
Il est dans sa patrie, il est dans les étoiles,
Dans la gloire des morts qui ne s'oublieront plus.

# TABLE

*A madame Valentine de Lamartine*

TROISIÈME ÉPOQUE (1852-1869).



---

Tours. — Imp. E. Mazereau.

